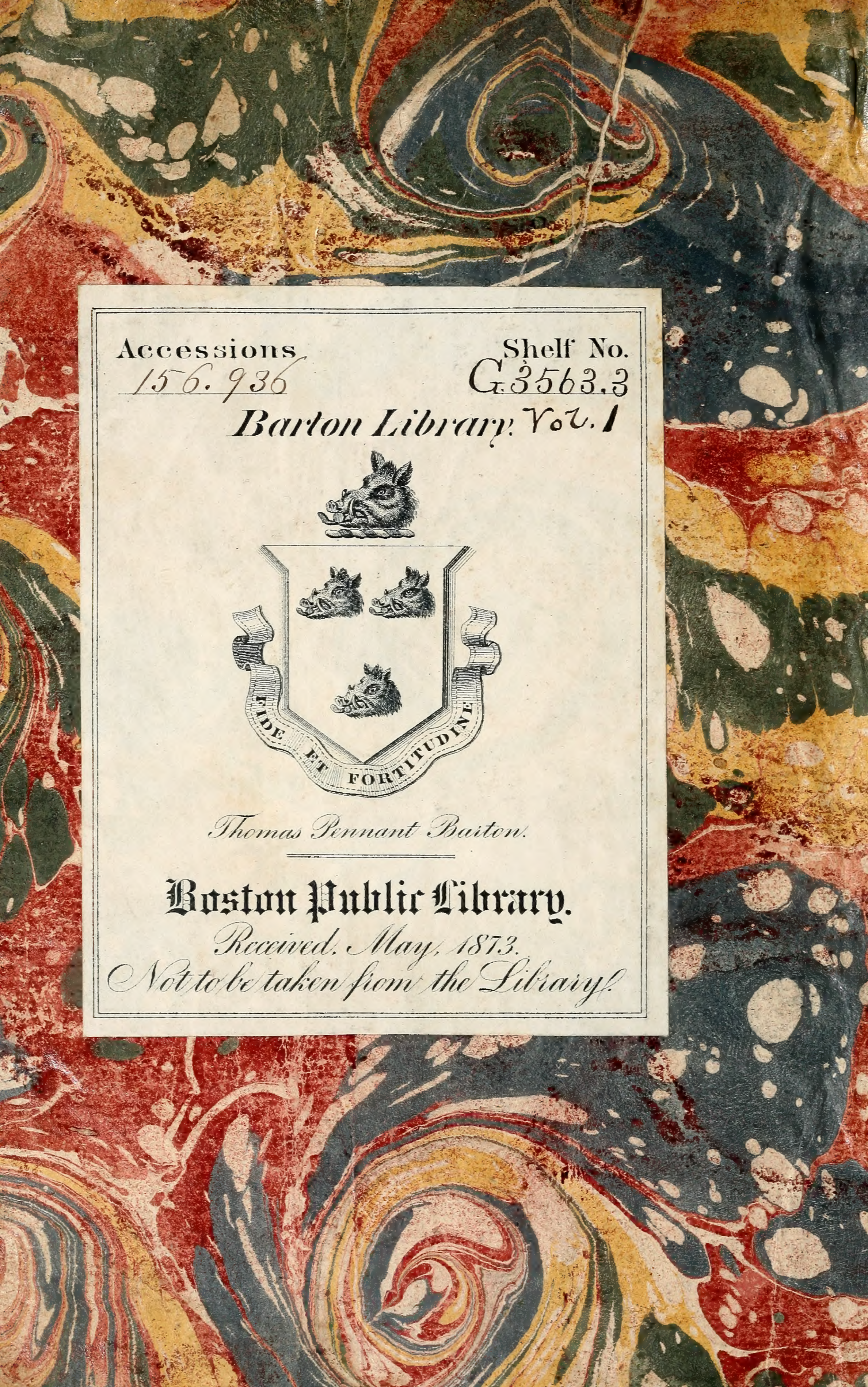




Accessions
156.936
Shelf No.
G.3563.3
Barton Library. Vol. 1
FIDE ET FORTITUDINE
Thomas Pennant Barton.
Boston Public Library.
Received, May, 1873.
Not to be taken from the Library.



Ce Volume Contient

Hercule mourant trag. .. }
l'heureuse Constance trag com }
La Celimene . . . comed } Rotrou
Les occasions perdues . . . trag com }
La Celiane . . . trag com . . . . . . }

HERCVLE MOVRANT

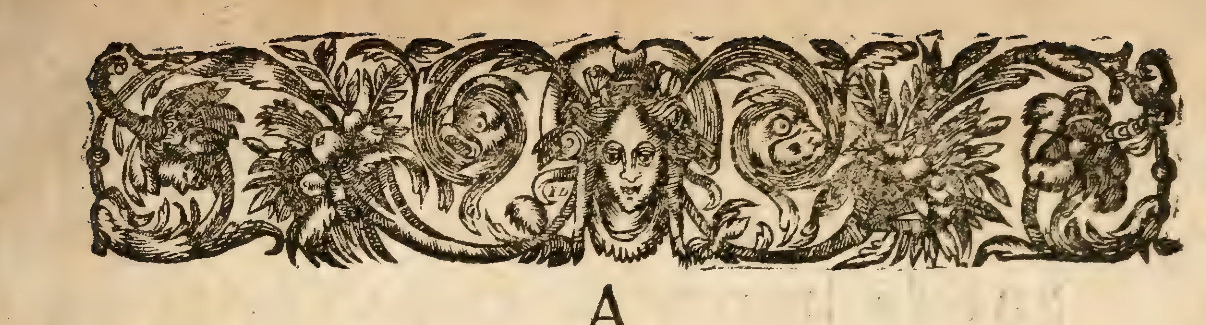
TRAGEDIE

DE ROTROV.



A PARIS,
Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE, au Palais,
dans la petite Salle, à l'Escu de France.

M. DC. XXXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A

MONSEIGNEVR,

MONSEIGNEVR L'EMINENTISSIME CARDINAL DVC DE RICHELIEV.



ONSEIGNEVR,

Il auroit eſté aduantageux à Hercule, que vos gardes luy

euſſent dénié l'entrée de voſtre Cabinet, ils luy auroient eſpargné la honte de trembler & de rougir, tout deïfié qu'il eſt, luy qui n'eſtant encor que mortel, ne ſceut iamais cognoiſtre la pœur; Il s'oublie ſoy-meſme à l'abord de voſtre EMINENCE, & recognois, MONSEIGNEVR, que vous faictes aujourd'huy l'Hiſtoire, dont il n'a fait que la Fable; Mais vous l'auez flatté d'vne eſperance capable de le r'aſſeurer, & vous abbaiſſez ſi courtoiſement les yeux ſur les choſes qui ſont au deſſous de vous, que ſa honte eſt deſia paſſée, & qu'il prefere à ſon immortalité l'honneur qu'il va receuoir de viurechez vous; Ie

ſupplie tres-humblement voſtre EMINENCE, MONSEIGNEVR, de ſouffrir qu'il vous parle de moy, & d'agréer les adorations de la moindre, mais de la plus paſſionnée de vos creatures; C'eſt tout ce que ie demande à ma fortune que d'eſtre ſouffert de voſtre EMINENCE, en cette qualité, & c'eſt le bien ſans lequel, ie renoncerois à tous les autres; Ce ne luy ſera pas vn petit ouurage, veu le peu que ie ſuis, & que ie vaux; Mais, MONSEIGNEVR, ſi ie n'ay pas aſſez de merite vous auez aſſez de bonté, & vous eſtes trop genereux pour m'oſter iamais l'incomparable faueur que vous m'auez

continuée depuis trois ans, de permettre que ie me qualifie

MONSEIGNEVR,

De Vostre Eminence

Le tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-obligé seruiteur,
ROTROV.



A MONSEIGNEVR L'EMINENTISSIME CARDINAL DVC DE RICHELIEV.

ODE.



FILLES à RICHELIEV ſi cheres,
Muſes, chaſtes ſœurs du Soleil,
Priez cét Aſtre ſans pareil
D'ouurir l'oreille à mes prieres:
En cette agreable ſaiſon
Où les fleurs rompent la priſon
De l'Element qui les enſerre,
Il peut faire par ſes chaleurs,
A mon eſprit comme à la terre
Produire de nouuelles fleurs.

Ses forces ne ſont pas bornées
Par les Eſtez & les Hyuers,
Il n'eſt pas moins Pere des Vers
Que des ſaiſons & des annees.
Sa vertu s'eſtend plus auant
Qu'à donner des ioüets au vent
Et faire des fleurs & des herbes.
C'eſt elle qui faict les metaux:
Et les Ronſards, & les Malherbes
Se content parmy ſes trauaux.



Mais toy grand Demon de la France,
Autre Soleil de noſtre temps,
Qui donnes d'vn ſi beau Printemps
Vne ſi parfaicte eſperance.
RICHELIEV, rare effort des Cieux,
Iuſte eſtonnement de ces lieux,
Si tu daignes prendre la peyne
De ietter vn regard ſur moy,
Quel Apollon peut à ma veyne,
Eſtre plus Apollon que toy.

ODE.

Pour toy grand Duc elle eſt ouuerte,
C'eſt pour toy qu'elle veut couler:
Ma nef commençons de cingler,
Puiſque noſtre Ourſe eſt deſcouuerte.
Ie ſçay bien que ſur cette mer
Il eſt malaiſé de ramer,
Außy n'eſt-il point de voyage
Qui merite vn ſi grand effort,
Et nous ferons vn beau naufrage
Où nous trouuerons vn beau port.

Tel qu'on voit en ſon Ecliptique
Le brillant Prince des ſaiſons
Le long de ſes douze maiſons
Continuant ſa courſe oblique,
(Quoy que ſon char n'arreſte point)
Ne paſſer d'vn pas n'y d'vn point
Les eſpaces de ſa carriere,
Et receuoir ſi conſtamment
Du lieu d'où luy vient ſa lumiere
Les regles de ſon mouuement.

ODE.

Tel on voit ton ſçauant genie
Au ſeruice de noſtre Roy
Conduire d'vne eſgale foy
Toutes les choſes qu'il manie.
On ne voit ſa ſincerité,
Gauchir d'vn, n'y d'autre coſté,
Quoy que iamais il ne repoſe,
Et dans ſes trauaux inouys
L'vnique but qu'il ſe propoſe
Eſt la volonté de LOVIS.

Tes pas reſtraints en ces limites
Ne ſçauent point d'autre ſentier,
Là tu mets ton eſprit entier;
Là tu bornes tous tes merites.
Là ſont par les difficultez
Tes hauts deſſeins ſollicitez,
Là ton ardeur rompt touts obſtacles,
Et produit de ſi grands effets,
Que qui ne croit point aux miracles
Doit douter de ce que tu faits.

ODE.



Ceux qu'on a veu de noſtre barque
Deuant toy regir le timon,
Ont auſſy peu laiſſé de nom
Que leur vertu laiſſa de marque.
Ou leur zele s'eſt trouué faux,
Ou leur ſçauoir eut des defaux;
Et tous ont ioint ſi peu de gloire
A la beauté des fleurs de lys,
Qu'ils furent eux & leur memoire
En meſme iour enſeuelys.

Mais Armand (loing de complaiſance)
Quels Eloges n'ont merité
Et ton extreme probité
Et ton extreme ſuffiſance?
Iuſqu'où n'a-t-on veu ton ardeur
De nos lys eſtendre l'odeur?
Et qui de leurs tiges ſacrees
Peut ſi loing que toy repouſſer
L'inſolent ſouffle des Borees,
Qui taſchent de les renuerſer?

ODE.

De l'or d'vne perruque blonde
La terre en fin ſe parera,
Toute groſſe qu'elle ſera
De l'aliment de tout le monde;
Et lors que pour ſe ſoulager
Elle ſe voudra deſcharger
Nous n'aurons arbre ny jauelle,
D'où ne tombent tant de treſors,
Qu'à peyne encor ſouſtiendra telle,
Tout ce qu'elle aura mis dehors.

Bien-toſt de tes ardentes veilles
Nous naiſtra ce ſiecle doré,
Où tu ſeras conſideré
Cõme Autheur de tant de merueilles.
Lors d'vn long bruit en ta faueur
Pouſſé d'vne ſainte ferueur
Ta litiere ſera ſuiuie,
Et ſi le Ciel entend nos vœux,
Il te conſeruera la vie
Pour le ſiecle de nos neueux.

O toy

ODE.

O toy puissance tutelaire
Qui mise de la main de Dieu
A la garde de RICHELIEV.
Portes le flambeau qui l'esclaire,
Saint Ministre qui tiens chez luy
La mesme place qu'aujourd'huy
Il occupe en cette Prouince,
Sauue-le de tout accident
Puis qu'il n'est mal-heur où mon Prince
Peust tant perdre qu'en le perdant.

ROTROV.

A MONSIEVR DE ROTROV, Sur son Hercule Mourànt.

TON Hercule Mourant te va rendre immortel,
Au Ciel comme en la terre, il publiera ta gloire,
Et laissant icy bas vn Temple à ta Memoire,
Son bucher seruira, pour te faire vn Autel;

MAGD. BEIART.

s'ils les auoient imprimez, à condition qu'il sera mis deux exemplaires dudit Liure dans nostre Bibliotheque publique, & vn autre en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Seguier Cheualier, Chancelier de France, auant que pouuoir exposer ledit Liure en vente, à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles Nous voulons, & vous mandons que vous fassiez iouyr & vser plainement & paisiblement ledit Exposant, où ceux qui auront charge de luy, faisant cesser tous troubles & empeschemens si aucuns leur estoient donnés. VOVLONS aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Liure vn extraict des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiees, & que foy y soit adioustee comme à l'original. MANDONS en outre au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution des presentes tous exploicts necessaires, sans demander autre permission: CAR tel est nostre plaisir, Nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, prise à partie, & lettres à ce contraires. Donné à Paris le 30. iour d'Auril l'an de grace mil six cens trente-six, & de nostre regne le vingt-sixiesme.

Par le Roy en son Conseil,

CHAPPELLAIN.

Acheué d'imprimer le 28. May 1636.

Les exemplaires ont esté fournis.

Et ledit SOMMAVILLE *a associé auec luy audit Priuileg* TOVSSAINCT QVINET, *aussi Marchand Libraire, suiuant l'accord fait entre-eux.*



HERCVLE MOVRANT.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

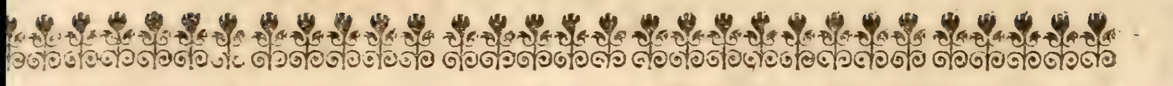
HERCVLE.



VISSANT Moteur des Cieux, ferme appuy de la terre,
Seul Estre Souuerain, seul Maistre du tonnerre;
Gouste en fin, Roy des Dieux, le doux fruict de mes faits,
Qui par tout l'Uniuers t'ont estably la paix;
I'ay d'entre tes subiects la trahison banie;
I'ay des Rois arrogans puny la tyranie,

Et rendu ton renom si puissant & si beau,
Que le foudre en tes mains n'est plus qu'vn vain fardeau.
Des obiects de ton bras le mien est l'homicide,
Et tu n'as rien à faire apres les faits d'Alcide;
Tu n'as plus à tonner; & le Ciel toutefois
M'est encor interdit apres tous ces exploicts.
Paroy-ie encor vn fils indigne de mon pere?
Iunon n'a-t'elle pas assouuy sa colere?
N'a-t'elle point assez par son auersion,
Fait paroistre ma force, & mon extraction?
N'ay-ie pas souz mes loix asseruy les deux Poles?
Et celuy dont le Ciel charge tant les espaules,
Et sur qui ce fardeau repose pour iamais
Ne me peut-il porter auec ce rude fais;
Ainsi que mes exploicts, rends ma gloire parfaite,
La Parque t'a remis le soin de ma defaite;
Et de quelques efforts qu'elle attaque mes iours,
L'impuissante qu'elle est n'en peut borner le cours.
L'air, la terre, la mer, les infernales riues,
Laissent en fin ma vie, & mes forces oysiues;
Et voyant sans effect leurs monstres abbatus,
Ces foibles ennemis n'en reproduisent plus.
Pere de la clarté, grand Astre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma course vagabonde?
Sur quels bords a-t'on vû tes rayons estalez
Où ces bras triomphans ne se soient signalez?

I'ay porté la terreur plus loing que ta carriere;
Plus loing qu'où tes rayons ont porté ta lumiere.
I'ay forcé des païs que le iour ne voit pas,
Et i'ay veu la nature au delà de mes pas.
Neptune & ses Tritons ont veu d'vn œil timide
Promener mes vaisseaux sur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au seul bruit de mon nom,
Et n'ose plus seruir la haine de Iunon:
Mais qu'en vain i'ay purgé le sejour où nous sommes;
Ie donne aux immortels la peur que i'oste aux hommes.
Ces monstres, dont ma main a deliuré ces lieux,
Profitent de leur mort, & s'emparent des Cieux.
Le Soleil voit par eux ses maisons occupees,
Sans en estre chassez ils les ont vsurpees.
Ces vaincus qui m'ont fait si celebre aux neueux,
Ont au Ciel deuant moy la place que i'y veux;
Iunon, dont le courroux ne peut encor s'esteindre,
En a peuplé le Ciel pour me le faire craindre:
Mais qu'il en soit remply de l'vn à l'autre bout,
Leurs efforts seront vains, ce bras forcera tout;
D'vne seule beauté le pouuoir redoutable,
Oste à ce cœur si grand le titre d'indomptable.
Iole, seulement le pouuoit asseruir,
Et ce lasche à ce nom d'aise se sent rauir.
Allons voir si le temps ne l'a point resoluë
A rendre par ses vœux ma conqueste absoluë,
Et si ie dois en fin: Mais que mal à propos,
Cét obiect importun, vient troubler mon repos.



SCENE II.

DEIANIRE, HERCVLE.

DEIANIRE.

EN fin Iole est vostre, & ses caresses prestes,
De gloire, & de plaisir vont combler vos conquestes;
Iole glorieuse attend les bras ouuerts
Ce Heros, qui souz soy fait trembler l'Vniuers.
Le seruage est pour elle vne heureuse victoire,
Son païs déconfit, altere peu sa gloire;
Et voyant par vos mains ses parens expirer,
Elle songe bien plus à vous voir qu'à pleurer.
Elle a vû sans regret sa Prouince deserte;
Elle aimoit le vainqueur, & mesprisoit sa perte.

HERCVLE.

Iamais perte aux vaincus n'a tant cousté de pleurs,
Son esprit fut troublé, son teint perdit ses fleurs;
Et iamais vne mort ne fut tant regrettee,
Qu'Iole a regretté la perte d'Euritee.

DEIANIRE.

Mais combien de transports ont ſuiuy ſes regrets;
Combien elle a pour vous pouſſé de vœux ſecrets;
Qu'elle a baiſé de fois ceſte main qui l'enchaiſne,
Et de combien ſa ioye a ſurpaſſé ſa peine?

HERCVLE.

Que vos ialoux ſoupçons offenſent ſa vertu?
Vn fort ne ſe rend point qui n'eſt point combattu:
Iamais d'vn ſeul regard, iamais d'vne parole,
Ie n'ay ſollicité les careſſes d'Iole;
Oſtant à ſes parens la lumiere du iour,
I'ay vangé mon honneur, & non pas mon amour;
Ie ne vous l'ay nommee aimable, ny charmante;
Ie la meine en captiue, & non pas en amante.

DEIANIRE.

Quel timide reſpect à voſtre amour eſt ioint?
Ce qui vous plaiſt eſt iuſte, & vous ne faillez point;
Vous celez ſans ſujet cét aimable ſeruage,
Et le deſguiſement trahit voſtre courage.
Quoy vous n'auoüez pas vn amoureux deſſein?
Ma curioſité vous met la peur au ſein:
Et ce que n'ont pas fait tous les monſtres du monde;
Ce qu'ont en vain tenté l'enfer, la terre & l'onde;
De mettre en voſtre eſprit le moindre eſtonnement,
Vne femme le fait, & ſi facilement;

Contentez, grand Heros, vostre amoureuse enuie,
Et ne contraignez point vne si belle vie;
Hercule oblige trop de n'aimer qu'en vn lieu,
Pour vn obiect mortel, c'est trop qu'vn demy Dieu;
C'est trop que iusqu'à nous Hercule se rauale,
Et que ie le partage auec vne riualle,
Quelque nouuel obiect qui le puisse toucher,
Hercule diuisé m'est encore trop cher.

HERCVLE.

Cruelle, pour tesmoin de mon amour extresme,
Ie t'offre seulement tes attraicts, & toy mesme;
Ces traits de tant d'amans autre-fois reuerez,
Que toute l'Oetolie a naguere adorez,
Et qui blessent encor tant d'ames estrangeres;
Pense-tu qu'ils m'ayent fait des blessures legeres;
Et qu'on puisse guerir de l'aimable tourment,
Que tes yeux ont fait naistre en l'esprit d'vn amant.
Non, perds ces faux soupçons, & que ta crainte meure,
Cependant, mon soucy, soigne que dans vne heure
Cét Holocauste pur que ie choisis hier
Soit conduit à l'Autel prest à sacrifier;
Lichas y portera l'ornement necessaire,
A parler & paroistre à l'aspect de mon pere;
L'Oetolie à la fin soubmise à mon pouuoir
Et son tyran deffaict, m'oblige à ce deuoir.

Il s'en va.

DEIANIRE seule.

Ha traistre ! ha desloyal ! que d'vne vaine feinte,
Tu me veux deguiser le sujet de ma crainte;
Non, non, ie ne suis plus cét obiect si charmant
Qui força l'inconstance à l'aimer constament;
Qui fit d'vne infidelle, vn Amant veritable;
Qui s'acquit sur tes sens vn pouuoir redoutable;
Qui te fut preferable au reste des humains,
Et qui fit contre Nesse armer tes fieres mains.
Le temps qui forme tout, change aussi toutes choses,
Il flestrit les œillets, il efface les roses;
Et ces fleurs dont jadis mon visage fut peint,
Ne sont plus à tes yeux qu'vn triste & pasle teint;
Iole a sur le sien l'ornement necessaire
A faire de ton cœur vn lasche tributaire;
L'aage luy laisse encor les appas que tu veux,
Et sa ieunesse enfin me dérobe tes vœux:
Mais son espoir est vain, & le cours de cét aage
Qui m'oste des attraits, me laisse du courage;
Si ma force n'est vaine en ceste occasion,
Ie paroistray ta femme à ta confusion;
Ta vie en la fureur dont i'ay l'ame enflamee,
Trame vn pire Lyon que celuy de Nemee,
Et ma ialouse humeur t'est vn monstre plus fort
Que tous ceux dont tes bras ont accoursi le sort.

SCENE III.

HERCVLE, IOLE.

HERCVLE, appuyé ſur les genoux d'Iole qui trauaille en tapiſſerie.

QV'AVEC moins de trauail les mains de la nature
Ont bien mis ſur ton teint de plus douçes peintures;
Attend qu'au naturel ie figure ces lys,
Dont elle a ton beau ſein, & ton front embellis:
Que tu ſerois charmée, & qu'en ce beau viſage
Ie prendrois le deſſein d'vn agreable ouurage;
Si ie gaſte ces fleurs, tu les peux corriger;
Ton aiguille à mes doigts eſt vn fais bien leger:
Mais ne t'oppoſe point à ce ieune caprice,
Qu'ils ayent auec tes mains vn commun exercice;
Ou ſi ce paſſe-temps (mon cœur) t'eſt importun,
Que nos yeux ayent au moins vn paſſe-temps commun.
Reſpond d'vn peu d'amour à l'ardeur qui m'enflame,
Et rends moy les regards que te portent mon ame;
Cruelle? Hercule icy reclame ton pouuoir,
Et tes yeux inhumains dédaignent de le voir;

Qu'vn

Qu'vn regard ſeulement.

IOLE.

O requeſte ſeuere !
De quel œil puis-ie voir le meurtrier de mon pere?
I'ay veu cruel, i'ay veu ce cher corps que ie plains,
Tomber deſſouz l'effort de vos barbares mains;
Ie l'ay veu ſouz vos coups eſtendu ſur la terre,
Finir ſes triſtes iours, & ceſte iniuſte guerre.
Heureuſe ſi nos corps, n'euſſent eu qu'vn cercueil,
Si nous n'euſsions tous deux causé qu'vn meſme deuil.

HERCVLE.

I'ay plaint à ton ſujet le ſuccés de mes armes:
Mais de ton propre mal n'accuſe que tes charmes,
Iole a fait le meurtre, & ſon mal-heur eſt tel,
Qu'elle a ſeule en ſon ſein porté le coup mortel;
Iole qu'il nioit à ma iuſte requeſte,
Fut l'obiect, & ſera le prix de ma conqueſte,
Parce que i'aimois trop, ie fus vn peu cruel,
Et ta ſeule beauté cauſa noſtre duel.

IOLE.

O cruelle beauté ! trompeuſe! image vaine !
Que le Ciel m'a venduë au prix de tant de peine;
Quelle miſere encor me dois-tu procurer?
Et combien de mal-heurs ay-ie encor à pleurer.

HERCVLE.

Tu seras plus contente, estant plus amoureuse;
Quoy? possedant Hercule, Iole est mal-heureuse?
Et tenant dans ma couche vn legitime lieu,
Elle regrettera d'estre fille d'vn Dieu?

IOLE.

Moy, la fille d'vn Dieu, non, non, que Deianire,
Sur vos affections conserue son empire;
Ne traittez qu'en captif ce miserable corps,
Dont la fausse apparence a causé tant de morts;
Troublez ces yeux d'effroy, chargez ces mains de chaisnes,
Et que chaque moment renouuelle mes peines;
Apres vn siecle entier, d'ennuis & de prison,
Ordonnez moy le fer, la flame & le poison.
Ie ne murmure plus du mal qui me consume,
Mais vos plus doux baisers auroient de l'amertume;
Baiser, de mon païs, l'iniuste Conquerant,
Caresser l'assassin de mon plus cher parant,
Et sans que mes esprits incessamment s'alterent,
Sentir entre mes bras, les bras qui l'estoufferent:
Non, non, prieres, pleurs, force ny cruauté
Ne peuuent m'obliger à cette lascheté.

HERCVLE.

N'excite point cruelle, vn courroux legitime,
Qui ne distingueroit innocence ny crime;
Et croy que me déplaire est le pire peché
Dont iamais ton esprit pourroit estre taché.
Quoy, toute chose cede à ma force indomptée,
Les lyons les plus forts ne l'ont pas euitée,
Et ie ne pourrois pas amolir ta rigueur,
Et ie recognoistrois vn si foible vainqueur?
Ie nourirois sans fruict le brasier qui me brusle,
Et l'on diroit, Iole a triomphé d'Hercule:
Non, non, de ta beauté mon cœur sera le prix,
Mais cedant aux attraits, ie vaincray les mespris.

IOLE.

Le plus fier ennemy quelqu'ardeur qui l'enflame,
Dompte mal-aisément ce qui dépend de l'ame;
Vn tyranique empire, & d'iniustes efforts
Ont sousmis à vos loix ce miserable corps:
Mais sous quelque tyran que ce captif respire
Vn heureux desespoir en peut oster l'empire;
Mourant, il peut franchir ceste barbare loy,
Et s'il ne s'aime pas, il est maistre de soy.

HERCVLE, à genoux.

Ha! voila rebuter d'vn mespris trop seuere,
Celuy qui t'aime seule, & seule te reuere.

Pardonne, belle Iole, à mon affection,
Ceste mauuaise humeur, & cette émotion;
Sois moy cruelle, ingratte, inhumaine, farouche,
L'amour peut arracher quelques mots de ma bouche;
Ie puis bien d'iniustice accuser tes appas,
Mais de t'outrager plus, Hercule ne peut pas.
Le Ciel dessus mon chef respande le supplice,
Dont te peut menacer mon aueugle caprice;
Mon pere, en cét instant me voye auec horreur,
Et relance sur moy les coups de ma fureur.

IOLE.

Destournez donc ailleurs ceste flame lasciue,
Et ne croyez auoir en moy qu'vne captiue,
Puisque vos traittemens, ou rigoureux, ou doux,
Ny le temps qui peut tout ne peuuent rien pour vous.

HERCVLE.

Ie vaincray ta rigueur par d'inuincibles armes,
Hercule s'instruira de l'vsage des larmes;
Hercule en mesme temps sçaura viure, & mourir,
Et s'oublira soy mesme afin de t'acquerir.

SCENE IV.

DEIANIRE, IOLE, HERCVLE.

DEIANIRE.

QVEL signe en faut-il plus, le voila le perfide,
Sur qui si puissamment vne esclaue preside;
I'ay trop helas! i'ay trop leurs secrets recognus;
I'ay surpris ce grand Mars auecque sa Venus.

HERCVLE.

O la femme importune!

DEIANIRE.

Adieu, ma compagnie
Ne vous apporte pas vne ioye infinie;
L'amour est auec vous, & cét enfant honteux
N'aime pas les tesmoins, & se taist deuant eux.

HERCVLE.

Il est vray, mais au moins voy deuant ta sortie
Quelle ame de ces yeux se seroit garantie:

As-tu veu des vainqueurs plus dignes de regner,
Et pourquoy la raison se deust moins espargner;
Voy comme sans parler cette agreable bouche
Appelle mes baisers, & dit que ie la touche;
Voy que sur ce beau sein les lys à peine esclos
Accusent cette main d'vn stupide repos;
Voy si tu dois tenir ma deffaite douteuse,
Et si la continence icy n'est pas honteuse;
Si ie dois tant souffrir prés d'vn si beau secours.

DEIANIRE, s'en allant.

Madame est plus charmante encor que vos discours.

HERCVLE.

Adieu, plains toy jalouse, & de cette aduanture;
Accuse si tu veux, le Ciel, & la Nature;
Appelle lâcheté, foiblesse, trahison,
L'agreable tourment qui trouble ma raison;
Ie suis traistre, volage, inconstant, infidelle;
Ie suis ce qu'il te plaist, mais i'aime ceste belle;
Hercule est glorieux de sa captiuité,
Et souz de si beaux fers, il hait sa liberté.

IOLE.

D'où naist mal à propos cette inutile peine,
Qui mettra parmy vous, la discorde, & la haine?
Vsez braue Heros de vostre authorité
Contre ces ennemis de vostre liberté?

Arrachez de ces mains les yeux qui vous captiuent,
Laissez vous du repos à ceux qui vous en priuent?
Perdez ce qui vous perd, pourquoy differer tant?
Ordonnez que ie meure & vous viurez content.

HERCVLE.

Le temps & les deuoirs rendent en fin traictable
La plus farouche humeur & la plus indomptable.

IOLE.

Le temps & les deuoirs employez vainement,
Ioindroient à vos regrets la honte seulement.

HERCVLE.

Le plus ferme souuent manque à ce qu'il propose,
Et la force au besoin m'obtiendra toute chose.

IOLE.

Ma mort peut empescher ce honteux accident,
Et le desesperé se sauue en se perdant.

HERCVLE.

Quel mal-heur m'a rendu ton humeur si seuere?

IOLE.

La perte d'Oechalie & la mort de mon pere.

HERCVLE.

Ingrate, dy plustost la perte de ton cœur,
Arcas te le rauit, Arcas en est vainqueur,

Et la foy que ie veux ce Captif l'a receuë:
Mais appren en deux mots quelle en sera l'issuë.
Demain si ie n'obtiens la faueur que ie veux
I'immole à mon courroux cét object de tes veux,
Ce beau fils, ce mignon, ton ame & tes delices,
A tes yeux esgorgé payera mes seruices;
Consulte là-dessus.

IOLE seule.

ô Rage! ô Cruauté!
Quel aduis dois-je suiure en ceste extremité?



ACTE



ACTE SECOND.

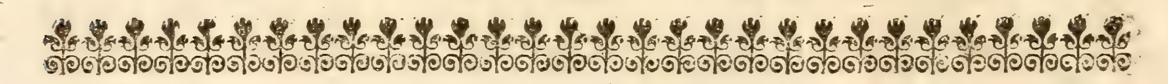
SCENE PREMIERE.

LVSCINDE.



DIEVX, que la jalouſie en vn ieune courage,
Alors qu'on aime bien, eſt vne extreme rage?
L'Affrique en ſes deſerts ne preſente à nos yeux,
Rien de ſi redoutable, & de ſi furieux.
Si toſt que ce ieune Aſtre, aux regards de la Reyne
Expoſa ſa clarté ſi belle, & ſi ſeraine,
Auſsi toſt qu'à ſes yeux Iole ſe fit voir,
Bien loing de ſe contraindre, & de la receuoir;
Auec bien plus de cris, & bien plus enragée,
Que Niobe autrefois ſur la riue d'Ægée,
Par ſon geſte confus figurant ſon tourment,
Elle a tous nos eſprits ſaiſis d'eſtonnement;

Elle court ſans deſſein, & ſa courſe rapide
Cent fois a fait trembler tout le Palais d'Alcide;
Elle renuerſe tout, rompt tout, & ſouz ſes pas,
La maiſon eſt eſtroite, & ne luy ſuffit pas;
Sa paſleur fait iuger du mal qui la poſſede,
La rougeur toſt apres à la paſleur ſuccede;
Elle verſe des pleurs, & dans le meſme inſtant
Du feu ſort de ſes yeux qui les ſeiche en ſortant;
En diuerſes façons ſon viſage s'altere,
De moment en moment de ſoy meſme il differe:
Elle plaint, elle crie, & par tout ſa fureur
Excite la pitié, la triſteſſe, & l'horreur:
Mais on ouure, c'eſt elle, ô Dieux! de quelle ſorte,
Elle court furieuſe, où ſa rage la porte.



SCENE II.

DEIANIRE, LVSCINDE.

DEIANIRE, furieuſe.

DOV que de tes rayõs les Cieux ſoient éclairez,
Quelqu'endroit où tu ſois en ces champs azurez,
Eſpouſe de Iupin, contente ma colere,
Ton intereſt eſt ioint à ma iuſte priere;

O Iunon! perds ce traistre, enuoye vn monstre icy,
Qui te satisfaisant, me satisfasse aussi;
S'il est quelque serpent, horrible, espouuantable,
Capable d'estouffer ce vainqueur redoutable,
Et qu'à ceste action tu puisses prouoquer,
Qu'il vienne, qu'il paroisse, & qu'il l'aille attaquer.
Ou s'il n'est point de monstre assez fort pour ta haine,
Faits moy capable d'estre, & son monstre, & sa peine;
Change, si tu peux tout, ma figure, & ren moy
Telle qu'on peint l'horreur, & la rage, & l'effroy;
Pourquoy perds-tu du temps à tirer de la terre
Vn monstre necessaire à luy faire la guerre?
Pourquoy dans les enfers cherches-tu sans effect
Tout ce qu'ils ont de pire, & ce qu'il a deffait?
Si ie porte en mon sein dequoy te satisfaire,
Et si i'ay là dedans sa Parque, & son Cerbere.
Tu trouueras en moy les armes qu'il te faut,
Prepare seulement mon bras à cét assaut,
Qu'vne fois ceste main te soit officieuse,
Sers toy d'vne enragée, & d'vne furieuse.
Inspire moy Deesse, & m'enflame le sein,
Seconde ma fureur en ce iuste dessein.

LVSCINDE.

Madame, au nom d'Hymen, & par ses flames saintes,
Moderez vos ennuis, & reprimez ces plaintes;
Laissez à ces transports succeder le repos,
Paroissez Deianire, & femme d'vn Heros.

DEIANIRE.

Qu'Hercule me trahisse, & qu'Iole me braue!
Qu'vne ieune effrontee, vne insolente esclaue,
Dont le pere a suiuy ses peuples déconfits
Vienne en ce lieu donner des freres à mes fils?
Et pour auoir charmé les yeux de ce perfide,
Soit fille de Iupin, & compagne d'Alcide?
Non, non, ie luy vendray mon honneur cherement,
Ou ie destourneray ce triste euenement;
Qu'il dispose des Cieux, & des Enfers ensemble,
Qu'au seul bruit de son nom toute la terre tremble,
Il excite en mes sens vne rebellion,
Pire que ses serpens, son hydre, & son lyon.
Vne captiue, ô Dieux! partagera ma couche!
Soüillé de ses baisers, il faut que ie le touche:
Il faudra que ie perde ou diuise son cœur,
Et les yeux d'vne esclaue ont vaincu ce vainqueur?
Quand les monstres laissoient sa valeur endormie,
Voila qu'il se presente vne pire ennemie;
Vne seule captiue en pouuoit triompher,
Et fait plus que le Ciel, & la terre, & l'enfer?
Il ne daigne à mes yeux cacher sa perfidie,
Et peut-estre en son cœur desia me repudie.
O cruel desespoir! ô sensible tourment!
Qui ne peut inuenter vn trop dur châtiment!
C'est trop deliberer, imagine vne peine,
Horrible, espouuantable, incroyable, inhumaine,

Que de toy, Iunon mesme apprenne à se vanger,
Et comment d'vn grand mal on se doit soulager.

LVSCINDE.

Dieux ! que proposez vous ? quel crime espouuantable?
D'vne telle fureur vostre esprit est capable ?
En quels lieux incognus, ou du Ciel, ou du sort,
Cacheriez vous le bras autheur de cette mort?
Où vous souffriroit-on si chacun le reuere?
Et que feroit le foudre en la main de son pere?

DEIANIRE.

Ma peur ne rendra pas ce perfide impuny,
Si mon forfait est grand, mon mal est infiny.

LVSCINDE.

Le plus desesperé voyant la mort, recule,
Et vous mourriez, Madame,

DEIANIRE.

ouy, mais femme d'Hercule,
Et mon œil de mes pleurs à chaque heure moüillé,
Ne verra pas mon lict honteusement soüillé;
I'esteindray de son sang, auec ses sales flames,
Les torches de l'Hymen qui ioignit nos deux ames;
S'il redoute l'effect du dessein que ie faits,
Qu'il adiouste ma mort au nombre de ses faits:

Qu'il croiſſe de ma perte encor ſa renommée,
Qu'au rang de ſes vaincus ſa femme ſoit nommée,
Ces membres denuez de ſang, & de vigueur
Mourant, embraſſeront la couche du vainqueur,
Pourueu que ceſte Eſclaue expire à la meſme heure,
Ie mourray ſans regret, pourueu qu'Iole meure;
On ſe perd doucement, quand on perd ce qu'on hait,
Et qui tuë en mourant, doit mourir ſatisfait.

LVSCINDE.

Hercule peut aymer ceſte ieune eſtrangere,
Mais bruſler ſeulement d'vne flamme legere,
Pour combien de beautez à t'il eu de l'amour?
Et pour combien außi n'en a t'il eu qu'vn iour?

DEIANIRE.

Sa main peut en cent lieux meſpriſer ſa conqueſte,
Mais ayant bien couru quelqu'vne enfin l'arreſte,
Ayant pour l'acquerir tant d'efforts entrepris,
Croy, croy, que ce vainqueur conſeruera ſon prix;
A ſes plus douces nuicts Iole eſt deſtinée,
Si ie ne diuerty ce fatal Hymenée.

LVSCINDE.

Imaginons d'ailleurs vn ſalutaire effet
Qui diſpenſe vos mains de tenter ce forfait;
Deſtournons le deſſein où ſon ardeur le porte
Ruinant par magie vne amitié ſi forte:

Ie cognois vn vieillard, dont les ſecrets diuers
Ont fait naiſtre des fleurs au milieu des hyuers;
Il trouble l'Ocean, il fait trembler la terre,
Il peut d'vn mot dans l'air arreſter le tonnerre;
Il fait de cent rochers mouuoir les vaſtes corps;
Il briſe des cercueils, & fait parler les morts,
Deſſus tous les demons ſa ſcience preſide,
Et ſes enchantemens pourront toucher Alcide.

DEIANIRE.

Ha! quelle arme, Luſcinde, & quel charme aſſez fort,
Peuuent ſur ſon eſprit faire vn vtile effort?
Il ne peut par ſes vers finir mon infortune,
Quand il pourroit du Ciel faire tomber la Lune,
Et, pour faire vn miracle à nul autre pareil,
De ſon oblique cercle arracher le Soleil:
Mais apprend vn ſecret,

LVSCINDE.

quel?

DEIANIRE.

que ie te vay dire,
Et que dans ce beſoin mon ſouuenir m'inſpire.

LVSCINDE.

Dittes;

DEIANIRE.

escoute : mais c'est en ceste action
Que tu dois m'asseurer de ton affection.

LVSCINDE.

Madame, vsez en tout de toute ma puissance,
Quand ie pourray pour vous l'employer sans offence.

DEIANIRE.

Escoute ; souz le Temple, vn peu loing du Palais,
En vn lieu que le iour ne visite iamais,
Vaste, sombre, & profond, i'ay caché le remede,
Qui peut seul alleger le mal qui me possede;
Le sang d'vn monstre affreux qu'Hercule a combatu,
Conserué dans sa corne aura ceste vertu.

LVSCINDE.

De quel monstre?

DEIANIRE.

de Nesse; appren quelle aduanture,
De ce fameux Centaure a purgé la Nature;
Vn iour gaye, & l'esprit plus content que ialoux,
Ie suiuois en Argos cét infidele espoux,
Quand pensant approcher ce riuage d'Euene,
Ce fleuue débordé couuroit toute la plaine;
Nesse qui s'y trouua, nous voyant consulter,
Se vint en ce besoin offrir à me porter;

Il me

Il me met ſur ſa croupe, où ſa courſe rapide
Me rend à l'autre bout, & m'eſloigne d'Alcide;
Là ce monſtre commence à benir ſon deſtin,
Vous ſerez, me dit-il, mon prix, & mon butin;
Ce grand, cét indompté, n'a plus de Deianire,
Moy, ie crie à ces mots, ie pleure, ie ſouſpire,
Mais il rit de mes pleurs, & mes gemiſſemens,
N'empeſchent point ſa courſe, & ſes embraſſemens;
Hercule qui nous voit eſcarter de la riue,
Quoy qu'il ne pût alors oüir ma voix plaintiue,
Recognut aiſément ſon lubrique deſſein;
Il crie, appelle, court; mais il trauaille en vain,
Ce monſtre eſperoit bien par ſa courſe legere,
Euiter les effects de ſa iuſte colere;
En fin, las de nous ſuiure, & le voyant voler,
Mes traits iront (dit-il) où ie ne puis aller,
Ils t'oſteront la vie, & ce que tu me voles,
Il eut tiré pluſtoſt qu'acheué ces paroles;
Et le monſtre auſſi toſt bleſſé mortellement,
Ie ne pouuois (dit-il) mourir plus noblement;
Là de ſes fortes mains vne corne il s'arrache,
Et pleine de ſon ſang; tien (me dit-il) & tache
Vn de ſes veſtemens de ce ſang precieux
S'il eſt iamais bleſſé d'autres que de tes yeux.
Il aura la vertu de te rendre ſon ame,
Et le fera bruſler de ſa premiere flame;
Des Mages ont prédit qu'au cœur le plus glacé,
Il pourroit; là ſa vie, & ſa voix ont ceſſé;

Il tombe, & ce grand corps couure vn ſi grand eſpace,
Que ſix hommes enſemble occupent moins de place;
I'ay gardé ce preſent, eſprouuons s'il eſt tel,
Moüillons-en l'ornement qu'il doit prendre à l'Autel;
Ce ſang qui à la couleur: il pourroit recognoiſtre,
N'eſt plus qu'vne eau rougeaſtre, & qui n'y peut paroiſtre.

LVSCINDE.

Eſſuyez donc ces pleurs, & forcez ces ſouſpirs,
Allons, & que le Ciel ſeconde vos deſirs.



SCENE III.

DEIANIRE, IOLE, ARSIDES, LVSCINDE.

DEIANIRE.



IEVX! quel ſort inhumain pour augmenter ma peine,
Preſente à mes regards cét obiect de ma haine?

IOLE.

Puis qu'à nos maux le Ciel refuſe du ſecours,
Voſtre intereſt, Madame, eſt mon dernier recours:

Destournez vostre affront, voila ceste captiue
Qu'on est venu tirer de sa natale riue,
Aux despens de son bien, & de tout son bon-heur,
Et peut-estre aux despens, mesme de son honneur.
Puis qu'Alcide l'attaque auec tant de licence,
Que vous seule pouuez embrasser ma deffence;
Faites qu'Arcas & moy trouuions contre ses coups
Vn azile asseuré, pour vous mesme, & pour nous;
Rougissez de mon sang, plustost que de mon crime,
Ou que ie sois l'obiect d'vn courroux legitime;
Puis que mes pleurs sont vains, & mes cris superflus,
Qu'il me voye en estat de ne luy plaire plus;
Faites sa honte encor, & son horreur plus grande,
Vous mesme portez luy ce cœur qu'il me demande:
Forcez-le de rougir de sa desloyauté,
Et ie seray tenuë à vostre cruauté.

DEIANIRE.

Tu crois par ces discours, imprudente, effrontée,
Prouuer que vainement il t'ait sollicitée;
Il te donne des vœux, il daigne de te voir,
Et tu veux sur sa honte establir ton pouuoir;
Tu ne partages pas ceste ardeur qui le brusle,
Il te faut Iupin mesme, & c'est trop peu d'Hercule?

IOLE.

O Ciel! peux-tu souffrir les ennuis que ie sens,
Si tes yeux sont ouuerts dessus les innocens?

DEIANIRE.

O! l'innocente humeur, ame double & traistresse,
Tu portes sans orgueil le nom de sa Maistresse?
Et tu n'achetes pas d'vn amour infiny
L'honneur de voir ton sort, à son destin vny?
Pour vne indifferente, Alcide se captiue?
Il souffre des refus, & sa flame est oysiue?
Ne ioins plus insolente à l'impudicité
Ces mespris orgueilleux, & ceste vanité,
Immole à ce brutal le plus beau de ton aage,
Triomphe à mes despens de cét esprit volage,
Voy ce lasche vainqueur à ton pouuoir sousmis:
Mais ne me fay point voir au moins mes ennemis;
Rends par eux seulement ta victoire certaine,
Tous tes regards ensemble y suffiront à peine;
Ton visage qu'il prise est horrible à mes yeux,
I'appelle mes demons, ce qu'il nomme ses Dieux;
Nous trouuons ton abord differemment funeste;
Luy comme vn doux poison, & moy comme vne peste,
En ce qui m'espouuante ie trouue des appas.

Elle s'en veut aller.

IOLE pleurant, & la retenant.

Madame!

DEIANIRE s'en allant.

Arreste infame, & ne suy point mes pas.

IOLE seule auec Arsidés.

O Ciel ! ô terre ! ô Dieux ! quelle est mon infortune ?
Que ie serue d'obiect à leur plainte commune;
Ie deplais pour trop plaire, & contre mon souhait
Ie voy que l'vn m'adore, & que l'autre me hait;
Leur haine, & leur amour également m'outrage;
L'vne plaint son affront, l'autre plaint son seruage,
Tous deux sur mon honneur font vn iniuste effort,
L'vn le veut estouffer, & l'autre le croit mort;
De ma perte dépend leur commune allegeance;
L'vn prepare le crime, & l'autre la vengeance.
Iole triste obiect, & de haine, & d'amour,
Entre ces ennemis tu conserues le iour ?
Tu differes la fin d'vne vie importune,
Et n'oses t'affranchir de mille morts, par vne ?
Veux-tu point voir Arcas à tes yeux égorgé ?
Attends-tu qu'en son sein le poignard soit plongé ?
Et qu'il soit le butin d'vne aueugle puissance,
Non pas pour ses forfaits, mais pour ton innocence,
Mon honneur seulement causera son trespas,
Et le crime qu'il fait, c'est que ie n'en fais pas;
Arcas, Roy de mes vœux, & de mes destinees,
Agreable enchanteur de mes ieunes annees,
Qu'ay-ie à deliberer en ce peril pressant ?
Visitons Arsidés, cét esclaue innocent.

ARSIDE'S.

Si parmy ſes ennuis on le peut recognoiſtre,
Cét obiect de vos vœux paroiſt à la feneſtre
Voila ce beau captif de tant d'yeux adoré,
Comme dans ces priſons, ſon teint s'eſt alteré!



SCENE IV.

ARCAS, IOLE, ARSIDE'S.

ARCAS.



EST-CE vous mon Soleil? quelle heureuſe nouuelle
Receuray-ie auiourd'huy d'vne bouche ſi belle?
Que vient-elle annoncer au mal-heureux Arcas?

IOLE.

La mort;

ARCAS.

Et qui ſera l'autheur de mon treſpas.

IOLE.

Moy mesme,

ARCAS.

aduancés donc, agreable meurtriere,
A cét heureux dessein, ioindray-ie la priere?
Que vos beaux yeux soient las de me voir endurer,
C'est prolonger ma mort, que de la differer,
Puisque i'ay commencé d'abandonner la vie,
Depuis qu'à mon espoir, Iole fut rauie;
Depuis que sous Alcide il languit abbatu,
Et qu'vn vice puissant tient titre de vertu;
Un tyrannique empire, vn grand meurtre, vn beau crime,
Vne belle iniustice, establit son estime,
Toute la Thessalie en parle auec transport,
Non parce qu'il fait bien, mais parce qu'il est fort.
Iole tirez donc des mains de ce barbare
Celuy qui vous aima d'vne amitié si rare;
Executez sur moy ce bien-heureux dessein,
Ie baiseray le fer qui m'ouurira le sein;
C'est ne me perdre pas, que me sauuer d'Alcide,
Et c'est m'aimer beaucoup, qu'estre mon homicide.

IOLE.

N'appelle, cher Arcas, dessein, ny cruauté,
Le mal-heureux effect d'vne fausse beauté;

Ce vainqueur inſolent à ſa brutale enuie
Veut demain immoler mon honneur, ou ta vie,
Sçachant que pour toy ſeul ie conſerue ma foy,
Il croit que ma vertu n'a point d'appuy que toy,
Et qu'elle doit tomber außi toſt que mes larmes,
Quand tu rendras l'eſprit ſous l'effort de ſes armes.

ARCAS.

O quel eſt mon bon-heur! qu'en ceſte extremité
Ma mort ſoit vne preuue à voſtre honneſteté:
Madame, qu'à l'inſtant de ceſte fin ſanglante,
De fers, ny de bourreaux, voſtre œil ne s'eſpouuante;
Apprenez par ma force, à ne vous plaindre pas,
Songez à ma conſtance, & non à mon treſpas,
Monſtrez vn grand courage en vn mal-heur extreme,
Et voyez mon tourment de meſme œil que moy meſme.

IOLE.

Non, iamais ſur ton corps mes yeux ne pleureront,
Et mes mains, cher Arcas, les en diſpenſeront.
Alcide eſpere en vain, quelque effort qu'il propoſe,
Et qui ſçait bien mourir, ſçait vaincre toute choſe;
Adieu, ſi par ma mort ce tyran ne ſe rend,
Et ſi tu dois mourir, nomme Iole en mourant;
Là bas ſi ie t'ay pleu, mon ame bien plus belle,
Te rendra de ſes vœux vn conte ſi fidelle,
Que tu n'auras obiect, ny plus cher, ny plus beau,
Et que tu beniras meſme noſtre bourreau.



ACTE TROISIESME.

SCENE PREMIERE.

Le Temple s'ouure.

HERCVLE au Temple.

PHILOCTETE, AGIS, LYCHAS,

HERCVLE.



N fin, maistre d'Iole, & vainqueur d'Oechalie,
Où de si dignes faits ont ma gloire establie;
Où comme en tout le monde Hercule est reueré,
Où mesme des vaincus mon nom est adoré;
Mon pere qui guida mes armes legitimes,
Attend de mon deuoir des vœux, & des victimes,

Que le Taureau ſoit preſt, quand i'auray dans les Cieux
Pouſſé le zele ſainct d'vn cœur deuotieux;
Entretenez d'encens, ceste ſaincte fumée,
Tant que ſoit par le feu, l'offrande conſumée;
Toy ceints de ce rameau ton front majeſtueux,
Et preste à ce deuoir vn œil reſpectueux.

PHILOCTETE.

Priez que le repos couronne le merite,
Qu'enfin de vos trauaux la borne ſoit preſcrite,
Et que la terre en vous comprenant tous ſes Rois,
D'vn zele general ſe range ſous vos loix,

HERCVLE.

Oyez ſi mon esprit conçoit vne priere,
Sçeante dans ma bouche, & digne de mon pere.
Que ce globe azuré ſoit conſtant en ſon cours,
Qu'à iamais le Soleil y diuiſe les iours,
Que d'vn ordre eternel, ſa ſœur brillante & pure,
Aux heures de la nuict eſclaire la Nature,
Que la terre donnee en partage aux humains,
Ne ſoit iamais ingratte au trauail de leurs mains,
Que le fer deſormais ne ſerue plus au monde,
Qu'à coupper de Cerés la cheuelure blonde
Qu'vne eternelle paix regne entre les mortels,
Qu'on ne verſe du ſang que deſſus les Autels,

Que la mer ſoit ſans flots, que iamais vent n'excite
Contre l'art des Nochers le courroux d'Amphitrite,
Et que le foudre en fin demeure apres mes faits
Dans les mains de mon pere vn inutile faix.

Se leuant, il dit.

Mais quelle prompte flame en mes veines s'allu-
me?
Quelle ſoudaine ardeur iuſqu'aux os me conſume?
Quel poiſon communique à ce linge fatal
La vertu qui me bruſle? ô tourment ſans égal!
Ouure Enfer à mes cris tes cauernes profondes,
Preſte contre ce feu, le ſecours de tes ondes;
Souffre Alcide là bas, non pas comme autrefois
Pour deſarmer la Parque, & ruiner ſes loix,
Mais Alcide ſouffrant d'inſupportables peines,
Et qui porte deſia les Enfers dans ſes veines;
Quoy? ce linge bruſlant, à mon corps attaché,
Par mes propres efforts n'en peut eſtre arraché?
De moment en moment ce poiſon deuient pire?
O rage! ô deſeſpoir! ô ſenſible martyre!

PHILOCTETE.

Quel eſt cét accident?

HERCVLE.

toy funeſte porteur,
De ce preſent fatal, apprend moy ſon autheur;

De qui l'as-tu receu?

LYCHAS.

ie le tiens de la Reine.

HERCVLE.

Ta mort sera ton prix, lâche obiect de ma haine,
Un traistre ne pourra se vanter vn moment
D'auoir fait endurer Alcide impunément.

Il prend sa massuë, & court apres Lychas.

Agis le suit.

PHILOCTETE seul.

Dieux! par quel accident, par quel mal-heur estrange
L'implacable Iunon, sur Hercule se vange?
En toute occasion, à toute heure, en tout lieu,
Que n'a-t'elle tenté contre ce demy-Dieu?
Il ne peut euiter son aueugle colere,
Et porte le peché des amours de son pere:
Mais luy mesme est coulpable, & sa desloyauté
Aura porté la Reine à cette cruauté;
La ialousie est pire en vn ieune courage,
Que monstres, que serpens, que pestes, & que rage,
Et la mort qui suiura ce poison vehement,
Sera le triste effect de son ressentiment.

SCENE II.

HERCVLE, AGIS le suiuant, PHILOCTETE.

HERCVLE, laissant tomber sa massuë.

FAY d'vn rapide cours, Prince de la lumiere,
A tes cheuaux ardans rebrousser leur carriere,
Qu'vne ombre generale obscurcisse les airs,
Et ne fay point de iour, alors que ie le perds.

AGIS.

O Ciel!

HERCVLE.

Alcide meurt sans qu'en ceste aduenture,
Le cahos de retour confonde la Nature!
La terre en cét effort, est ferme souz mes pas!
Les Astres font leur cours! Le Ciel ne se rompt pas!
Voy Iupin les effects d'vn poison homicide,
Tu perds ta seureté, lors que tu perds Alcide,

La Thessalie encor peut fournir des Titans
Capables d'estonner tes plus fiers habitans,
De nouueaux Gerions, & de nouueaux Typhées
Peuuent à tes despens s'acquerir des trophées,
Encelade fendra ce penible fardeau
Qui luy seruit d'eschelle, & depuis de tombeau;
Si tu sçais la terreur que mon nom seul leur donne
Iuge, combien ma mort esbranle ta Couronne,
Preuien auec honneur, ce honteux accident,
Romps ce qu'on t'osteroit, perds tout en me perdant;
Respands sur l'Vniuers le mal qu'il te prepare,
Trouble les Elemens, tonne, espuise Lypare,
Fay voir le Monde en feu de l'vn à l'autre bout,
Et ne fay qu'vn brasier, mais qui consomme tout.

PHILOCTETE.

Mais vous, puis qu'en vous seul nostre salut se fonde,
Conseruez vous plustost pour conseruer le Monde;
Et cherchez dans le sein de ce moite Element
A ceste extresme ardeur quelque soulagement.

HERCVLE.

Ce fleuue m'a receu dans ses grottes profondes,
Mais autour de mon corps i'ay veu boüillir ses ondes;
Et ce brasier est tel, dont ie me sens attaint,
Qu'il peut tout enflammer, & que rien ne l'esteint.

I'ay du sang de Lychas ces flammes arrosees:
Mais i'ay sur moy, sans fruict, ses veines espuisees,
Et ce tourment qu'vn Dieu ne pourroit supporter
S'accroist par le secours que i'y veux apporter.
Moy, qui d'vn seul regard fay trembler les Monarques,
Qui force les Enfers, qui desarme les Parques;
Qui fus tousiours vainqueur, ie succombe à mon tour,
Et ce n'est pas vn fer qui me priue du iour!
Pour sauuer du mespris ma constance abbatuë,
Ie ne puis exalter l'ennemy qui me tuë;
Ie combats sans effect d'inuisibles efforts,
Et ce n'est pas vn mont qui m'escrase le corps.
Ie me sents estouffer, ie ren l'ame, & ma fosse
N'est pas souz Pelion, souz Olimpe, ou souz Osse.
Ie doute de quel traict la mort touche mon cœur,
Ie me trouue vaincu sans sçauoir mon vainqueur,
Et ie meurs, ô mal-heur! sur tous incomparable,
Sans pouuoir en ma mort faire vn coup memorable;
O Ciel! O Dieux cruels! O seuere destin!
O d'vne belle vie, honteuse & lâche fin!
Vne femme sans plus sera victorieuse
D'vne si noble vie, & si laborieuse!
S'il estoit resolu par les arrests du sort
Que ce sexe impuissant fust autheur de ma mort,
La haine de Iunon deuoit m'estre funeste;
C'est vne femme aussi, mais son estre est celeste.

Au lieu que ie peris, non contre ſon ſouhait,
Mais par vne autre qu'elle, & meſme qu'elle hait.
Peux-tu, foible Iunon, vanter ceſte iournee?
Et voir d'vn œil content finir ma deſtinee?
Vne autre a ſur ma perte eſtably ſon bon-heur,
Vne mortelle main, t'a rauy cét honneur,
Vne femme à ta honte accomplit ſon attente,
Sa haine à ſon effect, la tienne eſt impuiſſante.

AGIS.

O Cieux! quel changement, quelle noire couleur
Deſſus ce front mourant figure ſa douleur?
Acquerez, grand Heros vne derniere gloire,
Vous aurez tout vaincu gaignant ceſte victoire;
Par l'air, la terre, & l'onde, aſſailly vainement,
Il vous reſte à dompter le dernier Element,
Vn repos glorieux ſuiura ce long martire,
Et vous auez vaincu quelque choſe de pire.

HERCVLE.

Pleut à mon pere, helas! que ce mal-heureux corps
Du Lyon de Nemee euſt ſenty les efforts?
Que ne fut-il en proye au portier de l'Auerne,
Ou que n'expira-t'il ſouz le ſerpent de Lerne?
Que n'ont tant de Geans accourcy mon deſtin?
Que d'vn Centaure affreux n'ay-ie eſté le butin?
Que differoit l'amour quand elle eſtoit ſi belle?
Noble elle me fuyoit, honteuſe elle m'appelle,

Parmy de beaux dangers elle éuitoit mes pas,
Afin de me priuer d'vn glorieux trespas.
Vne femme execute, où Iunon delibere,
Elle est pire que l'Hydre, & pire que Cerbere?
Ie meurs, & sans mourir, elle verra ma mort?
Et i'espargne contr'elle vn legitime effort.
Ha! c'est trop consulter, cours mal-heureux Alcide,
Et pour dernier exploict, deffaits ton homicide;
Mange son cœur jaloux, boy son perfide sang,
Et qu'entre tes vaincus elle ait le premier rang.

SCENE III.

DEIANIRE, LVSCINDE.

DEIANIRE.



VSCINNDE, quel effroy? quelles cruelles peines?
Quelle horrible frayeur se glisse dans mes veines?
Quel trouble? quelle horreur me dresse les cheueux,
Chaque instant m'est vn iour, tout obiect m'est hideux.

Mon cœur espouuanté, tremble, fremit, s'altere,
Ceste frayeur en moy court d'artere en artere,
Et dans ce changement mon corps intemperé,
Ne sent iointures, os, nerf, ny muscle asseuré;
O d'vn grand accident infaillible presage!
O vent impetueux, signe d'vn grand orage!
Quand le Ciel vne fois attaque vn grand destin,
Il presse rarement, qu'il n'estouffe à la fin;
Les plus grands à ses coups, sont de plus grandes butes,
Et les plus hauts Palais, font les plus lourdes cheutes.

LVSCINDE.

O Dieux! quel fondement, quels sujets si pressans?
Quel effroy si soudain altere ainsi vos sens?

DEIANIRE.

Las! appren en deux mots quelle crainte me presse,
Ie crains que le present taché du sang de Nesse
A ce vaillant Heros communique vn poison,
Qui cause le debris de toute sa maison.
Lors que ie t'ay quitée, & Lychas qui le porte,
Vne obscure fumée au milieu de la porte,
M'a fait baisser la veuë, & i'ay veu sur le sueil,
(O prodige! ô spectacle! espouuantable à l'œil)
Sous deux goutes de sang par hazard respanduës
Du bois se consumer, & des pierres fenduës;

L'air en estoit obscur, la terre en escumoit,
Le fer en estoit chaud, & le bois en fumoit:
Mais ce valet qui suit vne incertaine route,
Et qui marche à grands pas me tirera de doute.



SCENE IV.

AGIS, DEIANIRE, LVSCINDE.

AGIS.



LLEZ, *courez, fuyez, & quoy, Madame? ô Dieux!*
Apres cét accident vous restez en ces lieux!
Helas! si quelque route en ce danger extreme
Va plus loing que la terre, & que l'Erebe méme,
Et dont Hercule encor n'ait aucun souuenir,
Courez, c'est le chemin que vous deuez tenir.

DEIANIRE.

O trop iuste frayeur! ô sensible espouuante!
Parle, quel accident menace vne innocente?

AGIS.

Ce glorieux Heros, l'honneur de l'Vniuers,
La gloire, & la terreur de ce siecle peruers?
Qu'en la place du Dieu qui lance le tonnerre,
Le destin des mortels auoit mis sur la terre.

DEIANIRE.

Et bien?

AGIS.

il ne vit plus,

DEIANIRE.

Comment, Hercule est mort?

AGIS.

Vne heure, ou moins de temps acheuera son sort.
Il meurt par vn poison dont la vertu funeste
Aura bien tost esteint la vigueur qui luy reste;
Sa chemise cachoit ce poison dangereux,
Dont vne telle perte est l'effect mal-heureux.
Il se voit consommer, & n'a plus de courage
Que pour vostre ruine, & pour seruir sa rage,
Il court dans le Palais, & s'il atteint vos pas,
Tout le monde assemblé ne vous sauueroit pas;
Lychas dont il a pris la chemise fatale,
Desia priué du iour dans l'Erebe deuale,

Il pleure, il tonne, il peste, & ses cris furieux,
Perçent iusqu'aux Enfers, & montent iusqu'aux Cieux.

DEIANIRE.

Hercule va quiter sa dépoüille mortelle,
Et tu consultes lasche apres cette nouuelle?
Hercule va mourir, & ce coulpable sein
Ne peut former encor qu'vn timide dessein;
Que differe mon bras, & que tarde vne espée,
D'estre en ce lasche cœur iusqu'aux gardes trempée;
Ceste main, ceste main, a donné le poison,
Le fils de Iupiter meurt par ma trahison;
Ses yeux perdent le iour, & moy ie le respire,
La main qui tuë Hercule, espargne Deianire.
Toy son pere, & son Dieu, iette les yeux icy,
Et puisque tu peux tout, sois son vangeur aussi;
Frappe ce lasche sein du trait de ton tonnerre
Le plus fort que iamais tu dardes sur la terre;
Et dont le pire monstre auroit esté vaincu,
Si pour te soulager, Alcide n'eust vescu;
Lance dessus mon chef le mesme traict de foudre
Dont de tant de Geans tu fis si peu de poudre,
Ou celuy qui causa le funeste accident,
D'vn qui voulut du iour mener le char ardent;
Mais que veux-ie du Ciel; quoy! la femme d'Hercule
Au chemin de la mort, est timide, & recule,

Elle implore des Dieux le moyen de mourir,
Et de ſa propre main ne ſe peut ſecourir?
Lâche ie permettray qu'on m'impute le blaſme
Qu'Hercule ait vn vangeur plus zelé que ſa femme:
Non, non, ſi ſouz le fer ce bras eſt engourdy,
Si pour fendre ce flanc il n'eſt aſſez hardy,
Que de ceſte montagne à tant d'autres fatale
Ce corps precipité iuſqu'aux enfers deualle;
Que mon ſang ſur ce mont faſſe mille ruiſſeaux,
Qu'à ces pierres mon corps laiſſe autant de morceaux,
Qu'en vn endroit du roc, ma main reſte penduë,
Et ma peau déchirée, en d'autres eſtenduë,
Vne mort eſt trop douce, il la faut prolonger,
Et mourir d'vn ſeul coup, c'eſt trop peu le vanger.

LVSCINDE.

Quittez en ce beſoin, ces regrets & ces plaintes,
Euitez de ſon bras les mortelles atteintes,
Ne vous conſommez point d'vn inutile ennuy,
Sauuez, en le perdant, quelque choſe de luy:
Hylus l'ayant perdu, qu'il luy reſte vne mere,
Sauuez vous pour le fils, de la fureur du pere,
Cherchons vn antre affreux, où iamais le Soleil.

DEIANIRE.

O timide deſſein! ô friuole conſeil!

Preuenons bien plustost qu'euiter sa venuë,
Exposons luy ce sein, & ceste gorge nuë,
Des monstres furieux il a borné le sort,
Et n'auroit pas vaincu la cause de sa mort.
O traistre sang de Nesse! ô femme trop credule!
De ne soupçonner pas vn ennemy d'Hercule!
I'ay creu pour son mal-heur ce Centaure inhumain,
Et i'ay pris des presens de sa barbare main.

LVSCINDE.

Quoy! voulez vous traisner en ce mal-heur funeste
Toute vostre famille, & tout ce qui vous reste?
Pourquoy de tant de coups meurtrissez vous ce sein?
Celuy ne peche pas, qui peche sans dessein.

DEIANIRE.

O friuole raison! en vn malheur semblable,
La plus pure innocence est encor trop coupable;
Au lieu que ton esprit est touché de mon mal,
Tu deurois en mon sein porter le coup fatal,
Que tarde mon trespas? que la terre troublee,
Ne fait de tout le monde vne seule assemblee,
Et qu'en mille morceaux ne vient-on déchirer
Les membres de ce corps, si digne d'endurer;
Que chaque nation à l'enuy me punisse,
Toutes ont interest en mon iuste supplice,
Elles n'ont plus d'appuy, de Roy, de Protecteur,
Et de cét accident, mon bras seul est autheur.

Elle dei

Ha! ie descouure enfin l'appareil de ma perte,
D'affreuses legions la campagne est couuerte,
Le iuste bras du Ciel sur ma teste descend,
Les enfers vont s'ouurir, & la terre se fend;
Desia Megere sort, & ses noires couleuures
Vont adiouster ma perte à leurs tragiques œuures;
Que faut-il? Ce Heros ne veut-il que mon sang,
Il est prest à sortir, picquez, percez ce flanc:
Mais quel Dieu? quel Demon? ou quel bras redoutable,
Lance contre mon chef ce roc espouuantable;
A ce coup, à ce coup, ie vay perdre le iour,
Pardon, mon crime, ô Ciel? n'est qu'vn crime d'amour:
Mais que dis-ie, ma mort est encor incertaine?
Et ie veux differer vne si iuste peine;
Non, non, ces ennemis ont vn courroux trop lent,
Ie sçauray bien mourir d'vn coup plus violent;
La main qui tuë Hercule, est assez genereuse,
Pour ne rebrousser pas contre vne mal-heureuse;
Allons de mille coups sur ce coulpable corps,
Reparer vne mort pire que mille morts.

LVSCINDE.

Dieux! comme furieuse, & comme abandonnée,
Elle cherche où finir sa triste destinée.
O Ciel! ô iustes Dieux! destournez son trespas;
Mais elle est desia loin, courons, suiuons ses pas.



ACTE IIII.

SCENE PREMIERE.

HERCVLE, PHILOCTETE.

HERCVLE.



DONC ton fils ô Iupin! mourra ſans l'allegeance,
De tirer de ſa mort vne iuſte vangeance?
Donc ma meutriere vn iour pourra ſur mon cercueil
Publier ſa victoire, & fonder ſon orgueil?
Ialouſe quel endroit à ma fureur te cache,
Ton crime ſeroit beau s'il n'eſtoit vn peu laſche,
Et l'on t'attriburoit l'honneur de mon treſpas,
Mais tu portes le coup, & tu ne parois pas.

O tourment ſans pareil ! ô deſeſpoir ! ô rage !
O mal plus fort qu'Alcide, & plus que ſon courage!
Peuples que i'ay ſeruis, Rois que i'ay protegez,
Enfers que i'ay vaincus, Dieux que i'ay ſoulagez,
Pouuez vous auiourd'huy d'vn œil aſſez humide
Voir en ce triſte corps ce qui reſte d'Alcide,
Et de ce qu'il eſtoit faire comparaiſon?
D'où me naiſt ceſte peſte? & quel eſt ce poiſon?
Cerbere l'a versé, iadis ce monſtre eſclaue
Fit eſcumer icy ſa venimeuſe baue,
Ou c'eſt du ſang mortel qui de l'Hidre jallit,
Et que ce traiſtre eſprit peut-eſtre recueillit;
De mes nerfs les plus forts ceſte peſte diſpoſe,
Et preſque à mes regards mes entrailles expoſe;
Moy meſme ie m'ignore en ce triſte accident,
Et ce qui fut Alcide eſt vn bucher ardent.

PHILOCTETE.

Que ne m'eſt ce poiſon également funeſte,
Que ne puis-ie auec vous partager ceſte peſte;
Ou que par mon treſpas, ne puis-ie à l'Vniuers
Conſeruer le vangeur de ce ſiecle peruers?

HERCVLE.

Eſt-ce donc là ce bras dont les faits ſont ſi rares?
Ce vainqueur des tyrans, cét effroy des barbares,
Ce fleau de reuolte, & des rebellions,
Ce meurtrier de ſerpens, ce dompteur de lyons;

Suis-ie ce mesme Alcide ? ay-ie de ces espaules
Pour le secours d'Atlas, soustenu les deux Poles ;
Resisterois-ie encor à ce faix glorieux,
Et parois-ie en ce point estre du sang des Dieux ?
Non, non, par ceste mort qui borne ma puissance,
Vn mortel sera creu l'autheur de ma naissance,
Et ceux qui m'adoroient, m'estimeront en fin
Le fils d'Amphitrion, & non pas de Iupin.
O cruelle douleur ! ô tourment ! ô martyre !
Ce lieu brusle desia de l'air que i'y respire;
La place autour de moy fume de toutes parts,
Et ces humides fleurs seichent à mes regards;
Tranchez cruelles sœurs ceste fatale trame
Qui ne peut consommer, qui resiste à la flame;
Acheuez de mes iours le penible fuseau,
Et de toutes vos mains pressez-y le cizeau;
Ie ne troubleray point vos tenebreuses riues.
O remede trop lent ! ô filles trop tardiues !
Quoy ? mon mal par la mort ne peut estre allegé,
Et pour ne mourir point il faut viure enragé ?

PHILOCTETE.

Iusqu'au dernier souspir ce grand cœur doit paroi-
stre,
Soyez, soyez, Alcide, en finissant de l'estre
Monstrez vn esprit fort en vn corps abbatu,
Et que vostre douleur cede à vostre vertu.

HERCVLE.

D'vn regard de pitié daigne percer la nuë,
Et sur ton fils mourant arreste vn peu ta veuë;
Voy Iupin que ie meurs, mais voy de quelle mort,
Et donne du secours ou des pleurs à mon sort.
I'ay tousiours deu ma vie à ma seule deffence,
Et ie n'ay point encor imploré ta puissance:
Quand les testes de l'Hydre ont fait entre mes bras
Cent replis tortueux, ie ne te priois pas;
Quand i'ay, dans les Enfers, affronté la mort mesme,
Ie n'ay point reclamé ta puissance supréme;
I'ay de monstres diuers purgé chaque Element,
Sans ietter vers le Ciel vn regard seulement;
Mon bras fut mon recours, & iamais le tonnerre,
N'a quand i'ay combatu grondé contre la terre;
Ie n'ay rien imploré de ton affection,
Et ie commence, helas! ceste lasche action;
Aux prieres en fin ce feu m'a fait resoudre,
Et pour toute faueur i'implore vn coup de foudre;
Soit qu'à ce mal-heureux tu sois cruel, ou doux,
Ta haine, ou ta faueur paroistront en tes coups;
Haste donc cét exploict, & deuance la Parque;
Que sur elle ton bras ait ceste illustre marque:
Ou s'il t'est trop amer de foudroyer ton fils
Du bras dont les Titans autresfois tu deffis;
Si tu crains que ton nom soit taché de ce blasme;
Que ce traict soit lancé par la main de ta femme,

Qu'elle obtienne l'honneur qu'elle a tant souhaité,
Et que par ses efforts Hercule soit dompté.



SCENE II.

ALCMENE, HERCVLE, PHILOCTETE.

ALCMENE.



OILA donc ce vainqueur de la terre &
& de l'onde;
O cruel changement! ô douleur sans seconde!
O d'vn jaloux soupçon espouuantable effect,
Et pareil au rapport qu'Agis nous en a faict.

HERCVLE.

Voyez où m'a reduit cét accident funeste,
Voyez de vostre fils le déplorable reste;
Contemplez le present que vous tenez des Cieux?
Pourquoy de cét obiect destournez vous les yeux?
Est-ce que vous feignez d'ignorer ma naissance?
Ou qu'à ce nom de fils vostre oreille s'offence,
Cessant d'estre indomptable, & d'estre triomphant,
N'aurois-ie point cessé d'estre aussi vostre enfant?

ALCMENE pleurant.

Quel Cerbere nouueau? quel monstre Acherontide?
Quel Lion? ou quel Hidre? a triomphé d'Alcide.

HERCVLE.

Vn monstre furieux, inuincible, ſanglant,
Et de tous le plus fort, & le plus violent.

ALCMENE.

Mais quel?

HERCVLE.

La ialouſie:

ALCMENE.

ô fureur inſenſee!
Qu'à d'eſtranges deſſeins tu portes la penſee?
O deteſtable femme! ô laſche trahiſon!

HERCVLE.

Alcide a vaincu tout, & cede à ce poiſon;
Ce feu ne ceſſe point, la toille qu'il allume,
Attachee à ce corps, auec luy ſe conſume;
En vain tout mon effort s'employe à l'arracher;
Voila le ſort du fils que vous euſtes ſi cher.

ALCMENE.

O deplorable ſort!

HERCVLE.

Impuiſſant Dieu des ombres,
Vieux Monarque des morts, Roy des demeures ſombres;
Laſche que i'affrontay iuſqu'aux creux des Enfers,
Qu'apprehendoit ton peuple, & que faiſoient tes fers?
Que n'as-tu retenu ſur tes affreuſes riues,
Ce corps qui iuſqu'à toy pouſſe ces voix plaintiues;
Ouure encor à mes cris ton horrible manoir,
Et fay qu'en cét eſtat l'enfer me puiſſe voir;
La mort ne craindra plus que ce bras la ſurmonte,
Et ma confuſion diſsipera ſa honte.
Quoy! le monde & l'enfer, tout eſt ſourd à mes cris!
O pitié trop cruelle! ô barbares eſprits!
Terre, ingrat Element, dont i'ay purgé les vices,
Qu'vn de tes habitans paye tant de ſeruices;
Qu'il tente ſur ma vie vn pitoyable effort,
Pour prix de tant d'exploicts, ie ne veux que la mort;
Suſcite vn Gerion, fay paroiſtre vn Typhée,
Mais ie ſens par le feu ma voix meſme eſtouffée;
Et ce corps dénué de ſang, & de vigueur Il tombe comme euanoüy.
Apres tant de tourment ſuccombe à ſa langueur,

ALCMENE.

Mon fils, ô Ciel! ô Dieux! ceste extréme foiblesse
Prouue l'extreme effort de l'ardeur qui le presse;
Son sein est trauaillé d'vn cruel battement,
Et l'air luy donne à peine vn peu d'allegement;
Ciel soy nous fauorable, & soulage sa peine,
Oblige l'Vniuers, en obligeant Alcmene;
Conserue son vangeur, son Prince, & son appuy,
Et bornant ses douleurs termine mon ennuy.

PHILOCTETE.

Madame, reprimez ces plaintes inutiles,
Et laissez du repos à ces membres debiles,
Sa guerison, peut-estre, apres ce long tourment
Suiura selon nos vœux, cét assoupissement;
Mais il leue desia sa teste, lourde & lasse,
Son trauail recommence, & son repos se passe.

HERCVLE.

Que vois-ie? en quel païs aux mortels inconnu,
Et si plaisant aux yeux Hercule est-il venu?
Quel fauorable sort a finy mes desastres,
Et m'a fait obtenir vn rang entre les Astres;
O diuin changement! ô miracle diuers!
Mon pere à ma venuë accourt les bras ouuerts;
Tout me rit, & Iunon, par ma mort assouuie,
M'offre le vin qui donne vne eternelle vie;

Ie voy

Ie voy ſur le Soleil, & plus haut que le iour,
Le Palais de mon pere, & ſon Troſne & ſa Cour;
Suiuez Globes d'azur voſtre courſe rapide,
Et que toute clarté cede à celle d'Alcide,
Que ces feux eternels d'eux meſmes impuiſſans
Empruntent leur ardeur de celle que ie ſens;
Mais de quel ombre, ô Ciel! ces clartez ſont ſuiuies?
Quelle nuict m'a ſi toſt ces merueilles rauies?
O Dieux! tout mon bon-heur s'efface en vn moment!
Et ie retombe enfin en ce triſte Element,
Ie reuoy ces foreſts, & la fatale plaine
Où ce mortel poiſon a commencé ma peine;
O douleur infinie! ô dure cruauté!
Que doit reſoudre Alcide en ceſte extremité?
Dequoy ſe peut nourrir ceſte flame cruelle?
Ce corps eſt eſpuisé de ſang, & de moëlle,
Et ce mal toutefois deuient plus furieux!
O tourment trop ſenſible! ô rage! ô Ciel! ô Dieux!

ALCMENE à PHILOCTETE.

Helas! ſuiuez ſes pas,

HERCVLE.

dans le ſein de Penee.
Courons precipiter ceſte ardeur obſtinee,

Tentons vne autre fois la faueur de son eau,
Qu'il me soit fauorable, ou qu'il soit mon tombeau.

Il sort.

ALCMENE.

Alcmene infortunée, en quel endroit du monde
Iras tu regretter ta perte sans seconde?
Que deuiendront les noms qu'on te donne en ce lieu,
De mere d'vn Heros, & d'amante d'vn Dieu?
Voyant sous vn tombeau ces muettes reliques,
Qui te donnera plus ces titres magnifiques?
Quels si religieux priront à son Autel,
Et qu'il ne dira pas qu'il estoit vn mortel?



SCENE III.

AGIS, ALCMENE.

AGIS.



O Maison desolee! ô perte deplorable!
Credule Deianire! & Nesse detestable.

ALCMENE.

Quel tourment viens tu ioindre à mes autres douleurs?

Et quel nouueau mal-heur me demande des pleurs?

AGIS.

Deianire à nos yeux mal-gré nostre deffence,
D'vn ruisseau de son sang a laué son offence.

ALCMENE.

Son supplice estoit iuste, & mon œil ne peut pas
Refuser toutefois des pleurs à son trespas;
Puisque tu fus present à la fin de sa vie,
Dy moy de quelle sorte elle se l'est rauie.

AGIS.

Quand elle a sceu par nous l'accident mal-heureux
Qui sur Alcide exerce vn mal si rigoureux,
Ceste femme aussi tost furieuse, enragee,
De cent coups inhumains a sa face outragee,
Et ses yeux pleins de feu vers les Astres portez,
Ont grossi d'vn torrent de pleurs qu'elle a iettez;
Comment (a-t'elle dit) quand il cesse de viure
Ie resiste aux assauts que la douleur me liure!
Que tarde mal-heureuse vn genereux effort,
De vanger son iniure, & reparer sa mort?
Là, plus viste qu'vn cerf qui court d'vn pas agile
Poursuiuy des chasseurs, se chercher vn azile;
Elle s'est retirée aux valons d'alentour,
Non pour se conseruer, mais pour perdre le iour;

Nous la ſuiuons en vain, & dés noſtre venuë,
Elle auoit le poignard contre ſa gorge nuë,
Luſcinde à deux genoux, pleurant, ioignant les bras
De loin la coniuroit de ne s'outrager pas,
Et i'allois la ſaiſir, lors que cette cruelle
A porté dans ſon ſein la bleſſure mortelle;
Sur les fleurs d'alentour, le ſang en a ially,
Ses yeux ſe ſont troublez, & ſon teint eſt pâly:
Elle a finy ſa vie auec ceste parole,
Agis, m'a-t'elle dit, vn ſeul point me conſole;
I'ay ſans intention tramé cét accident,
Et mon deſſein fut moins criminel, qu'imprudent;
Par le linge fatal imbu du ſang de Neſse
I'eſperois ſeulement l'effect de ſa promeſse,
Et croyois que ce ſang mortel à ce Heros,
Me deuſt rendre ſes vœux ſans troubler mon repos;
Là, ceſte triste Reine en mes bras eſtenduë
Par vn dernier ſouspir a ſon ame renduë.

ALCMENE.

Ainſi par le pouuoir d'vn aueugle destin,
Tous les plaiſirs du ſoir ſont deſtruits le matin;
Ainſi de nos grandeurs la fortune ſe iouë,
Et ſans qu'Alcide meſme, ait peu cloüer ſa rouë.

SCENE IV.

HERCVLE, PHILOCTETE, AGIS, ALCMENE.

HERCVLE.



OVS remedes sont vains, & ce feu vehement
Conuertiroit en soy le liquide Element;
Auant qu'il esteignit ceste ardeur violente
Qui de ce triste corps fait vne ombre parlante,
Donc ie ne puis franchir ceste seuere Loy?
Ny donner au vainqueur la moitié de l'effroy?
Quel antre si caché? quel endroict? quel azile
Rend en ce desespoir ma poursuite inutile?
Que desia de son cœur mon sein n'est le tombeau?
Quel Dieu me la refuse, & sauue mon bourreau?

ALCMENE.

Sa main a preuenu vostre iuste colere,
Et de son imprudence a payé le salaire.

Helas ! ce feu, mon fils, nous consomme le sein
Contre son esperance , & contre son dessein;
Iamais telle fureur n'a son ame occupée,
Mais sa credulité par Nesse fut trompée;
Il luy fit esperer que son sang qu'elle prit
Luy rendroit au besoin, vos vœux, & vostre esprit;
Et ce linge par elle imbu de ceste peste
Fait d'vn dessein d'amour, vn accident funeste.

HERCVLE.

Mon pere en soit loüé, mes trauaux ont leur fin,
Ce que vous m'apprenez explique mon destin.
Vn chesne prophetique en la forest de Cyrre
Par ces mots à peu prés m'a prédit ce martyre.

Appuy des Dieux, & des humains
victorieux Alcide,
Vn qui sera mort par tes mains
sera ton homicide.

Telle est mon aduanture, & la loy de mon sort,
Vn vainqueur insolent ne suruit point ma mort;
Il reste de choisir vne fin memorable
Qui pour tous les neueux laisse vn renom durable;
Sus, pour aider le feu dont ce sein est pressé,
Qu'au plus haut de ce mont vn bucher soit dressé;

Que toute la foreſt tombe ſous vos eſpees,
Qu'à ce pieux deuoir elles ſoient occupees;
Que mes plus chers amis y portent le flambeau,
Et qu'on me voye entrer en cét heureux tombeau;
Toy, fidelle teſmoin des conqueſtes d'Alcide, A Philoctete.
Gloire de la valeur, & du ſang Pæantide;
Reçoy ce dernier gage, & te ſerts à ton tour
De ces traits teints du ſang qui me priue du iour:
Mais, & reſſouuiens toy d'accomplir ma priere,
Fay ſur le ſein d'Arcas leur eſpreuue premiere,
Il poſſede le cœur d'vne ieune beauté,
Dont trop indignement le mien fut rebuté;
Que ta main de ces traits ſur ma tombe l'immole,
Et qu'il y rende l'ame aux yeux meſme d'Iole.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LVSCINDE, PHILOCTETE.

LVSCINDE.



OT qui sçais de quel œil il vit borner ses iours,
Fay moy de ce trespas le tragique discours.
Quelle fut sa vertu.

PHILOCTETE.

La mort luy parut telle
Que la vie à nos yeux ne fut iamais si belle.

LVSCINDE.

LVSCINDE.

Dieux! & quel luy parut ce brasier deuorant?

PHILOCTETE.

Ce que te paroistroit vn parterre odorant.
Il fit sa mort celebre, il en benit les causes,
Et fut dans les charbons comme parmy des roses.

LVSCINDE.

D'vn front tousiours esgal?

PHILOCTETE.

Et d'vn œil plus riant
Que celuy du Soleil n'est dessus l'Orient;
Il acquit sur le feu sa derniere victoire,
Et vit finir sa vie en acheuant sa gloire.

LVSCINDE.

Qui vit auec honneur, doit mourir constamment;
Mais fay m'en le recit en deux mots seulement.

PHILOCTETE.

Quand il eut resolu ceste mort inhumaine,
Il fit nos propres mains complices de sa peine.

En la forest d'Oethé, chacun le fer en main
Sur ses arbres sacrez accomplit son dessein,
Luy mesme le premier trauaille à sa ruine,
Il couppe, arrache, rompt, iusques à la racine,
La forest retentit à ce trouble nouueau,
L'vn frappe sur le chesne, & l'autre sur l'ormeau,
La terre s'esbranla, les Driades gemirent,
Et de crainte & d'horreur tous les Faunes fremirent;
Les arbres despoüillez de leurs feuillages verds
Se virent bien plus nuds qu'au milieu des hyuers,
Les cerfs sont estonnez d'y perdre leurs ombrages,
Et d'vn pas incertain cherchent d'autres feuillages;
Le plus petit oiseau ne peut où s'y percher,
Et toute la forest ne deuient qu'vn bucher.
Il nous presse, & luy mesme en de diuerses formes
Range les troncs couppez des chesnes & des ormes,
Il dresse auec plaisir ce qui doit l'embrazer,
Et veut que sa massuë ayde à le composer,
Il y iette la peau du monstre de Nemee,
Elle y sera, dit-il, auec moy consumee.
Lors on s'efforce en vain de cacher ses douleurs,
Tous se trouuent saisis, & chacun fond en pleurs,
Mais sa mere sur tous relasche son courage,
Elle rompt ses cheueux, déchire son visage,
Pousse des cris au Ciel, meurtrit son sein de coups,
Et plus que ce Heros se fait plaindre de tous.
Reprimez, luy dit-il, ceste douleur cruelle,
Vous ostez à ma mort la qualité de belle,

Voulez vous de vos pleurs obſcurcir mon renom,
Et rendre mon treſpas agreable à Iunon.
Là de ſes propres mains la flame eſt allumee,
L'air noircit à l'entour d'vne eſpaiſſe fumee,
Et l'on voit auſsitoſt vn tel embrazement
Que la flame atteignit iuſqu'à ſon element;
Si proche de ſa fin, l'œil riant, la voix ſaine,
Quoy! vous pleurez, dit-il, en s'approchant d'Alcmene,
Vous pleignez mon deſtin quand mon pere m'attend,
Vous viurez affligée, & ie meurs ſi content,
Ma mere (acheuoit-il) elle à ce nom de mere
De nouueau s'abandonne à ſa douleur amere,
Crie, accuſe le Ciel, nomme les Dieux ialoux,
Et va tomber pâmee à quelque pas de nous.
C'eſt là que la conſtance eut d'inutiles armes,
C'eſt là qu'il ſouſpira, ſon œil verſa des larmes,
Il ceſſa d'eſtre Alcide en ce moment fatal,
Et pleignit les regrets, dont on plaignoit ſon mal:
Mais que ceſte douleur fut bien toſt conſolee,
Et qu'il reſtablit toſt ſa conſtance ébranlee.
Fidele compagnon, dit-il, en m'embraſſant,
Ranime la couleur de ton teint languiſſant,
Et ſi tu fus touſiours conforme à mon enuie
Ne pleure point la mort dont i'achete la vie;
Accomply ſeulement l'arreſt qui t'eſt preſcrit,
Et fay que ſur ma tombe Arcas rende l'eſprit.
A ces mots, le teint doux, l'œil gay, la face ouuerte
Il nous embraſſe tous, & tous pleurent ſa perte,

Il paroiſt ſeul content, & riant de nos pleurs
Entre dans ce bucher comme en vn lict de fleurs.
Iamais Roy triomphant enuironné de palme
Ne parut en ſon char, plus ioyeux, ny plus calme,
Son eſprit touſiours ſain ne fut point alteré,
Mais preſque en vn moment ſon corps fut deuoré.

LVSCINDE.

O reſolution! digne de ſon courage!

PHILOCTETE.

La fumee auſsi toſt forme vn eſpais nuage,
Vn tonnerre eſclattant retentit dans les airs,
Et le Ciel s'entr'ouurit au milieu des eſclairs,
Sa mere en ce tombeau fit enfermer ſa cendre,
Et montra pour ſa perte vn courage ſi tendre,
Qu'à voir ſes actions tous les cœurs interdits
Pleignoient egalement, & la mere, & le fils;
Mais elle vient icy, voy qu'elle eſt affligee,
Que ſon geſte eſt confus? & comme elle eſt changee.



SCENE II.

ALCMENE, PHILOCTETE, AGIS, LVSCINDE.

ALCMENE, tirant vn vase d'or du tombeau.



OVS qui prenez des droicts sur les autres mortels,
A qui nos laschetez esleuent des Autels,
Petits Dieux, meditez sur ce mal-heur extréme,
Et redoutez du sort la puissance supréme;
En ce vase chetif, tout Hercule est enclos,
Ie puis en vne main enfermer ce Heros.
Cecy fut la terreur de la terre & de l'onde,
Et ie porte celuy qui soustint tout le monde.

AGIS.

Nos larmes de sa mort sont d'indignes effects,
Honorons ses vertus, & publions ses faicts,
Faisons d'vn beau trespas vne belle memoire,
Et que nos laschetez n'alterent point sa gloire.

ALCMENE.

Ie ne me plaindrois pas, ô barbare conseil!
Ie pourrois voir sans pleurs ce mal-heur sans pareil!
Que tarde mon trespas? que fera plus Alcmene?
Que plaindre & que nourrir vne eternelle peine?
Quelle vertu reside en ce debile sang?
Quel Hercule nouueau porteray-ie en ce flanc?
Quels titres glorieux flatteront ma pensee,
Et de quel Iupiter serai-ie caressee?
Monarque des Thebains, aimable & cher espoux,
Qu'heureux fut ton trespas, & que ton sort fut doux,
Que la perte du iour estoit peu regrettable
Au pere qui laissoit vn fils si redoutable,
Et combien les Enfers qu'il auoit déconfits
Ont respecté le pere, à cause de son fils;
Quel sera mon azyle, en quel lieu de la terre,
Des Rois qu'il a domptez puis-ie euiter la guerre?
Toy qui trouuas Alcmene agreable à tes yeux,
Monarque souuerain de la terre, & des Cieux,
Comme a fait ma beauté, que ma douleur te touche,
Recompense auiourd'huy les faueurs de ma couche
Fay moy suiure ses pas, reünny nos esprits,
Et que de mes baisers ton foudre soit le prix.

PHILOCTETE.

Pour rompre des Tyrans les mortelles pratiques,
Vous n'aurez seulement qu'à monstrer ses reliques;

Elles rendront les cœurs, & les bras engourdis,
Et mettront la frayeur au ſein des plus hardis.

ALCMENE à PHILOCTETE.

Toy, dont il reconnut l'ardeur, & le courage,
A qui ſeul de ſes traits il a laiſſé l'vſage,
Que tarde leur eſpreuue? & pourquoy n'as tu pas
Deſſus ſa tombe encor verſé le ſang d'Arcas?
A ſes manes ſacrez, offre ce ſacrifice,
Ta foy balance-t'elle en ce dernier office?

PHILOCTETE, tenant les traicts.

Ie dois aueuglément reſpondre à ſon eſpoir;
Mais combien mon eſprit repugne à ce deuoir?

ALCMENE.

Quoy! pour le fils d'vn Dieu tu plains vne victime?

PHILOCTETE.

Arcas m'importe peu; mais i'ignore ſon crime.

ALCMENE.

Par les armes mon fils, fut maiſtre de ſon ſort,
Et la loy des vaincus le rend digne de mort.

PHILOCTETE.

Mais ils sont innocens en vne iuste guerre,
Et que faisoit Arcas, que deffendre sa terre?

ALCMENE.

Il soustint Euritee, & sa desloyauté.

PHILOCTETE.

Iole estoit promise à sa fidelité.

ALCMENE.

Le pere fut coupable, & de ceste Princesse
Alcide auoit receu la premiere promesse.

PHILOCTETE.

Mais en sa perfidie, Arcas n'eut point de part.

ALCMENE.

O que fait ma fureur! de paroistre si tard?
Où sera craint Alcide, où brillera sa gloire,
Si desia ses amis trahissent sa memoire,
Lâche, ren ce present.

PHILOCTETE, se deffendant.

Madame,

ALCMENE.

non ces traicts,

Pour

Pour ta profane main ſont vn trop digne faix;
Et ie veux de ma main immoler le coupable
Puiſque tu ne tiens pas ſon arreſt equitable.

PHILOCTETE.

Il doit eſtre accomply puis qu'Alcide l'a fait,
Et ie n'ay pas deſſein d'en differer l'effect,
Dequoy ne voudroit pas contenter ſon enuie
Celuy qui pour luy plaire immoleroit ſa vie;
Ie reſpandrois mon ſang au pied de ſon tombeau,
Et ne voudrois vn ſort plus heureux ny plus beau;
Son deſſein a rendu ce deuoir legitime,
Qu'vn de vos gens, Madame, ameine la victime.

ALCMENE, à AGIS.

Allez querir Arcas, & qu'Iole auec luy
Vienne en ce lieu fatal partager noſtre ennuy.
Reuerez ce Heros, fuyez ombres profanes
Du glorieux riuage où repoſent ſes manes,
Changez, ſombres foreſts, vos Cyprés en Lauriers,
Qui ſeuls facent ombrage à ce Roy des guerriers;
Et vous, fatales ſœurs, Reines des deſtinées,
Vous, dont les noires mains ourdiſſent nos années;
Ceſſez à mon fuſeau vos trauaux ſuperflus
Que fait Alcmene icy quand Alcide n'eſt plus;
Si le fils releuoit d'vn pouuoir ſi ſeuere,
Quel aueugle deſtin en exempte la mere;

Tranchez les tristes iours de ce debile corps
Que vous verrez tomber sous vos moindres efforts;
Que son oncle vne fois soit touché de ma peine?
Qu'il nous renuoye Alcide, ou qu'il reçoiue Alcme-ne?
Qu'il le chasse, ou m'attire en ce manoir hideux?
Qu'il relasche vn esprit, ou qu'il en prenne deux.

LVSCINDE.

Madame, tout est sourd en ce fatal empire,
Et la mort fuit plus loin alors qu'on la desire;
Elle espargne ses coups, toute auare qu'elle est:
Mais on ameine Arcas!

PHILOCTETE.

ô rigoureux arrest!

SCENE IV.

PHILOCTETE, LVSCINDE, AGIS, deux valets amenans ARCAS, IOLE, On lie ARCAS au tombeau.

IOLE.

BARBARES, aſſaßins, quelle ſoif? quelle rage?
Du ſang des innocens repaiſt voſtre courage?
Quel arreſt l'abandonne à cét iniuſte effort?
Quel Dieu? quelle Themis? preſidoit à ſa mort.
Donc ſon affection ne m'eſt pas legitime?
Ie nuis à qui ie plais, & m'aimer eſt vn crime?
Donc pource qu'il m'eſt cher, ie creuſe ſon tombeau,
Et d'amante d'Arcas, on me fait ſon bourreau!

PHILOCTETE.

Madame, auec regret ie ſuis ſon homicide;
Mais tous reſpects ſont vains contre la loy d'Alcide.

ALCMENE.

Laissez selon ses vœux agir sa passion,
Et ne differez point ceste iuste action.

IOLE.

O dure cruauté! quel droict? quelle police?
Fait d'vn meurtre execrable, vn acte de Iustice,
Quoy? pour mon innocence vn Prince perira,
Et pour ma pureté de son sang rougira?
Tranchez plustost le cours de mes tristes annees,
Que ma vie & ma plainte en ce lieu soient bornées,
Dressez contre mon sein ces redoutables traits,
C'est moy qu'Alcide veut, & c'est moy qui luy plais,
Que vostre affection à son dessein responde,
Et qu'il ait aux Enfers ce qu'il n'eut pas au monde,
Accordez luy l'obiect de ses vœux criminels
Faisant tomber Iole aux antres eternels.

ARCAS.

Souffrez, chaste beauté, leur barbare licence,
Laissez à l'iniustice opprimer l'innocence,
Le Ciel qui vange en fin l'innocent mal-heureux,
S'ils ont des traits pour nous, a des foudres pour eux.
De leurs cœurs inhumains toute crainte est bannie,
Et vostre resistance aigrit leur tyrannie.

ALCMENE.

La plainte qu'on permet à des deſeſperez
Ne te ſauuera pas de ces traits acerez;
Sus que differez vous? que tarde ſon ſupplice?
Que voſtre affection eſt lente en cét office?

PHILOCTETE à genoux, & preſt à tirer.

Fils du plus grand des Dieux, ſi du Royaume noir
Tes manes ſont teſmoins de ce pieux deuoir.

IOLE ſe iettant ſur luy.

O ſacrifice impie! ô pieté barbare!
Traiſtre, i'attens le coup que ta main luy prepare,
En ce ſein innocent pouſſe ton traict vainqueur,
Tu frapperas Arcas, puis qu'il eſt dans mon cœur;
Sommes nous abordez en vn ſeiour ſauuage,
Où l'on viue de ſang, de crime & de carnage,
Pourquoy? cruels, pourquoy? iuſqu'aux Palais noircy,
Hercule cherchoit-il ce qu'il auoit icy?
Quel monſtre plus ſanglant? quel plus cruel Cerbere,
Que ſes propres parens auoit-il à deffaire?
Que voit-on en ces lieux que des obiects d'horreur?
Et qu'y reſpire-t'on, que meurtre & que fureur?

ARCAS.

Appaiſe mon ſoucy tes inutiles plaintes.

IOLE.

Elles auroient effect ſur des ames plus ſaintes.

ARCAS.

La vertu ne peut rien où le vice eſt puiſſant.

IOLE.

Qu'ils perdent la coupable, & ſauuent l'innocent.

ARCAS.

Qu'as tu commis d'iniuſte, & dont tu ſois coupable?

IOLE.

Ie t'ay fait odieux, eſclaue, miſerable.

ARCAS.

Mon mal-heur m'a fait tel, & non pas ton deſſein.

IOLE.

C'eſt moy qui t'oſte l'ame, & qui t'ouure le ſein.

ARCAS.

Ainſi la loy du ſort marqua ma derniere heure.

IOLE tirant vn poignard de ſon ſein.

Ainſi la loy du ſort ordonne que ie meure.

Acheuez donc bourreaux cét iniuste trespas,
Voicy mon cœur, voicy, dequoy suiure tes pas,
Ce coup, puisque le Ciel permet leur tyrannie,
Te donne du courage, & de la compagnie,
Nous partirons ensemble; arrestez inhumains.

ARCAS.

O sensible mal-heur! sauuez la de ses mains.

IOLE.

Traistres, cruels autheurs du mal qui me possede
Vous causez le tourment, & m'ostez le remede,
Alcide ordonna-t'il qu'on prolongeast mes iours.
Lors que de ceux d'Arcas on borneroit le cours,
C'est d'esgale rigueur nous nuire, & nous poursui-
ure,
Que le faire mourir & me forcer de viure,
Donnez, donnez ce fer, ô barbare pitié!

AGIS.

O fille mal-heureuse!

LVSCINDE.

O parfaicte amitié!

Là on entend vn grand tonnerre, & le Ciel s'ouure.

ALCMENE.

Quel ſoudain changement? quel horrible tonnerre!
De quels eſclairs le Ciel eſpouuante la terre!

PHILOCTETE.

L'orage ſe diſsipe, & les Cieux ſont ouuerts;
Mais quel nouueau Soleil illumine les airs?

ALCMENE.

Alcide glorieux, fend la voute azurée,
C'eſt luy meſme.

LVSCINDE.

O merueille!

ALCMENE.

O ioye ineſperee!

SCENE



SCENE DERNIERE.

HERCVLE descendant du Ciel.

HERCVLE.



DMIS dans le celeste rang,
Ie fais à la pitié ceder la ialousie,
Ma soif esteinte d'ambrosie,
Ne vous demande plus de sang.

Qu'Arcas ait l'obiect de ses vœux,
Qu'au sein de sa Maistresse ie termine ses peines,
Et ne porte plus d'autres chaisnes
Que de celles de ses cheueux.

À Alcmene.

Vous, viuante source de pleurs
Qui m'auez honoré d'vne amitié si tendre,
Consolez vous & sur ma cendre
Ne respandez plus que des fleurs.

Que tous les peuples de ce lieu
Esleuent sur ce mont des Autels à ma gloire,

Et qu'ils conseruent la memoire
De la mort, qui m'a fait vn Dieu.

Il remonte au Ciel.

ALCMENE.

Dompteur de l'Vniuers, rare honneur de ces lieux?
Quoy! desia ta clarté se dérobe à nos yeux?
Arreste vn seul instant; mais en vain ie l'appelle
Leger, il se redonne à la trouppe immortelle.
O diuin accident! rompons, rompons ces fers,
Qu'Arcas prenne le prix des maux qu'il a soufferts;
Et que par les douceurs d'vn heureux Hymenée
De ce couple d'amans la peine soit bornée.

IOLE.

O celeste aduanture! ô glorieux Heros!
Qui dessus son debris restablit son repos.
Madame, pardonnez la plainte iniurieuse,
D'vn esclaue innocent, & d'vne mal-heureuse;
Que ce fils glorieux vous comble de plaisirs,
Et rende vostre gloire égalle à vos desirs.

ARCAS deliuré.

Que ce cœur & ce bras soient vostres sans reserue;
Et ne me conseruez, qu'afin que ie vous serue.

LVSCINDE.

O bon-heur ſans pareil !

PHILOCTETE.

ô fauorable ſort !
Qui de deux innocens a diuerty la mort;
Qu'en plaiſirs eternels voſtre douleur ſe change,
Beniſſons ce Heros, publions ſa loüange,
Rendons à ſa vertu des honneurs immortels,
Et d'vn commun deſſein, dreſſons luy des Autels.

FIN.



L'HEVREVSE CONSTANCE,

TRAGI-COMEDIE

De ROTROV.



A PARIS,

Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, dans la petite Sale, à l'Escu de France.

M. DC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A
LA REINE.



MADAME,

Apres que Roſelie a treuué vne fauorable entrée au Louure, & dans Sainct Germain, & que de voſtre propre bouche vous m'auez fait l'honneur de me dire qu'elle eſtoit infiniment agreable aux yeux de voſtre Majeſté; ce ſeroit vne coupable modeſtie, que celle qui la tiendroit encor dans la deffiance de ſoy meſme, & qui l'empeſcheroit de s'expoſer à la veuë de vos ſubjets: L'eſtime que vous en faites luy permet vne honneſte vanité, & pourueu qu'elle ne s'emporte pas iuſques à l'inſolence,

vous luy auez donné dequoy ſouſtenir toute la bonne opinion qu'elle peut auoir de ſoy. Les loüanges d'vne bouche comme la voſtre ne s'obtiennent ny par hazard ny par faueur, comme elles procedent de cette ſublime cognoiſſance, & de ces admirables lumieres qui precedent tous vos ſentimens; elles ne peuuẽt eſtre ſoupçonnées ny d'excez ny de deffauts: & ie m'aſſeure que celle de vos filles à qui vous diziez le matin qu'elle ſeroit belle, ne verroit ſon miroüer de tout le iour, & n'appelleroit pas du iugement de voſtre Maieſté. Roſelie ſe peut vanter de cette faueur; auſſi n'a-t'elle voulu conſulter ny l'Academie, ny les Eſprits forts, apres l'honneur de voſtre approbation, elle ſe monſtre ſans contrainte; & pour faire taire tous ſes enuieux, elle ne dira que ce mot, IE PLAIS A LA PLVS GRANDE REINE DV MONDE.

Ie ſuis

MADAME,

De Voſtre Majeſté,

Le tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-obligé ſeruiteur & ſubiect, ROTROV.



Priuilege du Roy.



LOVYS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Confeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiftres des Requeftes ordinaires de noftre Hoftel, Baillifs, Senefchaux, Preuofts, leurs Lieutenans, & autres nos Iufticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Noftre bien amé TOVSSAINCT QVINET Marchand Libraire, Nous a fait remonftrer qu'il defireroit faire imprimer vn Liure intitulé, *L'Heureufe Conftance, Tragi-Comedie, Compofee par le Sieur de Rotrou*: Ce qu'il ne peut faire fans auoir fur ce nos Lettres, humblement requerant icelles. A ces caufes, defirant fauorablement traicter ledit expofant, Nous luy auons permis & permettons par ces prefentes, de faire imprimer, vendre & debiter ledit Liure en tous les lieux & terres de noftre obeïffance, par tels Imprimeurs & Libraires, en telles marges & caracteres, & autant de fois qu'il voudra, durant le temps & efpace de fept ans entiers, à compter du iour qu'il fera acheué d'imprimer, faifant deffenfes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres de quelque condition qu'ils foient, tant eftrangers que de noftre Royaume, d'imprimer, vendre ny diftribuer en aucun en-

droit ledit Liure, soit entier ou en partie, sans le consentement de l'exposant ou de ceux qui auront droict de luy en vertu des presentes, ny mesmes d'en prendre le tiltre, ou le contrefaire, en telle sorte & maniere que ce soit, souz couleur de fausses marges ou autre déguisement; Sur peine aux contreuenans de trois mil liures d'amende, applicable, vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'exposant, de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests: Mesmes si aucuns Libraires ou Imprimeurs de nostre Royaume, ou Estrangers traffiquans en iceluy estoient trouuez saisis des exemplaires contrefaits, Nous voulons qu'ils soient condamnez en pareilles amandes, despens, dommages & interests, que s'ils les auoient imprimez ou faits imprimer: A condition qu'il sera mis deux exemplaires dudit Liure dans nostre Bibliotheque publique, & vn autre en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Seguier, Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que pouuoir exposer ledict Liure en vente, à peine de nullité des presentes: Du contenu desquelles nous voulons & vous mandons que vous faciez ioüir & vser plainement & paisiblement ledit exposant, ou ceux qui auront charge de luy, faisant cesser tous troubles & empeschemens, si aucun leur estoit donné. VOVLONS aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Liure vn extraict des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiees, & que foy soit adioustee comme à l'original. Mandons en outre au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution des presentes tous exploits necessaires, sans demander autre permission. CAR tel est nostre plai-

ſir, nonobſtant clameur de Haro, chartre Normande, priſe à partie & lettres à ce contraires. Donné à Paris le 27. iour de Nouembre l'an de grace 1635. Et de noſtre regne le vingtieſme. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, DEMONCEAVX.

Acheué d'imprimer le 6. Decembre 1635.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

Et ledit Quinet a aſſocié audit Priuilege Anthoine de Sommauille auſſi Marchand Libraire, pour en ioüir le temps porté par iceluy.

Les Acteurs.

LE ROY DE HONGRIE, accompagné.

TIMANDRE	Gentil-homme du Roy.
LISANOR	Gentil-homme du Roy.
ROSELIE	Maiſtreſſe du Roy.
FLORIS	Nourrice.
PARIS	Ambaſſadeur.
ALCANDRE	Frere du Roy.
ARGANT	Gentil-homme.
ARTHEMISE	Reine de Naples.
MESSAGER	
OGIER	Vallet plaiſant.
CONSEILLER	
FLORINEE	Suiuante.
LISIMANT	Gentil-homme.
SERVITEVRS	
PAGE	
MESSAGER	

L'HEV-



L'HEVREVSE CONSTANCE.

TRAGI-COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE ROY de Hongrie, & deux Gentils-hommes TIMANDRE, LYSANOR.

LE ROY.



Comment pourra l'amour finir heureusement
Ce que nous commençons par vn déguisement?
Vn mal-heureux amant, apres mille trauerses,
Mille vœux, mille cris, mille plaintes diuerses,

Restant sans patience, & non sans paßion,
Treuue en fin du recours en cette inuention,
Voit souz de faux habits l'obiect de sa pensee,
Et cherche du remede à son ame blessee:
Moy qui ne ressens point de pareilles douleurs,
Qui n'ay iamais appris à respandre des pleurs,
Qui treuue toute chose à mon dessein propice,
I'imite vn mal-heureux, & i'vse d'artifice,
Comment pourra l'amour finir heureusement
Ce que nous commençons par vn déguisement.

TIMANDRE.

Pour gouster vn bon-heur que le Ciel nous enuoye,
Il faut qu'vn peu de mal en modere la ioye;
La peine fait le prix, on cherit vn plaisir,
Quand on a pour l'auoir exercé son desir;
Vn cerf ne plairoit pas, qu'on auroit pris sans peine,
Il faut en le courant auoir perdu l'haleine,
Il est ainsi d'amour; quelques charmes qu'il ait,
Rien n'est selon nos vœux quand tout vient à souhait,
Vos pas auront leur prix, les charmes de la Reine
Vous plairont dauantage apres vn peu de peine,
Et ce puissant demon qui preside à l'amour
Aura des traits plus forts en ce lieu qu'à la Cour.

LE ROY.

C'est auec cét espoir que i'attends l'arriuee
De celle dont mon ame est si long temps priuee,

CONSTANCE.

Qui vient charmer la Cour de ſes appas exquis,
Et poſſeder chez nous ce qu'elle s'eſt acquis,
Auant que de paroiſtre, & receuoir à Bude
Cét agreable obiect de mon inquietude,
Puis qu'elle diſne icy, ie puis facilement
Satisfaire à mes yeux, en ce faux veſtement,
Voyant cette beauté qui n'a point de pareilles,
Et dont l'Ambaſſadeur m'eſcrit tant de merueilles,
Beaucoup ſe treuueront, en ce village, exprés
Pour y voir des premiers ſes aimables attraits:
Timandre, ay-ie aſſez bien déguisé mon viſage?
Me peut-on reconnoiſtre en ce vil equipage?

TIMANDRE.

Sire, facilement, pour vous déguiſer mieux
Außi bien-que d'habits, il falloit changer d'yeux,
Cét habit ne rend pas voſtre gloire inconnuë,
Pour cacher vn Soleil, il faudroit vne nuë;
Et quand vous aurez veu ce que vous deſirez,
Sire, il faut eſtre icy le moins que vous pourrez.

SCENE II.

Roselie en Villageoise, Floris sa Nourrice, Le Roy, & ses Caualiers.

ROSELIE passant derriere eux.

DIEVX! que tu m'as fait prendre vn desſein frenetique,
Ie n'ose ouurir les yeux en cét habit rustique,
La Reyne ne vient point; l'estat où ie me voy,
Me fait imaginer que chacun rit de moy.

FLORIS.

Courez où bon vous semble; à la fin ie suis lasse,
Vous n'arrestez iamais en vne mesme place;
Nous allons, nous tournons, nous voila, nous voicy,
Craignez vous que nos pieds prennent racine icy?

ROSELIE.

Suy-moy six pas encor, ie seray satisfaite,
Ces Villageois riront de me voir ainsi faite.

LE ROY.

Adorable beauté!

ROSELIE.

Voy comme ils vont gausser.

Elles s'enfuyent.

LE ROY.

Mais Dieux! c'est vn esclair qui n'a fait que passer,
La farouche qu'elle est se dérobe à ma veuë:
As tu veu de quels traits cette belle est pourueuë;
Combien de doux appas de ses yeux sont partis,
As-tu le cœur de chair; les as-tu ressentis?
Ou plustost par les miens, souz la forme de flame
N'as-tu point veu sortir ny mon cœur ny mon ame?
Que de petits amours vollent dans ses cheueux,
Et qu'en ce peu de temps ils m'ont osté de vœux!
Timandre, cours apres; sois propice à ma flame,
Et rameine à mes yeux cét obiect de mon ame.

TIMANDRE.

Vous deuez differer ces friuoles amours,
Car vos affaires, Sire, ont pris vn autre cours;
Elles sont d'importance, & sont trop auancees,
Pour souffrir maintenant de si basses pensees;

LE ROY.

En connois-tu le genre, as-tu leu dans mon ſein?
Deſcouures-tu ma flame, & ſçay tu mon deſſein?
Croy tu que la Nature ait produit vn viſage,
Beau comme cét obiect de mon nouueau ſeruage;
Cours, treuue ces beaux yeux qui m'ont rauy les ſens,
Fay que ie rende hommage à ces aſtres naiſſans.

TIMANDRE.

Afin qu'vne payſanne ait ſur vous tant de force,
Il faut qu'elle ait vsé d'vne ſecrete amorce;
Elle porte ſur ſoy quelque charme caché,
Dont elle a voſtre cœur ſi promptement touché.

LE ROY.

Ne les as-tu pas veus ces adorables charmes?
Ton cœur comme le mien ne rend-il pas les armes?
Et n'adore-tu pas ces parfaites beautez
Par qui cette ſorciere a mes ſens enchantez?
Pourquoy ne veux-tu pas, me voyant de la ſorte
Qu'amour m'ait méconnu ſouz l'habit que ie porte?
Et qu'ignorant le ſort qui preſide à mes ans,
Il m'ait bleßé des traits qu'il décoche aux payſans.

TIMANDRE.

Donc vn remede aisé pourra guider voſtre ame,
Il faut changer d'habits, vous changerez de flame;

LE ROY.

Toy, change de propos; quand cét obiect vainqueur
Ne me charmera plus ie n'auray plus de cœur;
Dans le mal que ie ſens ie ne veux point qu'on m'aide,
Et ton mal-heur ſeroit le prix de ton remede;
Atteins ce rare obiect, conte luy mon amour,
Et me l'ameine à Bude, où i'attens ton retour.

TIMANDRE va chercher ROSELIE; LE ROY & ſes Caualiers s'en vont à Bude.



SCENE III.

ROSELIE, FLORIS.

ROSELIE.

*V'elle tarde à venir;*

FLORIS.

Vienne, ou ne vienne pas,
Que ie perde le iour ſi ie vous ſuy d'vn pas;

ROSELIE.

Tu dois apprehender que ie ne ſois connuë;
Car ta ſeule priere a cauſé ma venuë;

Toy seule tu m'as mise au point où me voicy,
Ie mourrois de regret que l'on me vist ainsi;
Combien sur ma folie on treuueroit à mordre,
Mon col est bien orné, mes cheueux en bel ordre;
Ie rougis seulement de paraistre à tes yeux,
Mais c'est pour obliger ton esprit curieux.

FLORIS.

Quoy vous ne croyez pas estre assez agreable?
Ie meure si iamais vous fustes plus aimable,
Si dessous ces habits vous n'auez des appas,
Que les perles & l'or ne vous donneroient pas,
L'art ne peut aiguiser des traits comme les vostres,
Il sied à des beautez, il ne sied pas à d'autres;
Vn visage commun s'embellit par le fard;
Vn beau n'a point besoin des ornemens de l'art;
Comme vn autre, iadis le mien eut quelque grace:
Mais qui n'esclate plus, la vieillesse l'efface,
Alors tous mes amans s'accordoient en ce point,
Que les plus beaux habits ne m'embellissoient point,
Qu'ils aimoient seulement ma beauté naturelle,
Qu'auec tant d'ornemens ie paroissois moins belle,
Et que de beaux obiects, comme la verité,
N'esclatent iamais tant qu'en la simplicité.
Que le temps est changé; maintenant mes oreilles
Ne se repaissent plus de loüanges pareilles.

ROSELIE.

ROSELIE.

Helas! te desplaist-il d'estre sans amoureux;
Regarde en quel estat on m'a mise pour eux,
Tu me vois exilee en ce païs champestre,
Hors du doux element où le Ciel m'a fait naistre;
Mon frere me deffend de paroistre à la Cour;
Il accuse mes yeux de donner trop d'amour;
Ayant appris qu'Alcandre estimoit mon visage,
Il me retient captiue en ce païs sauuage,
Où les bois & les eaux sont tout ce que ie voy,
Où ie n'ay d'entretien que mes pensers & toy.

FLORIS.

Alcandre me plaist fort, c'est vn aimable Prince,
S'il en vescut iamais dedans cette Prouince.
Que vous seriez heureuse en viuant souz sa loy,
C'est vn charmant espoux que le frere d'vn Roy.
Quel homme vient à nous?

ROSELIE, le regardant.

Que le sort m'est contraire! Timandre vient
Qui m'expose ainsi faite aux regards de mon frere?
Cachons nous d'vn mouchoir au mieux qu'il se pourra,
Au moins si c'est en vain, la feinte luy plaira.

Elles s'en veulent aller.

TIMANDRE.

Vn mot, la Belle, vn mot,

ROSELIE.

quatre si bon vous semble;
Ie sens rougir mon front, & tout le corps me tremble.

TIMANDRE.

Elles se cachent le visage de leur mouchoir.

Pourquoy me cachez vous la douceur de ces yeux?
Par qui l'Amour a fait vn coup si glorieux;
Connoissez vous leur grace; en sçauez vous la force;
Craignez vous que mon cœur se rende à leur amorce;
Tiennent-ils à mespris le titre de vainqueurs;
Ne desirent-ils pas l'estre de tous les cœurs?

ROSELIE.

Simple, & qui n'ay iamais frequenté les escoles,
Ie ne puis que respondre à ces belles paroles;

TIMANDRE.

Dont sans me repartir, accompagnez mes pas,
Le Roy veut rendre hommage à vos diuins appas;

ROSELIE.

C'est peut-estre auiourd'huy la Feste du village,
Et c'est le Roy du bal qui me veut rendre hommage.

TIMANDRE.

Non, le Roy de Hongrie adore vos beautez;
Vos charmes ſans pareils ont ſes yeux enchantez;
Il auoit reſolu de voir icy la Reine,
Qui vient de ſes Eſtats eſtre la ſouueraine,
Et ſouz de faux habits, l'attendant en ces lieux,
Il s'eſt treuué ſurpris à l'eſclat de vos yeux.

ROSELIE.

Et vous, qui m'apportez ceſte heureuſe nouuelle,
Vous auez pris le ſoing d'vne charge ſi belle!

TIMANDRE.

Pleuſt au Ciel qu'on luy peuſt déplaire impunément;
Et ſecoüer le ioug de ſon commandement;
Au lieu de vous conter que ce Prince vous aime;
Que ie ſerois heureux de parler pour moy meſme:
Mais las! ie ſuis reduit ſous la ſeuere loy,
De prier pour vn autre, & deſirer pour moy.

ROSELIE.

N'en ſoyez point ialoux; ſelon que ie propoſe,
Et vous, & ce grand Prince obtiendrez meſme choſe,
Car pour toute faueur vous n'aurez qu'vn adieu.

TIMANDRE.

Non, ce n'eſt pas ainſi que l'on ſort de ce lieu:

Il faut ſuiure mes pas, ma charge eſt trop expreſſe,
Songez de quelle part ma parole vous preſſe;
Vous deuſsiez eſtimer cét honneur glorieux
D'vn amant, gardez vous de faire vn furieux.

ROSELIE, s'oſtant le mouchoir du viſage.

Cruel, dois-tu porter ces mots à mes pareilles,
Et voudrois-tu bien voir ce que tu me conſeilles,
Ne porterois tu pas vn poignard dans mon ſein,
Si ie te promettois d'accomplir ton deſſein.

TIMANDRE.

Ha ma ſœur! eſt-ce vous?

ROSELIE.

Il falloit qu'en perſonne
Le Roy vinſt m'apporter ſon Sceptre & ſa Couronne,
Employer contre moy tous ſes vœux & ſes ſoins,
Chaſſer d'icy le iour, en bannir les teſmoins,
Ne laiſſer en ce lieu qu'amour & le ſilence,
Gemir, verſer des pleurs, vſer de violence,
Par vn vray deſeſpoir, prouuer de vrais ennuis
C'eſtoit là le moyen de ſçauoir qui ie ſuis:
Enfin vous auriez veu qu'auec toute ſa peine
Il n'auroit eu pour moy qu'vne eſperance vaine;
Ietter à mon honneur vous meſme l'hameçon,
C'eſtoit là m'eſprouuer de mauuaiſe façon;
Faites de mon eſprit dauantage de conte,
Et n'apprehendez point de rougir de ma honte,

Quand mes plus doux plaisirs ne seroient pas bornez
Par l'enclos du village où vous me retenez.

TIMANDRE.

Acheue, chere sœur, ceste inutile plainte,
Ie ne conçeus iamais vne pareille feinte;
Ie croy que ta sagesse est sans comparaison,
Que rien ne doit veiller sur toy que ta raison;
Croy que ie suis sensible au sujet qui t'afflige,
Qu'à ton esloignement la contrainte m'oblige;
Car connoissant qu'Alcandre estimoit tes appas,
Quoy qu'il soit de naissance à ne l'espouser pas,
Deuions nous pas, ma sœur, redouter l'insolence
D'vn qui peut employer iusqu'à la violence,
Qui peut effectuer d'vn empire absolu,
Estant frere du Roy, quoy qu'il ait resolu:
Mais ce mal est suiuy de la pire infortune,
Qui pouuoit iamais estre à nos iours importune:
Ie crains de succomber au soin que ie te doy,
Taschant de resister aux passions du Roy;
Esperer que l'Hymen t'honore de sa couche,
Ce discours seulement messied à nostre bouche:
Aussi qu'aucun respect le puisse moderer,
C'est ce que son humeur me deffend d'esperer;
Il faut que tout succede à cette ame hautaine,
Le Ciel ne rendroit pas son entreprise vaine;
La force ou la cholere esteindront ses amours,
Il n'espargnera pas ton honneur, ou nos iours.

ROSELIE.

I'apprens de ce discours ma derniere aduanture,
C'est que l'on me prepare vne estroite closture;
Ie vy pour estre esclaue, & l'on s'est irrité
Qu'il me restast encore vn peu de liberté.
Et bien que l'on dispose à son gré de ma vie,
Sans de ces vains discours pallier cette enuie,
Ne feignez point qu'vn Roy treuue en moy des appas:
Mais dites seulement que ie ne vous plais pas.
Pourquoy reiettez vous auecques tant de peine
Sur son affection l'effect de vostre haine;
Vous faites vainement agir tant de ressorts;
Dites de quels habits il faut couurir ce corps;
Declarez quelle reigle à mes iours est prescrite,
Quel enclos à mes pas doit seruir de limite.

TIMANDRE.

Ha! ne m'accusez point de cette intention;
Ma sœur, vous iugez mal de mon affection;
Le Roy m'enuoye icy, son amour est extreme;
Et ie n'auance rien que la verité mesme;
Ne vous connoissant pas ie voulois vous trahir,
Et vous faire approuuer ce qu'il vous faut haïr;
Mais quittons ce discours, & destournons l'orage
Qui menace ma sœur, vostre honneur du naufrage.
Si ie treuue à l'Hymen vostre cœur preparé,
Ce moyen, ce me semble, est le plus asseuré.

Paris, depuis long-temps idolatre vos charmes,
Vous ſçauez ſes deſirs, vous auez veu ſes larmes,
Nous ioindrons voſtre ſort à ſa condition,
Si vous eſtes ſenſible à ſon affection.
Auiourd'huy ce Seigneur arriue auec la Reine,
Eſtes vous diſpoſee à ſoulager ſa peine,
Ce remede, ma ſœur, eſt le ſeul que ie voy
Dont on puiſſe arreſter les paſsions du Roy.

ROSELIE.

Selon voſtre deſir, diſpoſez de mon ame,
Vous ſeul la pouuez rendre, ou de glace, ou de flame,
Vous ſçauez que ie ſuis incapable de chois,
Puiſque l'obeïſſance eſt aueugle, & ſans voix.

TIMANDRE.

I'eſpere ainſi de vous, & ce remede vnique
Peut détourner du Roy le pouuoir tyrannique:
Mais il vous faut, ma ſœur, retirer de ces lieux,
I'apprehende pour vous, les Rois ont beaucoup d'yeux.
La Reine vienne ou non, que vous ſert ſa venuë,
Allez changer d'habits, & craignez d'eſtre veuë.

Il s'en va.

ROSELIE, parlant à Floris.

Le vain reſpect d'vn frere a retenu ma voix
Dans les termes honteux de celer qui i'aimois;
Ie cherche les deſerts, i'y parle de mes peines;

I'entretiens de mes feux les bois & les fonteines;
Ie conte à des rochers ce qu'Alcandre a d'appas,
D'autant que ie sçay bien qu'ils ne m'entendent pas;
Ailleurs, ie n'ose vser de licences pareilles,
Et ie n'ay point de bouche où ie voy des oreilles;
Ie crains de publier mon amoureux tourment
Aux lieux, où ie puis voir vn oiseau seulement.
Triomphe mon amour de cette humeur craintiue,
Confessons, publions qu'Alcandre nous captiue,
Quelque effort qu'on oppose au bon-heur que ie veux,
Iamais vn autre obiect n'obtiendra de mes vœux.

FLORIS.

Ha! ce discours me plaist, c'est parler en amante,
Remediez vous mesme au mal qui vous tourmente;
La repentance est deuë à ces foibles esprits
Qui traictent par vn autre vne affaire de prix;
Vous estes amoureuse, & non pas vostre frere,
Ce qui se passera, c'est à vous à le faire;
S'il desire à son gré vous choisir vn espoux,
Faisant l'amour pour vous, qu'il l'espouse pour vous.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PARIS, TIMANDRE.

PARIS.



Ous allez à la Cour, & vestu de la sorte !
Sont-ce-là desormais les habits qu'on y porte?

TIMANDRE.

Le Roy mesme auoit pris vn pareil vestement;
Nous voulions voir la Reine en ce déguisement:
Mais estans arriuez, certaine inquietude
L'a fait changer d'auis, & retourner à Bude.

PARIS.

Et bien vous auez veu ce miracle d'amour,
Croyez vous qu'vn pareil ait iamais veu le iour?

Et d'abord auiez vous la veuë assez puissante,
Pour soustenir l'esclat de sa beauté naissante;
Cét obiect adorable entre les beaux obiets,
Pour conter ses amants, contera ses sujets,
Mais n'esteindra que d'vn les ardeurs amoureuses,
A qui ie vay porter ces nouuelles heureuses.
Monarque aimé du Ciel par dessus tous les Rois,
De voir ceste beauté se ranger sous tes loix.

TIMANDRE.

Quelque sage conseil que la raison nous donne,
Ses yeux pourront autant sur nous que sa Couronne;
Ce voyage a changé vostre inclination,
Ma sœur n'est plus l'obiect de vostre affection.

PARIS.

Ha Timandre! espargné la plus rare constance
Qui iamais combattit contre la resistance,
Auec la plus aimable & diuine beauté
Qui iamais ait taché son nom de cruauté;
Le temps ne peut briser la chaine qui me lie,
Et mal-gré vos refus i'adore Roselie;
Que cette Deité si contraire à mes vœus
N'ouure iamais la bouche à l'oüy que ie veux?
Qu'elle euite mes pas, tâche de me déplaire,
Accuse mes desirs, me nomme temeraire,

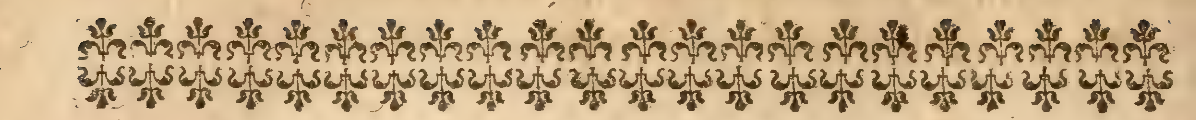
Auant que mon esprit soit las de l'adorer,
Elle se lassera de me voir souspirer.

TIMANDRE.

Voila nous tesmoigner des ardeurs trop parfaites,
Elle merite peu l'honneur que vous luy faites,
Et vous en obtiendrés ce que vous souhaittez.
Pourueu que mon conseil reigle ses volontez;
N'en doutez plus, Paris, Timandre est vostre frere,
R'animez vostre espoir, & pressons cét affaire,
Arrestons cét Hymen, & sans plus differer,
Si vous auez dessein de nous tant honorer;

PARIS.

Serois-ie encor Paris, refusant cette gloire,
Monsieur, demandez vous si Tantale veut boire,
Ie meurs d'impatience, en des accés si forts,
Quand i'auray veu le Roy, traictons ces doux accords.



SCENE II.

LE ROY, ALCANDRE, LYSANOR.

LE ROY.



L suffit, brize là ce discours inutile,
Ie le croy comme toy, que sa naissance est vile:
Mais i'aime sa beauté toute ignoble qu'elle est,
Et ie hay tes discours autant qu'elle me plaist,
Prens tes aduis pour toy, souffre que ie souspire,
Ma raison ne veut point r'establir son empire.

Il parle à Timandre, & l'embrasse.

Timandre & Paris entrét.
Ha Timandre! est-ce toy? i'attendois ton retour;
As-tu pris le soucy de seruir mon amour;
Viens tu sur ma blesseure apporter le dictame;
As-tu reueu l'obiect de ma naissante flame?

TIMANDRE.

Paris vient s'acquitter d'vn soing plus important,
Quand il aura parlé, ie vous rendray content.

PARIS.

Tout vous ſuccede, Sire, en la gloire où vous eſtes,
On reçoit dans le Ciel tous les veux que vous faites;
La Reine dans Petronne exerce ſes deſirs,
Pour rendre voſtre eſpoir moindre que vos plaiſirs,
Elle prefere aux Cieux cette heureuſe contree,
Et ie viens receuoir l'ordre de ſon entree;

LE ROY.

Eſt-elle ſi charmante, eſt-ce vn obiect ſi beau?
Peux-tu par tes diſcours m'en faire le tableau?

PARIS.

Ie ne l'egale point à l'Aurore, à la Lune,
Cette comparaiſon me ſemble trop commune;
Et pour vous figurer que ſes attraits ſont doux,
Il ſuffit, ſi ie dy qu'elle eſt digne de vous;
Iuger des qualitez dont le Ciel l'a pourueuë.
Sire, cette action n'appartient qu'à la veuë,
Et quelques inuentifs que ſoient les iugemens,
Ils ne conceuroient pas ſes moindres ornemens;
Faites vous vn tableau de mille belles choſes,
Imaginez des lys, figurez vous des roſes,
Songez à ce qu'on voit de rare en Orient,
Au Soleil quand il a le viſage riant;
Liſez ce qu'on a dit des merueilles d'Helene,
C'eſt là que mille eſprits ont eſpuisé leur veine:

Voyez tout ce qui peut obliger à l'amour;
Allez cent fois au cours, voyez toute la Cour;
Considerez les traits des plus rares visages
De toutes qualitez, de tous noms, de tous aages,
Sçachez ce que Venus auoit de plus charmant,
Paris vous en deust-il dire son sentiment:
Apres tout il faudra que tout le monde aduoüe,
Qu'vn regard de la Reine, vn œillet de sa ioüe,
Vn des lys de son sein, vn poil de ses cheueux,
Passent tous les obiects qui meritent des vœus.

LE ROY desdaigneusement.

Vous poursuiurez tantost de conter ces merueilles,
Le Roy entre auec Timandre. *D'autres soings maintenant demandent mes oreilles,*
Adieu, reposez vous; suy moy Timandre.

PARIS seul, auec Argant.

O Dieux!

En cette occasion dois-ie croire mes yeux?
Sont-ce là ces transports, cét accueil d'allegresse
Qu'vn veritable amant prepare à sa maistresse?
Est-ce ainsi que les Rois prouuent leur passion?
Où s'est-il repenty de son election?
N'ay-ie pas figuré cette Reine assez belle,
Pour qu'il deust conseruer l'estime qu'il eut d'elle?

ARGANT.

Que c'en soit le sujet, ie ne l'estime pas,
Vous n'auez que trop bien figuré ses appas!

LYSANOR entre, & donnant vn billet à Paris, luy dit.

Ce mot s'adresse à vous, & le Roy vous commande
De ne point differer l'affaire qu'il vous mande.

PARIS.

C'est l'ordre, asseurément, de la reception,
Qu'il faut faire à l'obiect de son affection.

Il ouure le billet, & lit,

Contenu du billet.

Paris, reconduisez la Reine en ses païs,
Les Rois sans s'expliquer doiuent estre obeïs.

Il continuë.

Ha Dieux! quelle inconstance à la sienne est pareille?
Ie doute si ie lis, ie doute si ie veille,
En cét estonnement la force me defaut;
Mais voyez Lysanor si i'ay leu comme il faut.

LYSANOR lit le billet.

PARIS continuë.

Ha Ciel! il est trop vray, mes doutes sont friuoles
Et ie vous faits en vain repeter ces paroles.
Abusé, quel mal-heur à ton bien diuerty,
Connois-tu la prison dont ton cœur est sorty?
Voy, Monarque inconstant, ceste rare merueille,
Ton œil en iugera bien mieux que ton oreille,

Si tu n'es ébloüy par ses moindres attraits,
Si tu ne sens ton cœur percé de mille traits,
Si tu luy peux nier ny tes vœux ny ton ame,
Si tu peux l'oublier, si tu n'és tout de flame;
Si nous ne te voyons resserrer tes liens,
Si les larmes aux yeux tu n'adores les siens,
Ie verray sans regret ton humeur refroidie,
Mon esprit satisfait loüera ta perfidie.

LISANOR.

Si vous me permettez de parler librement,
Poßible serons nous d'vn mesme sentiment:
Auez vous remarqué qu'il souffroit auec peine,
Que vous parlaßiez tant des beautez de la Reine,
Ie croy qu'il a iugé, voyant vostre action,
Que vous en discouriez par inclination.

PARIS.

Il est vray; ie pouuois moderer ces loüanges:
Mais peut-on dire trop, quand on parle des Anges?
Donc ie n'auray pour prix d'auoir fait mon deuoir
Que le sensible affront que ie vais receuoir?
Mais il faut obeïr: Ha Dieux! en cette peine,
Lisanor entre. *De quel œil faudra-t'il que i'aborde la Reine.*

ARGANT.

Puisque de trop loüer ce mal est prouenu,
Monsieur, i'ay bien dessein d'estre plus retenu,

Et ceux possederont des merites estranges,
Qui se pourront vanter d'auoir de mes loüanges.



SCENE III.

LE ROY, TIMANDRE, ALCANDRE, LYSANOR.

LE ROY, embrassant Timandre.



C'Est ta sœur, cher Timandre! agreable discours!
Quel Astre est plus heureux que celuy de mes iours?
Mais sois plus fauorable à l'ardeur qui me presse,
Amene dans ces lieux ceste belle maistresse.
Ie iure par le Ciel que cét obiect vainqueur,
Gouuernera mon Sceptre außi bien que mon cœur.

TIMANDRE.

Sire, nous cherirons d'vne amour eternelle
La chaste intention que vous auez pour elle,
Et ce point seul nous manque en vn bon-heur si doux,
Qu'elle a trop peu d'attraits pour vn si digne Espoux.

LE ROY.

Ie ſçay mieux eſtimer cét obiect adorable,
A qui iamais le Ciel n'en fit vn comparable.

ALCANDRE, Tout bas.

Dieux ! comment puis-ie oüir ce faſcheux entretien?
Où i'entens mon riual ſe promettre mon bien.

LE ROY.

Où brille maintenant cét aſtre de ma vie ?
Allons-y, cher Timandre, oblige mon enuie.
Mais non, va le premier luy preſenter mes vœux,
Et diſpoſer ſon cœur à l'Hymen que ie veux.

TIMANDRE.

I'y vay : Mais vous ſçaueZ quel ſerment vous engage,
Sire, ſouueneZ vous qu'elle eſt, & Noble, & ſage.

Ils s'en vont.

ALCANDRE demeure ſeul.

Quel mal-heur eſt égal aux rigueurs de mon ſort,
Qui m'a faict aßiſter à l'Arreſt de ma mort ?
RompreZ vous iuſtes Dieux le beau nœud qui nous lie ?
AueZ vous reſolu de m'oſter Roſelie ?

Laiſſerez vous ſans prix mes chaſtes paſſions ?
Ne peut-on diuertir vos reſolutions ?
Mourray-ie deſormais d'vne mort eternelle ?
Car c'eſt mourir touſiours que de viure ſans elle ;
Va porter, Dieu des cœurs, ton bandeau ſur ſes yeux,
Pour la rendre inſenſible aux pompes de ces lieux.

SCENE IV.

LA REINE, FLORINEE, & autres Seruiteurs.

LA REINE.



Aris tarde beaucoup, ie bruſle Florinee,
De voir à quel eſpoux le Ciel m'a deſtinee ?

FLORINEE.

Madame le voicy; ſoyez plus en repos : Parit viet fort triſte.
Certes vous n'en pouuiez parler plus à propos.

PARIS tire vne eſpee, la met aux pieds de la Reine, & dit:

Il n'eſt mal-heur égal à celuy de ma vie :

Madame, commandez qu'elle me ſoit rauie;
Ie viens offrir ce corps au treſpas merité
Par quiconque deſplaiſt à voſtre Maieſté;
Ie ſuis digne de mort, l'ayant deſobligee,
Et ie mourray content ſi vous eſtes vangee.

LA REINE.

Si tu m'as pû faſcher c'eſt par ces longs diſcours;
Acheue, quel mal-heur trauerſe nos amours.

PARIS.

Que la conſtance eſt rare au ſeiour où nous ſommes,
Et qu'elle arreſte peu dans les eſprits des hommes:
Qu'on treuue de folie aux cerueaux les plus ſeins,
Et qu'il faut peu de choſe à changer leurs deſſeins;
Qu'vn muable deſtin tient leur ame aſſeruie,
Et que le vent eſt ſtable au prix de leur enuie.

LA REINE.

Ie ſçay d'où te prouient cette admiration;
Le Roy s'eſt repenty de ſon election.

PARIS.

Que ſes legeretez n'ont vn autre miniſtre?
Pourquoy m'a-t'il choſy pour ce corbeau ſiniſtre?
Mais c'eſt faire languir voſtre eſprit trop long temps,
Et ie differe trop le treſpas que i'attends.

Le Roy veut que Paris vous remene en vos terres ;
A ce mot : iustes Dieux ! où sont tous vos tonnerres ?
Son esprit est changé, vostre espoir est deçeu
Par le moindre sujet qu'on ait iamais conçeu ;
I'ay trop bien exprimé les traicts de ce visage,
Et pleignant vn Soleil, i'ay causé de l'ombrage ;
Il a creu que faisant tant d'admiration,
Ie luy parlois de vous par inclination.

LA REINE.

Leuez vous ; c'est assez, vous m'auez obligee,
De m'apprendre vn affront dont ie mourray vangee,
Mieux vaut cognoistre tost ces esprits inconstans,
Que quand l'Hymen nous ioint, & qu'il n'en est plus temps ;
Au reste, si de vous ceste humeur luy procede
Il faut que son merite à vos merites cede ;
Et vos perfections sont plus dignes de moy :
Car on n'est point ialoux d'vn moins parfait que soy :
Rendre les soupçons vrais, c'est le propre des femmes.
Paris, il faut qu'Hymen conioigne nos deux ames,
Mes desseins valent faits aussi tost que conçeus ;
Partons, il ne faut point mediter là dessus.

Elle entre.

ARGANT.

O Dieux ! l'heureux effect d'auoir loüé la Reine,
La resolution que i'auois faite est vaine.

Monsieur, ie loüeray tout, & feray des ialoux,
Tant que par ce moyen ie ſois Roy comme vous.

PARIS eſtonné.

Icy le ſort Paris eſpreuue ta conſtance,
Pourras-tu contre vn Sceptre vſer de reſiſtance?
Icy deux Deitez ſe preſentent à toy,
L'vne te rend heureux, & l'autre te fait Roy;
Roſelie & la Reine ont des appas extremes,
L'vne offre des plaiſirs, l'autre des Diademes;
C'eſt à toy de nommer ou Venus, ou Iunon:
Mais imites celuy dont tu portes le nom;
Agreable Cypris, diuine Roſelie,
I'incline en ta faueur, ton merite me lie,
L'eſpoir de t'acquerir me fait tout dédaigner,
Ie prefere tes fers à l'honneur de regner.

ARGANT.

Dieux! qu'vn Aſtre inſenſé regit ſa deſtinee,
Le plaiſant Dom Quichot auec ſa Dulcinee,
Ie croy qu'on le gauſſoit, luy parlant d'eſtre Roy,
Fut-il iamais Sancho plus mal-heureux que moy?



ACTE TROISIESME.

SCENE PREMIERE.

LE ROY, ROSELIE, ALCANDRE.

LE ROY.



E me fay point languir, prononce ma sentence,
Dois-ie esperer le prix, ou bien la repentance,
Ne m'assaßine plus de ces froids complimens,
Et ne me parle point contre tes sentimens.
Ton cœur est à l'amour comme le mien sensible,
Et puis qu'il en est digne il en est susceptible;
Nature en nous formant trauaille auec dessein,
Et seule aux paßions nous dispose le sein;
Ce qui doit estre aimé, son soing le rend aimable;
Ce que l'on doit haïr, il est desagreable;
Elle met en la voix, aux yeux, au port, au pas,
L'ordonnance d'aimer, ou bien de n'aimer pas,

Et tousiours elle rend cett'ouuriere supresme
Susceptible d'amour ce qu'elle veut qu'on aime;
Ces difformes obiects qu'elle fait par mespris,
Ne peuuent iamais prendre, & ne sont iamais pris;
A leur grossiere humeur leurs ames obeyssent
Ils suiuent leur iustice, on les hait, ils hayssent,
Sans treuuer toutefois leur destin rigoureux:
Car la loy de l'amour n'est pas faite pour eux.
Les belles passions sont pour les belles ames,
Elles peuuent donner, & receuoir des flammes,
Et seule de ce rang tu veux faire estimer,
Que tu nous peux contraindre à l'amour sans aimer.

ROSELIE.

Vn ouurier peut manquer, & formant vne chose,
Il n'obtient pas tousiours la fin qu'il se propose;
Nature quelquefois peut designer en vain,
Et l'on a veu sortir des monstres de sa main.

ALCANDRE.

Diuin obiect d'amour! esprit plus qu'adorable!
Que priué de tes vœux ie viurois miserable?

LE ROY.

Apres t'auoir fait naistre, elle a beau mediter,
Elle ne sçauroit plus soy-mesme s'imiter.

ROSELIE.

ROSELIE.

Sire, à ces complimens ie demeure muette,
Tous les miroirs ſont faux, ou ie ſuis moins parfaite.

ALCANDRE.

Qu'vn honneſte reſpect à ſa froideur eſt ioint?
Adorable beauté, qui ne t'aimeroit point?

LE ROY.

Voy dans ce cœur ardant les charmes de ta grace,
Et ne t'aſſeure point au rapport d'vne glace;
Car vne fille y voit ſes moindres ornemens,
Elle ſe doit mirer aux cœurs de ſes amans;
Et les voyant bruſler d'vne ardeur exceſſiue,
Croire qu'elle ne cede à nul obiect qui viue.

ROSELIE.

Mais comme les miroirs, ils peuuent eſtre faux;
Et ſouz de beaux crayons nous monſtrer nos deffaux;
Tel dira bien ſouuent qu'vn bel œil le conſume,
Qui n'eut iamais d'amour, & flatte par couſtume.

ALCANDRE.

Agreable combat, que tu m'es important!
Ciel! qu'ay-ie merité, que tu m'aſſiſtes tant?

LE ROY.

Sans rechercher, mon cœur, ces repliques friuoles,
Tu me peux repartir auecques deux paroles;
Dy, l'amour m'a blessee, & ses traits me sont doux:
Mais ils me sont venus d'vn autre obiect que vous;
Dy que tu n'aime pas d'vne façon commune,
Et que tu ne veux rien donner à la fortune;
Qu'il te faut meriter afin de t'acquerir;
Que tu veux qu'on te blesse auant que de guerir.
Bannis de tes discours cette friuole crainte,
I'abhorreray vn bien qui vient de la contrainte,
Te parlant du brasier que tu ressens si peu,
Ce n'est pas en vn fort que ie porte le feu;
Ie n'ay pas resolu d'embraser vne ville,
On n'agit pas ainsi dans l'esprit d'vne fille;
Pour la brusler d'vn feu si plaisant & si beau,
Il faut qu'elle y consente, & tienne le flambeau:
Mais ie prolonge trop vn discours qui te gesne;
Adieu, songe à serrer ou desnoüer ma chaisne,
Estime, cependant, que tous mes fœux sont saincts,
Et que c'est à l'Hymen que tendent mes desseins.

Il s'en va.

ALCANDRE à Roselie.

Voila vous assaillir de ses plus fortes armes,
Vous proposant l'Hymen, vn Sceptre a bien des char-
mes:

Voila bien dequoy mettre vn esprit en soucy,
L'amour est bien puissant, mais la fortune aussi;
Mon frere a reconnu le naturel des femmes;
Il sçait par quel moyen on peut toucher leurs ames:
Madame, c'est beaucoup que d'espouser vn Roy,
Et que de voir vn monde obeïr à sa loy.

ROSELIE.

Ne presiday-ie plus à vostre ame asseruie,
Dieux! par quel accident,
Estes vous deuenu, chere ame de ma vie,
De son riual son confident?

ALCANDRE.

Et par quel accident l'esclat qui l'enuironne,
Ne peut-il vous toucher,
Si l'amour vous peut faire haïr vne Couronne,
Il est vn dangereux archer.

ROSELIE.

Ha! ne me laissez point en cette crainte extréme,
Ne songeons point au Roy;
Le dessein qui vous fait parler contre vous mesme
Me feroit armer contre moy;

ALCANDRE.

Il a pris vostre cœur, il y met son image,
La mienne en doit sortir,

Et ie vous l'aime mieux conſeiller par courage,
Qu'auecques honte y conſentir.

ROSELIE.

Ha Dieux! I'entens ces mots de la bouche d'Alcandre,
Il ſoupçonne ma foy;
Cruel, donne ce fer, ma main te veut apprendre,
Si mon cœur aime rien que toy.

ALCANDRE.

Que cette feinte, ô Dieux! rend mon ame contente,
Et m'oſte de ſoucy;
Ie t'aime, ie t'adore, & ſi tu vis conſtante,
Croy que ie vy conſtant auſſi.

Il continuë:

Les aimables ſouſpirs, les agreables larmes!
Que i'aime à t'affliger, que i'y trouue de charmes,
Alors que ie t'eſpreuue en vn ſi digne point,
Tu me faſcherois bien de ne te faſcher point.

ROSELIE.

Si mes iours durent trop, ſi tu veux m'oſter l'ame;
Cruel, ſoupçonne moy d'auoir changé de flame,
Pour plaire à ton deſir, ce bras me ſuffira,
Il punira ton crime, & me iuſtifiera.

ALCANDRE.

Tu m'offenses, mon cœur, ie te croy si fidelle,
Qu'on ne peut l'estre plus, que tu n'es pas plus belle.

ROSELIE.

Me voyant si rebelle aux passions du Roy,
Tu peux bien là dessus t'asseurer de ma foy.

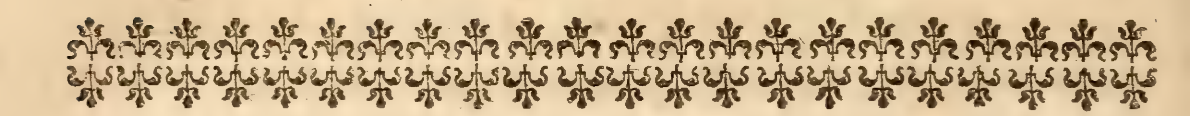
ALCANDRE.

Si ie voyois, mon cœur, reuiure sur la terre,
Les maistresses du Dieu qui lance le tonnerre,
Et faire à tout le monde adorer leurs appas,
Leurs charmes les plus doux ne me toucheroient pas.
Quoy que le sort m'offrist sur la terre ou sur l'onde,
Ie prefere tes yeux à l'Empire du monde.
Ne cedons point, mon ame, à ces fausses clartez,
Nostre flame est reelle, & ce sont vanitez;
Ce qui n'est pas encore, vn instant le peut faire,
Il nous peut esleuer au Throsne de mon frere;
L'or peut ceindre nos fronts suiuant l'ordre des ans:
Mais ne souhaittons point des fardeaux si pesans,
Pourueu qu'à mon ardeur ta paßion responde,
Ie suis Roy, ie suis Dieu, ie suis maistre du monde.

ROSELIE.

S'il te souuient tousiours des vœux que tu me fais,
Croy que nos paßions auront de beaux effects,

Pourueu que ton ardeur à la mienne responde,
Ie suis Reine, Deesse, & maistresse du monde.



SCENE II.

En Dalmatie.

ARTEMISE Reine. PARIS, Seruiteurs.

LA REINE.


Epuis nostre depart de ce bord estranger,
De ce bord où preside vn esprit si leger,
Nous auons veu dix fois sur le riuage More,
Et rougir & paslir le beau teint de l'Aurore;
Et mon front seulement est peint d'vne couleur
Qui ne s'effacera qu'auecques ma douleur;
Que n'ay-ie desia faict en l'ardeur qui m'enflame,
A ce perfide Roy vomir le sang & l'ame;
Ma main, ma propre main luy percera le flanc;
Ie mangeray son cœur, & ie boiray son sang.
Et lors que des païs de ce lasche Monarque,
I'auray fait vn desert, sans nom & sans remarque,

Quand on aura paué tous les chemins de corps,
Qu'on nommera ces lieux la prouince des morts,
Mes bras seront lassez, ma douleur soulagee,
I'auray puny le traistre, & ie seray vangee.
Mais ie n'attends Paris, ce bon-heur que de toy,
Que ie feray dans peu mon espoux & mon Roy:

PARIS.

Il n'est si glorieux en la celeste bande
Qui ne fist vanité d'vne faueur si grande,
Et ie n'ay point en moy les rares qualitez
Qui meritent le bien que vous me souhaittez.
Ie ne puis conceuoir vne faueur pareille,
Sans que mon iugement démente mon oreille,
Et songeant seulement à vostre intention,
Ie croy representer la fable d'Ixion;

ARGANT.

Quelle humeur frenetique égale sa folie?
Ce mal-heur nous prouient de ceste Roselie.
Dieux! est-il insensible à ce rare bon-heur,
Comme i'ay plus d'esprit, que n'ay-ie autant d'honneur?

LA REINE.

Paris exerce ailleurs ceste bouche eloquente,
Tu n'as pas à fleschir vne orgueilleuse amante;
Ie te croy sans pareil entre les plus parfaits:
Que tu le sois ou non, c'est assez tu me plais.

PARIS.

Le peu que i'ay de bon ie le veux reconnoistre,
Seulement pour loüer vos sentimens de l'estre;
Mais combien verriez vous de Princes disposez
A receuoir l'honneur que vous me proposez,
Qui propres de Nature au fais d'vne Couronne,
Meritent mieux que moy ce que le sort me donne.

LA REINE.

Mais ie veux par mon chois t'esleuer à ce point:

PARIS.

Madame, i'obeys, & ne replique point.

ARGANT.

Vrayment c'est faire vn coup de grande obeyssance,
Qu'accepter en ces lieux vne entiere puissance;
Ie ne demanderois que d'obeïr ainsi,
Ce poinct là suffiroit à borner mon soucy.

PARIS.

Apres ceste faueur qui n'a point de seconde,
Ie feray des ialoux de tous les Rois du monde;
Cét espoir seulement rend tous mes vœus contens:
Mais il faut differer ce bon-heur pour vn temps;
Ie dois reuoir mon Prince auant ce mariage;
Ie luy dois le recit de cét heureux voyage,

Iugez des trahisons qu'il pourroit conceuoir,
Si ie ne m'acquittois de ce dernier deuoir.

LA REINE.

Pour vn sujet pareil, iamais on ne recule,
Le tiltre de loyal est icy ridicule,
Et tu ne deusses plus regarder de cét œil
Vn Roy de qui ton bras doit creuser le cercueil;
Connois-tu bien le temps, la femme, & la fortune;
Sçais-tu la qualité qui leur est si commune,
Ne prenant aux cheueux ces obiects inconstans,
Possible perdras tu, fortune, femme & temps.

Elle s'en va en cholere.

ARGANT.

Quoy vous n'acceptez pas ce qu'elle vous presente?
Monsieur, vne Couronne est-elle si pesante?
Ie m'offre à soustenir la moitié de ce fais,
Ou s'il ne vous suffit de l'offre que ie fais,
Ie la porteray seul, i'accepte cette peine,
Vous n'aurez qu'à cueillir les faueurs de la Reine.

PARIS.

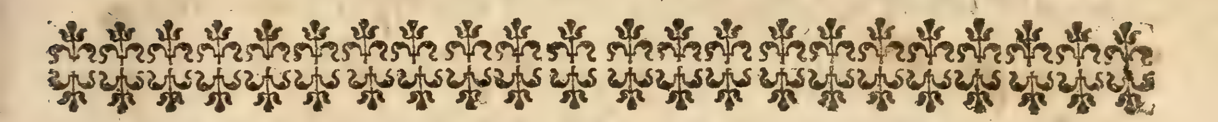
Ha! qu'elle peseroit sur ton cerueau leger;
Tu connois mal vn bien dont tu crois bien iuger;
Peu sçauent ce qu'on souffre à regir vn Empire,
Et c'est pourtant vn but où tout le monde aspire.

Quand nous voyons du port des nauires flottans,
Plains de riches butins, & caressez du temps,
Chacun est enuieux du bon-heur de leur maistre,
Et des premiers, Argant, souhaitteroit de l'estre:
Mais quand le vent combat contre les matelots,
Qu'il leur faut applanir des montagnes de flots,
Que l'orage fait naistre vne nuict sans estoilles,
Fend le flanc des vaisseaux, & déchire les voiles;
Il faut estre aßisté par vn puissant demon,
Pour ne se fascher pas d'auoir pris le timon.
Nous enuions les Rois: mais connoissant leur vie,
Nous sçaurions bien souuent qu'ils nous portent enuie,
Beaucoup euiteroient ce qu'ils ont desiré.
Le destin mediocre est le plus asseuré;
Establissant mon throsne au sein de Roselie,
Ie m'exempte de soings & de melancholie;
Et ie ne puis auoir de si cuisans soucis
Que ses moindres faueurs ne rendent adoucis.
Partons, sans differer, ie me sens tout de flame
Ie meurs que ie ne voy cét obiect de mon ame.

ARGANT.

Et moy ie meurs aussi: mais de regret de voir
Les biens & les honneurs sur nos testes pleuuoir,
Et que vous n'ayez pas le iugement de prendre
Ce qui tombe en vos mains, si vous les voulez tendre;

Comment se resoudra mon esprit furieux!
Ie me croyois desia Chancelier de ces lieux.



SCENE III.

En Hongrie.

LE ROY, LYSANOR.

LE ROY.



Voy! mon frere a flesch y cette beauté cruelle,
Amour les fait brusler d'vne ardeur mutuelle?
Où peux-tu Lysanor, fonder ce iugement?
Car s'ils traictent l'amour, c'est bien secrettement.

LISANOR.

Sire, en l'extréme point où leur flame est venuë,
Il est bien mal-aisé qu'elle ne soit connuë,
Il faut bien se contraindre en ceste passion,
Et sçauoir bien vser de la discretion.
Cét art auec l'amour rarement se rencontre,
Souuent le trop grand soin de la cacher la monstre;

N'oser ouurir les yeux, retenir trop sa voix,
Si l'on parle d'amour, médire de ses loix,
Feindre deuant le monde vne froideur extréme,
Pensant tromper autruy, c'est se tromper soy méme;
Depuis qu'on est si froid, & qu'on parle si peu,
Dés lors ie croy qu'on aime, & qu'on est tout de feu;
Aussi voyant qu'Alcandre vsoit de cette feinte,
Ie conçeus aisément qu'il auoit l'ame atteinte:
I'ay leu dedans ses yeux, i'ay ses pas espiez;
Enfin i'ay veu les nœuds dont ses bras sont liez:
Ce Prince rend hommage aux yeux de Roselie,
C'est l'vnique sujet de sa melancholie;
Mille fois qu'ils ont creu se parler sans tesmoins,
Ma curiosité m'a fait trahir leurs soings;
I'escoutois en faueur d'vne tapisserie
Tout ce que leur dictoit leur douce resuerie:
Ie croy qu'ils brusleront d'vn brasier eternel,
Ils en ont fait cent fois vn serment solemnel;
Et vous auriez plustost vne roche ébranlee,
Que leur fidelité pût estre violee.

LE ROY.

Lisanor, c'est beaucoup de connoistre le mal,
I'y puis remedier, éloignant ce riual;
Ou si ma garison ne vient de ce remede,
Il faudra qu'à la fin la violence m'aide;
Ma raison m'abandonne, & iamais vn amant
N'a souffert sans mourir vn semblable tourment.

MESSAGER.

Sire, nous auons ſçeu qu'vne Reine animee,
Prepare contre vous vne puiſſante armee;
On dit que ſon affront a ce mal-heur produit,
Toute noſtre frontiere eſt pleine de ce bruit,
Et nous n'eſperons pas ſurmonter cét orage,
Si voſtre Maieſté n'arme contre ſa rage.

LE ROY.

Ie propoſois deſia de pouruoir là deſſus,
Et ie ne treuue point mes ſentimens deçeus;
Ie me figurois bien, rompant ce mariage
Qu'elle s'alloit armer pour vn ſecond voyage:
Mais ſi le Ciel permet ce que i'ay proietté,
I'ay dequoy retenir ſon animoſité,
Et dequoy m'acquerir le bon-heur que i'eſpere,
Eſloignant de ces lieux l'autheur de ma miſere.
Allez querir Alcandre: Lyſan entre le meſ ger s'e va.

Il continuë, eſtant ſeul.

heureuſe inuention!
Dernier, & ſeul eſpoir de mon affection!
Par toy ie fléchiray cette belle inhumaine,
Elle ſera ſenſible à l'excés de ma peine;
Elle ne pourra plus ſerrer que mes liens;
Elle n'aura plus d'yeux à ſecher que les miens:

Depuis qu'on a perdu l'obiect de ses pensees,
Les inclinations sont bien tost effacees ,
Et le temps estouffant les regrets plus cuisants,
Nous a bien tost rangez souz les obiects presens;
Quelque apprehension que l'Hyuer face naistre,
On s'y resout pourtant quand l'Esté cesse d'estre;
Quand elle n'aura plus à respondre qu'à moy,
Alcandre viêt auec Lysanor. *I'auray plus de moyen; Mais il vient , ie le voy.*

Il continuë.

Vous venez partager vne affaire importante,
Où vos contentemens passeront vostre attente;
La Couronne d'Hymen va ceindre vostre front,
Mille petits amours en Cythere la font,
Et celle de Monarque en Dalmatie est preste
De vous donner ce titre, & d'orner vostre teste.
La Reine veut vanger l'affront qu'elle a receu :
Mais i'ay contre ce mal vn remede conçeu;
Vous pouuez de ses mains faire tomber les armes,
Asseurer mon repos, & iouïr de ses charmes:
Il faut vous disposer à voir sa Maiesté,
Pour reparer l'Hymen que i'auois proietté;
Dire que ne pouuant à mes vœus satisfaire,
Pour des raisons d'Estat, & que nous deuons taire.
En vous, ie croy moy-mesme accepter cét honneur,
Si nous deuons encor esperer ce bon-heur,
I'enuerray de mes gens disposer son courage,
A ne pas reietter cét heureux mariage;

Icy, pour m'asseurer de vostre affection,
Respondez seulement par l'execution.

ALCANDRE.

Monsieur,

LE ROY.

que seruiront ces repliques friuoles,
On peint l'obeïssance aueugle & sans paroles,
Contre ceux que i'ay pris, tout autre aduis est vain.

ALCANDRE.

Au moins, qu'en ce depart ie baise vostre main,
Apres esperez tout de l'entiere puissance
Que vous donnent sur moy le Sceptre & la naissance.

LE ROY.

Ouy, la voila ma main; mais pour vous aduertir
Que c'est par ce costé que vous deuez partir.

Il s'en va.

ALCANDRE seul, auec Oger son valet.

O mort! dernier recours d'vn esprit miserable,
Si iamais vn mortel t'esprouua fauorable;
Si iamais ton secours a guery des amans,
Ie t'implore Deesse, allege mes tourmens;
N'attaque point ces cœurs que flatte la fortune,
Et que l'vnique peur de tes dards importune,

Ces amans qui plongez en des mers de plaisirs,
Possedent tant de biens, qu'ils manquent de desirs;
Pour euiter les noms d'iniuste & de barbare,
Ne les trauerse point en vn bon-heur si rare:
Vien me soustraire aux coups d'vn sort iniurieux,
Ie ne te donneray que des noms glorieux:
Viens aueugle Deesse, en finissant ma peine,
Oüir les qualitez de propice & d'humaine.

OGER.

Partons, ie treuueray dans mes inuentions
Dequoy frustrer le Roy de ses pretensions;
Estouffez seulement cette melancholie,
Roselie paroist. *Et croyez que ie puis: Mais voicy Roselie.*

ALCANDRE.

Partagez les douleurs de mon esprit confus,
Bel Astre de mes iours, vous ne me luirez plus;
Quelque demon ialoux a descouuert nos flames,
On separe nos corps, pour separer nos ames;
Mais on espere en vain d'obtenir cét effect,
On n'ébranlera point le dessein que i'ay fait:
Qu'auec tous ses efforts la fortune me braue;
Ie ne changeray point, ie mourray vostre esclaue.

ROSELIE.

Mon cœur, rends là dessus mon esprit esclaircy!
Pourquoy me laisses tu si long temps en soucy?

ALCANDRE.

Las! sans vous affliger vous puis-ie oster de peine?
Le Roy me sacrifie au courroux d'vne Reine;
Il veut pour appaiser son animosité
Que i'aille posseder ce qu'il a rebuté:
Il faut sans differer me rendre en Dalmatie;
Estes vous là dessus maintenant esclaircie.

ROSELIE.

Les effects sont en fin conformes à ma peur,
Ie n'attendois pas mieux de sa ialouse humeur.
Parts; Adieu, laisse moy, mal-gré sa tyrannie,
Tu verras en mon sexe vne force infinie;
Puissay-ie estre l'horreur des hommes & des Dieux,
Si ie le voy iamais que d'vn œil furieux.
Toy, ioüis en repos des faueurs de la Reine,
Contente ce riual, n'irrite point sa haine;
Prenant le nom de Roy, souuiens toy seulement
D'auoir pris autre-fois celuy de mon amant;
Et quelques nouueaux nœuds dont ta main soit liee,
Fais que ie ne sois pas tout à fait oubliee.

Adieu, separons nous, modere tes douleurs,
Et ne me reduy point à la honte des pleurs.

ALCANDRE, luy tenant la main.

Mon cœur, on nous separe, & ie puis viure encore,
Reine de mes desirs, seul obiect que i'adore.

Elle s'en veut aller.

Escoute, mon soucy, les sermens que ie fais,
Entens ce mot encore, & ne m'entens iamais:
Ie iure par la main qui lance le tonnerre,
Qui soustient le Soleil, & qui forma la terre;
Par nostre affection, par nos vœus innocens,
Et par le doux esclat de tes Astres naissans,
Que ie parts sans dessein de posseder la Reine,
Que ce Tyran m'enioint vne inutile peine.
Esperons, mon soucy, conserue ton amour:
Adieu; qu'en te perdant, ne perds-ie aussi le iour?



ACTE QVATRIESME.

SCENE PREMIERE.

LE ROY, PARIS, ARGANT.

LE ROY.


Velque orage si grand, dont elle nous menace,
I'enuoye vn Alcion conseruer la bonace.
Mon frere, en l'espousant, calmera ses transports;
Mais encore, que dit-elle en des accés si forts?

PARIS.

Sire, imaginez vous tout ce que fait la rage,
Quand elle est absoluë en vn ieune courage;
Les desseins qu'elle cause en de hautains esprits,
Et combien vne femme est sensible au mespris:
Il n'est mal si fascheux qu'vn bon esprit n'endure,
La femme peut souffrir la plus cruelle iniure,

Perdre ſa liberté, voir piller ſes threſors,
Aualer de la flame, endurer mille morts;
Mais depuis qu'vne fois elle croit eſtre belle,
Elle ne peut ſouffrir le meſpris qu'on fait d'elle;
Le temps & la raiſon ſont alors ſuperflus,
Cét affront eſt celuy qui la touche le plus;
Auſsi la Reine meurt, enrage, deſeſpere,
Le temps qu'on croit tout vaincre, augmente ſa cholere,
Elle renuerſeroit, & la terre & les Cieux,
Afin de ſoulager ſon eſprit furieux.

LE ROY.

Croy que de quelque ardeur qu'elle ſoit embrazee,
Mon frere aura bien toſt ſa cholere appaiſee,
Que le voyant pourueu de ſi charmans appas,
Vn pareil changement ne luy deſplaira pas.



SCENE II.

En Dalmatie.

ALCANDRE, & autres seruiteurs, OGIER en habits de Prince.

OGIER.



ET bien, trouuez vous pas mon esprit adorable?
Ce moyen sera-t'il à vos vœus fauorable?
La Reine aura l'amour bien auant dans le sein,
Si ceste inuention n'altere son dessein;
Ie priserois beaucoup, & ma voix & ma mine,
Si i'en pouuois toucher ceste beauté diuine.

ALCANDRE.

Quoy? n'estime tu pas auoir de doux attraits?
Est-il quelque beauté qui ne cede à leurs traits?
Croy que le plus parfaict n'a rien de beau qui vaille,
Cét agreable port, & cette heureuse taille:
S'il est certain qu'Orphee ait attiré les bois,
Ces arbres vont danser aux accens de ta voix,

N'approche pas ſi prés de leurs eſcorces tendres,
Les flames de tes yeux les reduiroient en cendres.
Qu'en ces lieux eſtrangers tu vas bleſſer de cœurs!
Il faudra que tout cede à tes charmes vainqueurs;
Tu vas faire bruſler toute la Dalmatie:
Mais ſi l'on t'enleuoit, cette peur me ſoucie.

OGIER.

Dieux! ſi l'on m'enleuoit: ô le ſoucy plaiſant!
Qui ſe voudroit charger d'vn fardeau ſi peſant?

ALCANDRE.

Ogier, lors que l'amour trouue vn eſprit ſenſible,
Ce Dieu luy rend leger le faiz le plus penible,
Et voulant acquerir vn obiect ſi charmant,
Nous ne conſiderons ny danger ny tourment.

OGIER.

Il eſt vray que mon corps a des charmes eſtranges,
Et que toute la Cour me donne des loüanges,
On admire mon port, ſi plein de Maieſté,
Peu d'enfans de mon aage ont ſi bien profité:
Pour moy, ie priſe peu tous ces petits Narciſſes,
Dont le fard & le feu ſont tous les exercices:
Le Ciel en les formant fit de foibles efforts,
Ce corps ſeul qu'il m'a faict vaut quatre de leurs corps.

Mais que feray-ie donc possedant tant de charmes?
La Reine en sera prise, elle rendra les armes;
Aura pour mon sujet beaucoup de passion:
Et ce n'est pas le but de nostre inuention;
Au lieu que nous voulons emplir son cœur de glace,
Ie l'empliray de feux si ie tiens vostre place,
Elle agreera l'Hymen qu'a le Roy proietté,
Et vous auez dessein d'en estre reietté.

ALCANDRE.

Cache ces qualitez, qu'en ton ame on admire,
Par là nous obtiendrons l'effect que ie desire;
Ne luy tesmoigne pas vn esprit si charmant,
Et fay luy dés l'abord vn mauuais compliment,
Tasche à ne pas monstrer vne humeur si polie,
Feints de tenir beaucoup de la melancholie;
Employe à sembler fol, ta sagesse & ton soing,
C'est estre sage Ogier, qu'estre fol au besoing:
Mais que tu feras mal vne semblable feinte!
Et que ton naturel souffrira de contrainte!

OGIER.

O ie n'en doute plus, ie voy trop clairement
Qu'il me tient ces propos contre son sentiment;
Ne craignez point, Monsieur, cette loüange est vaine,
Ie sçay faire le fol auecques peu de peine;
Il ne faut point beaucoup contraindre mon esprit:
Car c'est vne leçon que nature m'apprit.

ALCANDRE.

Si contre mon riual tu m'obtiens la victoire,
Ie tiendray toute chose au dessous de ta gloire,
Et verray par mespris toute l'Antiquité,
Quelque si sage esprit qu'elle nous ait vanté.
Fay si bien, cher Ogier, qu'elle nous congedie;
C'est de toy que dépend toute la Comedie.
Mais voicy Lysimant, i'attendois ton retour;
Lysimãt vient. *Et bien, que dit la Reine, irons nous à la Cour.*

LYSIMANT.

Elle tesmoigne d'estre à vos vœus fauorable,
Et receuoir de vous vn bien incomparable;
On vous attend, Monsieur, auecques paßion,
Elle a fait preparer vostre reception.

OGIER, à Lysimant.

As-tu perdu le sens dedans ceste prouince?
Ne me cognois-tu pas en ces habits de Prince?
Adresse moy ta voix, sans me regarder tant;
C'est moy qui suis Alcandre, & que la Reine attend;
Que la gloire est occulte en ce siecle où nous sommes?
Ce maraut prend pour moy l'vn de mes Gentils-hommes:
Ie dois à son offense vn supplice infiny:
Mais estant ignorant il est assez puny.

ALCANDRE.

Tu vois d'vn œil ſurpris ce changement des choſes,
N'accuſe que l'amour de ces metamorphoſes.

OGIER.

Nous ennuyons la Reine, allons voir ſes appas,
Qu'on ne diſcoure plus, & qu'on ſuiue mes pas.



SCENE III.

LA REINE, Vn Conſeiller, FLORINEE.

LA REINE.



E ſort, pour m'appaiſer alentit ſa cholere;
Ce Tyran deſormais eſt las de me deſplaire;
Mon eſprit irrité doit eſtre ſatisfaict,
Et ie dois receuoir les offres qu'on me faict.
S'il eſt vray que ce Prince ait des charmes ſi rares,
Qu'il donne de l'amour aux cœurs les plus barbares,
Et que le Roy ſon frere ait des traicts moins puiſſans,
Ie ne puis reſiſter à ſes vœus innocens.

Le Roy mesme ayant ioint à sa grace infinie
Le Sceptre glorieux de la Trans-Syluanie.
Dieux ! comme la cholere abaissoit ma grandeur,
Quand ie m'offrois pour femme à son Ambassadeur !
Qu'il a sçeu mal iuger de cét honneur insigne,
Et que le refusant il en parut indigne?

CONSEILLER.

Madame, on suit l'instinct qu'on a receu des Cieux,
Luy seul rend nostre sort, ou vil, ou glorieux,
Quand vn mortel est né pour regir vn Empire,
Son inclination vers cét obiect aspire;
Il viole souuent pour suiure ses desseins,
Et les humaines loix, & les droits les plus saincts;
D'autres souhaitent peu ces grandeurs souueraines:
Car ils ne sont pas nés pour en tenir les resnes;
Ils ne sont point touchez de ceste ambition,
Vn mediocre sort borne leur passion.
Alcandre. Ogier, & le reste entrent. *Mais ce grand Prince arriue : Agreable iournee !*
De toy depend tout l'heur de nostre destinee.



SCENE IV.

LA REINE, LE CONSEILLER, FLORINEE, SERVITEVRS, OGIER, ALCANDRE, LYSIMANT.

OGIER. Galimathias.

GLoire de l'Vniuers, miracle de ces lieux,
Qui meritez vn rang entre les demy-Dieux;
Diuin obiect des cœurs, adorable homicide!
Plus sage que Nestor, plus vaillante qu'Alcide,
Tout cede à vostre bras, & iamais les mortels
Ne dresserent aux Dieux de si dignes autels.

LA REINE.

Ie demeure muette, & ne le puis entendre,
A qui dois-ie parler? qui de vous est Alcandre?

OGIER.

Que les rares vertus esbloüissent les sens?
Elle ressent l'effect de mes charmes puissans;
Ses yeux sont esbloüis: Mais tirez moy de peine;
A qui dois-ie parler? qui de vous est la Reine?

LA REINE.

Les gens que vous voyez dépendent de ma loy.

OGIER.

Et ceux-cy n'ont point veu d'autre Alcandre que moy;
La fatigue & les ſoings en vn ſi long voyage
Ont peut-eſtre amaigry mon corps & mon viſage:
Ie ſuis d'vn naturel qui s'altere aiſément:
Mais ie reprens auſsi l'embonpoinct promptement;
Le vermeil reuient toſt, comme toſt il s'efface;
Vn repas me rendra la moitié de ma grace.
Puis-ie me declarer à voſtre Maieſté,
Et dire que i'ay faim, ſans inciuilité,
La fatigue des champs m'a preſque oſté l'haleine,
Du vin me plairoit fort, excuſez Grande Reine.

FLORINEE.

Amant le plus plaiſant, qui reſpire le iour;
La ſoif le preſſe plus que ne fait ſon amour.

LA REINE.

Commandez là dedans qu'on ſerue ſon Alteſſe.

OGIER.

Entrons, obligez moy; Dieux que la faim me preſſe!

CONSEILLER.

Il luy faut preparer de l'aueine & du foing,
C'est dequoy ses pareils ont le plus de besoing.

OGIER en entrant, taste le menton à Florinee deuant la Reine.

Ie veux beaucoup de bien à ceste belle fille ;
Son port est gracieux, & sa taille gentille.

FLORINEE.

Si de son corps au mien on fait comparaison,
I'auoüeray franchement qu'il a quelque raison.

Tous entrent, excepté LA REINE, & ALCANDRE.

LA REINE.

Est-ce-là ce Phœnix, cét obiect de loüanges,
Dont on m'a figuré des merueilles estranges?
Ce miroir de beautez, ce charme des esprits,
Qui sur tous les obiects doit emporter le prix.

ALCANDRE.

Madame, en nos païs sa gloire est sans seconde,
Il a des ornemens prisez de tout le monde,
Et mille obiects d'amour se rangeans sous sa loy,
Preferoient ses vertus aux merites du Roy.

LA REINE.

On a de mauuais yeux de le treuuer aimable.
Et sa seule laideur me semble incomparable:
Le Roy dont tout le monde estime les vertus
En possede bien peu s'il n'en possede plus.

ALCANDRE.

Vos regards amoureux ont vne force exquise,
Autant sur la raison, comme sur la franchise;
S'il n'a fait admirer son esprit en ces lieux,
Blasmez de ce défaut la grace de vos yeux.

LA REINE.

Si contre mes regards son ame est sans deffence,
Que n'ont-ils sur la tienne vne égale puissance?
Et s'ils ont le pouuoir d'oster le iugement,
Comment le puis-ie oüir parler si sainement?

ALCANDRE.

Les discours estouffez me mourroient dans la bouche,
Vous me verriez muet comme l'est vne souche,
Si ie vous regardois d'vn œil de passion;
Si i'osois esperer vostre possession.

LA REINE.

Que ton maistre n'est-il d'vn merite si rare?
Que le Ciel t'est prodigue, & la fortune auare?
Auec sa dignité, que n'a-t'il ta vertu?
Ou que la meritant ne la possedés-tu?



SCENE V.

En Hongrie.

LE ROY, Vn Page.

LE ROY.



Estache ton bandeau, fier Tyran de nos ames;
Pese ma qualité, considere mes flames,
Voy qu'entre tes subiects vn Roy souffre le plus,
Que i'ay cent fois receu la honte d'vn refus;
Esclaue infortuné d'vne de mes subjettes,
I'ay cent fois découuert mes passions discrettes;
I'ay poussé des souspirs, i'ay languy, i'ay pleuré;
I'ay ses yeux inhumains à genoux adoré,

Et ie treuue tousiours son cœur inexorable :
N'es-tu pas satisfaict, tyran impitoyable !
Si tu n'as resolu de me priuer du iour,
Change bien tost cruel, sa haine ou mon amour ;
Apres auoir poussé tant d'inutiles plaintes,
Ie tente vne autre voye, & i'ay recours aux feintes ;
Ie sçay qu'Alcandre seul rend mon sort mal-heureux,
Et qu'autant qu'elle l'aime, il en est amoureux.
S'ils s'aimoient vn peu moins, deux lettres supposees
Rendroient facilement leurs ames diuisees,
L'vn l'autre se croyans sous l'Hymen asseruis,
Ie verrois mes desseins d'vn doux effect suiuis :
Quoy qu'il doiue arriuer, ie sonde ceste voye,
Alcandre aura dans peu la lettre que i'enuoye,
Il reste de porter à cét obiect charmant,
Celle-cy que ie viens de tracer fraischement ;
L'ingrate, la iugeant de la main de mon frere,
Croira que son Hymen ne se peut plus distraire ;
Qu'elle doit estouffer des inutiles feux,
Et se monstrer en fin plus sensible à mes vœux.
Comme luy, receuant l'autre escrit qu'on y porte,
Et croyant qu'il vient d'elle, & que sa flamme est morte,
Que le nœud de l'Hymen l'a soubmis à mon sort,
Oublira ses appas qu'il a cheris si fort.
Cours, porte ceste lettre à ceste ame cruelle,
Et feints d'estre enuoyé de mon frere vers elle ;

Iure de l'auoir veu ſous ce ioug ſe ranger,
Et ſondé ſi ſon cœur ne pourra point changer.

Le Page prend la lettre, & va trouuer Roſelie.



SCENE VI.

PARIS, ARGANT.

PARIS.



Rgant, quelle infortune à la mienne eſt pareille?
Le Roy veut eſpouſer ceſte ieune merueille,
Prés de la Reine auſſi tout eſpoir m'eſt oſté,
Alcandre va ioüir de ſa rare beauté.

ARGANT.

Ie ſuis aiſe de voir voſtre eſperance vaine;
Ie veux perdre le iour ſi ie plains voſtre peine,
Le ſort vous fait encor vn traictement trop doux,
Et iamais le mal-heur ne fut mieux deu qu'à vous;
Ha! que vous ſçauez mal cognoiſtre la fortune,
Son humeur d'obliger n'eſt pas trop importune,

Ce qu'elle offre vne fois, elle ne l'offre plus,

Roſelie vient. *Elle n'a point deux fois la honte d'vn refus.*

PARIS.

Ie voy les yeux vainqueurs qui m'ont l'ame rauie.

ROSELIE, penſant eſtre ſeule.

Quel deſaſtre ne cede à celuy de ma vie?
Alcandre, aimable obiect, tu n'es plus en ces lieux,
Et la lumiere encore eſt permiſe à mes yeux.
Helas! que me ſert-il d'en conſeruer l'vſage?
Puis-ie eſperer encore de reuoir ton viſage?

PARIS l'abordant.

L'amour, chere beauté, vous fait reſuer ainſi:

ROSELIE.

Ouy, mais ce n'eſt pas vous qui cauſez ce ſoucy.

PARIS.

Ie ſuis bien deliuré d'vne croyance telle,
Le Roy vous promettant vne amour immortelle;
Il eſt vray qu'autre fois ne vous pouuant toucher,
Ie m'eſtonnois qu'amour fuſt ſi mauuais archer;
Ie croyois iuſtement vous blaſmer d'iniuſtice,
Quand ie vous faiſois ſeul des offres de ſeruice:
Mais depuis que le Roy s'eſt chargé de vos fers,
Qu'à l'autel où ie prie il a ſes vœux offerts,

Ie ſuis reduit au point de ſouffrir ſans me plaindre,
Sa ſeule qualité m'oblige à me contraindre:
Mon eſprit toutefois ne ſe peut dégager,
I'ay pour vous vne amour que ie ne puis changer;
Et ie ne veux pour prix de ma perſeuerance
Que la gloire d'aimer ſans aucune eſperance,
D'auoir eſté vaincu de vos diuins attraits,
Et de faire admirer le pouuoir de leurs traits.

ROSELIE.

Combien que ie vous plaigne en ceſte ardeur ſi forte,
Vous m'obligez pourtant de viure de la ſorte;
Et pour me teſmoigner que vous m'aimez ainſi,
Monſieur, laiſſez moy ſeule entretenir icy.

Il s'en va.

ARGANT s'en allant.

O des ſots amoureux l'agreable modele!
Le voila bien payé d'vne amour ſi fidele.

ROSELIE ſeule.

Ha! que ne peux-tu voir cher obiect de mes vœux?
Auec quelles froideurs ie me ris de leurs feux;
Qu'icy tu receurois vne preuue aſſeuree,
De l'eſtroite amitié que nous auons iuree!

Le Page entre. *Tu verrois que le Roy : Mais que veut celuy-cy.*

Le Page luy donnant la lettre.

Vous le sçauez, Madame, & qui m'enuoye icy,
Consultez ce papier.

ROSELIE lit la lettre.

Contenu de la Lettre.

N'aimez plus vn ingrat, diuine Roselie,
Qui ne sçauroit briser la chaine qui le lie,
Vn qui n'est plus à vous, vn qui n'est plus à soy,
Qui cueille des plaisirs en la couche d'vn autre,
Et qui tienne vne loy
Plus forte que la vostre.

Le Ciel s'est offensé qu'vn Monarque souspire
Il veut que vos baisers allegent son martyre,
Mon exemple a desia dégagé vostre foy,
Et la necessité qui me donne à la Reine,
Elle vous donne au Roy,
Mettez fin à sa peine.

ALCANDRE.

Elle continuë, ayant leu.

Il deuoit bien cherir des charmes si puissans ;
Adieu ; tesmoignez luy l'aise que i'en ressens.

Il s'en va.

Elle continuë estant seule.

O le siecle diuin! que le siecle où nous sommes:
O la rare vertu que la vertu des hommes!
Que ie dois de loüange à sa fidelité?
Qu'elle a paru puissante en la necessité?

Elle deschire la lettre.

Papier, qu'il a noircy de sa main, l'infidele,
Où i'apprens de mes maux la funeste nouuelle
Dois tu paroistre entier deuant mes yeux confus?
Toy qui viens m'annoncer, que sa foy ne l'est plus?
Papier, cent fois maudit, secretaire d'vn traistre!
Ha! que ne puis-ie ainsi disposer de ton maistre?
Que ne m'est-il permis, apres ce que ie voy,
De faire de son cœur ce que ie fais de toy?
Ie cede à ces transports, & la voix m'est rauie;
Helas! que puissent-ils m'oster aussi la vie? S'en allant.



SCENE VII.

En Dalmatie.

ALCANDRE, OGIER, MESSAGER.

Autres seruiteurs.

ALCANDRE.



Les cuisans mal-heurs dont mes iours sont comblez !
Dis-tu qu'ils sont desia sous l'Hymen assemblez ?

MESSAGER.

Ie fus present moy-mesme à la ceremonie,
I'ay veu de ces amans l'allegresse infinie,
D'vn agreable traict leurs esprits sont blessez,
Leurs regards mutuels me l'apprirent assez,
Chacun benit leurs feux, & leur rendit hommage:
Mais ce papier, Monsieur, vous dira dauantage.

ALCANDRE ouure la lettre & lit:

Contenu de la lettre.

Partagez ma bonne fortune,
Mon frere, Roselie a finy ses mespris,
Vn heureux mariage assemble nos esprits,
Et la rigueur du sort ne m'est plus importune.

Vous possedez bien tost la Reine:
Caressons à l'enuy ces obiects de nos vœux,
Et ne songeons qu'à prendre vne agreable peine,
A qui se donnera le premier des neueux.

FERNAND.

ALCANDRE continuë.

Et puis, asseurons nous en leur sexe perfide,
Ou si visiblement l'inconstance preside,
Croyons que leurs discours ouurent leurs sentimens;
Esperons en leur foy, reuerons leurs sermens.
Helas! que ma croyance estoit mal asseuree,
Quelque fidelité que nous eussions iuree,
Que i'auois mal fondé mon espoir innocent?
Que son esprit est foible, & qu'vn Sceptre est puissant?
La femme prise peu le titre de constante,
Lors que celuy de Reine est l'appas qui la tente.
Donc, ce cruel tyran de mes affections,
Mesure ses plaisirs à mes intentions!
Il possede mon bien, il gouste mes delices,
Il cueille, l'inhumain, le fruit de mes seruices!

Ce qu'Amour me donnoit, le Pouuoir l'a faict sien;
Il obtient toute chose, & ie n'espere rien:
Mais que me sert, helas! cette inutile plainte,
En la fidele ardeur dont mon ame est attainte,
Mal-gré son changement i'adore ses appas;
Le dessein que i'ay fait ne s'alterera pas:
Ie releue d'vn Dieu plus fort que ma cholere;
Ie l'adorois constante, & ie l'aime legere;
Ie l'aimois la voyant, ie l'aime sans la voir;
Ie l'aimois esperant, ie l'aime sans espoir.
Pesant la qualité de l'appas qui la flatte,
Ie pardonne mon mal à cette belle ingrate,
Et ie veux dans ses mains mal-gré tant de froideur,
Confirmer les sermens d'vne fidelle ardeur;
Partons secrettement en ce point deplorable,
Le respect de la Reine est peu considerable:

Il s'en va.

OGIER s'en allant, dit.

Retenez en ces lieux cét esprit irrité:
Dieux! ou ie suis à bout de ma Principauté?
On me craignoit desia sur la terre & sur l'onde;
Ie m'estois proposé de conquerir le monde,
Ie meditois desia mille nouuelles loix:
Mais ie preuoy dans peu la fin de mes exploits.

ACTE



ACTE CINQVIESME.

SCENE PREMIERE.

Dans vne chambre.

ROSELIE, FLORIS Nourrice.

ROSELIE.



Ourquoy me parle tu de l'oublier, ce traistre;
Son exemple, Floris, m'oblige tel de l'estre.

FLORIS.

Il vous iustifiera dans toute cette Cour.

ROSELIE.

Il est vray : mais non pas dedans celle d'amour.
Iamais de nos sermens ce Dieu ne nous dispense,
Ie ne puis imiter vn crime sans offense;

Et les maux que le Ciel prepare à ſon forfait
Ie les meriterois changeant comme il a fait.
Ha! ceſſe d'irriter ma douleur violente,
Souffre qu'il ſoit volage, & que ie ſois conſtante,
Des regrets aſſez forts ont mon cœur aſſailly,
Sans y meſler encor celuy d'auoir failly.

FLORIS.

Mais depuis que l'amour nous oſte l'eſperance,
Oblige-t'il encore à la perſeuerance?

ROSELIE.

Qui penſes tu blaſmer des ennuis que ie ſens?
N'accuſe que l'ingrat qui m'a charmé les ſens;
L'amour n'eſt pas autheur de cette perfidie;
Ce puiſſant Dieu n'a pas ſon ame refroidie;
C'eſt bien m'entretenir de diſcours ſuperflus,
Que de dire qu'amour nous porte à n'aimer plus.

FLORIS.

Quelle fin aura donc vne amour ſi fidelle?

ROSELIE.

Elle n'en aura point puis qu'elle eſt immortelle.

FLORIS.

I'entendois, quel effect?

ROSELIE.

ma ſatisfaction,
Le bien d'auoir ſuiuy mon inclination,
De pouuoir quelque iour confondre ce volage,
Et le faire rougir de ſon peu de courage.
Mais quelles gens Floris, dreſſent icy leurs pas?



SCENE II.

LYSANOR, luy preſentant le baſſin où eſt la Couronne.

Lyſanor entre tenant vn baſſin & vne couronne dedans, auec ſuite de ſeruiteurs.

VOyez chaſte beauté le prix de vos appas,
Si le Roy vous cherit, ſi ſon ame eſt ſans feinte,
Et ſi l'intention qu'il a pour vous eſt ſaincte,
Il vous preſſe par moy d'accepter ce preſent,
Et de flatter d'vn mot ſon martyre cuiſant;
Conſeruez vous, Madame, vn ſi puiſſant Monarque,
Ne l'abandonnez pas au pouuoir de la parque;
Vos froideurs font en luy le plus ſenſible effort
Qui fiſt iamais reſoudre vn amant à la mort.

ROSELIE.

Le Roy m'honore trop, il ſçaura par moy meſme
Comment ie ſuis ſenſible à cét honneur extréme.

Lyſanor mettant le baſſin ſur vne table, dit :

LYSANOR s'en allant.

Madame, vous rendrez ce Prince reſioüy,
Sans autres complimens que le ſeul mot d'oüy.

Ils s'en vont.

FLORIS.

Et bien, refuſez vous vn bon-heur ſi ſenſible,
Conſeruez vous encor vn courage inuincible ?
Et ce dernier aſſaut ne vous peut-il dompter ?
Icy que la victoire eſt tant à redouter,
Icy qu'elle vous oſte vne offre ſi parfaite,
Icy que la Couronne honore la deffaite.
Aimez, aimez ce Prince, allegez ſon ſoucy.

ROSELIE.

Adieu, retire toy, laiſſe moy ſeule icy.

FLORIS s'en allant.

Ne conſiderez point ceſte vaine conſtance,
Madame, vn fol refus traine ſa repentance.

Elle s'en va.

ROSELIE seule, assise, & regardant la Couronne.

Pour qui dois-ie incliner de deux obiects puissans?
Dont l'vn m'oste le cœur, l'autre esbloüit mes sens;
Quel enuieux demon suscite la fortune,
D'offrir à mes regards sa grandeur importune?
Les charmes de l'amour ne suffisoient-ils pas?
Puis-ie de tous les deux accorder les appas?
Amour! Dieux quel abus egale ma folie?
Aimeray-ie tousiours vn ingrat qui m'oublie?
Portons ailleurs l'ardeur de nos vœux superflus:
Mais qu'aimerois-ie, helas! si ie ne l'aime plus.
Sorts par vn tel effort de ce honteux seruage,
La Couronne est le prix de ce coup de courage;
Non, ie prefere Alcandre aux plus rares obiects,
Le Roy de mes desirs vaut mieux que des subiects;
Ie vy plus glorieuse en son obeïssance,
Que si ie possedois vne entiere puissance.
Ouy: mais il a iugé mon destin trop heureux,
Alors qu'il presidoit à mon cœur amoureux,
Du rang de ses subiects l'ingrat m'a separee,
Comme si le seruant i'estois trop honoree;
Et pour l'heur d'obeïr que ie me voy rauir,
Vn Roy plus glorieux m'offre de me seruir;
Contentons ce Monarque, acceptons sa Couronne,
Partageons auec luy l'esclat qui l'enuironne;
Ostons nous pour iamais ce brasier hors du sein,

Alcandre, cét ingrat consent à ce dessein.
Alcandre: helas! ce mot diuertit mon enuie,
Pour ne l'adorer plus, il faut perdre la vie;
Ma resolution ne se peut alterer,
Quelque espoir que luy mesme ait de nous separer.

Elle repousse le bassin.

FLORIS entre, & dit.

Vn Marchand estranger m'a donné cette lettre,
Et ie la viens, Madame, entre vos mains remettre.

ROSELIE receuant la lettre.

Ne le puis-ie pas voir:

FLORIS.

Il est encore icy.

ROSELIE lit le dessus.

O perfide sujet de mon cuisant soucy!

Elle continuë.

La nourrice le va querir. *Priez-le donc d'entrer, ay-ie offensé personne!*
Qui me doiue donner le titre qui m'estonne.

Elle ouure la lettre, & lit.

Contenu de la lettre.

Donc vous m'auez manqué de foy?
Vostre ame s'est renduë,

Et vous donnez au Roy
La faueur qui m'est deuë:
Donc, ô plus rare obiect qui respire le iour,
La fortune a vaincu l'amour.

Tant de trauaux que i'ay soufferts
Et ma longue tristesse.

Là Alcādre entre déguisé en Marchand.

Elle luy rend la lettre sans l'acheuer, & dit,

Tien, ce n'est pas à moy que cét escrit s'adresse.

ALCANDRE la luy rendant.

On m'a chargé pourtant de faire voir ces vers,
Au plus muable obiect qui soit en l'Vniuers;

ROSELIE faisant la faschee.

Et ceste occasion t'oblige à me les rendre?
Impudent, insensé! mais ô Dieux! c'est Alcandre:
Cruel, viens tu combler les mal-heurs de mes iours,
M'apprenant de ta voix tes nouuelles amours!

ALCANDRE.

Ie viens de mon oreille apprendre ma misere,
Ie me viens immoler à vostre humeur legere,
Et faire voir mon sang aux plus perfides yeux,
A qui parut iamais la lumiere des Cieux.

ROSELIE.

C'eſt donc aux tiens, cruel, qu'appartient cette veuë,
Ame, de ſentiment, & de foy deſpourueuë!

ALCANDRE.

Croyez vous excuſer voſtre legereté,
Adiouſtant l'iniuſtice à l'infidelité?
Imaginez, Madame, vne meilleure ruſe,
Mon accuſation eſt vne foible excuſe.

ROSELIE.

Ne te deuons nous point vn eloge immortel?
N'as-tu point merité qu'on te dreſſe vn autel?
Et qui veut deſormais inuoquer la conſtance,
Doit-il point recourir à ta ſeule aßiſtance?

ALCANDRE.

Ie ne prolonge point ce ſubtil entretien,
Ma voix cede à la voſtre, & voſtre cœur au mien;
Ie voudrois vainement combatre de la ſorte,
En fait de diſcourir voſtre ſexe l'emporte,
Et mal-gré ma memoire, & l'eſcrit que i'ay veu,
Vous ne pourriez prouuer que le blaſme m'eſt deu.
Bien; ie ſuis odieux, & vous eſtes aimable,
Vous eſtes l'innocente, & ie ſuis le coupable,

Vous meritez le prix, on me doit le trespas,
Vous aimez constamment, & ie ne le fais pas.

ROSELIE.

Inconstant, quel sujet en ces lieux te rameine?
Es tu desia lassé des faueurs de la Reine?

ALCANDRE.

La Reine n'a pour moy que de foibles appas,
Ne me reproches point vn bien que ie n'ay pas;
Ie n'ay point desiré de faueurs que les vostres,
Et ne souhaite point en auoir iamais d'autres.

ROSELIE luy donnant sa lettre.

Ne m'as tu pas mandé tes nouuelles amours?
Accorde tes escrits auecque tes discours.

ALCANDRE lit la lettre, & puis dit.

Madame, ie n'ay point ces paroles tracees,
I'ay tousiours eu pour vous de contraires pensees,
Et ie feray paroistre à vos yeux inhumains,
Que iamais cét escrit n'est sorty de mes mains;
Le Roy qui vous possede a supposé la lettre,
Pour obtenir le bien que vous n'osiez promettre;
Ie ne portay iamais la qualité d'espoux,
Et n'eus iamais dessein de l'estre que de vous.

ROSELIE.

Quoy cét escrit est faux? cher amant, cher Alcandre:
O Dieux! l'heureux discours que tu me fais entendre;
Reprens dessus mes vœus vn pouuoir souuerain,
Et ne me fay plus voir qu'vn visage serain.

ALCANDRE.

Le puis-ie auoir, que triste, au mal qui me tourmente?
Vous voyant comme sœur, & non plus comme amante:
En l'estat où ie suis, le ris m'est ennuyeux;
C'est à moy de pleurer, au Roy d'estre ioyeux.

ROSELIE.

Ha! chasse de ton ame vn soupçon qui m'offence,
Tu me vois telle apres, que deuant ton absence,
Ma foy t'est conseruee, elle est au mesme point;
Ce Monarque importun ne me possede point;
Luy mõstrant la Couronne. *Il se trauaille en vain, de quelque appas qu'il vse,*
Tu peux voir ce qu'il m'offre, & ce que ie refuse;
Ie me ris des efforts que ces presens me font,
Et ie croy plus deuoir à ton cœur qu'à mon front.

ALCANDRE, tirant vne lettre de sa poche.

Vous esperez en vain de retenir ma plainte,
Vostre Hymen consommé vous deffend cette feinte,

I'ay sçeu la verité par cét escrit fatal,
Il ne me permet plus de douter de mon mal.

ROSELIE lit la lettre, & puis dit.

Ie ne m'estonne plus de ta fausse croyance,
Puis qu'vn escrit si faux causoit ta defiance;
Croy qu'il n'a iamais eu que le pouuoir de Roy,
Ie ne reconnois point de plus estroite loy;
Qu'il vante les faueurs qui luy sont accordees,
Il en obtient beaucoup s'il se repaist d'idees:
Que le faux nom d'espoux le rende satis-faict:
Mais s'il l'est de penser, tu le seras d'effect.

ALCANDRE.

Excuse, ma Deesse, vne ardeur insensee,
Pour la derniere fois i'ay fondé ma pensee;
Mon absence a prouué ta generosité;
Ie ne puis plus douter de ta fidelité;
Ie n'ay creu ton Hymen que dans la Dalmatie,
Mon ame s'est depuis là dessus esclaircie;
Auant que de reuoir tes celestes appas,
I'ay bien sceu que le Roy ne les possedoit pas;
Aussi ie n'accusois ta passion fidelle,
Qu'à dessein seulement que tu parlasse d'elle,
Car i'ay tousiours soubmis tes plus rares discours
A celuy qui me dit que tu m'aime tousiours.

ROSELIE.

Puis qu'en fin nos esprits se sont tirez de peine,
Acheue vn dernier point, parle moy de la Reine;
La Roy entre. *Comment t'arriua-t'il de quitter ses païs:*
Mais Dieux! voicy le Roy,

ALCANDRE se cachant derriere Roselie.

Tous mes soings sont trahis.

LE ROY, auec des seruiteurs.

Enfin tousiours constante, & tousiours inhumaine,
Vous ne consentez point à la fin de ma peine.

ROSELIE.

Sire, qu'vn autre obiect ait l'honneur de vos vœux,
Ne possedant qu'vn cœur, ie n'en puis donner deux.

LE ROY.

Si ie trauaille en vain, cruelle, ame de souche!
Que i'apprenne le nom de l'amant qui te touche?

ROSELIE luy donnant la lettre d'Alcandre.

Sire, vous le verrez au bas de cét escrit,

LE ROY lit.

Alcandre,

ROSELIE.

c'est luy seul, qui regne en mon esprit.

LE ROY.

Mais puis qu'il est rangé souz les loix d'Hymenee,
A qui sera qu'à moy ta beauté destinee,
Pour vn autre que toy ses esprits sont blessez,
Sa lettre que tu vois te le tesmoigne assez.

ALCANDRE se monstrant.

Non, ma voix qu'elle entend tesmoigne le contraire,
I'ay pour elle vne ardeur que rien ne peut distraire,
Hymen ne m'a iamais dessouz ses loix rangé,
A ses seules beautez mon cœur s'est engagé.

LE ROY.

Ha traistre! iniuste obiect de ma iuste cholere;
Est-ce-là le soucy que tu prens de me plaire?
Et n'espere tu pas vn cruel chastiment,
Apres t'estre mocqué de mon commandement?
Qu'on le maine, ce traistre, à mes yeux detestable,
Attendre en vn cachot vn Arrest equitable;
Qu'il aille en cette horreur caresser les serpens?
Ce criminel autheur des pleurs que ie respans;
Cét odieux sujet de ma douleur extréme;
Ce demon, ce sorcier de la beauté que i'aime.

On le meine priſonnier. Roſelie le ſuit.

LE ROY la retenant, dit:

Roſelie, où cours tu, ma Deeſſe,

ROSELIE.

Au treſpas,
Si vous ne permettez que ie ſuiue ſes pas.

LE ROY l'arreſtant.

Arreſte icy, cruelle, homicide, inhumaine,
Et donne vn peu de tréue à l'excez de ma peine;
Quelle preuue de foy, quelle ſoubmiſsion
Peut gaigner vne place en ton affection?
Comment alluma-t'il cette ardeur qui te preſſe?
Souz quel nom, ſouz quel teint faut-il que ie paroiſſe?

ROSELIE.

Ie ne ſuis plus au point de iuger des appas,
Souz la forme d'vn Dieu vous ne me plairiez pas;
Vous trauerſez en vain des amours ſi parfaites,
La mort nous guerira des maux que vous nous faites.
Adieu, n'adiouſtez point à mon cruel tourment,
Celuy de ne pouuoir ſouſpirer librement.

Elle entre.

LE ROY seul, s'en allant, dit.

A quoy me resoudra ma douleur furieuse?
Ne puis-ie mespriser cette ame desdaigneuse?
Agreables desdains! profitable rigueur!
Si vous pouuez m'oster son image du cœur.



SCENE III.

En Hongrie.

ARTEMISE Reine de Dalmatie,
FLORINEE en pelerines.

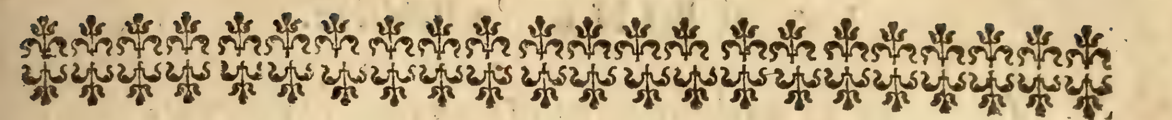
ARTEMISE.



Ve peux-tu conceuoir, chere & sage parente,
Des secrets de mon cœur, fidelle confidente?
Quelles intentions te peux-tu figurer,
Me voyant en ces lieux que ie dois abhorrer?
Ne croy pas qu'vne amour qu'on ne puisse distraire,
M'ameine icy pour voir, ny le Roy ny son frere;
Que ie vueille inconnuë en ce faux vestement,
Adoucir à leurs yeux mes amoureux tourmens?

Ne t'imagine pas qu'vne amoureuſe rage
Ait iuſques à ce poinct abaiſsé mon courage?
Si nous pouuons par l'vn iuger de tous les deux,
Ils ont des qualitez indignes de mes vœus.
Ce brutal que i'ay veu, ce difforme Silene,
Me pouuoit moins porter à l'amour qu'à la haine,
Et prenant ſon congé, ſans l'oüir de ma voix,
Preuint heureuſement le deſſein que i'auois;
Leur aſpect ne ſçauroit m'apporter d'allegeance,
Et ie demeure ferme au deſir de vangeance;
Ie ne puis qu'en leur perte eſtablir mon bon-heur,
Ou ie ne ſuiuray pas les conſeils de l'honneur:
Mais auant que de faire eſclater les tonnerres,
Des fortes legions qu'on leue dans mes terres;
Auant que de leur ſang leur païs arroſer,
I'ay voulu voir l'obiect qui me faict meſpriſer;
Iuſques dedans ma Cour tout le monde publie,
La charmante beauté de ceſte Roſelie;
Et pour voir cét honneur des plus rares obiects,
Ie me ſuis auec toy ſouſtraite à mes ſubiects,
Ie ne ſentis iamais vne ardeur de la ſorte.
Allons, cherchons quelqu'vn qui nous monſtre ſa porte.

SCENE



SCENE IV.

ROSELIE en sa chambre.



Mbitieux obiects! Ha! que ie blasme icy
L'art de vous embellir auec tant de soucy:
Quittez en me voyant cette inutile peine
Que donne à vostre esprit vostre humeur folle & vaine;
Vous pensez par le fard vos attraits augmenter,
Et moy i'en vserois s'il les pouuoit oster.
Mais que me veut Floris,

FLORIS.

certaine pelerine,
D'vn agreable port, d'vne beauté diuine,
Demande à vous parler;

ROSELIE.

Qu'elle entre. O Ciel! O Dieux! La Reine entre auec Florinée.
Quel esclat est pareil à celuy de ses yeux?

LA REINE en Pelerine.

Madame, cette voix qui court par tout le monde,
Qui porte les beaux noms ſur la terre & ſur l'onde,
Qui fait en vn moment tant de chemins diuers,
Ne parle que de vous en tout cét Vniuers.
Elle ne vante plus la gloire des Prouinces;
Elle a perdu le ſoing d'eterniſer les Princes;
Les plus rares exploicts ſe perdent ſans renom,
Les plus ſçauants eſprits ſont ſans bruit & ſans nom,
Les plus belles vertus s'exercent ſans memoire,
Elle donne ſes ſoings à voſtre ſeule gloire,
Et iuſqu'en nos païs fait paſſer vos attraits
Pour le plus grand effort que le Ciel fiſt iamais.
Paſſant par celuy-cy i'ay ſouhaitté la veuë
De cét aimable obiect dont la terre eſt pourueuë;
I'ay ce bon-heur inſigne, & veritablement,
Ce renom glorieux vous eſt deu iuſtement;
On ne peut trop vanter vne beauté ſi rare,
La gloire à vos attraits ne peut eſtre qu'auare.

ROSELIE.

A quels termes ſi beaux puis-ie auoir du recours,
Qui reſpondent ſi bien que vos propres diſcours;
Pour dignement parler de vos beautez extrémes,
Ie ne vous doy tenir que vos paroles meſmes;
Pour moy, de mes défaux ie me ſçay défier,
Et ie ſçay mieux rougir que me glorifier;

Desirer de me voir, (quoy que i'en fasse conte)
Ce n'est me faire honneur que pour me faire honte.

LA REINE.

Vous monstrez que le Ciel ne fit pas moins d'efforts,
En creant vostre esprit, qu'en formant vostre corps;
Et ie dois auoüer, restant sans repartie,
Que vostre voix n'est pas vostre moindre partie.

ROSELIE.

Ne priserois-ie pas vn chef-d'œuure des Cieux, Timandre entre.
Vn tableau: Mais voicy qui vous prisera mieux.

Elle parle à Timandre.

Mon frere, fermez l'œil, si vous estes sensible,
Et ne regardez point ce miracle visible;
Fuyez, destournez vous de cét obiect vainqueur,
Ou bien vous resoluez à perdre vostre cœur;

TIMANDRE regardant la Reine.

Que ne me donniez vous cét aduis fauorable
Auant que i'eusse veu son visage adorable?
Mon cœur vient de sortir à son premier regard,
Vous ne m'obligez plus de m'aduertir si tard;
Charmante pelerine! obiect inestimable!
Où le Ciel fait tout voir ce qu'il a faict d'aimable,

Où s'adressent vos pas, doux charmes des esprits;
Quel ennuyeux voyage auez vous entrepris?

LA REINE.

Passant, pour visiter les saincts lieux d'Italie,
Nous auons entendu le nom de Roselie,
Et l'oyant estimer, nous auons souhaitté
D'auoir l'honneur de voir sa diuine beauté:
Et certes, le bon-heur d'auoir veu ce visage
Me fait infiniment estimer mon voyage.

TIMANDRE.

Qui pourroit de ces yeux exprimer la douceur?

LA REINE.

Donnez ceste loüange à cette belle sœur,
Sa diuine beauté captiue des Monarques,
Et la mienne ne peut se vanter de ces marques;
Prisez vous vne estoile aupres de ce Soleil,
Dont l'esclat est si grand qu'il n'a point de pareil.

TIMANDRE.

Comment resisteray-ie à ses aimables charmes?
Ha! ma sœur ie suis pris, ma raison rend les armes.

PARIS & Argant entrent.

PARIS à Roſelie.

Priué de vos faueurs, priué de tout eſpoir,
Que ie ne le ſois pas du bon-heur de vous voir;
Ie ne puis rien pretendre à vos beautez diuines:
Mais beaucoup ſont gueris voyant les medecines;
Le mot ſeul de remede a de puiſſans appas;
C'eſt beaucoup de le voir, quoy qu'on n'en vſe pas.

ROSELIE luy monſtrant la Reine.

Cét obiect ne peut-il diuertir vos penſees;
Ces charmes n'ont-ils pas mes beautez effacees:
Voyez, voyez Paris, ce miracle d'amour,
Et meſpriſez la nuict quand vous voyez le iour.

PARIS reconnoiſſant la Reine.

Ha! Madame, eſt-ce vous? quel accident vous porte
A viſiter ces lieux, couuerte de la ſorte?

LA REINE.

O de mes accidents! le pire & le dernier;
Paris nous reconnoiſt: mais il faut tout nier;
Sçauez vous qui ie ſuis?

PARIS.

la plus parfaite Reine
Qui iamais ait porté le nom de Souueraine;

LA REINE.

Vous me cognoissez mal, ce nom ne m'est point deu,
Et vous estes celuy que ie n'ay iamais veu;

PARIS.

Ne dissimulez point, vertueuse Princesse,
Et portez contre moy la fureur qui vous presse,
Ie rendray par ma mort vostre esprit adoucy,
Si c'est pour vous vanger que vous estes icy;

LA REINE.

Ie ne me vange point, n'estant point offensee.

ARGANT.

De quelle maladie est son ame blessee?
Elle a moins de raison, ne vous connoissant plus,
Que vous n'en auez eu l'offensant d'vn refus.

PARIS.

Madame, hé! quel espoir en ces lieux vous ameine?
Quel sujet vous oblige à prendre tant de peine?

ARGANT.

N'en esperez plus rien, ses fœux sont refroidis,
Elle ne connoist plus son amant de iadis.

LA REINE.

Ie ne vous vy iamais: Dieux! quelle frenesie?

TIMANDRE.

Ha Paris! que l'amour trouble la fantasie;
Ma sœur vous ayant mis à ce terme fatal,
Ie blasme sa rigueur, & ie plains vostre mal.

PARIS.

Non Monsieur, ie suis sain, de sens & de courage,
Et vous ne deuez pas m'outrager dauantage.

TIMANDRE.

Vne foible raison produit vostre courroux,
Ce n'est pas d'auiourd'huy que l'amour fait des foux.

PARIS.

N'irritez point Timandre, vne iuste cholere,
Si l'amour fait des foux, mon bras les sçait deffaire.

TIMANDRE.

Vous le deuez donc craindre.

PARIS.

Ha! c'est trop m'outrager,
L'honneur mal-gré l'amour m'oblige à me vanger.

Sortons.

LE ROY entre auec des seruiteurs, & les retenant, dit:

Où courez vous, animez de la sorte,

PARIS.

Sire, vn iuste sujet à ce courroux me porte,
Timandre m'a tenu des mots iniurieux,
Qui du plus moderé feroient vn furieux.

LE ROY.

Qui l'oblige à ces mots?

TIMANDRE monstrant la Reine.

Vous voyez, ceste belle,
Sa seule occasion cause nostre querelle.

LE ROY, Voyant la Reine.

Ha Ciel! en tous les lieux qu'esclaire le Soleil,
Peut-on voir vn obiect à celuy-cy pareil?
La celeste beauté! les adorables charmes!
Qu'vne iuste raison vous fait prendre les armes?
Et qu'vn heureux espoir enflamme vos esprits,
Si ce diuin obiect en doit estre le prix!
Que ces yeux sont charmans! qui veid iamais l'aurore
Auoir vn teint si frais sur le riuage More!

Mais

Mais c'est trop, Roselie, estimer ses appas,
Tu ne sçaurois m'entendre, & ne t'offenser pas. Parlant à Roselie.

PARIS.

Vous dépeignant vn iour la beauté de la Reine,
Qui vous causoit alors vne agreable peine;
Mon discours refroidit vostre amoureux soucy:
Sire, desirez vous nous refroidir aussi.

LE ROY.

Alors que tu me fis cét excés de loüange,
Tu parlois d'vne femme, & ie parle d'vn ange;
Si la Reine auoit eu les charmes que ie voy,
I'eusse chery l'honneur de viure sous sa loy.
Pardonne, Roselie, & prise ce visage,
La verité nous porte à tenir ce langage.
I'esleue cette belle en vn extreme point:
Mais ce qu'elle reçoit ie ne te l'oste point.
Parmy tant de thresors que l'Vniuers assemble
On y peut bien trouuer vos deux beautez ensemble.

PARIS.

Sire, si cette belle estoit d'extraction,
A meriter l'honneur de vostre affection.

LE ROY.

Connoissant Roselie à mes vœus si cruelle,
Ie ne pousserois plus des souspirs que pour elle.

PARIS.

Sire, adressez luy donc vos souspirs librement,
Et ne differez point cét heureux changement.
Apres l'auoir traittée auec tant d'iniustice,
Ses baisers seulement seront vostre supplice,
Le Ciel a de tout temps vostre Hymen resolu,
Reconnoissez icy son pouuoir absolu:

LE ROY.

Que tu me faits languir, rends ma doute esclaircie?

PARIS.

C'est la chaste beauté qui regne en Dalmatie.

LE ROY.

O Dieux! que m'as tu dit, beau chef-d'œuure des Cieux?
M'est-il permis icy de paroistre à vos yeux?

LA REINE.

Puisqu'il n'est plus saison de celer ma naissance,
Que Paris m'a trahie, en ma reconnoissance;
Au moins il m'est permis de parler librement,
Et ie vous puis, Monsieur, accuser iustement:
Ie puis à vostre humeur reprocher mon iniure,
Et vous donner les noms d'ingrat & de pariure.

LE ROY à genoux.

Pardonne à ce volage, adorable beauté,
Puisqu'il a reconnu son infidelité;
Les charmes de ce sein couurent vn cœur barbare,
Où tu dois excuser vn mal que ie repare;
I'esteins en ta faueur ma premiere amitié,
Si ie dois esperer d'attirer ta pitié,
A tes chastes attraits ma liberté s'engage,
Ie brusle d'accomplir nostre heureux mariage:
Mais qui te fait couurir tes rares ornemens
Du nom de Pelerine, & de ses vestemens?

LA REINE.

La curiosité de voir cette merueille,
Qui se peut asseurer de viure sans pareille?
Et par qui ie n'estois qu'vn obiect de mespris,
Est l'vnique sujet du trauail que i'ay pris.
Mais le sort me trahit, Paris m'a reconnuë,
Et comme il a paru, surpris de ma venuë;
Ce seigneur le gaussant, a son courroux esmeu,
Ils en venoient aux mains quand nous vous auons veu:
Mais que ie suis confuse en ces metamorphoses?
Dois-ie croire, Monsieur, ce changement des choses?
Et dois-ie pas encore auoir l'esprit douteux,
Apres auoir receu des affronts si honteux.
Me croyez vous sans yeux de m'enuoyer ce frere,
Si dissemblable à vous, si peu digne de plaire;

Et iugiez vous mon cœur si capable d'amour,
Que de cherir ses vœus, & l'espouser vn iour.

LE ROY.

Son merite, Madame, a des forces exquises;
Il a de mille cœurs asseruy les franchises;
Qu'on l'ameine en ces lieux, & qu'il viue content,
I'accorde à ses desirs l'obiect qui luy plaist tant.

ROSELIE.

O bon-heur sans pareil! ô Prince magnanime!
De rendre satisfait nostre espoir legitime.

TIMANDRE.

O l'agreable iour! que ce déguisement
Nous comble tous d'honneur & de contentement?

ARGANT.

Ouy si mon maistre & moy sommes hors de ce nombre,
Ayans pû tout auoir nous n'auons que de l'ombre,
Si rien que ces beautez ne rend vos vœus contens,
Il se peut asseurer de coucher seul long temps.

ALCANDRE amené par des Gardes. Ogier.

ALCANDRE à la Reine.

Madame, pardonnez à l'amour sans pareille,
Qu'entretient en mon cœur cette rare merueille;

Quoy qu'on m'eust obligé de vous offrir ma foy,
Ie n'ay peu violer celle qu'elle a de moy;
L'homme que vous voyez a la feinte conceuë,
Il parut ſouz mon nom, & vous fuſtes deceuë;
Il iugeoit aiſément dans le deſſein qu'il prit,
Qu'il n'eſtoit pas de grace à charmer voſtre eſprit.

OGIER.

O voila bien payer mon ſeruice fidelle,
Si mon viſage eſt laid, au moins ma taille eſt belle;
Et ſi ſa Maieſté parle ſans fiction,
Elle a ſenty pour moy quelque inclination.

LA REINE, en riant.

Quelle Dame à vos yeux ne ſeroit pas atteinte,
Monſieur, ie me doutay d'vne pareille feinte,
Voyant la maieſté de ce ieune Seigneur,
Certain inſtinct me fit luy rendre de l'honneur.

LE ROY.

Mon frere, beniſſez cette heureuſe iournee,
Où cette belle fille à vos vœus eſt donnee:
Roſelie eſt à vous, poſſedez ſa beauté,
Et ie ſeray, Madame, à voſtre Maieſté,
Si ie dois eſperer d'obtenir ceſte gloire,
Si des crimes paſſez vous perdez la memoire.

LA REINE.

Les reproches, Monsieur, sont icy superflus,
Et ie veux oublier ce qui ne sera plus;
L'honneur veut que ie sois à vos vœus accessible,
Afin de reparer vn affront si sensible;
Ie romps tous mes desseins, & vous rends vos liens,
Enuoyons là dessus vers les Dalmatiens.

ALCANDRE.

Comment satisferay-ie à ce plaisir extréme?
Vous me donnez, Monsieur, à la beauté que i'aime.
Alcandre, Glorieux entre tous les amans,
Est-il vn bien pareil à tes contentemens?

LA REINE.

I'offre encore à Paris cette belle parente,
Ne consentez vous pas à l'auoir pour amante.

PARIS.

Ie serois accusé de trop d'aueuglement,
Si ie n'adorois pas vn obiect si charmant.

FLORINEE.

Et i'aurois merité le titre de barbare,
Si ie ne cherissois vne faueur si rare.

LE ROY.

Entrons icy, Madame, & ne differons point
Vn bien qui rend nos cœurs ſatisfaits de tout point;
Qu'vn heureux mariage, en l'ardeur qui nous preſſe,
A chacun des amans accorde ſa maiſtreſſe.

Tout le monde entre, excepté Argant & Ogier.

ARGANT.

On ne nous comprend point en ce rang bien-heureux,
Le flambeau de l'Hymen ne luyra que pour eux:
Ogier, que ferons nous?

OGIER.

Si i'eſtois Prince encore,
Ie te ferois preſent de quelque ieune aurore,
I'en choiſirois pour moy, nous aurions trop de bien:
Mais mon throſne eſt à bas, & ie ne ſuis plus rien.

FIN.

LA CELIMENE, COMEDIE DE ROTROV.



A PARIS,
Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE,
Au Palais, dans la petite Salle,
à l'Escu de France.

M. DC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A MONSIEVR LE COMTE DE NANÇAY, GRAND-MAISTRE de la Garderobe du Roy, &c.



ONSIEVR,

Quoy que ie n'aye l'honneur de vous cognoistre que par vostre reputation, & que

la iuste deffiance que i'ay de mon Esprit, m'ayt fait iusques icy redouter l'abord du vostre, si generalement estimé de tout le monde; ie ne puis toutefois refuser à ma Celimene, la permission de se presenter à vous, & de vous baizer les mains, en recognoissance de la faueur que vous luy aués faite de la loüer de quelque beauté. Vn de mes amis à qui vous auez pris la peine de parler d'elle, l'a comblée de tant de gloire, par le rapport qu'il m'en a fait, qu'elle ne peut sans ingratitude, estre sans ressentiment; outre que cét honneur luy venant de vous, luy vient d'vne personne dont la renommée a faict vn pourtraict, qui demande des adorations pour l'original. En effect, il est bien certain que la France, cette fameuse nourrice d'vne si belle, & si genereuse Noblesse, a porté des hommes qui sembloient estre nés pour la commune honte de tous les autres Royaumes, & pour la gloire du nostre: mais par quelques efforts que la nature s'y soit signalée, il faut auoüer d'vne generale confession, qu'elle n'auoit point encor mis en vne ieunesse comme la

vostre auec de si rares qualités du corps, vn esprit merueilleux, vn iugement admirable, & vn courage grand, au poinct où ces conditions sont en vous; si vostre modestie me permettoit de vous peindre vous mesme, à vous mesme sur vostre reputation, ie serois mauuais Peintre, si ie ne faisois le plus bel ouurage qu'on ayt encor entrepris; mais ie cesse, MONSIEVR, de parler de vous, par la crainte que i'ay de vous déplaire; ie laisse vn si bel employ à toutes les bouches de la Cour, & me contente de vous tesmoigner l'incomparable estime que ie faits de vostre merite, par vn mauuais present: mais le plus cher que ie vous puis faire, puis qu'en effect soit par vne inclination aueugle, soit par quelque sorte de raison, i'ay tousiours tenu Celimene pour la moins mauuaise de mes œuures, si vous la voyez auec ces grandes lumieres dont on vante vostre esprit, il est certain qu'elle vous desplaira, & que vous trouueriez des taches sur le plus beau visage de France; mais traictés la fauorablement: Voyez-la, & ne la considerés pas. Enfin, MONSIEVR, laissés-luy l'aduantage que

les fausses beautés tirent d'vn faux iour; c'est de cette sorte qu'elle vous pourra plaire, & que les deuoirs de la fille pourront obtenir au pere la permission de se dire,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, &
tres-obeyssant seruiteur,
ROTROV.

A MONSIEVR DE ROTROV,

Sur sa Celimene.

ELEGIE.

ROTROV, *ta Celimene a des vers si charmants,*
Qu'on ne les sçauroit voir sans des rauissemants,
Et sans dire tout haut qu'on ne peut sans manie
Refuser les honneurs qu'on doit à ton genie.
Mais d'où me peut venir cette temerité,
De loüer par mes vers vn sujet si vanté?
Suis-ie pas ridicule, & plus que vain, de croire,
Qu'il se puisse adiouster quelque chose à ta gloire?
Elle t'est trop aquise, & tu te dois vanter,
Que le plus mesdisant ne te la peut oster.
Ne blasme point pourtant vn si mauuais ouurage,
Vne mouche sert bien à parer vn visage,
L'esclat de tes beaux vers prez des miens fera voir
Que le blanc paroist mieux, auprez d'vn peu de noir;

Les plus viues couleurs se releuent par l'ombre,
Et le iour brille plus apres vne nuict sombre.
Estime-les amy, daigne en dire du bien,
Puisque ce sont des fruicts de ton doux entretien;
Depuis sept ans entiers, ROTROV, que ie te hante,
Ma Muse veut parestre, & fait la suffisante,
Et croit asseurément que le plus hebeté,
Ne peut estre ignorant apres t'auoir hanté.
„ Mais pour hanter les grands on n'en est pas plus riche:
Ce Dieu qui te cherit enuers tout autre est chiche:
S'il donne à quelques-vns, il leur fait des presens
Qui seruent seulement à leur troubler les sens.
Mais ie voy qu'à toy seul Phœbus fait des caresses;
D'vne main liberale il t'offre ses richesses,
Et ne reseruant rien, il te donne le fruict,
Des plus rares tresors que l'Helicon produit;
Cela fait (cher Amy) que le monde te prise,
Qu'on adore tes vers, qu'vn chacun te courtise,
Et qu'ils ont sur mes sens aquis vn tel pouuoir,
Que ie ne sçaurois estre vn moment sans te voir.
Ie ne hante que ceux de qui ie me propose,
Par vn docte entretien d'apprendre quelque chose;
Mais pour les ignorants, ie les sçay desdaigner,
Ie fais gloire d'apprendre, & non pas d'enseigner;
Si comme toy i'estois au bout de la carriere,
I'aurois pitié de ceux que ie verrois derriere:

Et pouuant approcher de ta capacité,
Ie les aßiſterois par generoſité;
C'eſt ainſi, cher ROTROV, que ton ſecours i'implore,
Inſtruits moy, ie te prie, aux choſes que i'ignore;
Monſtre moy la façon de polir vn eſcrit,
Et de faire à chacun admirer mon eſprit.
De tenir tout le monde enchaiſné par l'oreille:
D'vne choſe commune, en faire vne merueille:
De rendre comme toy les hommes aſſeruis;
Et de rauir les ſens, comme tu les rauis.
Mais quand tu taſcherois à releuer ma veine,
Tu n'y ferois que perdre, & ton temps, & ta peine,
Et tout ne ſeruiroit qu'à faire ſeulement
Cognoiſtre plus à clair mon peu de iugement.
Mais tous n'ont pas le droit de monter ſur Parnaſſe:
Penſe-t'on que les Dieux facent à tous la grace,
De les rendre ſçauans en cet art merueilleux?
Il eſt benin aux vns, aux autres perilleux.
Moy ie ſuis de ceux-là que la docte Deeſſe,
Autant comme elle peut, traite auecque rudeſſe:
Et ſi pas vn de ceux qui reſpirent le iour,
Pour les hommes d'eſprit n'eut iamais plus d'amour;
Ie hay les ignorants, dont l'aueugle manie
Les porte à meſpriſer l'art diuin d'Vranie.
I'approuue fort l'honneur qu'aux bons Poetes l'on rend,
Et ie ne penſe point paſſer pour ignorant.

ELEGIE.

Puiſque i'ay bien l'eſprit de ſçauoir recognoiſtre,
Ceux qui ſont eſtimez, & ceux qui doiuent l'eſtre;
Touts les esprits communs me ſont indifferents.
Quand ie voy la vertu loger parmy les grands,
Lors ie leur fais la Cour, ie priſe leurs careſſes,
I'eſtime leur eſprit, & non pas leurs richeſſes;
Si l'on me voit par tout adorer comme vn Dieu,
Ce fameux Cardinal, ce docte RICHELIEV,
Croy que ie ne fais point la Cour à ſa fortune.
Ses rares qualitez, ſa vertu non commune,
Et ſon eſprit diuin, ont pour moy des appas,
Que ſa grandeur, ſa pourpre, & ſa faueur n'ont pas.
C'eſt par là ſeulement, ROTROV, que ie veux croire,
Que ie dois meriter quelque eſpece de gloire,
Qu'on ne doit point du tout meſpriſer mon humeur,
Puis qu'on me voit cherir vn ſi docte rimeur;
Et ie te veux iurer quoy que tu ſçaches dire,
Que ie croy mieux valoir depuis que ie t'admire.
Ie penſe eſtre ſçauant pour ſçauoir t'eſtimer,
Et que la Vertu giſt ſeulement à t'aymer,
A priſer ton merite, & que c'eſt trop pour eſtre
Au delà du commun, de te pouuoir cognoiſtre.
Si les Dieux de la terre eſtoyent faicts comme moy,
On te feroit la Cour plus qu'on ne fait au Roy.
Pour moy ie recognoy l'excez de ma miſere,
Ie blaſme le deſtin de m'eſtre ſi ſeuere,

De m'auoir tellement mis l'esprit de trauers,
Qu'il ne puisse enfanter le moindre de tes vers.
Que me sert mal-heureux, de prendre tant de peine.
Pour tascher d'imiter & ton stile, & ta veine?
Si ie suis mauuais singe, & si ie ne puis pas
Te suiure que de loing, ny marcher sur tes pas,
C'est de mon peu d'esprit vne preuue assez ample,
De n'estre pas sçauant aupres d'vn tel exemple.
Pour moy si i'estois Roy ie voudrois faire vn vœu,
De ne donner iamais l'Ordre du cordon bleu,
Qu'à ceux que le merite & la valeur appelle
A posseder le prix d'vne gloire immortelle.
Pour me plaire il faudroit que leur esclat vint d'eux,
Sans tirer leur splendeur des faits de leurs ayeux.
Si quelqu'vn d'eux s'est veu signalé dans l'histoire,
Les siens heritent-ils pour cela de sa gloire? (cœur,
Quelqu'vn d'eux quoy qu'il soit sans adresse & sans
Croira deuoir passer pour homme de valeur;
L'insolent pensera par vn orgueil extresme,
Meriter que l'honneur en reuienne à luy-mesme:
Et fera quoy qu'il ait le courage abatu,
Passer cette valeur pour sa propre vertu.
Tout de mesme le mal nous est hereditaire,
Le Fils porte souuent l'iniquité du Pere,
Et s'il est vertueux, il n'a rien merité,
Parce que son ayeul ne l'aura pas esté.

ELEGIE.

C'est vn tres grand defaut de ce siecle où nous sommes,
On n'y fait plus d'estat du merite des hommes,
Et de tous les mortels les plus defectueux,
Quand ils sont opulens sont assez vertueux.
On les estimera, si leur effronterie
Leur fait mal à propos dire vne raillerie:
Ou l'esprit le mieux fait passera pour vn sot,
On se rira de luy s'il dit quelque bon mot,
S'il n'est respectueux, s'il ne baisse la veuë,
Si deuant vn brutal il n'a la teste nuë;
S'il ne rend des deuoirs bien plus abjets encor,
Bref comme les Hebreux s'il n'adore vn veau d'or;
Vn qui peut-estre aura moins que luy de naissance;
Dont le pere aura mis les mains dans sa finance,
Et qui n'auroit de soy dequoy se signaler,
Si son pere se fust empesché de voler.
Ie confesse pour moy que i'ay trop de courage,
Pour iouër aysément ce lasche personnage.
Ie ne sçaurois souffrir qu'vn me donne la loy,
Qui sans cette faueur seroit moindre que moy:
Mais quoy, dans le tracas de la Cour où nous sommes,
Tous se rendent sujets au caprice des hommes.
Il faut estre d'accord auec ce qui leur plaist,
Publier vn sujet plus laid, ou beau qu'il n'est;
Vanter le plus souuent vne extresme sotise,
Et blasmer vn discours encor qu'il soit de mise.

Si celuy qui l'a dit n'est pas au gré de tous,
Ou si pour le loüer on fait quelque ialoux,
Dont la condition est plus considerable;
Dy moy, n'est-ce pas estre en ce point miserable,
D'auoir l'esprit seruile, & gesné tellement,
Qu'on ne puisse parler selon son sentiment?
Apres cela vantez les biens de la fortune,
Son aueugle faueur me fasche, & m'importune:
Toute aymable qu'elle est, i'aymerois mieux mourir,
Que de faire iamais vn pas pour l'acquerir.
Elle est tousiours tardiue, & le plus souuent vaine:
Nous languissons apres vne attente incertaine,
Car la mort nous surprend, & nous nous tourmentons,
Pour ce qui ne nous vient que lors que nous partons.
C'est lors que sa rigueur nous est bien plus sensible:
Plusieurs trauailleront autant qu'il est poßible,
Qui n'attraperont rien; aux autres seulement,
Les biens, & les honneurs arriuent en dormant;
Ie voy que c'est par tout que regne l'iniustice,
La Fortune & Phœbus, sont sujets au caprice:
L'vne faict à plusieurs souuent perdre les pas,
Esleuant aux honneurs ceux qui n'y pensent pas.
Et de mesme ie voy qu'Apollon & Minerue
Donnent à qui leur plaist la faconde & la verue,
Desniants leurs faueurs à mille esprits diuers,
Qui se lassent en vain à vouloir faire vn vers.

Phœbus est trop exact, & l'on voit la fortune
Estre à ses courtisans encore plus commune.
Nous voyons à milliers les hommes prosperer,
Et quelques-vns d'entre eux n'ont rien à desirer;
Mais vn esprit parfait est extremement rare,
Apollon est cent fois de ses biens plus auare,
Que n'est cette inconstante, & l'on voit auiourd'huy
Que plusieurs sont contents, plus d'elle que de luy.
Au moins ay-je eu l'honneur dés mon apprentissage,
D'auoir eu de ses mains vn tres bel aduantage:
Pouuoit-elle me mettre en vn plus digne lieu,
Qu'en me faisant cognoistre à ce grãd RICHELIEV?
Pouuoit-elle se rendre à mes vœux plus propice,
Que de m'auoir iugé digne de son seruice?
Si donc i'ay receu d'elle vn si bon traitement,
Que ne dois-je esperer d'vn tel commencement?
I'ay du sujet assez d'estre satisfait d'elle,
D'esleuer à son nom vne gloire immortelle.
Mais non pas à Phœbus: tous les iours dans Paris,
Ie hante ses mignons, ie voy ses fauoris:
Et pour les imiter nuict & iour ie trauaille,
Et si ie ne puis rien imaginer qui vaille;
Tant plus i'y prens de peine, & tant plus ie cognoy,
Que toutes les neuf sœurs sont ingrates pour moy;
Et si ie suis si vain, que ie n'ay cognoissance
Ny de mon peu d'esprit, ny de mon ignorance,

Que quand ie ly tes vers, ROTROV, qui ſont ſi doux,
Que ie ne puis celer que ie n'en ſois ialoux.
Quand ie les oy pourtant tonner ſur vn theatre,
Ie ſuis rauy d'en voir tout le peuple idolatre,
Je priſe ſeulement de tous les ſpectateurs,
Ceux qui de tes beaux vers ſont les admirateurs;
Meſme tes enuieux ſçauent que ie m'irrite,
Quand i'entends froidement parler de ton merite:
Et l'eſtime qu'en font tes amis plus parfaits,
Eſt encore au deſſous de celle que i'en faits.
Vn ouurage poly, de quelque main qu'il vienne,
Ne me peut contenter s'il ne ſort de la tienne.
Ce que mille autres font, me ſemble impertinent,
Le diſcours plat & rude, & le vers mal ſonnant.
C'eſt pourquoy, cher amy, contente mon enuie,
Trauaille inceſſamment, le peuple t'y conuie,
Puis qu'en ſi peu de temps tu fais tant de beaux vers,
Tu reſpondras vn iour des momens que tu pers:
Les employant ailleurs, ce ſont, tu le dois croire,
Autant de purs larcins que tu fais à ta gloire:
Ceſſant de trauailler, c'eſt vn illuſtre enfant,
Que tu mettrois au iour que tu vas eſtouffant.
Rauy touſiours nos ſens du doux fruict de tes veilles,
Et ne te laſſe point de faire des merueilles.
Tu feras plus pour toy, car cette charité
T'ouurira le chemin à l'immortalité.

FIN.



ACTEVRS.

CELIMENE.	
FLORANTE.	Niepce d'Orante.
ORANTE.	Tante de Florante.
FILANDRE.	Seruiteur de Florante.
FELICIE.	Sœur de Celimene.
ALIDOR.	ſeruiteur de Celimene.
LYSIS.	ſeruiteur de Felicie.
FLORIDAN.	Florante en habit d'homme.
LE LACQVAIS.	



LA CELIMENE COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FLORANTE. ORANTE sa tante.

FLORANTE.



OVS goustez bien icy les douceurs de la vie,
Souffrez, que ie vous parle auec vn peu d'enuie;
Que ces lieux sont charmans! au prix de vos maisons,
Les villes à mes yeux ne sont que des prisons.

Icy, tout m'entretient, tout me rit, tout m'enchante,
La diuersité mesme à mes yeux se presente;
Et de quelque costé que ie dresse mes pas,
La solitude, en soy, ne se rencontre pas.
La seule peur que i'ay de vous estre importune,
Modere les douceurs de ma bonne fortune.
Ma Tante, Vous pourrez par vn mot seulement
Borner cette visite, & mon contentement:
Car si vous esperez de la veoir terminée,
Sans auoir là dessus la sentence donnée,
Vous voulez qu'vn captif eschappé de ses fers,
De soy-mesme s'expose aux maux qu'il a souffers.

ORANTE.

Ie commence à vous voir, & vous n'auez qu'à peine
Cessé de respirer le doux air de la Seine.
Vous arriuez, ma fille, en cét heureux sejour,
Et vous pouuez desja me parler du retour:
Non si ce lieu vous plaist, n'en habitez point d'autre,
Et prolongez mon bien en prolongeant le vostre.
Mon inclination secondera vos vœux,
Et tousiours vos parens voudront ce que ie veux.
Ce lieu, comme Paris, a toutes ses delices,
La Cour n'a rien de plus, que des soins & des vices;
Il fournit aux esprits des diuertissemens,
On y voit des beautez, on y voit des amants.

On entend cõme ailleurs des plaintes de leurs bouches,
Et rien n'est insensible en ces bois que les souches.
Entre-eux vn jeune Amant vous plaira dessus tous:
Car son humeur est telle, & son esprit si doux,
Que si vous n'enuiez l'honneur de sa Maistresse,
Il est bien mal-aysé qu'vn autre object vous blesse.
Pourquoy rougissez-vous?

FLORANTE.

Ce deffaut indecent,
Paroist sans mon adueu sur ce front innocent.
Ie rougis, quoy qu'on die, & quoy qu'on me propose,
Sans en pouuoir moy-mesme imaginer la cause.

ORANTE.

Vous la sçauez pourtant; c'est que iusqu'à ce jour,
On ne vous a parlé ny d'Amant, ny d'Amour;
Vous ignorez ces noms, & dans cette innocence,
Le discours que ie faicts vous trouble, & vous offence.

FLORANTE.

Que n'est-il vray, Filandre?

ORANTE.

Haussez vn peu la voix.

FLORANTE.

Ie dy qu'il fait beau voir l'épaisseur de ce bois,

Et ces oyſeaux diuers dont la douce muſique
Resjoüyroit l'eſprit le plus melancolique.

ORANTE.

O Dieux qu'elle eſt ruſée ! il eſt vray que leurs chants
Rendent Paris jaloux de la douceur des champs.
Auſsi mille Amoureux, en cette ſolitude
Viennent perdre leurs ſoings, & leur inquietude!
Ces lieux ont chaque jour de nouueaux habitans,
Ils y viennent faſchez, & s'y treuuent contens.
Les cœurs ſont enchantez de l'air qu'on y reſpire,
Chacun y faict l'amour, peu de monde y ſouſpire.
Ce Dieu de tous ſes traicts y choiſit les meilleurs,
Il eſt Roy parmy nous, il eſt tyran ailleurs.
Mais entre les Amants, qui viennent ſur ces riues,
Aux doux chants des oyſeaux, joindre leurs voix pleintiues.
Filandre, vn Caualier, de qui les qualitez
Ont du Ciel & du Sort les efforts limitez.

FLORANTE.

Comment le nommez-vous?

ORANTE.

Filandre.

FLORANTE tout bas.

O le perfide!

ORANTE.

Tousiours triste, & pensif, & tousiours l'œil humide
Rend tous les cœurs atteints d'amour, & de pitié,
Si le Ciel les a faicts capables d'amitié.
La plus forte froideur, cede à son eloquence,
Et contre ses escrits vne ame est sans deffence,
I'en liray quelques-vns, Escoutez;

FLORANTE.

O malheur!

ORANTE.

Son visage à ces mots a changé de couleur.

FLORANTE tout bas.

On m'a pris mes papiers.

ORANTE lit.

Adorable Maistresse,
Il est vray.

FLORANTE.

C'est à vous que cét escrit s'adresse?

ORANTE.

Non, vous l'allez apprendre.

Lettre de Filandre, à Florante.

ORANTE *la lit.*

ADorable Maiſtreſſe,
Il eſt vray que la Cour,
Offre aux yeux mille objets d'amour:
Mais l'extreſme triſteſſe
Que j'ay de ton eſloignement,
Ferme les miens ou les dément,

Rien ne touche mon ame,
Aux lieux où tu n'es pas,
Rien ne me plaiſt que tes appas.
Tu partages ma flamme,
Partage mon humeur auſſi
Et vy, comme ie fais icy.

FILANDRE.

Elle continuë.

A-t'il bien exprimé la douleur qui le preſſe?
Et ſçait-il bien toucher le cœur d'vne Maiſtreſſe?

FLORANTE.

Si bien, que ce perfide eſt le ſeul qui luy plaiſt,
Et qu'elle l'ayme encor, tout vollage qu'il eſt,

Tous les jours ses escrits luy font verser des larmes,
Et l'ingrat porte ailleurs son amour, & ses charmes.

ORANTE.

Vous sçauez donc son nom?

FLORANTE.

Vous le sçauez aussi;
Las, ie n'ay point dessein de cacher mon soucy.
Ie vous dois confesser le mal qui me possede;
Ie sçay qu'il faut parler pour trouuer du remede.
Et c'est l'intention de ce cœur desolé;
Ie ne me taisois pas, mes yeux vous ont parlé.
Mon mal a sur mon front escrit sa violence,
Vous ne pouuez qu'à tort condamner mon silence.
Il est vray que Filandre a ce cœur enflammé;
I'ayme, ie le confesse, hé qui n'a pas aymé?
I'ay resisté long-temps à cette ardeur secrette
Et mon intention n'a pas faict ma desfaicte.
La force du vaincœur, excuse le vaincu,
Ie cognois maintenant l'erreur où i'ay vescu;
Ie croyois que l'Amour n'estoit qu'vne chymere,
Que l'esprit se forgeoit pour se laisser desfaire:
Que l'estre de ce Dieu consistoit en pourtraicts,
Ie ne craignois alors, ny son arc, ny ses traicts.
Et lors que ie voyois mes compagnes atteintes,
Ie blasmois leurs souspirs, & i'accusois leurs pleintes.

Mais i'ignorois le mal qui m'estoit destiné,
I'authorise à present ce que i'ay condamné.
Ie croy qu'on me doit pleindre, & que sans injustice,
La plus froide ne peut accuser mon caprice.
Dieux! combien ie perdrois, en perdant ces escris,
Qui vous les a baillez, & qui me les a pris?

ORANTE.

Moy-mesme en vos habits, quand vous fustes couchée;
Et c'est où i'ay cogneu, qu'Amour vous a touchée.
Certes ie fais estat de vostre eslection,
On ne peut condamner cette inclination.
Filandre, est d'vne humeur & d'vn esprit aymable,
Et sa condition à la vostre est sortable.
Il merite beaucoup: mais en peu de discours,
Contez-moy de vos vœux la naissance & le cours.

FLORANTE.

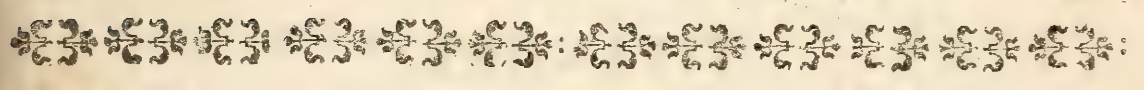
En vn bal dont Tirsis honoroit Lisimene,
Ie vis, & i'admiray, cét autheur de ma peine.
Il me pleût (ie dy tout) & ie ne pourrois pas
Conter ses complimens, ny figurer ses pas.
Son adresse à dançer n'auoit point de seconde,
Et sa grace attiroit les yeux de tout le monde.
Il remplissoit les cœurs d'ayse & d'estonnement,
Et tout l'honneur du bal, fut pour luy seulement.

L'Amour

L'Amour fit naistre en luy des ardeurs mutuelles,
Il quitta pour le mien, l'entretien des plus belles.
Ie sçay bien qu'il m'aymoit, & sans presomption,
Je m'asseuray depuis de son affection.
Ses discours n'estoient pas mon plus seur tesmoignage,
Ses moindres actions m'en disoient dauantage,
Sa peine, & ses deuoirs m'ont confirmé ce poinct,
Ses pleurs m'en asseuroient, quand ie ne riois point.
Et de tous les mortels, c'est le plus detestable,
S'il ne sentoit alors vne ardeur veritable:
Mais que c'est vn esprit sujet au changement!
Dieux! il vient, ie le voy.

ORANTE.

Cachez-vous seulement.
Elle se cache derriere des arbres.



SCENE DEVXIESME.

FILANDRE. ORANTE.

FILANDRE.

QV'on void changer souuent,
L'estat de nostre vie,
Tousiours de quelque vent,
Sa bonnace est suiuie,

Et l'on void rarement le ſoir, & le matin
Dépendre d'vn meſme Deſtin.
Ie ſuis heureux vn iour,
L'autre ie ſuis en peine;
I'ay donné de l'amour,
Ie donne de la hayne.
Florante m'adoroit, ie l'adorois auſſi,
Mais i'ayme, & l'on me hait ici.

Il continuë.

Doux ennuys toutesfois, & bien-heureuſe hayne!
Si ie touche à la fin le cœur de Celimene.
La peine & les efforts de l'acquiſition,
Sont vn doux ſouuenir, en la poſſeßion.

ORANTE l'abordant.

Qui te rend ſi penſif?

FILANDRE.

Vne ingratte Maiſtreſſe;

ORANTE.

Etouffe tes ſouſpirs, & banny ta triſteſſe,
Tout ſuccede a tes vœux.

FILANDRE.

O Dieux! qu'ay-ie entendu?

ORANTE.

Et l'on veut t'accorder le bon-heur qui t'est deu;
Ta Maistresse aujourd'huy fauorise ta flame.

FILANDRE.

Que i'ay d'impatience; auez-vous veu Madame?

ORANTE.

Oüy, i'ay veu plus encor:

FILANDRE.

Et quoy?

ORANTE.

Certains escrits
Qu'elle tenoit bien chers, & qui m'ont tout apris.
O le charmant esprit, que celuy de Filandre!
Qui ne luy cederoit, qui s'en pourroit deffendre?
Combien ceste beauté montre de iugement
En l'acquisition d'vn si parfaict Amant!

FILANDRE.

Epargnés mes ennuys, heureuse, & sage Orante,
Ie suis trop asseuré de sa haine apparente,
Elle rit de mes vœux la superbe qu'elle est.
Et son propre merite, est tout ce qui luy plaist.

Vous voulez que i'espere, & cette ame inhumaine
Me deffend seulement de parler de ma peine:
L'insensible, causant ce qui me fait mourir,
A peur de le sçauoir, de peur de le guerir.

ORANTE.

Vne fille, Filandre, est d'humeur plus discrette
Que de pouuoir si-tost aduoüer sa deffaicte.
Elle cache son feu, mais le sent en effect,
Et le confesse tard à celuy qui l'a faict.
Il en a rarement la premiere ouuerture;
La beauté que tu sers est de ceste nature.
Elle te parle peu, mesme fuit ton abord,
Comme d'vn doux meurtrier, qui luy donne la mort.
Mais croy que ses desdains, sa fuite, & son silence,
De son affection prennent la violence.
Elle s'est declarée, & ne me croy iamais,
Si ton cœur n'est l'object de ses plus doux souhaits;
Me remercieras tu, si de sa propre bouche
Tu sçais dans vn moment, que ton amour la touche?

FILANDRE.

Ie vous adorerois.

ORANTE luy monstre Florante.

Adore ses appas,

La voilà; que faits-tu? tu ne l'abordes pas?
Quelle humeur a si tost ton ame refroidie?

SCENE TROISIESME.

FILANDRE. FLORANTE. ORANTE.

FLORANTE.

TRaistre, que tu sçais mal cacher ta perfidie!
Es-tu sans artifice? & puis-je auoir surpris
L'excellence, & l'honneur, des plus rares es-[prits?
Au moins, qu'vn ris forcé te change le visage!
Tesmoigne du plaisir, & benys mon voyage.
Dy que tu souhaittois ce bon-heur sans pareil;
Approche, appelle moy tes yeux & ton soleil!
Quoy, tu ne peux forcer cette inutile honte?
Et ta voix quelquefois se donne à si bon conte.
Tu treuuois à Paris des traits si delicats,
Et tu m'as sçeu si bien prouuer ce qui n'est pas.

FILANDRE.

O Dieux, ie voy Florante!

FLORANTE.

Il va conter merueilles,
Et sa fidelité n'aura point de pareilles.

FILANDRE.

Me dispenserés-vous de discours superflus?
Le diray-ie en vn mot, ie ne vous ayme plus.

FLORANTE en riant.

O sensible douleur! ô perte irreparable!
Est-il à mes ennuys vn tourment comparable:
Qui m'ouure les enfers? qui me perce le sein?

FILANDRE.

O vous n'en mourés pas!

FLORANTE.

Ce n'est pas mon dessein.

FILANDRE.

Il est vray que vos yeux ont des graces exquises;
Qu'vne autre ne peut mieux meriter nos franchises,
Et que vous comparant à celle qui m'a pris,
On auroit de la peine à qui donner le pris.
Mais quelques doux appas, dont vous soyez pourueuë
En m'ostant la raison, l'amour m'osta la veuë.
Ie prefere ma Dame à toute autre beauté,
Mes yeux sont esbloüys, & mon cœur enchanté;
I'accorde, que ie quitte vn bien incomparable,
Pour semer sur du vent & bastir sur du sable.

Ie receurois chez vous des traictemens meilleurs,
Mais vn secret destin porte mes vœux ailleurs.

FLORANTE.

Dy qu'vn secret destin, porte ailleurs ta folie:

FILANDRE.

Florante est tousiours gaye, & sans melancholie.

FLORANTE.

Non, non, croy qu'en riant ie dy la verité,
Et qui ne riroit pas de ta legereté?
Quelle plaisante humeur agite ainsi ton ame?
On pourroit l'excuser en l'esprit d'vne femme,
Puisque selon l'erreur de vostre iugement,
Elle est de son instinc sujete au changement.
Mais que ces esprits forts, ces miroüers de constance,
Fassent au moindre vent si peu de resistance;
Que leur fidelité manque aux premiers effets,
C'est vn suiet de rire ou l'on n'en eust iamais.

FILANDRE.

Si tu considerois combien l'absence est forte,
On ne te verroit pas discourir de la sorte.
Ta presence auroit pû diuertir ce mal-heur:
Car qui void le Soleil, sent tousiours sa chaleur.

Mais quand on s'en esloigne, & qu'vn espais nuage
Arreste son effect, & cache son visage,
Alors on obeït à la necessité;
Et recourir au feu n'est pas legereté.

FLORANTE.

Il est vray, ton amour est la constance mesme!
Traistre i'estois absente, & tu voys que ie t'ayme.
J'ay les mesmes ardeurs, & le mesme soucy:
I'ay vescu sans te voir, & sans changer außy.
Sans te voir! ie m'abuse, & ma triste pensée
M'a tousiours de Filandre vne image tracée:
Ie t'ay veu tous les jours, ie t'ay parlé cent fois.

FILANDRE.

Il ne m'en souuient point:

FLORANTE.

Mais sans yeux & sans voix,
Je n'estois pour mon mal que trop ingenieuse,
Ma memoire trop bonne, & trop officieuse.

FILANDRE.

Et moy ie ne sçaurois me vanter de ce poinct,
I'ay bien-tost oublié ce que ie ne voy point.
Excuse en ton malheur ma memoire infeconde
Ou que de ce deffaut la nature responde.

Mais ie voy Celimene, admire ſa beauté,
Et ne condamne plus mon infidelité.

FLORANTE.

Va, Barbare à mes yeux, luy conter ton martyre,
Obtien de cét objet ce que ton cœur deſire;
I'y conſents, infidelle, adore ſes appas.

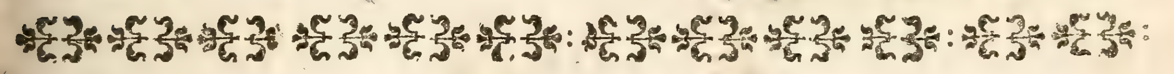
FILANDRE allant à Celimene.

Tu profiterois peu de n'y conſentir pas.

FLORANTE.

Cachons-nous pour l'oüyr.

Elle va dans les arbres.



SCENE QVATRIESME.

CELIMENE. FILANDRE.

FILANDRE.

ADorable merueille!
En beauté ſans exemple, en rigueur ſans pareille.
Quand voulez-vous tarir la ſource de mes pleurs?
Quand ſera voſtre eſprit ſenſible à mes douleurs?
Ces rochers orgueilleux en des ruiſſeaux ſe fondent,
Ils entendent mes cris, leurs Echo me reſpondent,

Et quand i'ay demandé, ſi mon mal inoüy
Finiroit quelque iour, elles m'ont dit oüy.
Vous conſeruez pourtant voſtre rigueur extreſme,
Et ie n'oſe eſperer que vous parliez de meſme.

CELIMENE.

Où peut eſtre ma ſœur?

FILANDRE.

I'implore du ſecours,
Aymable Celimene, entendez mes diſcours.

CELIMENE.

L'auez-vous veuë icy?

FILANDRE.

Vous me fermez l'oreille,
Pour ne pas aduouër mon ardeur ſans pareille.

CELIMENE.

Où la puis-je treuuer?

FILANDRE.

Dieux que de cruauté!
Ie parle de mon mal, inhumaine Beauté.

CELIMENE.

Ie la cherche par tout.

FILANDRE.

Cruelle, oyez ma plainte,
Donnez vn mot, au mal dont mon ame est atteinte.

CELIMENE.

Dieux que ces importuns me dérobent de temps,
Ie les fais tous souffrir, ils sont tous mescontens.
Ce n'est que de mon cœur que leurs plaisirs dependent,
Ie n'en possede qu'vn, & tous me le demandent.
Qui le doit obtenir? qui seront les jaloux?
Nul de vous ne l'aura pour vous accorder tous.

FILANDRE.

Comparez nos tourmens, considerez nos peines,
S'ils ont versé des pleurs i'en verse des fontaines,
S'ils sentent quelque ardeur, ie me sens consommer,
Ils ayment froidement, & ie sçay seul aymer.

CELIMENE.

Tous en disent de mesme.

FILANDRE.

Et seul ie le dois dire;

Si la plainte est plus iuste où la fortune est pire.
Philandre sçait mourir, s'ils sçauent endurer,
Son inclination ne se peut comparer.
Pour vous i'ay violé l'amitié la plus saincte,
Dont iamais icy bas vne ame fut atteinte.
Il n'estoit rien d'égal à mes contentemens,
Ie causois de l'enuie aux plus heureux Amans.
Ie pouuois loin de vous deffier la Fortune,
I'obligeois trop Florante, & ie vous importune.
Tous mes vœux l'honoroient, & vous les refusez.
Ie les voyois cheris, ie les voy mesprisez.

CELIMENE.

Adieu, ie hay l'amour d'vn esprit infidelle,
Et ie ne pretens rien au bien de cette Belle.
Reportez-luy ce cœur que vous me presentez;
Vous me pourriez quitter comme vous la quittez.

Elle s'en va, & Filandre demeure confus.

SCENE CINQVIESME.

ORANTE. FLORANTE. FILANDRE.

FLORANTE sortant d'entre les arbres.



Qu'il est satisfaict! & qu'il profite au change!
Soy-mesme il se punit, & m'offençãt me vãge.
L'abordant.
Filandre, qui mesprise est en fin mesprisé.

FILANDRE.

Ie n'attendois pas mieux que d'estre refusé.
Et ie iure le Ciel, que s'il m'estoit poßible,
Ie me desgagerois de cette ame insensible.
Que ce cœur brusleroit de ces feux anciens,
Que ie m'enchaisnerois de mes premiers liens.

FLORANTE.

Oüy, si la chaisne außi t'estoit encore offerte;
Et si ie desirois de recouurer ma perte.
Mais ce soing me trauaille assez legerement,
Vn bien que chacun fuit se conserue aysément.
I'ay veu le peu d'estat qu'on fait de ton seruice,
Et ie ne crains pas fort qu'aucune te rauisse.

Ie meure, il eſt biẽ vray que l'Amour n'a point d'yeux,
Ie reputois jadis mon deſtin glorieux.
Quand ton affection s'offroit à ma memoire,
Je croyois tout Paris enuieux de ma gloire.
Que Filandre eſcriuiſt, que Filandre parlaſt,
Ie ne croyois iamais qu'vn autre l'égalaſt.
Opinion bien fauſſe! & que ie n'ay plus euë,
Depuis que la raiſon m'a deſillé la veuë.
Ie n'eſtime plus tant les charmes de ta voix,
Ie m'eſtonne bien plus de l'erreur où i'eſtois.
Mon ame s'eſt renduë à de foibles atteintes,
Tu ſçais mal careſſer, & mal faire des plaintes.
Ne figurant pas mieux ta peine & ton ſoucy,
Celimene a raiſon de te traicter ainſi.
Tu luy parlois de pleurs, & c'eſt honte à Filandre,
D'eſtre creu ſeulement capable d'en reſpandre.
Eſt-ce par ces diſcours, & par cette action,
Qu'vn homme doit prouuer ſon inclination?
Me tenant ces propos, (permets moy de le dire)
De ſi froids compliments m'exciteroient à rire.

FILANDRE.

Eſpargne vn malheureux, & quelque qualité,
Dont jadis ton eſprit ayt le mien enchanté.
Croy que tu pourrois peu ſur cette ame inhumaine,
Qu'en mon lieu, tu ſerois en vne meſme peine.

Elle n'estime rien que ses propres appas,
Venus sous mes habits ne la toucheroit pas.
Tous objets sont communs à ce cœur insensible.

FLORANTE.

Et si ie luy plaisois,

FILANDRE.

Tu ferois l'impoßible.

FLORANTE à Orante.

Madame, agrerez-vous ces diuertissemens,
Que Filandre m'enuoye vn de ses vestemens.
Vous rirez de la feinte, & ie suis asseZ vaine,
Pour esperer l'honneur de toucher Celimene.
Sous le tiltre d'Amant & d'vn de vos nepueux,
Croyez qu'en peu de iours i'obtiendray de ces vœux.
Ie n'arriuay qu'hier, & n'estant pas cogneuë,
Il m'est aysé de feindre & de tromper sa veuë.

ORANTE.

Ce diuertissement ne peut estre que doux,
De voir Florante amant, & Filandre jaloux.

FILANDRE.

Ta force en cét effet seroit incomparable,
Tu ne me serois plus qu'vn objet adorable.

De tels vœux dependroit tout mon contentement,
Et ie mespriserois l'Amante pour l'Amant.

FLORANTE.

Ie ne t'oblige à rien, & faicts cette entreprise,
Sans dessein que ton cœur me rende sa franchise,
Ne dy point qui ie suis aux Beautez de ce lieu,
Et m'enuoye vn habit.

FILANDRE.

Dans vn moment.

FLORANTE.

Adieu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CELIMENE. FELICIE Sœurs.

CELIMENE.

Pourquoy m'accusés-vous de trop de retenuë?
Ie ne reserue rien, & mon humeur est nuë.
Qui peut (si ce n'est vous) cherir mes interests?
Et qui doit que ma sœur partager mes secrets?

FELICIE.

Quelque si libre humeur dont vn esprit puisse estre,
Il est bien mal-aysé qu'il fasse tout paroistre.
Tousiours quelque secret se reserue au dedans,
Qui mesmes n'est pas sceu des plus chers confidens.
Et sur tout en amour la plus libre est secrette,
Et comme elle est aueugle elle est aussi muette.
On ne s'oze fier à son meilleur amy,
Et le cœur le plus franc ne s'ouure qu'à demy.

Posseder tant d'attraits, estre si recherchée,
Captiuer mille esprits, & n'estre poinct touchée!
Ha ma sœur! croyez vous qu'on le puisse estimer?
Le Ciel vous a-t'il faicte incapable d'aymer?
Euitez-vous les coups dont toutes sont blessées?
Et n'eustes-vous iamais de pareilles pensées?
L'Amour est vn archer qui n'a iamais failly.
Si le cœur ne se rend quand il est assailly,
Il prend vne autre voye, il le force, il le blesse,
Et l'orgueilleuse alors recognoist sa foiblesse.
Si vous ne vous rendiez aux amants de ces lieux,
Ce Dieu pour vous toucher susciteroit des Dieux.
Il faut que tout deffere à sa force indomptée,
Et son intention ne peut estre euitée.

CELIMENE.

Il est maistre des cœurs qui se laissent dompter.
Mais quand on le veut fuïr, on le peut éuiter.

FELICIE.

Ce Dieu, comme il luy plaist atteint les plus cruelles,
On prend la fuitte en vain (ma Sœur) il a des aisles.

CELIMENE.

Mais les aisles qu'il a sont courtes quand il naist.
Cet enfant vole-t'il, foible encor comme il est?

FELICIE.

On ne sent pas l'Amour au poinct de sa naissance,
Et qui ne le sent pas ne craint point sa puissance.

CELIMENE.

Mais si-tost qu'on le sent on l'éuite aysément.

FELICIE.

Alors il sçait vôler, & l'on fuit vainement.

CELIMENE.

Aussi ie n'ay iamais sa force mesprisée,
Et mon ame à ses traicts est toute disposée.
Mais de les preuenir, les prendre en son carquois,
Et de ma propre main me ranger sous ses loix.
Qui me voudroit (ma Sœur) conseiller de le faire,
Ne me donneroit pas vn aduis salutaire.
I'approuue qu'vn Esprit mette les armes bas,
J'approuue fort aussi qu'il ne se rende pas.
Ie n'aymeray iamais qu'Amour ne m'ait blessée.
Si ie luy dois ceder, i'y veux estre forcée.

FELICIE.

Auoüez, toutesfois, que parmy tant d'amans,
Qui reuerent en vous des attraits si charmans;

Il s'en trouue quelqu'vn, qui vous plaiſt dauantage,
Et dont plus volontiers vous agreériez l'hommage.

CELIMENE.

Alidor vaut beaucoup.

FELICIE.

Que ſes attraits ſont doux!

CELIMENE.

Mais ie le voids qui vient, ma ſœur, retirons nous.

FELICIE.

Craignez-vous ſon abord?

ALIDOR.

Ie la void l'inhumaine.

FELICIE à Alidor.

Ie trauaillois pour vous, mais i'ay perdu ma peine.

SCENE DEVXIESME.

ALIDOR. LYSIS son amy.

ALIDOR.

HElas! cruël amy, que ma douleur te plaist!
Void cõme elle me fuit, l'insensible qu'elle est!
Et tu dis que le temps la rẽdra plus traictable!
Tu retardes l'arrest de mon sort lamentable!
Tu me retiens le bras; tu differes ma mort:
Tu voy, tu voy Lysis, si ie me plains à tort.

LYSIS.

Alidor, elle est fille, & la fille est changeante,
Nous la verrons vn iour t'estre plus indulgente.
Le temps amolira ce courage inhumain,
Elle fuit aujourd'huy, tu l'atteindras demain.
Il faut long-temps souffrir, la respecter, la craindre,
Ne l'auoir point suiuie est vn pas pour l'atteindre.
Les preuues de respect sont de puissans appas,
Tu t'esloignerois d'elle ozant suiure ses pas.
Faytes vers seulement, resue sur sa loüange,
Prefere ses attraits à la beauté d'vn Ange.

Parle de ſon eſprit, de ſon teint, de ſa voix,
Puiſque c'eſt le deſſein qui t'ameine en ces bois.
Deſcri tous les attraits dont le Ciel l'a doüée,
Vne fille, Alidor, ayme d'eſtre loüée.
Tu traictes ſans deſſein mille ſubjects diuers,
Et ta Maiſtreſſe encor n'a point eu de tes vers.
Ne crains point de faillir, ny de perdre ta peine,
On n'eſtime aujourd'huy que les fruicts de ta veine.

ALIDOR.

Il eſt vray que i'ay l'art de flatter qui me plaiſt,
Ie peints quãd bõ me ſemble vn œil plus beau qu'il n'eſt.
Ie dore des cheueux, ou ma plume ſe joüe
A noircir vn ſourcil, & farder vne joüe.
I'ay touſiours de la neige, & quelquesfois i'en mets
Sur vn ſein qui n'en eut, & n'en aura iamais.
Ie preſte à qui ie veux des œillets & des roſes,
Ie donne de l'éclat aux plus communes choſes;
Et i'ay fait eſtimer cent viſages diuers
Qui n'auoient toutesfois rien de beau qu'en mes vers.
Mais tout eſt au deſſous de ſa beauté parfaicte,
Ma Muſe en ce trauail eſt timide & muette,
I'admire les effects de cét objet vaincœur,
Qui me glace la veine & m'eſchauffe le cœur.
Touſiours le premier mot a ma plume arreſtée,
Ie l'ay mille fois priſe, & mille fois quittée.

Mon iugement s'égare en ses moindres appas;
I'escriray toutesfois: mais ne t'esloigne pas.

LYSIS.

I'attendray cependant en ce lieu frais & proche;
Mais voy si tu n'as point quelques vers en ta poche;
Ie me diuertiray par ce doux entretien;
Ie ne puis estimer de style que le tien.

Il prend des papiers qu'Alidor luy baille, & se retire à l'autre costé du bois, où ayant desployé le premier, il lit estant assis.

Vn iour Filene,
Au bord de Seine,
Pour soulager son amoureuse peine,
Disoit (voyant couler cette belle onde)
C'est ainsi que nos iours passent au monde.

L'ingrate dame
Qui m'oste l'ame
Vn iour ne pourra plus donner de flamme,
Comme elle est maintenant, sourde à qui l'ayme,
Le temps la traictera bien-tost de mesme.

Mon œil humide,
Belle homicide,
Ne verra pas tousiours ce front sans ride,
Le temps effacera ces belles choses,
Et ne te laissera ny lys, ny roses.

Voyant ta face
Seiche & sans grace,
Tu voudras de despit, rompre ta glace;
Ton aage aura blanchy ces tresses blondes,
Tu ne les feras plus friser en ondes.

Lors ta manie
Sera punie
Ie ne cheriray plus ta compagnie;
Et dans ce changement de ma fortune
Ie seray l'inhumain, toy l'importune.

ALIDOR.

ALIDOR.

Je ne puis que loüer de sa rare beauté!
Mon abondance icy fait ma sterilité.

LYSIS desploye vn autre papier, & lit.

A CALISTE.

De quelques ornemens que l'Aurore se pare,
Quoy que l'œil du iour ayt de rare
Quelque beauté qui puisse asseruir les esprits.
Dequoy, que la nature au printemps soit pourueuë,
Caliste, tout n'est rien à ceux qui vous ont veuë,
Qu'vn object de mespris.

N'allez

N'allez point à la Cour pour veoir de belles choses;
Et n'estimez ny lys, ny roses;
Rien ne peut esgaler vostre moindre ornement.
Il n'est point de beautez à la vostre pareilles;
Si vous desirez veoir d'admirables merueilles,
Mirez-vous seulement.

Lors vous verrez en vous, la seule creature,
Qui nous faict priser la nature.
L'obiect seul que iamais elle ayt faict sans deffauts:
Par vous elle n'est plus à soy-mesme imitable,
Et si vous ne trouuez que ie sois veritable,
Vostre miroüer est faux.

Que les plus grands esprits me porteroient d'enuie!
Que i'aurois vne longue vie!
Que ie serois chery, que mes vers seroient doux!
Que ie loüerois le Sort qu'incessamment i'accuse!
Et qu'on m'estimeroit, si l'on trouuoit ma Muse
Aussi belle que vous.

Il n'est point de bon-heur, comparable à mon ayse;
S'il arriue, qu'elle vous plaise;
Mille charmes nouueaux paroistront dans mes vers,
Ils n'auront plus ny mot, ny lettre qui ne touche,
Quand ils seront prisez par la plus belle bouche
Qui soit en l'Vniuers.

Il vient à Alidor.

As-tu bien reüßy?

ALIDOR.

Iamais pauure rismeur
N'eut tant d'ambition, & moins de bonne humeur.
I'ay faict ce peu de vers depuis que ie trauaille;
Escoute, si i'ay rien imaginé qui vaille.

Il lit.

Enfin qu'ordonnez-vous inhumaine beauté,
Quand ne verray-je plus en vostre cruauté
Des sujets de me plaindre & d'espãdre des larmes?
Quand seray-je plus cher à vostre œil mõ veincœur?
Quand sera vostre cœur
Außi doux que vos charmes?
Ne finirez-vous point le cours de ma misere,
Dois-je chercher la mort

Il continuë.

Mon amour me fournit mille pensers diuers,
Et ie n'en puis trouuer pour acheuer ce vers.

LYSIS.

Cét œuure est au dessus de ton style ordinaire;
Ie t'attens au logis, ie crains de te distraire;
Acheue, cher amy, ie te nuis en ces lieux.
Sur tout, exprime bien la douceur de ces yeux.

Il s'en va.

ALIDOR seul, assis & appuyé contre vn arbre.

Quitte, quitte Alidor, ce penible exercice,
De tes pleurs seulement escry son injustice;
Seuls ils peuuent prouuer tes transports innocens;
Seuls ils peuuent parler des ennuys que tu sents.
Et c'est bien vainement qu'vn malheureux presume
De fendre vn cœur si dur, auec des traits de plume.
Iettez arbres, voyant comme ie brusle icy,
Les pleurs, que vous iettez quand vous bruslez aussi.
Si d'Amour autrefois vous sentistes la force,
Si vous auez esté sans mousse et sans escorce;
Tremblez, soyez atteints au recit de mes maux:
Est-il quelque martyre égal à mes trauaux?
Mais que mon œil est las de souffrir la lumiere!
Quel assoupissement me ferme la paupiere?
Dieux, appellez mon ame, en cét heureux sommeil;
Accordez à mes yeux vn dormir sans réveil.

Il s'endort.

SCENE TROISIESME.

FELICIE. CELIMENE.

CELIMENE.

Dieux! que ces importuns ont peu de complaisance!
Et qu'il est mal-aysé d'éuiter leur presence.
Ma sœur, n'y sont-ils plus?

FELICIE.

Oüy ie les voy là bas.

CELIMENE.

Adieu.

FELICIE.

Reuiens, ie ris, & ie ne les voys pas.

CELIMENE.

Ie m'ayme aujourd'huy seule, & si pas vn se monstre.

FELICIE.

Dieux! quelle peur as-tu?

CELIMENE.

Celle de leur rencontre.

FELICIE.

Alidor te deplaiſt? cruelle tu le fuis?

CELIMENE.

Par fois ſelon le temps, & l'humeur où ie ſuis,
En de certains moments, i'ayme d'ouyr ſes plaintes,
Ie luy reſponds des yeux, & ie flatte ſes craintes.
Ie vante ſon eſprit, i'eſtime ſes diſcours.
Mais cette bonne humeur ne dure pas touſiours.
J'abhorre bien ſouuent vn ſi triſte langage,
Vn homme plus joyeux me plairoit d'auantage.

FELICIE.

Tu te peux rendre tel.

CELIMENE.

Comment?

FELICIE.

Par ta pitié,
Paye ce que tu dois à ſa chaſte amitié.
Ie le paye à l'amour que ſon amy me porte;
Jmite mon humeur, traite-le de la ſorte.
Lyſis, s'il t'en ſouuient, n'eſtoit pas ſi joyeux,
Alors que ie trouuois ſon abord ennuyeux;

En la plus belle humeur il respandoit des larmes.
Mais depuis que l'Amour m'a fait rendre les armes;
Il ne dit plus, ie brusle; il ne dit plus, ie meurs,
Et nous rions tous deux, en nos pires humeurs.
Mais i'auise Alidor sous ce diuin feüillage,
Voy comme les ennuys ont changé son visage.
Le Ciel ferme ses yeux pour arrester ses pleurs.
Et tu ne seras point sensible à ses douleurs?
Ly ces vers qu'il t'adresse.

CELIMENE.

O *Dieux! cette importune*
M'imputera tousiours ma mauuaise fortune!

FELICIE.

Escoute; A Celimene.

CELIMENE.

Acheue; i'y consents.

FELICIE.

L'agreable suject des ennuys, que ie sents.
Et bien ay-ie raison?

CELIMENE.

Ly-tost, ou ie te laisse.

FELICIE.

Qu'elle sçait bien cacher le tourment qui la presse!

Elle lit.

En fin qu'ordonnez-vous, &c.

Elle continuë.

Vois-tu comme ta grace a touché ses esprits,
En composant ces vers, le sommeil l'a surpris.
Par deux mots adjoustez, tu peux flatter sa peine,
Et perdre en le sauuant le tiltre d'inhumaine.

CELIMENE.

Escris-les de ta main.

FELICIE.

La tienne l'a blessé.

CELIMENE.

Donne-donc, i'escriray.

FELICIE.

Quoy?

CELIMENE.

Qu'il est insensé.
Qu'il a peu de raison d'aymer ce qui le blesse,
Que mon peu de dessein tesmoigne sa foiblesse.

En fin

FELICIE.

N'acheue pas, donne-moy cét escrit,
Bons Dieux? on ne peut rien sur ce farouche esprit!

Elle escrit.

CELIMENE.

Qu'y mets-tu?

FELICIE.

Qu'il espere.

CELIMENE.

Esperances friuoles.

FELICIE.

Et si, ie te veux faire auoüer ces paroles.
Ie veux à cét Amant procurer ta pitié;
Ie gaigneray ta hayne, ou luy ton amitié.
Ie iure à ton humeur vne eternelle guerre.
Cruelle as-tu dessein de dépeupler la terre,
Et seras-tu constante, en ce rigoureux poinct
De blesser tous les cœurs, & de n'en guerir poinct.
Esperes-tu du prix à ta froideur extresme?
Et vaux-je moins que toy pour auoüer que i'ayme?

CELI-

CELIMENE.

L'amour te paye-t'il du soucy que tu prends
De le rendre adorable aux cœurs indifferends.
Te charges-tu du soin d'establir son Empire?
Ta voix peut-elle plus, que les traits qu'il nous tire?
Si i'aymois Alidor, il deuroit son secours
A son propre merite, & non à tes discours.
Son pouuoir t'est suspect, prenant pour luy les armes;
Et pensant l'obliger, tu fais tort à ses charmes.
Son humeur seulement a de puissants appas,
Et peut plus que ta voix.

FELICIE.

Et tu ne t'y rends pas?

CELIMENE.

En voudrois-tu iurer?

FELICIE.

Ouy, si ie te dois croire.

CELIMENE.

Il peut beaucoup sans toy, n'oste rien à sa gloire.

FELICIE.

Qu'elle est dißimulée!

ALIDOR resuant.

Ha! tu sçais mon tourment.
Vn mot, belle inhumaine, vn regard seulement.

FELICIE.

Il resue, escoutons-le.

ALIDOR.

Ie pourrois toute chose
Tu ne peux m'eschapper, mais quoy que ie propose,

CELIMENE.

Ie crains peu ce danger.

ALIDOR.

Ie tremble à ton aspect.
Quoy rien à mon amour? quoy rien à mon respect?
Cruelle, oste-moy donc ta presence fatalle,
Et ne m'oblige point au tourment de Tantalle.
Adieu, laisse-moy seul.

CELIMENE.

Voy combien il me plaist;
Ie luy veux obeir, tout endormy qu'il est.

Elle sen veut aller.

FELICIE.

Attendons son resueil.

CELIMENE.

Pour moy ie me retire.
Et tu m'as obligée à beaucoup de martyre:
Mais i'apperçois Orante, & quelqu'vn qui la suit.

SCENE QVATRIESME.

ORANTE. FLORIDAN. CELIMENE. FELICIE.

Florante se faict appeller Floridan.

ORANTE.

IE l'auise à propos, & le Ciel nous conduit.

Elle parle aux deux Sœurs.

Nous allions vous trouuer, agréez la visite
Que ce beau Caualier doit à vostre merite;
C'est vn de mes nepueux, arriué fraischement.

CELIMENE.

Il m'oblige beaucoup.

FELICIE.

O Dieux qu'il est charmant!

FLORIDAN.

Surpris, ſaiſi, confus aupres tant d'excellence,
Mon meilleur compliment depend de mon ſilence.
Ie voy d'vn œil charmé vos diuines beautez,
Et ie croy me treuuer en des lieux enchantez.
Ce bois eſt-il, Amour, le ſejour de ta Mere?
Eſt-ce le bois de Paphe, ou celuy de Cithere.
Ha! qu'icy ton pouuoir a d'effect ſur les ſens!
Et que ces deux Beautez te font donner d'Encens.
Qu'en ces lieux la raiſon a d'inutiles armes!
Qu'on y pouſſe de vœux! qu'on y reſpand de larmes!
Et que ma Tante, helas! aymoit peu ma ſanté,
Alors qu'à ce deuoir ſon conſeil m'a porté.

CELIMENE.

Voſtre diſcours eſt ſain, quoy qu'il nous perſuade,
Et ce beau teint n'eſt pas la couleur d'vn malade.

FLORIDAN.

Helas! ſi la raiſon me manque de ſecours,
Que vous verrez changer, mon teint, & mes diſcours!
Vous voir, ſans vous aymer, n'eſt pas vn bien poßible,
Ie ne ſuis pas de roche, & ce cœur eſt ſenſible.
Madame, pardonnez à ma temerité,
Mes vœux ſeront bornez de voſtre volonté.

Vous n'accuserez point vne langue indiscrette,
Ie sçauray bien aymer d'vne amitié muëtte.

CELIMENE.

Ie treuue en vos discours de si charmans appas,
Que vous me hayriez de ne me parler pas.
Le silence sied mal aux bouches si discretes,
Et l'on voudroit, Mõsieur, les voir tousiours ouuertes.

FELICIE.

O Dieux qu'il est charmant!

FLORIDAN.

Mon silence & ma voix,
De vos commandemens prendront tousiours des loix:
Voyant Alidor endormy, il dit.
Mais que ie crains (AMOUR) les maux que tu m'aprestes,
Ie voy desià (Madame) vne de vos conquestes.
A peine vos beautez ont attiré mes pas,
Que voylà qu'à vos pieds ie voy des gens à bas.
Que cette veuë, helas! menace ma franchise,
Et que ie seray fort si i'empesche ma prise!

CELIMENE.

Ie n'ay point de dessein sur vostre liberté.

FLORIDAN.

Vous me deffendez donc de voir vostre beauté.

CELIMENE.

Vous redoutez, Monſieur, vne foible ennemie.

FLORIDAN.

Ie ſens deſià l'effect de ſa force infinie.

FELICIE.

Que ſes yeux ſont charmans! que ſa voix a d'attraits!

CELIMENE.

Nous ſouffrons le Soleil, & le logis eſt prés.
Vous plaiſt-il de le voir?

FLORIDAN.

Acceptez ma conduitte.

ORANTE tout bas.

L'heureux effect ! ô Dieux fauoriſez la ſuitte.

SCENE CINQVIESME.

ALIDOR eſueillé.

SOmmeil heureux charmeur des ennuys que ie ſens,
Pourquoy m'as-tu rendu la liberté des ſens?

Helas ! par ta faueur ie parlois à Madame,
A ses yeux inhumains i'ay descouuert ma flamme.
Et quoy que sa rigueur estouffast mon espoir,
Ie joüyssois pourtant du bon-heur de la voir.
I'ay malgré ses efforts sa belle main pressée,
Cét agreable songe a flatté ma pensée;
De ce bien maintenant mes desirs sont priuez:
Mais, ô Dieux ! quelle main a ces vers acheuez ?

Il lit.

Ne finirez-vous point le cours de ma misere,
Dois-je chercher la mort? non, Alidor, espere.

Pourrois-je desormais voir le Ciel sans mespris,
Si la main de Madame, auoit ces mots escris?
Non, Alidor, espere; ô Dieux ! le dois-je croire ?
Puis-je sans vanité me donner cette gloire ?
Non, quelqu'vn qui passoit, touché de mon tourment
A ces vers acheuez par diuertissement.
Ie ne me flatte point de ce bon-heur insigne,
L'ozer imaginer, c'est en paroistre indigne;
I'espereray pourtant, & croyray que le Sort
Se sert de ce moyen pour diuertir ma mort.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CELIMENE suiuie d'ALIDOR, qui l'entend sans se monstrer à elle.

CELIMENE.

C'EN est faict, ma raison est lasse,
De tenir contre tant de grace;
Mõ courage est trop foible, il ne me peut ayder;
Et le dieu des amãts m'a tiré la plus forte,
De toutes les fleches qu'il porte.
Et bien (Amour) il faut ceder.

ALIDOR, tout bas.

Dieux! est-ce en ma faueur qu'elle tient ce discours?
Puis-je apres tant de maux esperer du secours?

CELIMENE.

Enfin tost ou tard ce Dieu touche
Et la facille, & la farouche.

On

On peut craindre ſon mal, on le peut retarder;
Mais d'eſtre touſiours froide, & dans l'indifference,
C'eſt vne friuole eſperance,
Ct bien, Amour, il faut ceder.

ALIDOR.

Amant le plus heureux qui ſoit en l'Vniuers!
Ce diſcours fauorable eſt l'effet de tes vers.

CELIMENE.

En vain noſtre cœur prend les armes,
Contre d'ineuitables charmes,
Il ſe rend à celuy qui le doit poſſeder,
Et l'orgueilleux qu'il eſt, blaſme apres ſa deffaicte,
La reſiſtance qu'il a faicte.
Et bien, Amour, il faut ceder.

ALIDOR.

Enfin le Ciel me rit, mes vœux ſont approuueZ,
Et ſa main fauorable a mes vers acheuez.

CELIMENE.

Toutes nos deffenſes ſont vaines,
Et tes loix ſont ſi ſouueraines,
Qu'on void meſme des Dieux forcez de les garder.
Il n'eſt ame ſi dure, & ſi pleine de glace,

Ou tes flammes ne treuuent place;
Et bien, Amour, il faut ceder.

ALIDOR l'abordant.

Abordons-là sans crainte, obligé desormais,
A vous offrir des vœux, si ie le fis iamais.
Que ie baise à genoux ceste main fauorable,
Qui vient de releuer l'espoir d'vn miserable:
Donc ces beaux yeux sont las de me voir souspirer?
Donc il m'est ordonné de viure & d'esperer?
Et (comme vn doux Vainqueur cõseruer sa conqueste)
Vous auez diuerty la mort qui m'estoit preste?
Oüy, ie vis, & i'espere vn destin plus humain,
Puis qu'il faut obeïr à cette belle main.

CELIMENE.

Quoy, i'ay tracé ces mots? la croyance indiscrette!
Voyez comme ayséement on croit ce qu'on souhaitte;
PerdeZ vn peu, Monsieur, de cette vanité,
Et ne me loüez point de tant de charité.

ALIDOR.

Voulez-vous plus long-temps prolonger mon supplice?
Et vous repentez-vous d'vn acte de iustice?
Suis-je trop peu discret pour cacher vos bienfaicts?
Quand mesme vous rendrieZ mes desirs satis-faicts?

Dieux! qu'à se declarer vne fille a de peine.
Vous ne deffendez-pas, qu'on vous nomme inhumaine,
Quand ie vous appellois sourde, ingrate & sans yeux,
C'estoit là vous donner des tiltres glorieux,
Vous trouuiez des appas en mon Sort lamentable,
Et vous vous offencez du tiltre d'equitable;
Vous n'ozez auoüer vne bonne action
Que vous auez renduë à mon affection.

CELIMENE.

Je n'en puis auoüer ny mauuaise ny bonne,
Je n'ordonne la vie, & ne l'oste à personne,
C'est assez, Alidor, que chacun songe à soy,
Ie ne conserue point ce qui n'est point à moy.

ALIDOR.

Mais par la loy d'amour, ie suis à Celimene;

CELIMENE.

Elle n'a iamais eu, n'y d'amour, ny de hayne;
Vous sçauez mon humeur, ie fuis ces paßions
Et ie suy seulement mes inclinations.

ALIDOR.

Quoy tousiours insensible; & sourde à nos prieres?

CELIMENE.

Tousiours ferme & cõstãte en mes humeurs premieres,

ALIDOR.

Vn peu moins qu'autrefois?

CELIMENE.

Tousiours egalement.

ALIDOR.

Alidor n'est pas sourd.

CELIMENE.

Ny moy pareillement.

ALIDOR.

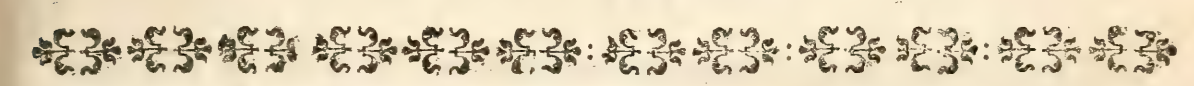
Non, car vous m'entendez: Adieu, viuez heureuse,
Soyez impitoyable à ma peine amoureuse,
Estouffez tout l'espoir qui me peut secourir,
Ie porte à mon costé le moyen de guerir.

Il s'en va.

CELIMENE seule.

O Dieux! cét importun a ma voix entenduë,
Alors que i'auoüoys que ie me suis renduë.
Il a receu pour luy cette confession,
Et croit estre l'obiect de mon affection.

Mais las ! quoy que ie doiue à ſon amour extreſme,
Il eſt bien abuzé, quand il croit que ie l'ayme;
Vn amant bien plus rare occupe mes eſprits,
Il me demande vn cœur, qu'vn autre a deſia pris;
Floridan l'a forcé, mais auec tant de gloire,
Qu'il n'a que d'vn moment acheté ſa victoire:
Et qu'ayant iuſqu'icy meſpriſé tant d'amours
Ie me rends à l'appas de ſes premiers diſcours.
Mais quelqu'vn vient icy; mes plus cheres penſées
Par cét autre importun ſont touſiours trauerſées.



SCENE DEVXIESME.

CELIMENE. FILANDRE.

FILANDRE.



QVI vous rend ſi penſiue?

CELIMENE.

Vn autre obiect que vous.

FILANDRE.

Alidor ou Tircis,

CELIMENE.

Non, vn obiect plus doux.

FILANDRE.

Paris, ou Filidor?

CELIMENE.

Non;

FILANDRE.

Timandre, ou Geronde?

CELIMENE.

Vous les pourriez trouuer en nommant tout le monde.

FILANDRE.

Que i'apprenne son nom, & mes vœux sont contens.

CELIMENE.

Adieu, deuinez-le, ie vous donne du temps.

FILANDRE l'arrestant.

Vn mot, belle inhumaine, vn certain Gentil-homme
Nommé Flo. Floridan, c'est ainsi qu'il se nomme;
Venu depuis deux iours en ces lieux écartez,
N'a-t'il point salüé vos diuines beautez?

CELIMENE.

Il en a pris la peine.

FILANDRE.

Est-il fort agreable?

CELIMENE.

C'est vn homme diuin, charmant, incomparable;

FILANDRE.

On en faict de l'estat.

CELIMENE.

Vous parlez froidement.
Il est la vertu mesme.

FILANDRE.

En vn mot vostre amant.

CELIMENE.

Filandre, parlez mieux, vous rire, & me desplaire,
Ne sont pas les moyens d'auançer vostre affaire,
On arriue autrement à nostre affection
Que par la raillerie & l'indiscretion.
Il est vray que la mienne, est vn but où Filandre
Auec tous ses efforts, est bien fou de pretendre.

FILANDRE

Adieu, car ie l'auise; ô Dieu qu'il est charmant!

CELIMENE.

Plus que vous.

FILANDRE.

Ie le croy.

CELIMENE.

Mais plus infiniment.

FILANDRE, s'en allant dit à Floridan.

On attend vostre veüe auec impatience

FLORIDAN tout bas.

Filandre se cache & les entend.

Et tu la fuis barbare, Ame, sans conscience.

SCENE TROISIESME.

FLORIDAN, CELIMENE.

CELIMENE.

QVE Floridan est triste!

FLORIDAN.

Et qu'il l'est iustement.

Ha! sejour mal-heureux!

CELIMENE.

O Dieux quel changement!
Ces plaines que tantost vous auez tant prisées,
Et que vous preferiez aux riues Elysées,
N'ont-elles pas encor leur premiere beauté?
D'où vient à vostre humeur cette inegalité?

FLORIDAN.

Que ce lieu soit charmant, qu'il soit incomparable,
Madame, sa beauté m'est peu considerable:
Ce sont des appas morts, subiects au moindre vent,
Et qui touchent les yeux, sans passer plus auant;
Mais i'en treuue,

CELIMENE.

Acheuez,

FLORIDAN.

Helas! que puis-je dire?
Si ie n'oze parler, & si ie le desire?

CELIMENE.

Et que deuez-vous taire, où tout vous est permis?

FLORIDAN.

Que diray-je plutost deuant mes ennemis!

CELIMENE.

En auez-vous icy?

FLORIDAN.

De puissants, d'indomptables,
Et dont les coups mortels me sont ineuitables.
I'ay tousiours souhaitté de viure en ces deserts,
I'y cherchois du repos, & c'est où ie le perds.
Ie ne puis opposer, ny deffense, ny larmes,
A la necessité de mourir de leurs armes.

CELIMENE.

Qui donc vous peut seruir en ce cuisant soucy?

FLORIDAN.

Vous seulle.

CELIMENE.

Contre qui?

FLORIDAN.

Contre vous seule aussi?

CELIMENE.

Parlez plus clairement.

FLORIDAN.

Diuin charme des ames!
Adorable ſubiect de mes nouuelles flammes!
Mais faut-il acheuer? à quoy tant de propos?
Et bien, ce ſont vos yeux qui troublent mon repos.
Ces diuins ennemis attaquent ma penſée,
Et leurs premiers regards ont ma raiſon forcée.
Pardonnez toutesfois à ma temerité,
Ma raiſon garde encor de ſon authorité;
Et me peut contenir dans l'eſtroicte limite
Qu'impoſe à mon amour, voſtre rare merite.
En mes plus vifs accez, ie ne me plaindray pas,
Et pour voſtre repos i'euiteray vos pas.
Ie n'augmenteray point cette trouppe importune,
Dont vous tenez en main l'eſpoir & la fortune.
Ie ne reclameray ny vos vœux, ny vos ſoins,
Je ſçauray mieux aymer, & le teſmoigneray moins.
C'eſt deſià trop parler, Dieux quelle ardeur me preſſe!
Que meſme en promettant i'enfraigne ma promeſſe!

CELIMENE.

Las! d'exercer ailleurs ceſte eloquente voix,
La venez vous (Monſieur) exercer dans ces bois?
Eſpargnés nos eſprits dont les mœurs inciuiles,
Ont bien peu de rapport auec celles des villes.

Et ne m'obligez point aux mesmes complimens,
Que celles de Paris rendent à leurs amants :
Ils seroient mal fondeZ, & ie reçoy les vostres
Comme vn propos commun que vous teneZ à d'autres.

FLORIDAN, feignant de s'en aller.

I'ay promis de me taire. Adieu ; mais quelque iour,
On ne vous verra plus douter de mon Amour.

CELIMENE.

Non, non, encor vn mot ; ô Dieux ! qu'il sçait biẽ feindre !
On diroit qu'en effet son cœur se laisse atteindre.

FLORIDAN.

Il est atteint desià, Madame, & permettez,
Puis que ma voix vous plaist, & que vous l'escoutez,
Que i'atteste le Ciel, & toute la nature,
Que vous estes l'object du tourment que i'endure.
Si vous n'aués causé la misere où ie suis,
Si vostre occasion ne fait tous mes ennuys,
Si ie cognois que vous, pour sujet de ma peine,
Puissay-je estre des Dieux, & l'horreur & la haine ;
Et qu'apres mille morts, vne eternelle mort,
Fasse endurer mon ame, & deplorer mon sort :
Mais que ie pousse en l'air d'inutiles paroles,
Vous tiendrés mes sermens, pour des sermẽts friuolles !

Car on dit que les Dieux, impoſant des tourmens
N'en ordonnerent point aux parjures Amants.

CELIMENE.

C'eſt qu'ils n'en treuuent point d'égaux à leur offence,
Et ce poinct ſeulement a borné leur puiſſance.
Le traiſtre, & l'homicide ont leur peine aux enfers,
L'impie & le volleur, ont leurs feux, & leurs fers.
On ne peut euiter la ſupreſme iuſtice,
Qui touſiours au forfaict meſure le ſupplice.
Mais vn parjure Amant a faict vne action,
Qui n'a point de meſure & de proportion.
Vne eternelle flame eſt pour luy trop humaine,
L'excés de ſon peché le ſauue de la peine.
Außi quel honneſte homme a ces crimes conceus.
Mais allons au chaſteau diſcourir là deſſus.
Le Soleil en ces lieux ne laiſſe plus d'ombrage.

FLORANTE.

Que ie reçois d'honneur!

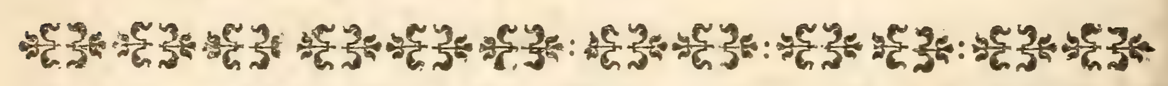
CELIMENE.

J'en reçois dauantage.

SCENE QVATRIESME.

FILANDRE ſeul les ayant eſcoutez.

DIeux ! auec quelle grace elle fait le tranſi,
Celimene eſt touchée, & ie le ſuis auſſi.
Il n'eſt rien de pareil à ſon rare merite,
Contre moy-meſme en fin, moy-meſme ie m'irrite.
Peſant ces qualitez d'vn eſprit plus raſſis,
Ie n'aurois pas changé mes roſes en ſoucys,
Elle preſideroit à ma flame amoureuſe,
Et ma condition ſeroit encore heureuſe;
Mais que veut Felicie?



SCENE CINQVIESME.

FILANDRE. FELICIE cherchant ſa ſœur.

FELICIE.

ELLE n'eſt pas icy.

FILANDRE.

Que cherchez-vous?

FELICIE.

Ma sœur.

FILANDRE.

Elle a bien du soucy!

FELICIE.

Et d'où luy prouient-il?

FILANDRE.

D'amour.

FELICIE.

Qu'elle vous porte?

FILANDRE.

Non, ie serois bien vain de parler de la sorte;
Car iamais vn regard ny la moindre action,
Ne m'a faict esperer son inclination.

FELICIE.

A qui donc?

FILANDRE.

A l'object le plus parfaict du monde,
Dont l'esprit est charmant, la beauté sans seconde.

En fin à Floridan,

FELICIE.

Qui vous l'a dit?

FILANDRE.

Leur voix,
Et tous deux fraischement ils sortent de ce bois.
Ces fueillages espais me cachoient à leur veuë,
Et i'ay fort clairement Celimene entenduë.

FELICIE.

Qu'vn jaloux a de peine, il croit tout ce qu'il craint!

FILANDRE.

Vos yeux vous diront mieux si son cœur est atteint.
Adieu, craignés vous mesme vne pareille peine,
Puis qu'il a bien touché cette belle inhumaine.

Il s'en va.

FELICIE seule.

O conseil inutile à mon cœur languissant!
On ne craint plus vn mal, alors qu'on le ressent.
Cét aymable vainqueur a mon ame charmée.
O supresme mal-heur! ma sœur en est aymée.
Et sa rare beauté me deffend d'esperer
Le fruict de le cherir & de le reuerer.

Que

Que n'ay-je ſes attraits? pourquoy nature auare,
Ne me puis-je vanter d'vn viſage außi rare?
Que ne l'ay-je pourueu d'vne égalle douceur?
Cruelle, deuois-tu dauantage à ma ſœur?
Ie le carreſſerois, il m'ouuriroit ſon Ame,
Ie le diuertirois de ſa premiere flame.
D'vn deſir mutuel nos cœurs ſeroient atteints,
Je trahirois ma ſœur, ie romprois ces deſſeins.
Oüy; Mais qu'auroit Lyſis? que dois-je à ſa conſtance?
Sont-ce là ces ardeurs & cette reſiſtance?
Où nos vœux mutuels obligent nos eſprits.
Vn autre me peut-il oſter ce qu'il m'a pris?
O friuole diſcours! ie ſuy ce qui m'attire;
Ce n'eſt pas mon deſſein qui fait ce doux martyre;
Et la neceßité d'eſtimer ce qui plaiſt,
Excuſe mon eſprit tout vollage qu'il eſt.

SCENE SIXIESME.

LYSIS. FELICIE.

LYSIS la ſurprenant.

OV ſongeoit mon ſoucy?

FELICIE.

Ie ſongeois à vous-meſme.

LYSIS.

Que ie ſuis redeuable à ton amour extreſme;
Combien tu faits d'efforts pour vn indigne Amant,
Et que peu de ton ſexe ayment ſi conſtamment.
Mille font vanité du tiltre de parjure,
Ce nom eſt maintenant vne honnorable injure,
Toutes changent ſans honte, & ta ſeulle beauté,
A de l'auerſion pour l'infidelité;
Mais ie ne te vois poinct en l'humeur ordinaire,
Et meſme des l'abord, i'ay ſemblé te d'eſplaire.
T'importunay-ie icy?

FELICIE.

Ie ne m'y tiendrois pas.

LYSIS.

Quelque ſoucy pourtant change ces doux appas,
Tu me voys à regret, veux-tu que ie le die?
Ie croy que ton amour eſt vn peu refroidie.

FELICIE.

Ie rirois comme toy, mais vn mal de coſté;

LYSIS.

Dy que ton humeur ſouffre, & non pas ta ſanté.

On laiſſe rarement promener des malades,
Leurs chambres, & leurs lits bornent leurs promena-(des,
Tu tiens les yeux baiſſés, tu parles froidement.

FELICIE.

O le jaloux eſprit!

LYSIS.

Peut eſtre iuſtement.

FELICIE.

A Dieu, mon mal s'accroiſt.

LYSIS.

Ie te ſuy,

FELICIE.

Non demeure,
Permets-moy ſeulement de repoſer vne heure,
Peut eſtre en ce ſommeil, mon mal s'appaiſera.

LYSIS.

Ie ne te quitte point.

FELICIE.

Fay ce qu'il te plaira.

LYSIS la conduiſant, dit tout bas.

O Dieux! diuertiſſés les ſubiects de ma crainte,
Et ne trahiſſés pas, vne amitié ſi ſaincte.

Fin du troiſieſme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FELICIE. FLORIDAN.

FELICIE.



VE Floridan ſçait bien feindre des paßions!
O Dieux ! comme il contraint toutes ſes actions!
Auec combien d'adreſſe, & combien d'artifice,
Il promet à mes vœux vn fidelle ſeruice?
Le plus iudicieux à le voir ſi tranſy
Croyroit que mon ſubiect luy cauſe vn vray ſoucy.
Que la franchiſe eſt rare, en ce ſiecle où nous ſommes!
La feinte ſeullement eſt la vertu des hommes.
L'Amour eſtoit iadis le Roy des immortels:
Au Ciel comme en la terre, il auoit des Autels.
On reueroit ſes loix, on craignoit ſa puiſſance,
Et ſes pires ſubjets viuoient dans l'innocence;

*Mais ce Dieu desormais est vn nom seulement
Et nous voyons à peine vn veritable amant.
L'vn pour passer le temps, se fait vne maistresse,
L'autre pour signaler sa grace, & son adresse.
L'vn par ciuilité, l'autre par interest,
En fin tous sont Amants, & si pas vn ne l'est.*

FLORIDAN.

*Ie vous atteste ô Dieux! Mais qu'est-il necessaire
De prouuer par sermens vne flame si claire?
Pouuez-vous iustement douter de mon amour?
Ne la voyez-vous pas, si vous voyez le iour.*

FELICIE.

*Oüy, quelques paßions dessus ce front sont peintes,
Vous souspirez par fois, & vous poussez des pleintes.
Si ie croy vos discours, vous estes tout de feu
En fin vous feignés bien, ou vous aymés vn peu.
Mais vous me repaissés d'vn espoir inutile,
Vous n'en aymez pas vne, ou vous en aymés mille.
Vous tenez à ma sœur, de semblables discours.
Ie vous ay veu moy-mesme implorer son secours.*

FLORIDAN.

*O la foible raison! si vous y prenés garde,
Luy parlay-ie iamais, que ie ne vous regarde?*

Si ma voix parle bien, mes regards parlent mieux,
Ou vous entendés mal le langage des yeux?
Luy jurant que ie ſens des ardeurs ſi parfaictes,
Mon œil vous dit-il pas, que c'eſt vous qui les faictes.
Alors qu'on ayme bien, ſouffre-t'on des teſmoins?
Craindrois-je qu'on nous veiſt, ſi ie vous aymois moins?
Non, ie ne tiendrois pas mon Amour ſi ſecrette,
Et ie vous traitterois ainſi que ie la traicte.

LYSIS, caché auec Alidor.

Dieux! qu'eſt ce que i'entends?

ALIDOR.

Vos affaires vont mal.

LYSIS.

Prepare-toy mon bras à punir ce riual.

FELICIE.

Les effects, Floridan, prouueront vos promeſſes;
Faictes-luy cependant vn peu moins de carreſſes.
Si vous l'aymez ſi peu ne luy parlez point tant,
Elle a des qualitez à faire vn inconſtant.
Toute froide qu'elle eſt, ie ſçay qu'elle vous priſe,
Et ne craindroit pas fort de me rauir ma priſe.
Adieu.

FLORIDAN.

Ie vous conduicts?

FILICIE.

Non, retournez chez vous,
Ne faisons point d'ombrage à céte esprit jaloux.

FLORIDAN.

Je vous obey donc,

LYSIS.

Dieux! qui l'eust iugé d'elle?

FELICIE, s'en allant.

C'est me bien obeyr, que de m'estre fidelle.

FLORIDAN.

Ie renonce, Madame, au bien de la clarté,
Si rien est comparable à ma fidelité.

SCENE DEVXIESME.

LYSIS. ALIDOR. FLORIDAN.

LYSIS, tirant ſon eſpée.

Faut en voir vn effect, traitre, tu deliberes,

FLORIDAN.

Que voulez-vous ?

LYSIS.

Finir ta vie, & nos miſeres,
Lâche, & vil ſuborneur des Eſprits de ces lieux,

FLORIDAN.

Qui vous fait ces rapports?

LYSIS.

Mon oreille, & mes yeux.
Tu conſultes encores?

FLORIDAN, ſans tirer l'eſpée.

Arreſte, cette eſpée
Ne fuſt iamais en vain par ces bras occupée:

Voſtre

Vostre temerité s'appreste vn chastiment,
On ne me la fait point tirer impunément.

LYSIS.

O le vaillant guerrier!

FLORIDAN.

Ouy vaillant, mais modeste.

LYSIS.

Deffends toy seulement, sans t'informer du reste.
Ne croy pas m'appaiser par ce lâche entretien;
Et ne redoute pas mon mal-heur, mais le tien.
Nous verrons les effects que le Ciel nous destine.

FLORIDAN à Alidor.

Remonstrez-luy, Monsieur, qu'il cherche sa ruyne.

ALIDOR.

Dieux! le plaisant combat.

LYSIS.

Il ne m'estonne pas.

FLORIDAN.

J'ay coustume de rire alors que ie me bats.

LYSIS.

C'est trop deliberer, lâche object de ma haine.

FLORIDAN.

Et moy, c'est trop gausser, & vous laisser en peine.
Ie sçay quelle raison excite ce courroux,
C'est vn effect, Monsieur, de vos soupçons jaloux.
Vous aymez Felicie, & sçachant qu'elle m'ayme,
Croyez que ie respons à son amour extresme.
Mais qu'apprehendez-vous? mettez les armes bas,
Vous deußiez souhaitter de la voir dans mes bras.
Et vous qui n'aspirez qu'à flechir Celimene,
Ne suis-je point außi l'object de vostre haine?
De ce mal apparent l'effect vous sera doux,
En trauaillant pour moy, ie trauaille pour vous.

ALIDOR.

Comment, toutes les deux reçoiuent ton hommage?

FLORIDAN.

Que ie sois dispensé d'en dire dauantage.
Si vous les possedez serez-vous satisfaicts?
Rien ne peut diuertir le dessein que i'en faicts.
Vous serez obligé à ces heureuses feintes,
Et les remerciements succederont aux plaintes.
I'auray mis du remede à nos communs ennuys,

Vous loüerez mon esprit, & sçaurez qui ie suis.
Vostre mal & le mien égalemen t me touche,
La peur ne me met point ces discours en la bouche.
Si dans peu les effects ne surpassent vos vœux,
Vnissez vos efforts, & m'attaquez tous deux.

ALIDOR.

Que t'en semble, Lysis?

LYSIS.

O Dieux! quelle apparence?
Sur la foy d'vn riual fonder son esperance?

FLORIDAN.

Vous me cognoissez mal?

LYSIS.

Attendons toutesfois,
Si le terme n'est long.

FLORIDAN.

De deux iours, ou de trois.

ALIDOR.

Adieu, fais que l'effet succede à ta promesse,
Et i'eterniseray ton nom, & ton adresse.

SCENE TROISIESME.

FILANDRE. FLORIDAN.

FLORIDAN.


Ourquoy viens-tu si tard? ie t'ay biẽ souhaitté,
Et tu me manques bien en la necessité.

FILANDRE.

Comment?

FLORIDAN.

Deux m'attaquoient, tu m'aurois secondée.

FILANDRE.

Et la querelle en fin?

FLORIDAN.

Nous l'auons accordée.
Admire mon esprit, recognoy mon pouuoir,
Ce n'est qu'vn en ces lieux, que m'aymer, & me voir.
Ie fay mille jaloux, & toutes vos Maistresses
Sont prodigues pour moy de vœux & de carresses.
Les esprits les plus froids se sont laissez dompter,
Filandre bien-heureux, s'il s'en pouuoit vanter,
Toute esperance alors me seroit bien ostée.

FILANDRE.

J'ay bien plus faict que toy.

FLORIDAN.

Comment?

FILANDRE.

Ie t'ay domptée.

FLORIDAN.

C'est où ie recognois mon pouuoir inégal,
Ie sçay bien attaquer, & ie me deffens mal.
I'abats, & l'on m'abat, ie fais aymer, & i'ayme,
Ie fais que tout se rend, & ie me rends moy-mesme.

FILANDRE.

Il est vray que tout cedde à des charmes si beaux,
Et ie me sents atteint de mille traicts nouueaux.
Ie sçay que ton merite a touché Celimene,
L'amour qu'elle a pour toy ne m'est plus incertaine.
Ie la cogneus hier, & caché dans ce bois,
I'entendis clairement ses souspirs, & sa voix.
Ie le cede, Florante, à ton merite extresme,
Et croy que tu sçais mieux mõ mestier que moymesme.
Tu traictes mieux l'amour auec moins de soucy:
Mais ie voy Felicie & Celimene aussi.

FLORIDAN.

Adieu.

FILANDRE.

Quoy tu les crains, Dieux que de retenuë!

FLORIDAN.

Cette reigle d'amour t'est encore incognuë,
Ie trompe l'vne & l'autre, & toutes deux m'aymant,
Ie dois à toutes deux parler separement.

SCENE QVATRIESME.

CELIMENE. FELICIE.

FELICIE.

Vous ne mesprisés plus l'amour, ny son enfãce,
Ie ne vous entends plus défier sa puissance.
Vous aymez à resver, ce visage est changé.
Ie m'abuse, ma sœur, ou l'Amour s'est vangé.
Et ne se fiant pas au pouuoir de ces charmes,
A faict à Floridan prendre pour luy les armes.

CELIMENE.

Ie ne vous entends plus estimer vos liens,
Lysis n'a plus de part en tous vos entretiens.
Vostre humeur chaque iour deuient plus solitaire,
Ie m'abuse, ma sœur, ou cette amour s'altere.

L'humeur de Floridan a de certains appas,
Qui, si vous l'aduoüez, ne vous déplaisent pas.

FELICIE.

Il plaist à tout le monde.

CELIMENE.

Il faut donc qu'il me plaise.

FELICIE.

Mais ne craignez-vous plus ce tyran de nostre ayse.
Cet aueugle Demon, ce poison des esprits,
Dont les fausses douceurs vous estoient à mespris.

CELIMENE.

Le craignez-vous ma sœur?

FELICIE.

I'ay franchy cét orage.

CELIMENE.

Pour le franchir de mesme ay-je moins de courage?
Dois-je auoir en horreur ce que vous approuuez?
Et ne pourray-je pas tout ce que vous pouuez?

FELICIE.

Pourquoy donc mille amants, qui vous ont tant aymée,

N'ont-ils rien profité?

CELIMENE.

Vous m'en auez blasmée.
Vous me peigniez l'amour plein d'appas & d'attraits,
Ie vous croy maintenant, & ie cede à ses traicts.

FELICIE.

En vn mot, Floridan a vostre ame touchée,
Son merite vous plaist.

CELIMENE.

En estes-vous faschée?
Au moins ce choix est iuste, & mon cœur enflammé
N'en quitte point vn autre, apres l'auoir aymé.
Ie n'ay point de Lysis, dont la flamme fidelle
De ma premiere amour doiue estre le modelle.
Ie n'ay point engagé mes inclinations,
Le choix est libre encor à mes affections.

FELICIE.

I'approuue ce dessein, & croy que Celimene
Ne se peut ennuyer d'vne si belle peine.
I'estime infiniment ses rares qualitez.

CELIMENE.

Vous les estimez tant que vous les ressentez.

FELICIE.

Non pas fort.

CELIMENE.

Plus que moy.

FELICIE.

J'aurois beaucoup d'affaires.

CELIMENE.

Vous en auez außi plus que les ordinaires,
Vous considerez trop toutes mes actions,
Et vous m'importunez de trop de questions.
Pourquoy m'espiez-vous?

FELICIE.

O la folle croyance!
Voyez combien l'Amour cause de deffiance.
Mais ne vous plaignez point, ie vous laisse en ce lieu,
Et ne vous suiuray plus.

CELIMENE.

Vous m'obligez, Adieu.

Estant seule.

Elle a beau se contraindre, on void en son visage,
De sa nouuelle flamme vn trop clair tesmoignage.

Depuis que Floridan s'est fait voir en ces lieux,
Son amant l'importune, & desplaist à ses yeux:
Elle ne peut cacher le soucy qui la touche,
Son cœur à tous moments est trahy par sa bouche,
Et tant de questions font assez presumer,
Le desplaisir qu'elle a de me le voir aymer.
Ie l'aymeray pourtant, & si l'effect succede,
A mes chastes desirs, il faudra qu'elle cede,
Ie n'espargneray plus, ny carresses ny vœux.
Mais il vient iustement à l'heure que ie vœux.

SCENE CINQVIESME.

FLORIDAN. CELIMENE.

FLORIDAN.

QVe ce teint est changé! quelle douleur vous presse?
Dieux! qu'est-ce que ie voy?

CELIMENE.

Vous causez ma tristesse.

FLORIDAN.

Quoy! vous suis-je importun?

CELIMENE.

Vostre ciuilité

Ne passe point, Monsieur, pour importunité.
Et l'on souhaitte plus, qu'on ne craint vos visites
Depuis qu'on a iugé de vos rares merites.

FLORIDAN.

Madame, espargnés-moy, puisque les compliments
Doiuent estre banis d'entre les vrays amans.
Ma seule affection vous est considerable,
Et le moindre merite est au mien preferable;
Ie cognois mes deffauts; pour me bien estimer
Auoüez seulement que ie sçay bien aymer;
I'ay peu de vanité, mais au soin de vous plaire,
Il faut que tout me cede, & que tout me defere.
De quelque insigne Amour qu'on ayt iamais parlé,
L'ardente passion, pour qui Troye a bruslé;
Ces violents transports, ces furieux caprices,
Qui font à tant d'humains mespriser les supplices;
Tout ce qui fait resoudre à d'extremes efforts,
Ces aueugles ardeurs qui causent tant de morts,
Les amours de jadis, & toutes les trauerses,
Qui faisoient prendre aux Dieux tant de formes diuerses,
Leurs accez les plus forts, leurs feux les plus pressants,
Sont l'ombre seulement des ardeurs que ie sents.
Il faut vn autre nom à mon amour extresme:
Et c'est dire trop peu, que de dire que i'ayme.

CELIMENE.

Vous promettez beaucoup.

FLORIDAN.

Ie fais encore plus:
Mais tenez pour suspects ces propos superflus.
Doutez si ie vous ayme, & m'ordonnez, Madame,
De prouuer à vos yeux cette immortelle flamme.
Quel effet de valeur vous en peut asseurer?
Baiseray-je vos pas, vous faut-il adorer?
M'ouuriray-je le sein? sçauez-vous quelque signe
Qui prouuast mieux encor ma paßion insigne?
I'attesterois en vain les hommes & les Dieux,
Ie ne desire point de tesmoins que vos yeux.

CELIMENE.

Ie croy que vous m'aymez, & sans ingratitude
Je ne puis plus douter de vostre inquietude:
Mais vous ne souffrez rien que ie ne souffre außi,
Ie sens la mesme ardeur, & le mesme soucy.
D'autres n'ont plus pour moy qu'vn dessein inutile,
Et vous estouffez seul l'esperance de mille.

FLORIDAN.

Puis-je, ô rare beauté! sans indiscretion
Demander vne preuue à vostre affection?

Depuis que i'ay conceu l'amour que ie vous vouë,
Ie n'ay pas eu l'honneur d'approcher cette jouë.
Vous m'auez refusé les moindres priuautez,
Comment donc traictez-vous ceux que vous rejettez?

CELIMENE.

Tu prise des baisers, des regards, des parolles;
Mon cœur tu fais estat de faueurs si friuolles,
Prefere à leurs appas des plaisirs infinis,
Et tendons au bon-heur d'estre à jamais vnis.

FLORIDAN.

Ma Tante m'a promis d'obtenir de mon pere,
L'aueu dont i'ay besoin pour cette heureuse affaire.
I'ay pourueu là dessus, accordez seulement
Ces premieres faueurs à l'ardeur d'vn Amant.
Baisant de cette main la blancheur sans seconde.
Ce seul plaisir me rend, le plus heureux du monde.

Il luy baise la main.

CELIMENE.

Garde ce bracelet.

FLORIDAN le baisant.

Faueur digne d'vn Dieu!

CELIMENE.

Et ce soir vn peu tard trouuons-nous en ce lieu.

Fuyons l'oreille, & l'œil d'vne ſœur indiſcrette,
Qui ne pourroit tenir ma paßion ſecrette.
Sans reſerue, mon cœur pourra s'ouurir au tien,
Et rien n'interrompra noſtre doux entretien.

FLORIDAN.

Ie n'y manqueray pas.

CELIMENE.

Adieu.

FLORIDAN eſtant ſeul.

L'heureuſe feinte!
Et que profondement cette belle eſt atteinte!
Que ie ſouhaiterois de pouuoir amortir
La violente ardeur que ie luy faicts ſentir!
Cette aßignation prouue aſſeZ ſon enuie:
Mais ie n'eſpere pas le pouuoir de ma vie.
Elle ſe peut fier en mon honneſteté,
Et meſme entre mes bras dormir en ſeureté.
Mais ce garçon qui vient eſt à mon autre amante.

SCENE SIXIESME.

LE LACQVAIS. FLORIDAN.

LE LACQVAIS.

IE vous cherchois, Monſieur, & i'allois chez Orante,
Vous porter cette Lettre.

FLORIDAN lit.

Le contenu.

Si tu veux, Floridan, me plaire infiniment,
Accorde-moy ce ſoir le bien de ta preſence;
Ma priere t'oblige à cette complaiſance,
Ie veux t'entretenir vne heure ſeulement.
Monte ſeul en ma chambre, & mon affection
Par des vœux infinis te ſera confirmée,
Et ſi la meſme ardeur a ton ame enflammée;
Tu me le prouueras par ta diſcretion.

FELICIE.

Il dit au Lacquais.

Adieu, ie l'iray veoir.

Il continüe eſtant ſeul.

Pourquoy ne puis-je, ô Dieux! reſpondre à leur eſpoir?
Qu'vn facile moyen a leur ame abuſée!
Que toucher vne fille eſt vne choſe ayſée!
Et qu'vn Amant bien fait a peu d'inuention,
Quand il n'attire pas ſon inclination.
Si iamais i'eus ſubiect d'accuſer la Nature,
Eſtant ce que ie ſuis, c'eſt en cette aduenture.
Ie ſuis leur ſeul eſpoir, & leur vnique bien.
Ie leur promets beaucoup, & ne puis donner rien.

Fin du quatrieſme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSIS seul.

COmbien ie suis facile! ô Dieux le dois-je croire?
Que pour mõ interest il renonce à sa gloire.
C'est bien manquer d'esprit, & meriter son mal,
Que de traicter l'Amour par son propre riual.
Qu'il me rende les vœux d'vne ingratte Maistresse
Me les ayant ostés? ô la vaine promesse!
Il est adoré d'elle, & son intention,
Est d'arriuer par feinte à sa possession.
Et puis apres l'honneur de cette jouyssance,
Abandonner ces lieux, & vanter sa puissance.
Mais, qu'il craigne l'effect de mon iuste courroux,
Et qu'il n'irrite pas vn amoureux jaloux.
Il fuyroit vainement, & n'auroit point d'azile,
Qui rendist contre luy ma poursuitte inutile.

SCENE

SCENE DEVXIESME.

FLORIDAN. LYSIS.

FLORIDAN.

Ie fay tous mes efforts, mais ie trauaille en vain:
Elle demeure ferme en ſon premier deſſein.
Ie blaſme ſon humeur, i'excite ſa colere,
Et par tous ces moyens, ie ne luy peux deſplaire.
Ie luy ſuis plus charmant, & plus cher que le iour,
Et vous ne pouuez pas eſperer ſon amour.

LYSIS, tirant ſon eſpée.

Ie ne puis plus außi differer le ſupplice,
Que mon juſte courroux doit à ton artifice.
Par ton inuention, mes vœux ſont meſpriſés:
Traiſtre, tu plains mes maux, & tu les as cauſés.

FLORIDAN.

Ne vous haſtez pas tant, ſans arme & ſans deffence,
Ie ſçay parer les coups, & punir qui m'offence;
Que voſtre repentir finiſſe nos debats,
Et qu'on mette l'eſpée & les genoux à bas.
Deteſtez à mes pieds voſtre inſolente enuie,
Et confeſſez tout haut de me deuoir la vie.

LYSIS.

Dieux! la pœur le rend fou.

FLORIDAN.

Perdez ce sentiment,
Et me croyez, Lysis, ie parle sainement.
Mais ie tiens trop long-temps vostre esprit en balance,
Ie cognoy vostre amour, i'en sçay la violence:
Et veux que vous deuiez à ma compaßion,
Le fruict que vous aurez de vostre affection.

Monstrant la Lettre.

Voyez ce qu'en deux mots m'ordonne cette Belle,
Et receuez de moy ce que i'ay receu d'elle.
Allez la voir ce soir, monstrez-luy cét escrit,
Dictes qu'vn prompt effet a changé mon esprit.
Que ie n'estime plus sa grace, & son merite,
Et que ie suis espris des beaux yeux de Charite;
Qu'elle ressent pour moy, de vaines paßions
Que ie vante par tout ses aßignations,
Qu'elle à tort de me croire, & de se rien promettre;
Que moy-mesme en vos mains i'ay remis cette lettre.
Iurez-luy que ie ris de ses vœux superflus,
Ie confesseray tout quand vous aurez dit plus;
Iugez apres cela, si Floridan vous ayme,
Et si vous luy deuez vne faueur extresme.

LYSIS.

Que ie lise ces mots,

Il lit tout bas. Ayant leu, il dit.

L'infidelle beauté!
Ouy ie vous dois, Monsieur, le bien de la clarté,
Et ie' stois criminel vous traictant de la sorte,
Puis que vous m'honorez d'vne amitié si forte.
Accusez de mon mal vn enfant indiscret,
Qui conseillant les siens ignore ce qu'il fait.

FLORIDAN.

Et bien ay-ie aysément reprimé vostre audace?
Fais-je pas succeder les vœux à la menace?
Et tous les Caualiers les plus cheris du Sort,
Feroient-ils tant d'effet auec si peu d'effort?
Adieu, viuez heureux, & vous serués des armes,
Que ie mets en vos mains, pour r'acquerir ses charmes.

LYSIS.

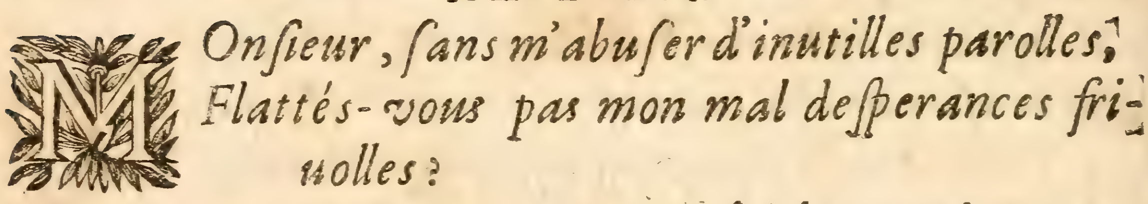
Homme le plus courtois d'entre tous les mortels,
Si ie change son cœur, que ie te dois d'autels!

Il s'en va.

FLORIDAN seul.

Il reste qu' Alidor, apres sa longue peine,
M'ait l'obligation de flechir Celimene.

I'ay fait à cét amant, esperer du repos,
Et ie l'estime fort! qu'il arriue à propos:



SCENE TROISIESME

ALIDOR. FLORIDAN.

ALIDOR.

MOnsieur, sans m'abuser d'inutilles parolles,
Flattés-vous pas mon mal desperances friuolles?
Croyez-vous que son cœur soit touché de mes pleurs,
Et qu'elle doiue vn iour alleger mes douleurs?

FLORIDAN.

Vous me croyrez bien-tost, puisque tout vous succede,
Et qu'on a pour vos maux preparé du remede.
I'ay disposé son cœur, à n'estimer que vous,
Vous causés maintenant ses pensers les plus doux.
Et vous verrez ce soir l'effect de ma promesse,
Si l'amour vous permet assez de hardiesse.

ALIDOR.

Aduoüé de Madame, il n'est point de danger
Où mon affection ne me fist engager;
Et les chastes ardeurs dont i'ay l'ame enflammée,
Disposeroient ce bras à combatre vne armée.

FLORIDAN.

La voyant au milieu des lyons, & des ours,
Pourriez-vous l'en tirer & conseruer ses iours?

ALIDOR.

I'employrois mes efforts, & ie vaincrois leur rage,
Si la force & l'adresse égalloient mon courage.

FLORIDAN.

Et si vous la voyez dans vn brasier ardent?

ALIDOR.

Ie m'irois exposer à cét autre accident.

FLORIDAN.

Il est besoing de plus.

ALIDOR.

De rien que ie ne fisse,
Pour elle ie voudrois franchir vn precipice,
Ie vaincrois tout obstacle, irois dans les enfers:
Affronterois la parque, & l'osterois des fers,
Si iamais elle estoit sur ces riuages sombres,
Et qu'vn si beau Soleil deust viure entre les ombres.
Sus, decouurez moy tout, & m'ostez de soucy.

FLORIDAN.

Celimene ce ſoir vous attend ſeule icy.
Cette rare beauté cherit voſtre ſeruage,
Et le ſoing que i'ay pris vous procure ce gage.

Luy donnant le bracelet.

Amenés ſeulement à l'aßignation,
L'Amour, la Retenuë, & la Diſcretion.

ALIDOR.

O Dieux! que dites-vous?

FLORIDAN.

Que ie tiens ma promeſſe,
Serués fidellement cette belle Maiſtreſſe.
Adieu, viués contant, & gardés ces cheueux.

Il s'en va.

ALIDOR.

Si mon bon-heur n'eſt faux, que ie vous dois de vœux!
Auoir tant obtenu de cette ame de roche.
Mais deſia la ſoirée, & mon repos approche;
Attendant le bon-heur de receuoir ſes loix,
Ie vais reſver vne heure au profond de ce bois.

SCENE QVATRIESME.

CELIMENE seulle.

LE Ciel laisse à nos yeux paroistre ses Estoilles,
Le Soleil est dans l'onde, & la nuict tẽd ses voiles.
Il est desià bien tard, cét agreable Amant,
S'il ayme autant que moy, viendra dans vn momant.
C'est icy que nos cœurs descouuriront leurs flammes,
Et qu'vn libre entretien charmera nos deux ames.
Que nous n'en verrons plus alterer la douceur,
Par l'importunité d'vne ialouse Sœur.
C'est là que ie le veux asseurer que ie l'ayme,
Que ie ne dois plus rien à son amour extresme.
Que la peine où ie suis égalle ses trauaux,
Et que nos deux esprits brustent de feux égaux.
Dieux! le parfait Amant! que sa grace est aymable!
Que son visage est doux! & sa voix agreable!
I'ayme vne Deïté, sous l'habit d'vn mortel,
Et ie croy que le Ciel n'en peut plus faire vn tel.
Il a pour le former ses graces épuisées :
Ses pires qualitez doiuent estre prisées.
Et iamais la vertu n'a plus absolument
En l'esprit d'vn ieune homme eu du commandement.
Mais Dieux! qui sont ces gens?

SCENE CINQVIESME.

LES VOLLEVRS. CELIMENE.

PREMIER VOLLEVR.

PRenons vn peu d'haleine:
Ils ne nous ſuiuent pas, n'en ſoyons plus en peine.
Tant de chemins diuers ont leurs pas abuſez;
Et nous auons ſuiuy des ſentiers mal-ayſez.

2. VOLLEVR.

O Dieux! rien n'auroit peû nous ſauuer de la corde,
Car ce Iuge eſt ſeuere, & ſans miſericorde.

CELIMENE.

Où me dois-je cacher?

PREM. VOLLEVR.

Amy, ne vois-tu pas
Cét agreable obiet? courrons, ſuiuons ſes pas.

CELIMENE.

Que vous plaiſt-il Meßieurs?

PRE-

PREMIER VOLLEVR.

Nous desirons deux choses,
Cueillir mille baisers sur ces lys, & ces roses;
Et descharger vos doigts de tous ces diamants.
Donnez, donnez la main sans autres compliments.

CELIMENE.

O Ciel! ie suis perduë, au secours! qui m'assiste?

2. VOLLEVR.

Nous faisons pis, Madame, alors qu'on nous resiste.

CELIMENE.

Au secours! aux volleurs!

SCENE SIXIESME.

CELIMENE. LES VOLLEVRS. ALIDOR.

ALIDOR, accourant.

Dieux! qu'est-ce que ie voy?
Que luy veullent ces gens? à moy, traistres, à moy.

PREM. VOLLEVR.

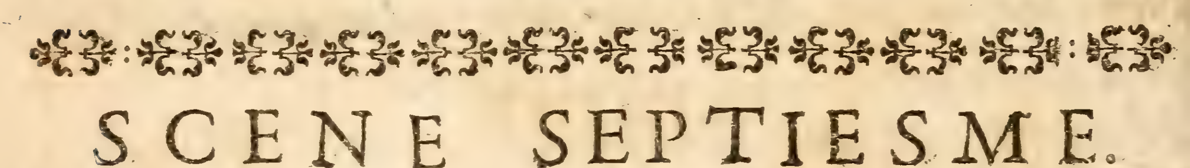
Ne deliberons point, il faut prendre la fuitte.

ALIDOR, courant apres.

Vous ne pourrez volleurs euiter ma pourſuitte.

CELIMENE ſeule.

En quel eſtat i'eſtois? qui ſont ces gens? ô Dieux,
Iamais cét accident n'arriua dans ces lieux.
On n'y commit iamais vne pareille offence,
Ils perdent aujourd'huy leur premiere innocence:
Et ce coup m'oſtera le plaiſir que i'auois
De reſuer ſi ſouuent aux riues de ce bois.



SCENE SEPTIESME.

CELIMENE. ALIDOR.

ALIDOR tout eſchauffé.

O Fauorable iour ſur tous ceux de ma vie!
I'ay l'honneur vne fois de vous auoir ſeruie.
I'ay trempé ceſte lame au ſang de ces volleurs,
Et ie trouue en leur mort le pris de mes douleurs.

CELIMENE.

Qu'eſtois-je deuenuë? ô Dieux que cette eſpée
A fauorablement ma crainte diſsipée!
Quel bon-heur Alidor, guidant icy vos pas,
M'a preſté du ſecours que ie n'eſperois pas?

ALIDOR.

Ce bon-heur eſt l'effect de mon obeïſſance,
Sur voſtre mandement i'ay pris cette licence.
Mais que iugerez-vous de mon affection,
M'eſtant trouué ſi tard à l'aßignation?

CELIMENE.

Quelle aßignation? quelle de vos maiſtreſſes,
Attendoit en ce lieu vos vœux, & vos careſſes?

ALIDOR.

Ie n'adore que vous, & iamais ma raiſon
N'abandonna mon cœur dans vne autre priſon.
Mon inclination, eſt trop pure, & trop forte,
Pour auoir partagé l'amour que ie vous porte;
Et i'ay de vos appas des ſentimens meilleurs,
Que de les comparer, & que d'aymer ailleurs.
Ce viſage, l'honneur, & la gloire du monde,
N'eſt pas vne beauté qui ſouffre de ſeconde.
Et ceſte extreſme ardeur qui cauſe mon ſoucy,
Ne ſouffre pas, Madame, vne ſeconde außy.

CELIMENE.

Quoy, ie vous attendois ſi tard en cette pleine?

ALIDOR.

Ouy, si vous estes iuste aymable Celimene.
Si vous estes sensible aux rigueurs de mon Sort,
Enfin si Floridan m'a fait vn vray rapport.

CELIMENE.

Et que vous à-t'il dit?

ALIDOR.

Qu'à la fin mon martyre,
Vous auoit disposée, au bien que ie desire;
Et que vous souhaittez, (ô bon heur infiny!)
Qu'vn iour à vostre Sort mon destin fust vny.
Que vous seriez ce soir au bord de ce boccage,
Preparée à souffrir ma veuë & mon hommage.

CELIMENE.

Vous croyez Alidor, vn peu legerement,
Ie ne l'ay point chargé de ce commandement.
L'amour ne permet pas à vostre resuerie,
De discerner le vray, d'auec la raillerie.
Floridan vous gaussoit.

ALIDOR.

Ces cheueux toutesfois,
Me doiuent confirmer le rapport de sa voix.

Il a receu pour moy ce fauorable gage,
Par qui vous tesmoignez de cherir mon seruage.

CELIMENE.

Donnez que ie le voye.

ALIDOR.

Il vient de vous.

CELIMENE.

O Dieux!
Dois-je auoüer icy mon oreille, & mes yeux?

ALIDOR.

D'où naissent vos souspirs, & vostre inquietude?

CELIMENE.

Est-il vn crime égal à ton ingratitude,
Traistre, aueugle, tyran de mes affections,
Tu recognois ainsi mes chastes passions.
Barbare, indigne objet du sejour où nous sommes,
Peste de l'Vniuers le plus meschant des hommes.

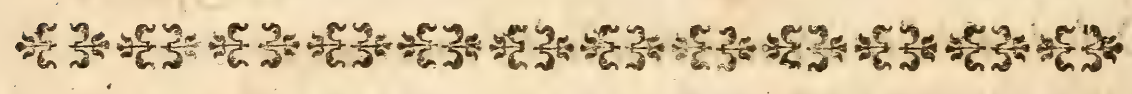
ALIDOR.

O Dieux! qui rend ainsi vostre esprit furieux?
Pourquoy me donnez-vous ces noms injurieux?

Dittes si ie vous porte à ce courroux extresme,
Et ie vous vangeray moy-mesme, de moy-mesme;
De cette propre main, ie veux percer ce flanc,
Et lauer à vos yeux mon crime de mon sang.

CELIMENE.

Ie ne vous parle pas, i'adresse ces injures
Au plus vil des mortels, au pire des parjures,
Qui meritoit le moins l'honneur de mon amour;
Et le plus beau pourtant qui respire le iour.



SCENE HVICTIESME.

FLORIDAN. FILANDRE. CELIMENE, ALIDOR.

FLORIDAN, sans se faire voir.

TV n'en peux plus douter, entens d'icy sa plainte,
Et loüe auec moy cette agreable feinte.

CELIMENE.

Quelle rage est pareille à mon ressentiment?
Et qui me vangera de ce perfide Amant?
Si vous seruez, Monsieur, mon amour outragée,
Et si par vostre bras ie puis estre vangée;
Vous ne pousserez plus d'inutiles souspirs,
Mon inclination se range à vos desirs:

Vn mariage heureux terminera vos plaintes,
Si comme ses ardeurs les vostres ne sont feintes.
Apportez-moy son cœur, c'est par cette action,
Que vous m'asseurerez de vostre affection.
Qu'vn deffy genereux l'oblige de paroistre.
Las! vãgez mon affrõt, n'espargnez point vn traistre,
Fendez ce lasche sein, que ie n'ay sceu blesser.

FLORIDAN venant à elle.

Il m'obligeroit fort s'il s'en pouuoit passer.

CELIMENE.

Quoy tu parois encor, detestable parjure?
Et tu n'espere pas qu'on venge mon injure?

FLORIDAN.

Vous m'accusez à tort, adorable beauté,
Filandre respondra de ma fidelité.
Il est l'vnique object de l'ardeur qui m'enflamme,
Il possede tout seul & mon cœur & mon ame.
Nos destins sont vnis par vn mesme lien:
Et si quelqu'vn m'attaque, il deffendra son bien.

CELIMENE.

A-t'il perdu le sens?

FLORIDAN.

Ouy, car i'ayme vn vollage.

Qui trahissoit pour vous vne foy qui l'engage?
Mais il ressent enfin sa premiere amitié;
Et son iuste regret attire ma pitié.

CELIMENE.

Dieux! qu'il est insensé, croit-il estre vne femme?

FLORIDAN.

Iugez-le par mon sein.

CELIMENE.

O merueille! ô Madame!
Qu'vne agreable feinte a nos yeux abusez,
I'excuse maintenant si vous me mesprisez.

ALIDOR.

O *Dieux! qui l'eust pensé?*

FLORIDAN.

Pour bannir ma tristesse,
I'ay voulu dans ces lieux esprouuer mon adresse,
Et Filandre doutoit, sçachant vostre rigueur,
Que i'eusse assez d'attraits, pour toucher vostre cœur.
Par diuertissement, i'entrepris cette feinte,
I'ay signalé ma force, & vous estiez atteinte.
Mais quels sont vos desirs, & que puis-je pour vous?
Alidor vous promet des passe-temps plus doux,

Et

Et i'ay deu luy ceder, ſçachant comme il vous ayme,
Tout ce que ie pretends en voſtre amour extreſme.
Si vous m'aymez encor, comme ie vous promets,
Que mon affection ne ceſſera iamais:
Que ie vous cheriray d'une ardeur eternelle,
Soyez ſenſible aux maux d'vn Amant ſi fidelle.

CELIMENE.

Oüy ie reçoy, Monſieur, voſtre cœur de ſa main,
Vous n'accuſerez plus ny rigueur, ny deſdain,
Me voylà diſpoſée, à vous rendre iuſtice;
Et vous deuez ce bien à ce doux artifice.

FLORIDAN.

Que demandez-vous plus?

ALIDOR.

Cet vnique diſcours
Me pouuoit rendre heureux, & conſeruer mes iours.
Apres mes longs ennuys ma joye eſt ſans ſeconde,
Et ie paſſe en bon-heur, tous les Amans du monde.

CELIMENE.

Adieu retirons-nous, & viuons tous contens.

FLORIDAN.

Non non venez jouyr d'vn autre paſſe-temps,

Vostre sœur, à present, n'est pas sans compagnie,
Et ie la veux tirer d'vne peine infinie.

SCENE NEVFIESME.

LA NVICT.

FELICIE seule.

L'Ombre s'estend par tout, & le Soleil qui fuit
A cedé ses maisons aux filles de la nuit;
Que Floridan est long! que l'ardeur qui le presse,
Maintenant paroist fausse, ou lente en sa paresse!
Ie l'attendois là haut, mais enfin le soucy
De l'y mener sans bruit m'a fait descendre icy;
Chacun me croit au lit, ma Sœur est endormie,
Et ie puis maintenant tromper cette ennemie;
Iurant à ce Vainqueur vne impunable foy,
Et rangeant sa raison soubs vne mesme loy.
I'entends du bruit, c'est luy.

SCENE DIXIESME.

LYSIS. FELICIE.

LYSIS.

I'Auiſe ceſte belle.

FELICIE.

Eſt-ce vous Floridan?

LYSIS.

Et vous m'eſtes fidelle?
Ie plais ſeul à vos yeux? vous m'aymez conſtamment?
Et ma jalouſe humeur n'a point de fondement?

FELICIE.

O mal-heur, c'eſt Lyſis!

LYSIS.

Floridan vient, Madame,
Receuoir du ſecours à l'ardeur qui l'enflamme;
Et pour vous diuertir, i'ay deuancé ſes pas:
Vous le verrez bien-toſt, ne vous ennuyez pas.

FELICIE.

Qu'eſt-ce que tu veux dire?

LYSIS.

O les ardeurs parfaictes,
Dont il recognoistra l'honneur que vous luy faictes!
L'incomparable Amant, qu'il a de paßion!
Et que vous estes iuste en cette election!

FELICIE.

Que dit cét insensé?

LYSIS.

Faut-il que ie le die?
Le Ciel, ame sans foy, punit ta perfidie.
Floridan s'est mocqué, ce Vainqueur glorieux
Te faict seruir de fable aux Amans de ces lieux;
Il rit de tes faueurs, mesprise tes carresses,
Et ne te daigne mettre au rang de ses maistresses;
Le superbe qu'il est, ne considere pas,
Entre tant de beautez de si foibles appas;
Il te plaint en son cœur, quand tu crois qu'il t'adore.
Voy cette lettre!

FELICIE.

O Dieux?

LYSIS.

Et tu m'aymes encore?

Ie me plaignois à tort, la constante beauté!
O miracle d'amour, & de fidelité!

FELICIE.

Il t'a donné la lettre?

LYSIS.

Oüy, luy-mesme, & ie jure,
L'esclat de tes beaux yeux qui m'ont fait ceste injure;
Qu'il traictoit ton amour auec tant de mespris,
Qu'vn courroux furieux enflammoit mes espris;
Ie ne le pouuois voir, ny souffrir son langage,
Et ie t'allois vanger, s'il eust dit d'auantage.
Je ne pouuois souffrir, qu'il aymast tes appas,
Et si i'estois fasché qu'il ne les aymast pas.
L'orgueilleux est charmé de certaine Carite,
Dont il iure que rien n'esgalle le merite;
Et pensant obliger ma chaste affection,
Il m'enuoye à sa place à l'aßignation;
Faicts estat maintenant du beau nœud qui t'areste,
Voy s'il t'est glorieux de vanter ta conqueste.

FELICIE.

Surprise à ce rapport, & reduite à ce poinct,
Que diray-je, ou plutost, que ne diray-ie poinct?
A quoy me resoudra le courroux qui m'enflamme?

Mais ce ressentiment m'oste la voix, & l'ame:

Elle s'euanoüyt.

LYSIS la soustenant.

Madame, ô Ciel! ô Dieux! où dois-je auoir recours?
Par quelle inuention luy donner du secours?
Madame vn mot, ô Dieux! ô fortune ennemye!
Dois-je appeller quelqu'vn? sa Sœur est endormie.

SCENE DERNIERE.

LYSIS. FELICIE. CELIMENE. ALIDOR.
FILANDRE. FLORANTE.

CELIMENE.

NOn, non, ie ne dors pas.

FILANDRE.

Dieux! qu'est-ce que ie voy?

CELIMENE.

Cherchez du feu là haut: ma Sœur parlez à moy.
Ne m'entendez-vous pas? i'ameine ce perfide
Qui sur nos libertez si laschement preside.
Floridan est icy, punissons ses desdains;
Vangeons nous, estouffons cette horreur des humains;

Ne le voyez-vous pas?

FELICIE reuenant de sa pasmoison.

Ha perfide! ha parjure!
I'assouuiray ma rage, & vangeray l'injure.

A Alidor luy voulant oster son espée.

Donnez, prestez ce fer, que i'arrache son cœur,
Et que ie foulle aux pieds ce superbe Vainqueur.

FLORANTE.

Qu'est-ce? que voulez-vous?

FELICIE.

Ce que ie veux infame?
Laissez, donnez ce fer, ou m'en arrachez l'ame.
Mon affront vous plaist-il? & me deniez-vous
Le moyen d'alleger vn si iuste courroux?

FLORANTE.

Quoy vous est-ce vn affront que mon indifference?
Qu'est-ce qu'vn incognu doit à vostre esperance?
Dois-je aymer à la fois mille ieunes beautez,
Dont mes yeux, sans dessein, forcent les libertez?
Esperez-vous l'effect de mes vaines promesses?
Et voullez-vous qu'vn homme espouse cent maistresses?

ALIDOR.

L'aymable passe-temps!

CELIMENE.

Ha! ma Sœur, c'est assez
Auoir de vains discours vos desirs trauersez.
Floridan vous adore, & quoy qu'il dißimule,
L'effect vous prouuera le beau feu qui le brusle:
L'honneur de vos baisers est son bien le plus doux,
Et cette mesme nuict il couche auecque vous?

FELICIE.

Ce qui vous sera bon, ne l'offrez point à d'autres,
Et ne preferez point mes interests aux vostres.
Qui vous charge ma Sœur, d'vn semblable soucy,
Et quelle humeur vous porte à me parler ainsi?

CELIMENE.

Comment? vous desdaignez ces faueurs infinies,
Vostre cœur, a desia ses paßions bannies,
Vostre flamme est esteinte, & vos fers sont vsez?
Ie l'accepteray donc, si vous le refusez.
ça prenons cent baisers sur cette belle bouche,
Ie suis à vous, Monsieur, & vous offre ma couche.

FE-

FELICIE.

Elle a perdu l'esprit! Dieux qu'est-ce que i'entends?

CELIMENE.

Ie parle tout de bon.

FILANDRE.

O le doux passe-temps!

FLORIDAN.

Madame, i'ayme aussi cette rare merueille,
Et pour vos deux beautez mon ardeur est pareille.
Vous deuez toutes deux accorder à mes maux
De pareilles faueurs, & des plaisirs egaux.

FELICIE.

Que dit cét insensé?

FLORIDAN monstrant son sein.

Dittes cette insensée,
Voyez par quelle erreur, i'ay vostre ame blessée,
Approuuez comme nous ce diuertissement,
Puis-je pas auec vous coucher innocemment?

FELICIE.

O Dieux! ie doute icy, si ie voy la lumiere?

CELIMENE.

Il se faut consoler, i'ay failly la premiere,

Ie la croyois vn homme, & tous l'ont estimé;
Certes vn tel Amant deuroit bien estre aymé.
Mais reprenez Lysis.

LYSIS.

O merueille incroyable!

FELICIE.

Que ie reste confuse! ô l'erreur agreable!
Excuse, cher Lysis, mon infidelité,
Ou bien de cette offence accuse sa beauté.

LYSIS.

Luy dois-je ce pardon? Madame, pour vous plaire,
Et pour me plaire aussi, ie force ma cholere.
Ie rends mes premiers vœux à ses diuins appas,
Mais à condition de n'y retomber pas.

FILANDRE.

Et moy? tous mes desseins retournent à Florante.
I'aymeray constamment cette beauté charmante.

à Celimene.

Ie ne troubleray plus vostre contentement,
Vous n'accuserez plus vn importun Amant.
Cherissez Alidor, dont le merite extresme,
Doit à sa passion acquerir ce qu'il ayme.
Vous luy deuez des vœux ayant causé son mal,
Et ce parfaict Amant n'aura plus de riual.

CELIMENE.

I'ay promis de l'aymer.

ALIDOR.

O faueur sans pareill.!

FILANDRE, à Florante.

Me pardonnez-vous pas agreable merueille?

FLORIDAN.

J'en doute, & cette nuict me donnera conseil.

à Lysis, & Alidor.

Et bien esperiez-vous vn changement pareil?
Et quand vous songerez à ces effects estranges,
Me refuserez-vous d'eternelles loüanges?

LYSIS.

Adorable beauté, pardonnez à l'erreur,
Qui m'a causé tantost, cette aueugle fureur.
Ie vanteray par tout cette feinte agreable.

ALIDOR.

Nous vous sommes tenus d'vn bien incomparable.

FLORIDAN.

Adieu retirons-nous, & demain tout le iour,
Il faut sacrifier au pouuoir de l'amour.

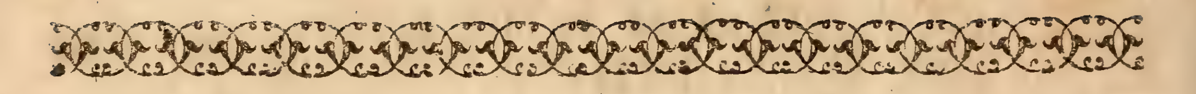
CELIMENE.

Il est bien tard, Adieu.

FLORIDAN dit à Lysis.

Menez-moy chez ma Tante,
Cette nuict va changer Floridan à Florante.

FIN.



Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy donné à Roye, en datte du dernier Septembre, 1636. Et Signé, Par le Roy en son Conseil. DE MONSSEAVX, il est permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer vne piece de Theatre de la composition du Sieur de ROTROV, intitulée LA CELIMENE, durant le temps & espace de sept ans, à compter du iour qu'elle sera acheuée d'imprimer. Et deffences sont faictes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de contrefaire ladite piece, ny en védre ou exposer en vente de contrefaicte, à peine de trois mille liures d'amende, de tous ses despens, dommages & interests; ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres qui sont en vertu du present Extraict tenuës pour bien & deuëment signifiées, à ce qu'aucun n'en pretende cause d'ignorance.

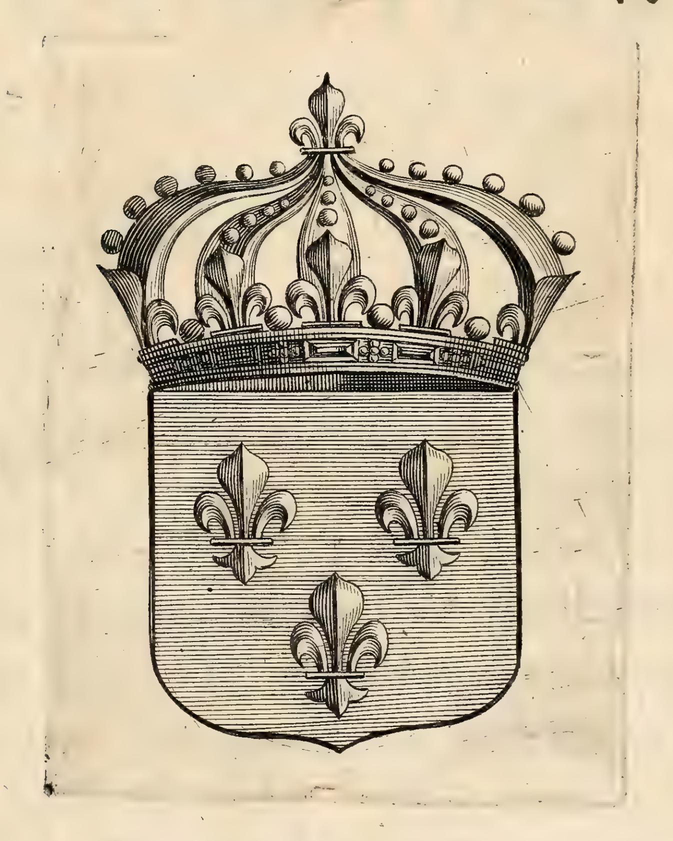
Ledit Sommauille a associé au Priuilege cy dessus Toussainct Quinet aussi Marchand Libraire, pour moitié, suiuant l'accord à cét effect faict entr'eux.

Acheué d'imprimer le 8. Octobre 1636.

LES OCCASIONS PERDVES.

TRAGI-COMEDIE

DE ROTROV.



A PARIS,
Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE au Palais, dans la petite Salle, à l'Escu de France.

M. DC. XXXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A

MADAME LA COMTESSE DE SOISSONS.

MADAME,

Outre que i'ay pris auec la naissance, l'honneur d'estre vostre creature, celuy que vous m'auez faict de me voir si souuent de l'œil dont vous voyés les choses qui ne vous déplaisent pas: & l'estime que toute vostre maison vous a vû faire de mes ouurages, me rendent si iustement vostre obligé, & si passionement vostre seruiteur, que vostre nom est le plus agreable entretien de ma memoire, comme vostre merite est la plus belle meditation de mon esprit; En effet quelque Eloquente que soit cette vieille fille de l'air qui dispense à son gré les loüanges & les mespris, qui fait les Heros, & les demy-Dieux & qui donne aux Roys les plus

beaux prix de leurs victoires, ie cõfesse, MADAME, que bien qu'elle publie vos loüanges en termes si glorieux, que nostre Cour n'a point de Princesse qui la puisse entendre sans ialousie, quand elle parle de vous elle vo⁹ louë toutefois trop sobremẽt & depuis que i'ay l'hõneur de vous approcher ie cognois qu'elle vous est plus auare que prodigue. Ce grand esprit qui vous faict si clairement discerner nos graces, & nos deffaux, & cette extréme affection que vous auez pour les belles choses, vous rendent aussi considerable que vostre naissance & ces qualités iointes à toutes les autres que vous possedez, excitẽt en ceux qui vous voyent tant d'étonnemẽt, & d'admiration, qu'ils aduoüent que ce que la renommee dit de vous est encor au dessous de ce qu'on en doit croire: Mais vostre modestie condamne desia la longueur de cette lettre, & ie ne croirois pas pouuoir satisfaire à la peine que vous aués prise de la lire à moins que du present qu'elle vous porte, & du dessein que ie faits d'estre toute ma vie,

MADAME,

Vostre tres-humble, tres obligé & tres-obeissant seruiteur & suiet

ROTROV.



LES OCCASIONS PERDVES. TRAGI-COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCENE I.

HELENE Reyne de Naples, en habit de Chasse.
CLEONTE, & autres Chasseurs.

La REYNE.

Continués la chasse, & souffrés que mes yeux
Se laissent enchãter aux objets de ces lieux;
Desia les soins diuers, en qui mon sort abõde
Se sont esuanouys au doux bruit de cette onde;

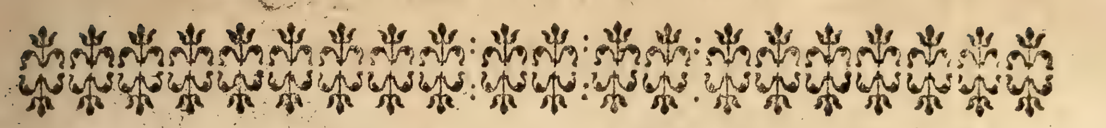
Vn Dieu ſeroit charmé dans ce lieu plain d'appas;
Vous Cleonte, & vos gens, ne vous eſloignés pas,
Attendés mon reſueil ſous ce diuin fueillage,
Où ces petits oyſeaux font vn ſi doux ramage.

Elle ſe ſied, & s'endort.

CLEONTE.

Ie croy qu'ils n'ont appris ces amoureux accens,
Qu'à deſſein d'en pouuoir entretenir vos ſens,
Que vous ſeule empeſchés ces ruiſſeaux de ſe taire,
Que les fleurs de ces lieux y naiſſent pour vous plaire
Et que ces doux Zephyrs y viennent ſans deſſein
Que de vous y baiſer les cheueux, & le ſein;
Mais Dieux! ie parle encor, & la Reyne repoſe!
Ses beaux yeux ſe fermãt, n'õt pas ma bouche cloſe.
Ecartons-nous ſans bruit: Que ces yeux ennemys
Qui m'ont rauy le cœur, ont de grace endormis!
Quand ils ſont éueillés, que ma force eſt petite,
Puiſque meſme dormans ils me mettent en fuitte.

Ils võt dans le bois.



SCENE II.

CLORIMAND, ATYS, ORMIN, LERME.

CLORIMAND.

A Voir en ce pays ces bois encore verds,
Ie croy qu'il eſt exempt du pouuoir des Hyuerts
Et que ce beau Royaume en ſes bornes, enſerre
Tout ce qui rend le Ciel amoureux de la terre.
Tandis que nos cheuaux prendront quelque repos,
Cét ombrage charmant s'offre à nous à propos.
Le celeſte flambeau, qui fait le tour du monde
N'eſt pas ſi prés encor de ſe noyer dans l'onde,
Vn lieu ſi rauiſſant nous inuite à nous ſeoir,
Ne voulant arriuer à Naples que le ſoir.

ATYS.

Nous voyons de ce lieu cette Reyne des villes
Le reſte du chemin n'eſt plus que de trois milles.

CLORIMAND.

Pour ne rien oublier, liſons l'inſtruction,
Que nous auons du Roy, ſur ſon intention.

Contenu de l'instruction qu'il lit.

Hastés-vous Clorimand,
Partés secrettement
De Palerme allés à Messine,
Il faut là passer le destroict,
Et la terre voisine,
Vers Naples offre vn chemin droict.
Atys, & Lerme, auec Ormin
Liront en ce chemin
La lettre qu'ils portent fermée,
Et quand ces trois auront fidellement
Suiuy ma volonté qui s'y voit exprimée
Qu'ils retournent secrettement.

CLORIMAND continuë

Lisez donc cét écrit, qui ne peut que m'instruire,
Comment en l'Ambassade il me faudra conduire.

ORMIN lit.

Ils mettét tous l'épée à la main.

L'épee à la main promptement
Et tuez Clorimand.

LERME.

Ha rigoureux arrest!

ATYS.

Seuere tyrannie!

ORMIN.

ORMIN.

Mais il faut obeïr, toute plainte bannie;
Mõsieur, ie vous souhaitte vn traittemẽt plus doux
Mais par l'humaine loy, ie me doy plus qu'à vous;
Or qui ne iugeroit en vne mesme peine,
Que conseruant vos iours sa mort seroit certaine?

CLORIMAND se deffendant.

Le Roy peut commander; mais le Ciel plus puissant
Peut contre vous, & luy sauuer vn innocent,
Ses fauorables soins à vos destins sinistres
Puniront d'vn tyran les infames ministres.
Ayant l'ame si pure, en vain tous vos efforts
Cherchent en quelle part ils rougiront mon corps.

ATYS.

Donnez, donnez aux Dieux vos dernieres pensées,
Pardonnant vostre mort à nos ames forcées.

CLORIMAND.

Si tu veux le pardon seulement pour ce poinct,
T'empeschant de faillir, il ne t'en faudra point,
Et le visible effect d'vn secours inuisible,
Te fera voir le Ciel à mon affront sensible.

La REYNE esueillée dit en les voyant.

Ha Dieux! consentez-vous à tant de lascheté;
Qu'vn seul soit de ces trois si rudement traicté.

Ayez plus de courage, homicides, infames,
Et plutost que vos fers, faites rougir vos ames,
Rougissez assassins, d'auoir le cœur si bas,
Et de vous voir surpris en ces lâches combats.

ORMIN.

Nobles, par tout ailleurs qu'en vostre cognoissance,
Nous vallons de courage, autant, que de naissance.

La REINE.

Faites le donc paroistre en de plus beaux exploicts,
Traistres, vos actions dementent vostre voix;
Cleonte! à ces voleurs! faites dans cette plaine,
De leur infame sang vne large fonteine,
Cleonte auec ses gens, vient. *Frappez, tuez.*

ORMIN.

Fuyons, & cedons aux plus forts!
Où nostre mort (amys) suiura nos vains efforts.

CLEONTE.

Madame, si nos pas secondent nostre enuie,
I'apporte dans vos mains leurs armes, & leur vie.

CLORIMAND.

Diuin objet de vœux, & d'admiration
Embrassez-vous le soin de ma protection?

Vn Ange se monstrer à mon affront sensible!
Epouser ma querelle, & se rendre visible;
Mais vn Ange; vrayment adorable aux mortels,
Si la mesme beauté merite des autels,

La REYNE.

Si i'estois vn objet digne de ces loüanges
Ie lirois dans les cœurs, comme y lisent les Anges;
Si bien que vous seriez affranchy du soucy,
De m'apprendre quel sort vous a conduit icy,
Vostre nom, vos parens, & quelle iniuste rage
Auoit porté ces gens à ce honteux outrage.

CLORIMAND.

Quand ie sçauray nommer la celeste beauté
Qui conserue à mes yeux le bien de la clarté,
A qui ie suis tenu d'vne si noble debte
Sa curiosité se verra satisfaite.

La REYNE.

Ce glorieux état se maintient sous ma loy,
Et ne recognoist point de souuerain, que moy.

CLORIMAND.

I'ay trop veu par l'éclat qui ce front enuironne,
Qu'il n'estoit destiné, que pour vne couronne,
Mon cœur m'en asseuroit, & vostre seul aspect

M'imposoit, grande Reyne, vn si profond respect.
Mais ie ne faits desia qu'ennuyer vostre enuie
Qui me veut obliger au recit de ma vie.
L'Espagne est le païs où i'ay receu le iour,
Mon nom est Clorimand, ma demeure la Cour,
Alphonce, ieune Prince, enfin Roy de Sicile,
M'a long-temps honoré d'vne amour inutile,
Son aage égal au mien égaloit nos desirs,
Nous aimiõs mesmes ieux, suiuions mesmes plaisirs,
Nous courions mesmes mers, & sa seule esperance,
De nos conditions faisoit la difference;
Enfin la mort osta le Sceptre à Ferdinand,
Alphonce fut pourueu de son grade eminent,
Fils, & neueu de Roys, mais frere d'vne Dame,
A qui rien ne deffaut qui puisse charmer l'ame,
Le cœur le plus barbare obeït à sa loy,
Et ses yeux n'ont pas moins de sujets que le Roy.
Sensible (comme vn autre) à l'amoureuse atteinte,
I'eus pour elle vne ardeur violente, mais saincte,
Et son œil qui cognut ce brasier apparent
Me vid d'autre façon, que comme indifferent,
De quiconque luy voüe vn seruice fidelle,
Ie suis, ou le plus vain, ou le plus chery d'elle;
Ie sçay que rien de moy n'a merité ce poinct,
Mais ie sçay bien aussi, que l'amour ne voit point;
Enfin quãd nous croyons nos amours plus couuertes,
Les pointes de l'enuie ont nos ames ouuertes,

Mille

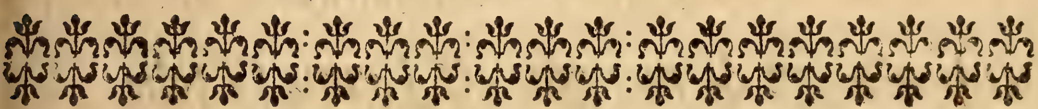
Mille ialoux ont leu dans nos intentions,
Et de fausses couleurs ont peint nos passions,
Cette peste de gens toutes les Cours infecte,
La meilleure action par eux deuient suspecte,
Leurs pas nous preuenoient où nous voulions aller,
Ce qu'elle me donnoit, ie semblois le voller,
Pas vn de ses regards ne m'estoit legitime,
Nommer cette beauté, c'estoit commettre vn crime,
Vn sous-ris, vn traict d'œil, vn pas, une action,
Estoient en leur croyance vne assignation;
Mais c'est trop differer! leur enuieuse rage
M'a du Roy qui m'aymoit alteré le courage,
Helas! qu'vn foible effort change les fauoris!
Qu'ils sont prés de la haine, alors qu'ils sont cheris!
Pour m'oster à la sœur, ils ont creu necessaire
De me rendre odieux, & de m'oster au frere;
Qu'en ce poinct; leur enuie agit subtilement!
Ils mirent des appas en mon bannissement,
Ie fus nommé pour chef d'vne puissante armée
Contre les factions de Sardaigne animée,
Amour, ha! que de force en la main d'vn enfant!
Prît les armes pour moy, ie reuins triomfant,
L'Infante seulement fut aise de ma gloire
Et de mille faueurs honora ma victoire,
Ie vis plus que iamais son esprit engagé,
Ainsi pensant me nuire on m'auoit obligé;
Mais vn Demon contraire au bon-heur de ma vie

Auecque son amour fist redoubler l'enuie,
Et quelque autre loyer que mon bras meritât
Ces gens m'ont accusé d'attenter sur l'Etat;
Ils ont mis dans l'esprit de ce Prince facile,
Que ma mort seulement asseuroit la Sicile,
Que ie deuois mourir, s'il aymoit à regner,
Mais que pour me deffaire il falloit m'esloigner,
Qu'autrement, estimé du peuple, & de l'Infante,
Mes cendres produiroient vne guerre apparente.
Ce Prince ayant long-temps ce dessein consulté,
M'a fait Ambassadeur vers vostre Maiesté
Feignant de souhaitter qu'vn heureux mariage
Ioignist à vostre sort sa fortune & son aage;
Ceux que vous auez veus accompagnoient mes pas,
Sans auoir toutefois resolu mon trépas,
Ils portoient vn billet, fermé des mains du Prince,
Qu'ils ne deuoient ouurir que dans cette Prouince,
Où (l'ouurant en ces lieux) ils ont leu seulement,
Hastez-vous, tuez Clorimand.
Le Ciel qui les a veus animez à ma perte
M'a fauorablement vostre assistance offerte,
A voulu vous donner vn suiet auiourd'huy,
Qui vous deuant le iour, vous deust autãt qu'à luy.

LA REYNE.

Iamais tel accident ne vint à mes oreilles,
Qu'vn Roy pût conceuoir des trahysons pareilles,

Le Ciel ne luy fist pas vn courage royal,
Et ne luy deuoit pas vn sujet si loyal.
Demeurez en ces lieux, auec cette asseurance,
Que le merite seul y fait la difference,
Et que vous ne pourriez, fust-il d'autres Soleils,
Trouuer ou l'on sçeust mieux estimer vos pareils. Clorimad lui baise la main.



SCENE III.

CLEONTE, LYSIS lié, La REYNE, CLORIMAND, & autres seruiteurs.

CLEONTE.

EN vain i'ay poursuiuy ces ames criminelles,
La peur leur a donné de fauorables aisles,
D'eux tous, ce caualier est le plus genereux,
Qui vient le front ouuert, vous respondre pour eux.

LYSIS.

Ie ne souhaitte point la gloire qu'il me donne,
Madame, ie n'entends respondre de personne,
Et mille cabarets à Palerme font foy,
Que bien souuent i'ay peine à bien payer pour moy,
Ha mon Maistre est-ce vous, voyez ces mains liées
Auez-vous auiourd'huy mes peines oubliées,

Ne ſuis-ie plus Lyſis, & puiſ-ie voir ce front
Ne ſe pas teſmoigner ſenſible à mon affront,
Me laiſſez vous ſouffrir la qualité de traiſtre,
Ay-ie eſté quelquefois infidelle à mon Maiſtre
Et n'ay-ie tous les iours deffié le treſpas
Où vos commandemens ont appellé mes pas?

CLORIMAND parlant à Cleonte.

Cét homme eſt de mes gens, & i'ayme ſa folie,
Pource, qu'elle eſt contraire à ma melancholie,
Ayant dans les chemins ſouffert de longs trauaux,
Il ne ſuit que de loin les pas de nos cheuaux,
Ainſi le rencontrant, vous l'auez creu du nombre
Qu'on a veu diſparoiſtre à l'objet de voſtre ombre.

La REYNE.

Rompez luy ces liens, r'aſſeurez ſes eſprits,
Il nous doit excuſer, ſçachant qu'on s'eſt m'eſpris.

LYSIS.

Non, ie n'excuſe rien, afin que ie pardonne,
Il faut qu'abſolument mon maiſtre me l'ordonne,
Ou ie rends par ce bras mon eſprit ſatisfait
Sacrifiant leurs iours à l'affront qu'ils m'ont fait.

CLORIMAND.

Tout beau, tout beau, Lyſis, nous parlons à la Reyne,

Luy

Luy tenant ces diſcours, tu merites ſa hayne,
Et ſi ſa Maieſté ſuiuoit mon ſentiment,
D'eternelles priſons ſeroient ton chaſtiment.

LYSIS à genoux.

Ha Madame, excuſez; rien que mon ignorance,
N'a porté mon eſprit à cette irreuerence,
Si ie doy le pardon aux Seigneurs que voicy,
M'eſtant mespris comme eux, on me le doit auſſi;
Il eſt vray que ie hay la qualité de traiſtre,
Et que i'aime l'honneur à cauſe de mon Maiſtre,
Mais l'affront eſt paſſé, ie me veux contenir,
Et leur donner leur grace afin de l'obtenir.

La REINE.

Vrayment i'en faits état, ſa candeur eſt aymable,
Et ſa bouffonne humeur n'eſt pas deſagreable;
Cleonte, ayez ſoucy de ce ieune eſtranger,
Si iamais voſtre eſprit ſe pleut à m'obliger,
Honorez ſa vertu, de la meſme carreſſe
Que ſi ie me donnois moy-meſme pour hoſteſſe,
Ie cognois ſon merite, & ſi vous l'eſtimez.
Aſſeurez-vous qu'en luy, c'eſt moy que vous aimés.

CLEONTE.

I'eſpere ſur ce poinct ſi bien vous ſatisfaire,
Que ie ſouſmettray tout au deſſein de vous plaire,

Qu'il pourra tout ſur moy, que mon propre deſir
Ne me ſera pas cher au prix de ſon plaiſir.

CLORIMAND

Quel Dieu me fournira des termes aſſez dignes,
Comment ſatisferay-ie à ces faueurs inſignes,
Preuoyant ces honneurs, vous deuiez iuſtes Dieux,
M'en faire treuuer moins, ou les meriter mieux;
Eſt-ce trop peu (Monſieur) de vous deuoir la vie,
Cette obligation dût borner voſtre enuie,
Et c'eſt me ſurcharger d'vn plaiſir trop preſſant,
Que de me mettre au poinct d'eſtre m'écognoiſſant.

La REINE.

Allons, où nos cheuaux dans ce bois nous attendent,
Quelques ſoins impreueus, au Palais me demãdent.
Tout bas. *Que ce ieune eſtranger à touché mes eſprits!*
O chaſſe infortunée, où mon cœur ſe voit pris!
Chaſſe vrayment étrange, & fatale à ma ioye!
Où celle qui chaſſoit, elle meſme eſt la proye!



SCENE IV.

ORMIN, ATYS, LERME.

ORMIN

PEut on priser assez les charmes de ses yeux,
Que la nature a peints de la couleur des Cieux?
Quoy qu'on treuue en Sicile, y voyons-nous des Dames
Si capables de plaire, & d'arrester les ames?

ATYS.

Quoy que sõ œil sur nous ayt fait beaucoup d'efforts.
Il en a fait trop peu, pour arrester nos corps,
Et quelques doux appas dont elle soit pourueuë
I'en estime bien plus l'absence que la veuë;
Que nous deuons beaucoup à nostre agilité!
I'ay veu cent fois la mort en cette extremité,
Et voyant sur nos pas accourir tout ce nombre,
I'ay douté si i'estois autre chose qu'vne ombre.

LERME.

Que la bonté des Dieux a soin d'vn innocent!

De l'auoir aſſiſté d'vn ſecours ſi puiſſant ;
Tu le ſçays iuſte Ciel, que i'ay veu mon épée
Contre ſon innocence à regret occupée,
Ie cognois ce Seigneur, & l'auoir combatu,
C'eſt nous eſtre attaquez à la meſme vertu,
Les ialoux de ſa gloire ont deſſein ſur ſa vie,
Et nous auons eſté miniſtres de l'enuie ,
Mais inutilement , & ie rends grace aux Dieux
De n'auoir pas ſouffert, que nous ayons fait mieux,
Noſtre peu de valeur nous vaudra de la gloire,
Et la honte euſt eſté le prix de la victoire,

ORMIN.

Retournons en Sicile , & declarons au Roy,
Quel obſtacle impreueu s'eſt offert à ſa loy;
Vous ſçauez ſon humeur , ie crains que ſa cholere
Ne prepare à nos pas , quelque faſcheux ſalaire.



ACTE SECOND

SCENE I.

ADRASTE, ISABELLE, en la cour du Palais.

ADRASTE.

SVivant vn compliment de long-temps affecté,
Ie deusse demander l'état de ta santé,
Mais i'aborde tes yeux auiourd'huy d'autre sorte,
Te demandant, comment moy-mesme ie me porte,
Quel traictement nouueau mon cœur reçoit de toy,
Si nous viuons encor sous vne mesme loy,
Si ton affection m'est encore asseurée,
Si ta diuine humeur est tousiours de durée,
Enfin, si tu n'as point promis à mes riuaux
Le fruict, que ta beauté ne doit qu'à mes trauaux.

ISABELLE.

Adraste, mettez fin à cette frenaisie,
Où ie me vangeray de vostre ialousie,
Soit que vous estimiez, ou vous plaindre, ou railler,
Me parler d'inconstance, est me la conseiller.

ADRASTE.

Ie croy, que pour moy seul ton cœur n'est pas de
glace,
Qu'on tâcheroit en vain de s'y donner ma place,
Qu'aprés tant de sermens il ne peut plus faillir,
Accorde toutefois qu'on le peut assaillir,
Et que tu ne dois pas m'imputer pour offence
De dire que ie doy beaucoup à ta deffence
Qui ne seroit sensible à ces aymables traits,
Ha! si ie possedois vn peu de tes attraits,
Si i'auois dans les yeux les moindres de ces flames,
Par qui tu sçays qu'amour a fait brusler tant
d'ames,
Et qu'vne autre beauté cherist mon entretien,
Ce seroit vn esprit bien troublé que le tien;
Lors ta bouche, & la mienne auroient mesme lãgage,
En vn mot, on ne peut estre amoureux, & sage.
Si pourtant i'ay failly, I'implore le pardon,
Il la baise. *La faueur, que ie prend me signera ce don;*
Ha! ce baiser n'a point la qualité des autres,

Mauuaise, quelle humeur est comparable aux vostres,
Ma Deesse, ordonnez que ie quitte le iour,
Si vous vous offencez de me voir trop d'amour.

ISABELLE.

Et que voulez-vous plus, si i'estois bien prudente
Ie: Mais pour me vanger ie suis trop indulgente
Ie donne à vostre amour de trop fidelles soins,
Et vous en auriez plus, si i'en tesmoignois moins;
Mais c'est trop; quel sujet ainsi seul vous rameine,
Et que n'attendiez-vous le retour de la Reyne.

ADRASTE

Consulte là dessus tes aymables appas,
Eux seuls ma chere vie ont r'appellé mes pas.
L'excés de mon amour, m'anime le courage,
A venir le premier presenter mon hommage,
De tant d'attraits, qui sont à la Cour reuerez,
I'ayme de voir les tiens les premiers adorez;
Ainsi qu'à mon resueil, ma premiere pensée
Est d'apporter mes vœux dessus ta main pressée
Si ta porte souffroit que mon extréme amour
Te pût rendre plutost des deuoirs, que le iour;
Les celestes appas dont le Ciel t'a doüée,
Mais c'est trop t'ennuyer, tu hays d'estre loüée,
Ie croy que te parlant si souuent de mon feu,

Mon importunité t'en a fait perdre vn peu.
Excuse (mon Soucy) cette ardeur sans pareille,
Qui ne me permet pas d'épargner ton oreille;
Et pour changer enfin ces longs propos d'amour,
Apprens que cette chasse est heureuse à la Cour,
Que le Ciel l'ordonnoit, pour conseruer la vie
D'vn homme à qui sans nous elle eust esté rauie,
D'vn Seigneur, que ses gens estoient prés d'outrager,
Mais la Reyne reuient, voys-tu cét estranger;

SCENE II.

La REYNE, ISABELLE, CLEONTE, ADRASTE, CLORIMAND,

La REYNE.

L'*Amour qu'on a pour vous (ma Mignonne) est bien forte*
Puis qu'elle a fait haster vostre Amant de la sorte,
Adraste, ayant parlé, depuis vostre retour,
Pourray-ie entretenir cette belle à mon tour,
Que vous paroissez froid, & que ce teint est palle,
N'estes vous point ialoux de m'auoir pour riuale,
Craignés-vous que par moy vos espoirs soient déceus,

Vous pouuez viure, Adraste, en repos là dessus,
Pour tout autre que vous, ie croy qu'elle est de glace,
Et ie n'ay pas dessein d'obtenir vostre place.

ADRASTE.

Si ses yeux ne me font d'autres riuaux que vous,
Madame, ie promets de n'estre point ialoux,
Que vous voyant tousiours cherir sa compagnie,
Ie n'accuseray point vostre ardeur infinie,
La garde d'vn thresor qu'on ne peut trop priser,
Est bien seure en la main de qui n'en peut vser.

LA REYNE.

Et quand ie le pourrois, vous auez trop de charmes,
Et pour vous seulement son cœur met bas les armes;
Or puisque ie ne puis vous causer de soucy,
Vous nous laisserez bien entretenir icy;
Vous Cleonte, songez à quoy ie vous inuite,
Logez ce beau Seigneur, cherissez son merite,
Donnez à sa vertu les plus chers de vos vœux
Et croyez qu'en vn seul vous en obligez deux. Tout le monde sort. La Reine & Isabelle demeurent.

La REYNE.

Sçays-tu bien qui ie suis.

ISABELLE.

L'vnique souueraine

Qui preside en ces lieux sous le titre de Reyne.

La REYNE.

Ha! ne m'honore point de cette qualité
Vn tyran m'a rauy toute ma dignité;
De ce nom glorieux vn puissant Roy me priue
Et ne me laisse plus, que le nom de captiue.

ISABELLE.

Ie demeure confuse à ces tristes propos,
Hé! qui de vos voisins trouble vostre repos.

La REINE.

Vn qui rend des plus fiers les armes inutiles,
Qui brusle ses sujets, qui démolit des villes,
Qui se fait redouter des plus ambitieux,
Qui meut toute la terre, & fait la guerre aux Cieux,
Vn de qui la puissance, ou nuisible, ou seconde,
Quand il l'a resolu, blesse, ou guerit le monde.

ISABELLE.

Si l'on s'armoit (Madame) & qu'on luy resistât,
Mais est-il bien auant desia dans cét état?

La REINE.

Desia iusques au cœur il a porté ses armes,
Desia ses cruautez t'ont arraché des larmes,

Tu le ſents, tu le crains, il marche ſur tes pas;
Tu l'as nommé cent fois, & ne le cognois pas.

ISABELLE.

Que vous cauſez de trouble à mon ame incertaine,
Monſtrez le moy, Madame, & me tirez de peine,

La REINE.

De qui ſe plaint Adraſte, exprimant ſon ſoucy.

ISABELLE.

D'amour.

La REINE.

Et c'eſt de qui ie me veux plaindre auſſi.
Ce tyran de nos cœurs a ma raiſon bleſſée,
Cét aueugle Demon gouuerne ma penſée,
Si iamais vn mortel expira par le feu,
Croy moy, ie ne vy plus, ou ie mouray dans peu.

ISABELLE.

Il eſt vray que l'amour fait de rudes atteintes,
Mais cela ne peut pas authoriſer vos plaintes,
Celuy ſe plaint, qui bruſle, & ne peut poſſeder,
Mais pourquoy vous, Madame, à qui tout doit ceder;
Aymez-vous vn rocher, vn arbre vne fonteine,

Sont-ce là les objets qui cauſe voſtre peine,
Vn rocher répondant à vos diuins accens,
Par voſtre propre voix a-t'il charmé vos ſens
Vn arbre pour vous voir de ſon amour eſpriſe,
A-t'il fourny des traits au Dieu qui vous maiſtriſe,
Vn ruiſſeau vous a-t'il vos yeux repreſentez,
Et touché voſtre cœur par vos propres beautez.

La REINE.

Amour, qui cognoiſſoit mon ame ſi facile,
Pour me venir dompter a quitté la Sicile,
Amour meſme eſt venu ſous ſes loix me ranger,
Et tu le viens de voir en habit étranger,
Tu l'as veu, qui marchoit à coſté de Cleonte,
Mais ie croy que ces lieux vont rougir de ma honte,
Dieux! euſſay-ie eſperé ſi lourdement faillir,
Et qu'on me pût defaire auſſi toſt qu'aſſaillir,
Qu'vn moment, qu'vn regard pût vaincre ma conſtance,
Mais l'amour eſt vn Dieu tout cede à ſa puiſſance.

ISABELLE

Cét étranger, Madame, eſt poſſible de rang
Qui puiſſe par l'Hymen le ioindre à voſtre ſang,
Adraſte me contoit ſa rencontre impreueuë,
Et commençoit encor quand nous vous auons veuë.

La

La REYNE.

Son Roy vouloit qu'icy l'on acheuast son sort
Des traistres l'assailloient, i'ay diuerty sa mort,
I'ay leu dans les secrets de son ame innocente,
Son crime est seulement d'auoir aymé l'Infante,
Pour auoir merité sa reciproque amour,
Son Roy se proposoit de le priuer du iour;
Mais dans peu tu sçauras plus au long cette histoire,
Il suffit; ce vainqueur triomphe de ma gloire,
Ie feindrois vainement, il le faut auoüer,
Ie porte des liens qu'on ne peut desnoüer,
Et si tu ne promets du secours à mes peines
Ie dois bien redouter de mourir dans ses chaisnes.

ISABELLE.

En quoy puis-ie obeïr à vostre Majesté
Vous sçauez mon ardeur, & ma fidelité.

LA REYNE.

Ie la sçay (ma mignonne) & c'est aussi la cause,
(Qui fait que sur tes soins mon espoir se repose,
Que ie vays engager mon honneur à ta foy,
Et que tous mes desseins ne s'ouuriront qu'à toy.
Feints de brusler pour luy d'vne ardeur sans seconde,
C'est l'vnique remede ou mon espoir se fonde,
Ecry, pleure, languy, faits parler tes attraits,

Fais tirer à l'amour les plus doux de ſes traits,
Tu peux ſi ton eſprit tous ces moyens eſſaye,
Par vne fauſſe ardeur en cauſer vne vraye.

ISABELLE.

Mais en feignant (Madame) vn feu ſi vehement,
Il me faut donc reſoudre à perdre mon Amant.

LA REYNE.

Simple, qui ne ſçay pas, qu'à la fille aduiſée,
Abuſer tous les cœurs, eſt vne choſe ayſée!
Telle, en trahit vn cent, & ſe fait aymer d'eux,
Et tu n'eſpere pas d'en pouuoir tromper deux.

ISABELLE.

Si pour vous obeyr ma perte eſt neceſſaire,
I'offre mes iours, Madame, au deſir de vous plaire,
Ne m'honorez iamais de voſtre affection,
Si le tout ne répond à voſtre intention.
Mes yeux (pour commencer) apprendront de ma glace,
Auec quels mouuemens ils auront plus de grace,
Par quels ris ie pourray m'acquerir plus de vœux,
Et par quelle friſure embellir mes cheueux.
Pour rendre à mes deſirs ſon ame reſignée,
S'il vous plaiſt, i'employray le fard & la ſeignée,
Mes mains emprunteront la blancheur des onguens,

Ie veux, pour les polir auoir au lict des gans;
Ie consents qu'vn Tailleur inuentif & fidelle,
Pour me rendre le port & la taille plus belle,
N'épargne en mes habits, ny baleine, ny fer,
Et me serre le corps, iusques à m'estouffer;
Ie parleray tousiours de souspirs & de flame.
A ce ieune étranger, qui vous a rauy l'ame,
Ie n'épargneray point les pas de cent valets,
Et mille cœurs nauurez empliront mes poulets;
Ie m'y qualifieray du nom de prisonniere,
Luy du nom de mon tout, de ma seule lumiere,
Ce ne seront qu'Amours, que souspirs, & que vœux,
Ie les cachetteray de mes propres cheueux,
Ie verseray des pleurs, il me verra malade
Si quelque autre en obtient seulement vne œillade.

LA REYNE.

Ma mignonne, tout beau, c'est trop bien m'obeïr,
Et pensant m'obliger, tu pourrois me trahir,
I'entends, que tu feindras de te sentir atteinte,
Mais non pas de passer les bornes de la feinte;
Or allons de ce pas, tracer vn mot d'écrit
A ce diuin obiet, qui regne en mon esprit,
Où tu tesmoigneras, qu'vne ardeur impreueüe
A forcé ta deffence à sa premiere veüe,
Que ton affection l'inuite de venir,

(Ce soir) où tu pourras seule l'entretenir,
Aux murs du vieux iardin, où certaine fenestre
A l'instant assigné te laissera paroistre;
Or voicy le dessein de cette inuention,
Ie pourray sous ton nom conter ma passion,
La, seule, en tes habits, en ta place, & voilée,
De tous autres objets, que de luy, reculée,
Ie luy declareray les amoureux transports,
Qu'il excite en mon ame auec des traits si forts;
Ie sonderay son cœur, & sans estre cogneuë,
Ie feray, qu'il verra ma flame toute nuë;
Allons donc luy tracer cet écrit promptement,
Et songeons à ioüer le tout subtilement.

SCENE

SCENE III.

CLORIMAND, CLEONTE, LYSIS.

CLORIMAND

OBligez, moy (Monsieur) de nommer cette belle,
Que la Reyne cherit.

CLEONTE.

Son nom est Isabelle.

CLORIMAND.

Ie treuue que son port est plain de Majesté
Qui semble naturelle, & n'a rien d'affecté,
Ses regards sont pourueus de qualitez exquises
Qui pourroient des plus froids asseruir les franchises,
Luy voyant l'œil à bas, graue, & demy-fermé
Ie ne sçay de quelle ame il ne seroit aymé;
Ie croy que de plusieurs cette belle est seruie,
Et que beaucoup de cœurs en attendent la vie.

CLEONTE.

Vous iugez ſainement, elle a des qualitez
A qui beaucoup d'eſprits rendent leurs libertez,
Qui ſçauent des plus froids faire fondre les glaces,
Car ainſi que ſon corps ſon eſprit a ſes graces,
Ses yeux, & ſes diſcours charment également,
Mais comment eſt la Reyne en voſtre ſentiment?

CLORIMAND.

Ses moindres ornemens ſurpaſſent l'excellence;
Mais ie l'aprendray mieux, Monſieur, par le ſilence;
Car d'abord que ie vy ſes charmes inouys,
Mon ame fut rauie, & mes yeux eſblouys;
Son viſage eſt diuin, ſes vertus ſans pareilles,
Helene auoit ſon nom, mais non pas ſes merueilles,
Le Sceptre qu'elle tient de la faueur des Cieux
N'eſt pas plus abſolu ſur les cœurs, que ſes yeux.

CLEONTE parlant bas.

Ha c'eſt trop découurir les ſecrets de ſon ame,
Et ie n'y ly que trop ma ruine, & ſa flâme,
Cleonte! quel malheur, eſt pareil à ton mal?
Reduit à carreſſer, & nourrir ton riual!

CLORIMAND.

Monſieur, ne puiſ-ie auoir depart en ce langage,
Quel accident ſi prompt a changé ce viſage,
Si mon occaſion vous cauſe ces ennuis,
Vous ne vous voulez pas ſouuenir qui ie ſuis.

ISABELLE à la feneſtre.

Icy, Lyſis.

LYSIS.

Hé! qui, nous peut deſia cognoiſtre.

ISABELLE.

Approche, va donner cette lettre à ton Maiſtre.

LYSIS.

Ha! nous voila bien toſt grands Seigneurs à la Cour,
Et nous auons deſia fait naiſtre de l'amour.

CLEONTE.

Il le faut, Clorimand, te confeſſer que i'aime,

Ainsi que son objet, mon amour est extréme,
Et la peur dont tu vois mon esprit agité,
Est vn effect causé par cette extremité;
Quelque insigne amitié, que nous ayons iurée,
Ie ne sçay quels soupçons ont mon ame alterée,
L'excés de ton merite est suspect à ma foy,
Ie crains qu'ayant semé les fruicts ne soient à toy;
La Reine paroist trop de tes charmes touchée,
Et ma ialouse humeur ne peut estre cachée,
Mon cœur aime en ce lieu, i'adore sa beauté,
Autre ne peut l'aimer auec impunité,
L'ame que ie verrois d'vn mesme espoir flattée,
(La tienne seulement de ce nombre exceptée)
Me desobligeroit, & ie perdrois le iour,
Pour la faire changer d'obiet, & de seiour.

CLORIMAND.

Quand ie pourrois, monsieur, brusler de cette flâme,
Ma naissance inegale asseure assez vostre ame,
La Reine cesseroit d'estre aimable, en m'aimant,
Ce chois offenceroit son diuin iugement,
Laissez viure, monsieur, toutes vos esperances
Croyez qu'elle sçay mieux faire les differences,
Moy, que ie sçay mieux viure, & qu'au moindre besoin
Ma mort l'exempteroit d'amour, & vous de soin.

Mais quel est ce papier?

Lysis luy apporte la lettre.

LYSIS.

C'est à vous qu'il s'addresse,
Desia vostre merite a fait une maistresse,
Vn miracle d'amour me l'a mis dans les mains,
Lisez, & vous verrez si mes soupçons sont vains.

CLEONTE.

Ha Cleonte! le tien n'est que trop veritable!
Et tu vois de tes yeux ta perte indubitable,
Ne donne plus de vœux à ce volage esprit,
La perfide qu'elle est a tracé cét écrit.

CLORIMAND lit.

Contenu de la lettre.

Agreable Espagnol, i'honore ton merite.
Par dessus tout ce que ie voys,
Et pour l'apprendre de ma voix,
Honore moy d'vne visite.
Aux murs du vieux iardin vne fenestre basse,
M'offre le moyen de te voir,
Viens y, contente mon espoir,
Auant que cette nuict se passe.
Mais prend garde sur tout que tu me sois fidelle,
Traittons l'amour secrettement,
Tu ne pourrois impunement
Desobliger ton Isabelle.

Il continuë.

L'esprit, qui sommeillant se voit representée
La chose, ou son humeur de iour estoit portée,
Qu'vn beau songe deçoit par d'apparens appas,
Qui pensant beaucoup voir, en effect ne voit pas;
Riroit bien, me sçachant en cette deffiance,
De vaines visions obtienne sa croyance,
Moy, ie voy de mes yeux, & ma simplicité
Me fait encor douter, si c'est la verité;
Mais enfin ie croiray que mes yeux sont fidelles,
Et promets de seruir ce miracle des belles;
Que vous semble Cleonte, ay-ie vos soins deceus,
Pouuez-vous asseurer vostre esprit là dessus.

CLEONTE.

Non, non, c'est perdre temps, que de flatter ma peine,
Vous lisez Isabelle, il est écrit Helene,
Vostre esprit m'est suspect, à d'autres Clorimand,
Ie ne puis croire icy que mes yeux seulement.

CLORIMAND.

Luy baillant la lettre

Iugez donc par vos yeux, si ie suis veritable,
Si de ces trahisons mon esprit est capable.

CLEONTE, lisant la lettre.

Isabelle; hac'est tout, ce mot est trop puissant,
Et vient de releuer mon espoir languissant,

Pardonne, cher amy, ma crainte eſt criminelle,
Que ie baiſe cent fois ce beau nom d'Iſabelle,
Mon cœur, par ces baiſers, n'eſt pas moins ſatis-faict
Que tu ſeras baiſant le viſage en effect.
Que ie ſois honoré de cette confidence,
Croy, que pour mes amis, i'ay beaucoup de pru-dence,
Que ie puis au beſoin ma memoire aſſeruir,
Et que ie ne ſçay rien, qu'alors qu'il faut ſeruir.





ACTE TROISIESME.

SCENE I.

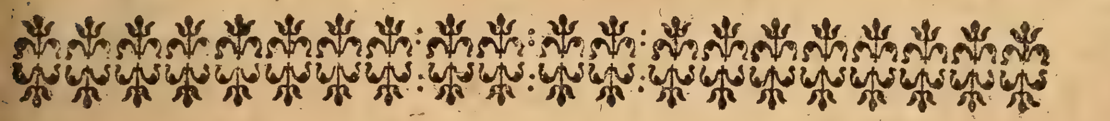
La REYNE seule, à la fenestre du iardin.

La nuict

QVoy, tu n'es pas icy, cher espoir de ma vie;
Ha, que tu fais languir mon amoureuse enuie,
Quel obstacle ce soir a retardé tes pas
Mon cœur, ie voy la nuict, & ie ne te voy pas.
Mais las! si par malheur il m'auoit recognuë,
Et que cét accident empeschast sa venuë,
Qu'en l'vn des soirs passez il se fust apperceu,
Que dessous vn faux nom mon amour l'a deceu,
Que son cœur se flattoit d'vne esperance vaine,
Et qu'au lieu d'Isabelle il parloit à la Reine,
Qu'vn semblable malheur me causeroit d'ennuy,
Que le iour, pourroit bien venir plutost que luy;

Que

Que luy, qui iugeroit cette ruſe ſuſpecte,
Bien loin, de me cherir autant, qu'il me reſpecte;
Ie veux mieux eſperer de la faueur des Cieux;
Mais ie ſents le ſommeil ſe couler ſous mes yeux.



SCENE II.

CLORIMAND, CLEONTE, LYSIS.

CLORIMAND.

I'Ay creu que vous m'aymiez, mais voſtre deffiance,
Cleonte, ne peut plus m'en laiſſer la croyance,
Car pourquoy voulez-vous accompagner mes pas
Si l'obiect que ie ſers ne me le permet pas;
M'importuner icy d'vne aſſiſtance vaine,
Et me l'a refuſer, quand ie ſerois en peine,
C'eſt me faire, Cleonte, vn meſme deſplaiſir,
M'aymant, ne ſuiuez point mes pas, mais mon deſir.
Depuis long-temps deſia tout le monde ſommeille,
Et ie fais trop languir cette ieune merueille,
Que vous ay-ie celé iamais à mon retour?
Ha certes, voila trop outrager mon amour.

CLEONTE.

Receuez-vous ainsi mon fidelle seruice?
Vous offrir du secours est-ce vn mauuais office?
Craindre, comme ie fais de vous voir en danger,
Et qu'on ne vous outrage, est-ce vous outrager?

CLORIMAND.

Laissez de mon salut répondre mon courage,
Cleonte, c'est pour vous que vous craignez l'outrage,
Vostre ialouse humeur, vous rend officieux,
Mais quittez vos soupçons, & me cõnoissez mieux;
Les attraits d'Isabelle ont mon ame charmée,
Et toute autre, m'aymant, ne seroit pas aymée,
I'ayme, & i'ay du respect, pour qui i'en dois auoir,
Ie sçay faire l'amour, & faire mon deuoir,
Si i'auois dans le Ciel vne Amante nouuelle,
Ie n'y monterois pas pour laisser Isabelle,
Quoy que la beauté mesme eust de charmans appas
En fussay-ie adoré, ie ne l'aymerois pas.

CLEONTE.

Croyez moy, Clorimand, que cette frenaisie,
N'a pas iusqu'à ce poinct troublé ma fantaisie,
On ne peut ignorer vos rares qualitez,
Et combien vostre aspect est fatal aux beautez,

Mais ie cognois aussi combien la Reyne est sage,
Et que c'est la raison qui gouuerne son âge;
Vn doute seulement tient mon ame en soucy,
Pourquoy cette beauté ne vous parle qu'icy,
Qui la meut à cacher vne amour vertueuse,
Contentez là dessus mon humeur curieuse.

CLORIMAND.

Pour ce poinct, ie ne puis autre chose estimer,
Sinon, qu'elle veut voir ce qu'elle veut aymer,
Qu'elle veut esprouuer combien ie la respecte,
Et qu'elle tient l'humeur de mon pays suspecte;
Elle s'ayme auec moy, mais si discrettement,
Que ie n'ay pas le bien de la voir seulement,
Quand ce bien m'est offert en faueur d'vne étoille,
Elle hausse les mains pour abbaisser son voile,
Elle rougit de honte, & ie rougis aussi,
La mesme pureté feroit l'amour ainsi.
Mais ne me suiuez plus, i'arriue à la fenestre,
Où cét Astre voilé me va bien tost paroistre,
Retirez vous d'icy, contentez mon desir,
Si vous me cherissez, cherissez mon plaisir.

CLEONTE.

Puisque vous refusez d'accepter mon seruice,
Adieu, que le Ciel soit à vos flâmes propice. Il s'en va.

CLORIMAND seul auec Lysis.

Iamais cét Orizon ne se vid plus en paix,
Iamais le Ciel ne prit vn bandeau plus épais,
Qu'en cette heureuse nuict i'ay la fortune amie,
Ie n'entends aucun bruict, la Lune est endormie,
Quelque amoureux larcin, que pust faire vn Amant,
Ie croy, qu'il pecheroit ce soir impunement,
Et qui dit que le Ciel voit icy toute chose
Perdroit cette creance, à voir comme il repose;
Qu'on dressast maintenant, ou rompist ses autels,
Ie croy qu'il a perdu tout soucy des mortels,
Les Dieux sont assoupis aussi bien que les hommes,
On y dort aussi bien qu'au seiour où nous sommes,
Et de tout ce qui donne, & qui reçoit le iour,
Rien ne veille, que moy, ma maistresse, & l'amour,
Que ie t'éprouue ô Ciel, propice à ma priere,
Ta voûte me vaut mieux, moins elle a de lumiere,
Ma belle aimant mes yeux est ialouse des tiens,
Leur importunité nuit à mes entretiens,
Quand tu ne la peux voir, elle est à la fenestre,
Mais elle disparoist, en te voyant paroistre.

LYSIS.

Adorez-vous quelqu'vn de ces oiseaux de nuict,

Qu'on

Qu'on ne peut iamais voir, quand le Soleil nous luit,
Vn hibou cause-t'il vostre amoureuse peine,
Auriez-vous bien, monsieur, vne ame si peu saine,

CLORIMAND.

Ha! ne fais point ce tort à ces diuins appas,
Nous aimons bien les Dieux, & ne les voyons pas,
Croy que ses volontez ne sont point sans mystere,
Que ce poinct te suffise, & t'oblige à te taire,
Adieu, fay bonne garde, & songe à m'aduertir
Si quelque obiet venoit mes plaisirs diuertir;
I'entends desia du bruit;

La REYNE à la fenestre.

Est-ce toy ma lumiere?

CLORIMAND.

Vous enuiez tousiours d'estre icy la premiere,
Estant si paresseux, pour vn bon-heur si cher
Ie vous donne beaucoup de quoy me reprocher;
Mais voulez-vous tousiours, ma Deesse, mõ ame,
De la seule parole entretenir ma flâme?
Aimeray-ie long-temps sous de si dures loix?
Adoray-ie vn Echo, n'estes-vous qu'vne voix
Et l'amour m'auroit-il reduit à la misere,
De viure si constant pour chose si legere,

Ostons luy (ma Deesse) vn si facheux bandeau,
Laissons luy voir le iour, donnons luy son flambeau,
La nuict, nous allumons le feu, qui nous faict
plaindre,
Et les autres Amans l'employent à l'éteindre,
Si nostre amour produit ses fleurs durant la nuict
En quel tẽps voulez-vous qu'il produise du fruict;
Pour le moins, attendant la fin de mes supplices
Que comme vn autre sens mes yeux ayent leurs
delices,
Puisque la main du Ciel doit conioindre nos iours,
Faisons son œil tesmoin de nos chastes amours.

La REINE.

Sçachant quelle raison cause cette contrainte,
Tu serois le premier à condamner ta plainte;
Vn nombre d'enuieux nuit à nostre bon-heur,
I'aime bien Clorimand, mais i'aime aussi l'honneur,
Si tu sçauois, combien ie voy de monde en peine
De me rendre odieuse, ou suspecte à la Reyne,
Combien de médisans, combien d'Amans transis
Que ie laisse pour toy, dressent là leurs soucys;
Croy, que tu me loüerois de beaucoup de franchise,
Que sçay-ie, si bien tost ie ne seray surprise?
Si l'on n'a point icy quelques pieges tendus,
Et si tous nos discours ne sont point entendus,
La Cour a-t'elle pas des espions sans nombre?

Et qui ſont clairs-voyants dans le milieu de l'ōbre;
Le courage deſia de crainte me deffaut,
Approche, mon ſoucy, ne parlons plus ſi haut.

Ils parlēt lōg-temps tout bas Cependant Liſis dit.

LYSIS.

Qu'vne eſtrange manie a troublé ſa penſée!
C'eſt bien là ſe flatter d'vne amour inſenſée,
Combien de longues nuicts, il paſſe, à s'abuſer
D'vne vaine recherche, & qu'il deuſt meſpriſer;
Il l'adore, il la croit de mille attraits pourueuë,
L'eleue iuſqu'au Ciel, & ne l'a iamais veuë,
O la parfaite amour que l'amour des laquais,
Ils ne s'amuſent point à de ſi longs caquets,
Iamais les enuieux ſur leurs deſſeins ne mordent;
Deux mots ruinent tout, ou deux mots les accordent;
Sans autres complimens, tel de telle a ioüy,
Qui n'auoit dit encor que le ſeul mot d'oüy,
Iamais tant de manie en leur cerueau n'habite,
De meſme que leurs pieds, leur paſſion va viſte,
Pour moy, ie tiens pour fol, qui prend tant de ſoucy,
Qui penſe bien aimer, & n'aime pas ainſi;
Deuſſay-ie mille fois ouïr le nom de traiſtre,
Falluſt-il eſprouuer combien peſe ſa main
Mon œil cede au ſommeil, ie luy reſiſte en vain. Il s'endort.

CLORIMAND, comme en cholere.

Ha! voila m'afliger d'vne trop longue attente,
Ma Deesse, il faut donc que la mort me contente,
Ie le deuois preuoir, que sous de faux attraits,
Vous attiriez vn cœur que vous tueriez aprés.

La REINE.

Qui te fait outrager vne amour sans seconde,
Et que vois-tu, sur quoy ce vain discours se fonde,
T'auoir sollicité, sans t'auoir recogneu,
Auoir deuant tes yeux mis mon esprit tout nu,
Te iurer vne ardeur, que rien ne peut éteindre,
Est-ce là, Clorimand, vn sujet de te plaindre?
Où prendray-ie mon cœur, de quoy te donner plus?
Si c'est là t'affliger, que feroit vn refus?
Mais ie ne te veux plus laisser de deffiance,
I'accorde encore vn poinct à ton impatience,
Demain, quand le Soleil aura finy son tour,
Ie veux t'accompagner en ces lieux d'alentour;
(Pourueu qu'également l'autre nuict soit obscure,)
Est-ce là te monstrer vne amour assez pure;
Mais ie crains qu'on m'entende autant que le trépas,
Approche vn peu plus prés, & discourons plus bas.

SCENE

SCENE II.

ADRASTE vient pour voir ſa Maiſtreſſe.
CLORIMAND, La REYNE, LYSIS.

ADRASTE.

BOns Dieux! ſi ie treuuois ſa paſſion changée!
Si deſſous d'autres loix amour l'auoit rangée!
L'ayant entretenuë en ce lieu ſi ſouuent,
Pourquoy n'y ſuis-ie plus mandé comme deuant?
Quelques Amans nouueaux auroient-ils pris ma place?
Ha! ie luy faits du tort croyant qu'elle m'en faſſe,
Ie doy plus de croyance à ſa fidelité,
On ne voit point changer vne diuinité;
Mais quoy qu'en ſa faueur ma paſſion me die,
Ie treuue depuis peu ſon humeur refroidie,
Pour flatter en ce lieu ma chaſte affection,
I'en auois tous les iours vne aſſignation;
C'eſt là qu'elle m'ouuroit ſes plus douces penſées.
C'eſt là que nous auons de longues nuicts paſſées;
Ie l'accuſerois bien d'oublier ſon deuoir,
Si i'auois cette nuict le bon-heur de l'y voir.

La REINE.

Quelle peur fut iamais à la mienne pareille ?
Retirez-vous, vn bruict a frappé mon oreille.

CLORIMAND, venant à Adraste.

Ie reuiens de ce pas. Cleonte est-ce pas vous ?
Ha ! que ie veux de mal à vostre esprit ialoux !
Que vostre confidence est vne vaine fable !
Que ie treuue auiourd'huy vostre amitié coupable,
Et que vous sçauez mal obliger vos amis,
Vous voyant vn secret si librement commis.
Le Ciel me soit tesmoin si i'ay l'ame infidelle,
Si i'adore icy bas que les yeux d'Isabelle,
Si rien me peut resoudre à rompre ma prison,
Et si iamais la Reyne a tenté ma raison.
D'vne pareille ardeur sa belle ame souspire,
Elle vient d'asseurer la fin de mon martyre,
Tout rit à mes desseins, en vn mot, Clorimand,
S'il n'auoit point d'amy, seroit heureux Amant;
I'ay promis de reuoir cette rare merueille,
Cleonte, allez finir cette inutile veille,
Ne diuertissez plus nostre doux entretien,
Et prenez du repos, si vous aymez le mien.

Il retourne à la fenestre & parle tout bas

ADRASTE seul faisant l'étonné.

Veillay-ie? ou si ie dors? ie me sents, ie me touche,
Et ie ne treuue icy, ny mes draps, ny ma couche;
Ce n'est point vne erreur qui me vient d'arriuer,
Ie resue seulement quand ie pense resuer;
Il est trop veritable, Adraste, que tu veilles,
Ne cherche point dequoy démentir tes oreilles,
La perfide languit en de nouueaux appas,
Ton malheur est visible, ou le iour ne l'est pas.
Ce mignon d'étranger a son ame blessée
Il a sur tes desseins vne embusche dressée,
Et tes estonnemens estoient bien superflus,
Quand cét esprit leger ne te carressoit plus.
Quoy? ie laisse passer impunement l'iniure,
Ie n'assassine pas le traistre, & la pariure,
A ce honteux affront ie demeure esbahy:
Ie laisse plus long-temps viure qui m'a trahy?
L'offense est trop sensible à mon ame irritée,
Et ne la vengeant pas ie l'aurois meritée. Il va vers la fenestre l'epee à la main.

La REYNE se retirant.

Adieu, separons nous sur ce serment nouueau,
Que ie veux espouser ou vous, ou le tombeau.

CLORIMAND allant à Adreste.

Cleonte, parlez moy d'vne ame plus ouuerte,

Est-ce que vostre hayne a resolu ma perte?
Et quand vous me iuriez une immuable foy,
Estoit-ce de m'oster les iours, que ie vous doy?
Aspirez-vous Cleonte, aux faueurs d'Isabelle?
En me priuant du iour, vous me priuerez d'elle,
Si ce diuin obiect ne me cherit assez,
Pour suiure ma chere ombre entre les Trespassez;
Mais ayant seulement de l'amour pour la Reyne,
Elle seule viuant sur vos iours souueraine,
Que vostre cœur n'a-t'il des sentimens plus sains;
Et pourquoy venez-vous trauerser mes desseins?
Iugez un peu des maux où vostre humeur m'expose!
Qu'en l'art de bien aymer, vous sçauez peu de chose!
Vous vous en acquittez de mauuaise façon,
Si vous n'en sçauez pas la premiere leçon,
Les cœurs les moins versez en cette belle étude,
Ont appris que l'amour cherche la solitude,
Qu'il se plaist dans un bois, dans l'antre d'un rocher,
Tant ce honteux enfant ayme de se cacher;
Pourquoy ce petit Dieu se bande-t'il la veuë,
Croyez-vous cette humeur de raison dépourueuë,
Cleonte, c'est l'humeur du veritable Amant,
Ce n'est pas bien aymer, que d'aymer autrement.
Ie perds toute esperance, & ma mort est voisine

Puis

Puiſque mon confident entreprend ma ruine;
En mon aueuglement, ie ſuis bien ſans pareil!
Qui me perd, eſt celuy dont ie ſuy le conſeil,
Ie demande à celuy qui veut m'oſter la vie,
Comment i'empeſcheray qu'elle ne me ſoit rauie,
Ie m'enqueſte aux voleurs, où ie pourray cacher,
Le treſor amoureux que mon cœur tient ſi cher;
Ie vous l'ay découuert; ce miracle viſible
A meſme poinct que moyſe voit l'ame ſenſible,
Si demain ie m'obtiens le plaiſir le plus doux,
Ie n'en puis accuſer que voſtre eſprit ialoux;
De rechef, croyez moy, par le nom d'Iſabelle,
Que voſtre ſeule humeur me peut ſeparer d'elle.

ADRASTE tout bas, tenant l'épée nuë.

C'eſt trop, enfin ſa mort rendra mes vœux contents,
Mais non, differe Adraſte, & prends aduis du temps.

CLORIMAND ſeul.

Vous ne répondez point, où fuyez-vous Cleonte?
La noirceur de la nuict couure aſſez voſtre honte,
I'excuſe. Mais ie tiens des diſcours ſuperflus,
Il s'eſt perdu dans l'ombre, & ne m'écoute plus.
Si penſant luy parler i'entretenois vn autre,
Ce ſeroit vn ſecret bien trahy que le noſtre!
Ha non! le Ciel aura ce malheur diuerty,

Puis Lysis faisoit garde, & m'auroit aduerty,
Il cherche Lysis dans l'õbre. *Lysis, à moy Lysis, ha Dieux l'étrange crainte,*
Dont enfin, malheureux, ie sents mon ame attainte!
Lysis rends l'asseurance à mon esprit confus,
Il le treuue endormy. *Mais comment me répondre helas! il ne vit plus.*
Auec ce corps tout froid mon esperance est morte,
L'assasin que i'ay veu l'a mis en cette sorte,
Ce voleur a son corps, & mes secrets ouuerts,
Tous mes soins sont deceus, tous mes feux décou-uerts;
Desia parmy les morts cette pauure ame habite,

LYSIS.

Pardonnez moy, monsieur, ou bien ie ressussite,
Ie croy qu'on ne meurt pas d'vn assoupissement,
Bon, pour auoir dormy deux heures seulement.
Mais soit mort, soit sommeil, i'ay pris trop de licence,
Et demande, Monsieur, pardon de cette offence.

CLORIMAND.

Ha traistre! mes amours ont par toy des tesmoins,
Il le veut tuer. Lysis s'éfuit. *Ta seule negligence a ruiné mes soins;*
Vn Dieu ne te pourroit sauuer de mon espée,
Dans ton infame sang elle sera trempée,
Ainsi i'aduertiray ton esprit repentant,
S'il sert dans les enfers, de ne dormir pas tant.



ACTE QVATRIESME.

SCENE I.

LE ROY ALPHONSE, en Ambaſſadeur, allant à Naples. CLEONIS, & autres ſeruiteurs.

LE ROY.

QVE ie bruſle de voir ſa beauté ſans pareille!
Mon œil eſt enuieux du bien de mon oreille,
Atys, me depeignit ſon viſage ſi doux
Qu'à ſon premier rapport, mon cœur en fut ialoux,
Et que feignant d'aller ſecrettement à Rome,
Ie ſortis de Sicile auec vous & cét homme.
Comme vn petit enfant r'abaiſſe ma Grandeur!
Amour m'a fait pour moy, moy-meſme Ambaſſadeur.

CLEONIS.

Il a fait bien ſouuent de ces metamorphoſes,
C'eſt vn eſtrange Dieu, qui fait d'eſtranges choſes,
Comme d'autres, les Roys ſont ſujets de l'Amour,
Mais, Sire, nous voila bien proche de la Cour.

LE ROY.

Ce fut donc prés d'icy, qu'Ormin, Atys, & Lerme
Virent en Clorimand vn courage ſi ferme,
Que la Reyne voyant ſa reſolution
Oppoſa du ſecours à leur intention.
Cette rare beauté diuertit mon enuie,
Et i'auois commandé qu'on le priuaſt de vie;
Que ſon occaſion me donne de ſoucy;
Ie ſerois découuert s'il me voyoit icy;
Amour voile ſes yeux, ſeconde mon voyage,
Ie iure à ton eſſence vn eternel hommage.

SCENE.



SCENE II.

ISABELLE, ADRASTE.

ISABELLE ſeule.

QVe tu dépends, mon cœur, de deux cruels tyrans;
Comment receuras-tu leurs aduis differends?
Ton amour te conuie à ſoulager ta peine.
Et ton deuoir te porte à ſoulager la Reyne,
Comme Amante, ie doy carreſſer mon Amant;
Comme ſuiette il faut obliger Clorimand,
Adraſte, mon ſoucy, combien ton cœur endure!
Depuis le iour fatal, que cette feinte dure,
Voyant tant de faueurs que Clorimand reçoit,
Tes maux ne ſont pas feints, quoy que mon feu le ſoit.
Quand te pourray-ie helas! careſſer ſans offence?
Quand reprendrons nos cœurs leur premiere licence,
Mais le voicy.

ADRASTE fâché.

La Reyne eſt-elle encore au lict!

ISABELLE tout bas.

Quel trouble de raison dedans ses yeux se lit!
Ie laisse bien languir vn Amant si fidelle;
Haut. *Elle repose encor, mais que voulez-vous d'elle.*

ADRASTE.

Luy presenter mes vœux, sur le poinct de partir.

ISABELLE.

Quoy, nous quitter, Adraste? & sans m'en aduertir?

ADRASTE.

Ouy, quitter la plus vile, & la plus odieuse,
Que puisse desdaigner vne ame furieuse,
Le cœur le plus ingrat, & le plus criminel,
Qui merita iamais vn supplice eternel;
Ouy partir, & quitter, fuyant ta compagnie,
La mesme cruauté, la mesme tyrannie;
Employe, employe icy tes plus charmans appas
Tesmoigne des douleurs que tu ne ressents pas,
Plains toy, romps tes cheueux, gemy, pleure, hypocrite
Vante moy ton amour, exalte ton merite,
Soupire, embrasse moy, feints encor de brusler,

Songe à tout ce qu'il faut pour bien dissimuler,
Appelle moy ialoux, atteste ciel & terre,
Prends l'Enfer à tesmoing, iure par le tonnerre.
Hausse deuers le Ciel tes odieuses mains;
Mais ton crime est visible, & ces moyens sont vains,
Ta hayne ne tient plus ma croyance agitée;
Si i'en doutois encor, ie l'aurois meritée,
Quoy ton ame s'estonne? & la voix te deffaut?
Commence vn peu volage à feindre comme il faut.

ISABELLE.

Pardonne, cher Amant, ie vay t'oster de peine; tout bas
Mais pour mon interest dois-ie trahir la Reyne?
Helas! que ce secret est fatal à mes iours!
Laissons, laissons plutost ruïner nos amours.

ADRASTE.

Enfin tu treuue donc ma plainte legitime,
Perfide, & te taisant, tu confesse ton crime.

ISABELLE,

Dégorgez autre part vostre esprit furieux,
Et ne me tenez plus ces mot, iniurieux,
Adraste, mon amour fait que ie les supporte,
Nais ne me venez plus outrager de la sorte,

Où vous me pourrez tant blâmer de trahiſon
Qu'à la fin ie feray, que vous aurez raiſon,
Que ie rendray mon cœur capable de ce vice,
Ainſi vous vous plaindrez auec plus de iuſtice.

ADRASTE.

Eſprit diſſimulé, s'il en eſt ſous les Cieux,
Veux-tu qu'en ta faueur ie démente mes yeux,
Et pour ne croire pas combien ton cœur eſt traiſtre,
Dy moy? dois-ie accuſer mon iugement de l'eſtre?
Ce que ie vis hier, fut-ce vne illuſion?
Et n'entendiſ-ie rien à ta confuſion?

ISABELLE.

Et qu'entendites-vous?

ADRASTE.

A ce que ie vays dire,
As-tu goutte de ſang que ta honte n'attire,
Si quelque honte en toy peut deſormais agir,
Si ton front eſt encor capable de rougir.
Dy moy, te ſouuient-il de certaine feneſtre?
C'eſt aſſez, voy par là ce que ie puis cognoiſtre,
Ce ſoir, tient ta promeſſe à ce fidelle Amant,
Mais

Mais conduy ton affaire vn peu ſecrettement.

ISABELLE.

Dégorgez à ſouhait voſtre ialouſe rage,
Mais, que ma pureté ne ſouffre point d'outrage;
Ie n'ay point de deſſein que ie doiue cacher ;
Ce diſcours, aprés tout, commence à me faſcher.

ADRASTE.

Ne te deuois-ie point preparer des loüanges?
Pour t'éleuer, veux-tu que i'abbaiſſe les Anges?
Bien, il faut te flatter. Tous tes deſirs ſont ſaincts,
Lucrece n'eut iamais de ſi chaſtes deſſeins,
Le braſier le plus pur doit ceder à ta flâme,
La blancheur de ton col, à celle de ton ame;
Tu reçois en ton cœur mon pourtraict ſeulement,
Tes faueurs n'ont iamais obligé Clorimand,
Iamais cét Eſpagnol n'a touché ta penſée,
Iamais auecques luy tu n'as de nuict paſſée,
Iamais tu n'as flatté ſon impudique eſpoir,
Des ſerments ſolemnels de te liurer ce ſoir;
Non ie n'ay pas eſté le témoin de ta honte,
Iamais cét eſtranger ne m'a pris pour Cleonte,
Il ne m'a pas iuré qu'il viuoit ſous ta loy (toy;
Qu'il meſpriſoit la Reyne, & qu'il n'aymoit que

Tu ne souffres de luy carresse, ny licence,
En vn mot, qui te voit, voit la mesme innocence,
T'appeller infidelle, ha ce nom te déplaist!
I'ay tort, & c'est plutost mon oreille qui l'est,
Ie crains sans fondement, que ton feu s'amortisse,
T'accuser d'estre iniuste; ha c'est vne iniustice,
On ne peut voir en toy, ny tache, ny deffaut,
Inconstante, est-ce là le discours qu'il te faut?

ISABELLE.

Certaine feinte, Adraste, à ton ame deceuë
Feinte, qui me sera glorieuse à l'yssuë,
Ie reuiens de ce pas, donne moy seulement,
Le loisir de parler à la Reyne vn moment,
Et tu seras fasché de m'auoir méprisée,
Si de te détromper ie suis authorisée.

ADRASTE.

Perfide, c'est assez, ne va point conceuoir,
Par quel nouueau moyen tu me peux deceuoir,
Quelques inuentions que ton esprit essaye,
Parler de me guerir c'est irriter ma playe,
Que de feinte en vn cœur, que ce sexe a d'attraits!
Et qu'il est mal-aysé d'échapper de ses rets!
Que nature a donné peu de prudence aux hommes,

Qu'elle nous haïssoit , abuſez que nous ſommes ,
Quand, nous établiſſant en ce mortel ſejour ,
Elle fiſt qu'auec nous ce ſexe viſt le iour;
S'il a quelques appas , qu'il a de tyrannie !
Noſtre bien dépendoit d'eſtre ſans compagnie;
Puiſque la trahiſon regne dans cette Cour ,
Adraſte , cherche ailleurs d'autres obiets d'amour,
Porte en d'autres païs tes vœux & ton courage,
Veux-tu de ton affront vn plus clair teſmoignage?
Ha , laiſſe vn libre cours à leurs ſales eſbats,
Et n'attends pas de voir ton riual en ſes bras;
Mais il vient , ie le voy.

SCENE III.

CLORIMAND.

EN quel endroict du monde
Allez vous exercer cette main sans seconde?
Cherissez-vous si peu cét aymable sejour,
Adraste, est-il donc vray que vous quittez la Cour?

ADRASTE.

D'assez iustes raisons causent cette sortie,
Si pour vostre seruice, elle n'est diuertie,
Ne me figurez point ce sejour plain d'appas,
Aymerois-je vn endroit, où l'on ne m'ayme pas?
Ie voudrois vous laisser vn gage d'importance,
Mais leger, beaucoup plus que la mesme inconstance,
Sa nature est de vent, que tout peut agiter,
Il faut estre vn Æole afin de l'arrester;
Toutefois, il faut bien en redouter la perte,
Vous acquitterez-vous de cette charge offerte?

CLO-

CLORIMAND.

Ie vous voudrois, monsieur, dauantage obliger,
Craindrois-ie ce fardeau, puisqu'il est si leger?

ADRASTE.

Cette legereté toutefois est à craindre,
Et ie croy que bien tost on vous en oyrra plaindre,

CLORIMAND.

Qu'est-ce donc?

ADRASTE.

Vne femme;

CLORIMAND.

Ha demeurez icy,
Ou qu'vn autre ayt le soin d'vn semblable soucy,
Ordonnez moy plutost le soin de tout le monde,
Y songeant seulement, ma peine est sans seconde;
Tous les trauaux, qu'Alcide a iamais entrepris,
Sont moins, que d'arrester ces volages esprits;
Vne fleche dans l'air, des ondes agitées,
Des flammes vers le Ciel peuuent estre arrestées,
On peut appriuoiser les plus fiers animaux,
Ils perdent leur instinc, on n'en craint plus les maux,

On voit auec le temps leur nature changée ;
La femme ſeulement ne peut eſtre rangée,
En vain on baſtiroit des murailles d'airain,
Il faut que ſon vouloir ſoit par tout ſouuerain,
Elle ſeule ſe garde : enfin s'il eſt poſſible
Diſpenſez mon eſprit de ce ſoin trop penible;

ADRASTE.

Puiſque vous eſtimez ce fardeau ſi peſant,
Au moins, pour m'obliger conſeruez ce preſent;
Adieu, viuez heureux, ſoyez touſiours fidelle,
Il s'é va *C'eſt vn cœur bien conſtant que celuy d'Iſabelle.*

CLORIMAND demeure ſeul eſtonné, & regardant ce qu'Adraſte luy a laiſſé, il lit la premiere lettre.

Contenu de la premiere lettre

Adraſte ne differe plus
On n'attend rien, que tes demandes,
Tous ces écrits ſont ſuperflus,
Il te faut des faueurs plus grandes,
On authoriſe nos amours,
Le Ciel a receu tes offrandes,
Hymen duſt auoir ioinct nos iours.

ISABELLE.

Autre lettre.

Adraſte, il eſt vray que ie t'ayme,
Autant qu'vne fille le doit,
Si mon ſexe le permettoit,

Ie te dirois plus que moy-mesme;
Iuge, receuant ces cheueux,
Combien mon amour est extréme,
Et combien tu me dois de vœux.

ISABELLE.

Tes veux ont enfin la victoire, Autre lettre.
Ils t'ont ce pourtraict procuré,
En vain d'autres l'ont desiré,
Vante toy seul de cette gloire;
Baise-le; mais dans ces transports,
Conserue tousiours la memoire,
Qu'il te faut posseder le corps.

ISABELLE.

Ha perfide, est-il vray que i'idolatre vne onde?
Est-ce dessus du vent que mon espoir se fonde? Il continuë
Adraste encore vn mot, ie ne veux qu'vn moment,
Mais il n'est plus icy, i'appelle vainement;
Adorable tableau, serois-tu la peinture
Du plus muable obiet qui soit en la nature?
En dois-ie redouter vn si cruel affront?
Ne le puis-ie iuger par les traits de ce front?
Helas, il est trop vray, ma perte est trop certaine,
Elle promet en vain du secours à ma peine,
Elle tient tous obiects dans vn ordre commun,
Et promettant à tous n'en oblige pas vn.
Donc, ce fut ce ialoux qui recognut ma flâme?

A qui i'ouuris hier les ſecrets de mon ame?
Adraſte, tu vis donc que i'aymois ſes appas
Aux lieux où tes ſoupçons auoient conduit tes pas?
Iſabelle vient. *Mais elle vient.*

ISABELLE.

Adraſte?

CLORIMAND tout bas.

Ha que ce nom me touche,
Elle a ce mot encore au cœur, comme en la bouche.
Haut: luy mõſtrant la lettre. *Tout fraichement, Madame, Adraſte ſort d'icy,*
Si vous ne voulez voir que ſon nom le voicy.
Pourquoy rougiſſez-vous de paroiſtre infidelle?
Et cette qualité vous eſt ſi naturelle,
Si vos legeretez vous font rougir ainſi,
Vous deuez donc rougir d'eſtre vne femme auſſi.

ISABELLE.

Quoy ton eſprit, mon cœur, cede à la ialouſie?
I'entends parler ainſi la meſme courtoiſie?
Tu nous traictes ainſi? tu l'ozes? tu le peux?
Et la moindre du ſexe a receu de tes veux.
Puis-je voir Clorimand vne fois en colere?
Luy qui m'a ſi ſouuent proteſté de me plaire
De quelle étrange humeur te treuuay-je en ce iour?

Quoy

Quoy? veux-tu desormais traiter ainsi l'amour?

CLORIMAND, tenant vne lettre & monstrant du doigt lit.

Adraste ne differe plus,
On n'attends rien que tes demandes.
Sont-ce là de mon mal des preuues assez grandes? Il continuë.
Le Ciel a receu tes offrandes,
Tous ces écrits sont superflus, Il lit.
Cela suffit-il pas? que desirez-vous plus;
Et qu'elle plus fidelle, & plus forte asseurance
Me pouuoit deliurer de ma vaine esperance?
Mais acheuons;
Hymen deust auoir ioint nos iours; Il lit.
Ie suis aprés cela l'obiect de vos amours? Il continuë.
Ie vous croirois, Madame, à mon suiet atteinte?
Leuez, leuez le masque, & confessez la feinte;
Vous ouurites l'oreille à de mauuais conseils,
Quand vous eustes l'aduis de gausser mes pareils,
Et quelque vanité qu'on impute à mon ame,
Croyez qu'elle a bruslé d'vne aussi belle flame;
M'aymant (en quelque rang qu'on vous tienne à la Cour,)
Vous auriez partagé l'honneur, comme l'amour.

ISABELLE tout bas.

Son visage est si doux, que mesme en sa cholere,

Il a ie ne sçay quoy qui ne me peut déplaire,
Me deust-on reprocher de changer à tout vent,
Adraste, tu n'es plus en mon cœur guere auant,
Cét estranger a mis tant d'appas en sa plainte,
Que l'effet pourroit bien succeder à la feinte.

CLORIMAND.

Toutefois, n'épargnez, ny mes soins, ny ce bras,
Deuant vous seulement ie mets les armes bas,
On ne fera faillir, ny tomber mon épée,
Si iamais pour vous plaire on la voit occupée;
I'ayme de vous seruir, & malgré vos mespris,
Ie n'ay point resolu de guerir mes esprits;
Mon dessein n'a pas fait vne amitié si forte,
Mon inclination bien plus que luy m'y porte,
Ie iure de iamais n'aymer en autre lieu,
Moins pour vous obliger, que pour me plaire; adieu.

ISABELLE, pleurant.

C'est faict, ie ne puis plus resister à ses charmes,
Mont tout, encore vn mot, arreste, voy mes larmes,
Ie brusle, Clorimand d'vn veritable feu,
Mais la voix me deffaut (mon cœur) attends vn peu.

CLORIMAND.

N'irritez point cruelle vne douleur extréme,
Sensible à mon amour, ou froide, ie vous ayme,
(Madame) hé! n'est-ce pas essez de l'amitié?
Sans me vouloir aussi toucher par la pitié?
Ha Dieux! comme ce sexe à son gré nous manie,
Tout cede, tout difere à sa force infinie.

ISABELLE.

Ie vous veux (Clorimand) deliurer de soucy,
Si vous ne me croyez, ne m'aymez point aussi;
Adraste (ie l'aduouë) a mon ame touchée,
Sa vertu me plaisoit, la vostre estant cachée,
Nous auons respiré sous vne mesme loy,
Vous voyez les presens qu'il a receuz de moy;
Mais enfin vostre amour a chassé la premiere,
Comme vn bel astre efface vne moindre lumiere,
Ie voy vostre visage, & vostre esprit si doux,
Que ie n'engage plus ma liberté qu'à vous.
La Reyne m'obligeoit: mais Dieux, que vay-ie dire, Parlant bas.
Pourray-ie impunément luy conter son martyre?

CLORIMAND.

Elle vous obligeoit?

ISABELLE.

Non, à rien mon soucy,
C'est l'amour qui me fait extrauaguer ainsi,
Ces mots interrompus te découurent mes peines,
Mais ie t'en veux donner des preuues plus certaines,
Vien ce soir en mes bras rendre tes vœux contents,
Ie ne te feray point attendre plus long-temps,
Pourueu, que sous l'espoir d'vn heureux mariage,
Vne immuable foy nos deux ames engage.
Tu ne me réponds rien.

CLORIMAND.

Et i'en croy moins encor.
Estre aymé! posseder vn si rare tresor!
Estre prés d'obtenir vn souuerain empire
Dessus l'vnique obiect que mon ame desire!
Pour me faire, Madame, esperer du repos,
Qu'vn amoureux baiser confirme vos propos,
Cette faueur suffit à me tirer de crainte,
La Reyne arriue qui les voit. *Ie croiray, que i'adore vne beauté sans feinte,*

ISABELLE.

Elle le baise. *Tu deusses rejetter ces doutes superflus,*

Mais

Mais ie veux t'obeïr, que desires-tu plus.

CLORIMAND.

Le doux rauissement! ha que ces levres closes
M'ont bien mieux qu'en s'ouurant iuré de belles choses!
Si iamais tu reuois mon esprit en soucy,
(Mon tout) pour m'en tirer, ne me parle qu'ainsi. Clorimand sort.

La REYNE, à Isabelle.

Elle la regarde lõg tẽps & puis cõtinuë

Trouuez-vous des douceurs aux bouches érangeres?
Mais le contentez-vous de faueurs si legeres?
Quelle heure est assignée à ces ieunes desirs?
Et quand les rendrez-vous moindres, que ses plaisirs?

ISABELLE toute confuse.

A quelque priuauté que vostre amour m'engage,
Vous me dispenserez de donner dauantage;
Vous pouuez tout vouloir, & ie dois obeïr,
Mais vous ne l'aymez pas iusques à me hayr;
Ie luy souffre beaucoup, mais pour moy ces licences,
Sont bien moins des baisers que des obeyssances,
Ie ne donne qu'à vous ce qu'il croit receuoir,

Et ie croy faire moins l'amour, que mon deuoir.

La REYNE

Vous-vous acquittez bien de ce qu'on vous commande,
Ie n'en desire poin vne preuue plus grande,
Ie vous veux accorder le repos desormais,
Pour loyer de vos soins, ne me voyez iamais;
Sçachez que faire trop, & ne pas assez faire
C'estoit à mon amour également deplaire,
Cherchez à vos baisers vn autre fondement
Ne les reiettez point sur mon commandement,
C'est trop d'obeyssance, & vous fonder sur elle,
C'est de ma volonté faire vne macquerelle,
Ce gentil étranger a vos esprits blessez,
C'est à luy, non à moy, que vous obeyssez,
Adieu, n'exercez plus cette charge fatale,
Et ne m'obligez point à reuoir ma riuale.

ISABELLE, faisant la reuerence & s'en allant.

Quoy que fasse le sort, ie suis à Clorimand,
Ie perds vne maistresse, & ie gaigne vn Amant.

La REINE seule.

Qu'en cette occasion, i'ay manqué de prudence!
Ie cherchois ma ruine en cette confidence
Ie fiois au larron vn bien qui m'est si cher,

Et ie deuois ſonger que ſon cœur eſt de chair;
Mon propre ſoin ſuffit en cette amour extréme,
Nulle ne peut ſi bien me ſeruir que moy-meſme,
Il a des qualitez trop promptes à charmer,
Ie le dois ſeule voir, le voulant ſeule aymer.



SCENE IV.

CLEONTE, Le ROY de Sicile, en Ambaſſadeur.
CLEONIS, La REYNE.

CLEONTE.

Voicy l'Ambaſſadeur, qui viēt de ſa Prouince
Voir voſtre Maieſté, de la part de ſon Prince.

LA REYNE.

C'eſt vn de mes bon-heurs, qu'vn Roy ſi glorieux,
Ayt daigné ſeulement conſiderer ces lieux.

LE ROY.

Et voſtre Majeſté conſiderant ſa flâme,
Cet vnique bon-heur ſatisfera ſon ame,
Il n'eſtime l'eclat de ſon authorité,
Qu'afin de le ſoumettre à voſtre authorité,

On voit vostre renom voler du Nil au Gange,
Il a dans nos pays porté vostre louange,
On y voit les appas dont vous estes pourueus,
Et mon Prince est blessé de traits qu'il n'a point veus.
Ce discours est ma charge, & son vnique enuie,
Et de ioindre à vos iours sa fortune, & sa vie,
Ces lettres diront mieux à vostre Maiesté,
Sous quel Empire, amour range sa liberté.

LA REINE.

Ie prise vniquement cette faueur insigne,
Il pourroit souspirer pour vn obiect plus digne;
Ie verray mon conseil, & ses aduis receus
Vous feront obtenir response là dessus.

LE ROY.

Mon Prince auoit commis cette Ambassade mesme
A certain Caualier d'vne vaillance extréme,
Que (s'il faut croire aux bruits qu'on entend à la Cour)
Ses propres compagnons vouloient priuer du iour;
Son nom est Clorimand, ses merites sont rares,
Et le ciel, ny le sort ne luy sont point auares.

LA REYNE.

Leur honte fut la fin d'vn semblable proiet,
Mais ne m'en sçauriez vous apprendre le suiet?

LE

LE ROY.

L'Infante l'adoroit, en estant adorée,
Ce poinct des enuieux auoit l'ame alterée,
Et ie croy que leurs dons portoient à son trépas,
Ceux qui sur les chemins accompagnoient ses pas.

LA REYNE.

Adieu, i'ordonneray de consulter l'affaire,
I'espere là dessus bien tost vous satisfaire.
Ie sçay; comment ie doy estimer vos pareils,
Combien i'en ay receu de fidelles conseils,
Combien vostre prudence éclatoit chez mon pere,
Combien il m'ordonna de l'auoir tousiours chere;
Pour ne rien entreprendre à ma confusion,
Cleonte, ie l'implore en cette occasion;
Vous auez entendu quel party se propose,
Mais le Ciel autrement de mon ame dispose,
Il ne m'a departy que trop de ses presens,
Deux Sceptres me seroient des fardeaux trop pesants;
Ie treuue de soucys ma fortune assez plaine
Mes honneurs redoublans, redoubleroient ma peine,
Ie mets l'ambition plus bas que mes plaisirs
Et veux estre indulgente à mes ieunes desirs.

Le Roy & Cleonis s'en vont. Elle cõtinuë parlant à Cleõte,

CLEONTE tout bas.

Le Ciel est fauorable à ma fidelle flãme,

Enfin ma passion triomphe de son ame,
C'est enfin dessus moy qu'elle a ietté les yeux,
Comme dessus l'obiect le premier de ces lieux.
Haut. *Entre les qualitez dont vous estes doüée*
Vostre sagesse est rare, & doit estre loüée,
Madame, vous sçauez que le parfait bon-heur
N'est pas de s'éleuer au dessus de l'honneur,
De tenir la fortune au rang de vos sujettes;
Vous pouuez tout sur elle en la gloire ou vous estes,
On vous honore autant en cette nation,
Que si le monde estoit vostre possession;
Il faut d'autres douceurs à vos ieunes années,
Ce n'est pas pour les soins, que les Dames sont nées,
Et quand dans les soucys leurs cœurs seroient contents,
Tousiours les voluptez doiuent auoir leur temps;
Epouser son pareil, cette chose est commune,
Mais qu'vn époux choisi vous doiue sa fortune
Vn qui n'osoit pretendre à vn titre d'époux,
Et qui donnant des loix, les reçoiue de vous,
Vn qui vous idolatre, & qui soit tousiours mesme,
C'est là nous tesmoigner vne sagesse extréme;
Mais ne puis-ie sçauoir le glorieux vainqueur,
Qui s'est fait vne place en vn si noble cœur?

LA REINE.

Au poinct de vous le dire (ô Dieux! la vaine honte)

Ie ſens que tout mon ſang au viſage me monte.

CLEONTE tout bas.

Qu'vne fille eſt timide en l'art de bien aymer,
Elle veut que i'entende, & ne m'oſe nommer,
Me cognoiſt pour l'autheur de ſon nouueau martyre,
Voudroit que ie le ſçeuſſe, & ne me l'oſe dire,
Ne celez plus ce nom à mon eſprit douteux,
(Madame) ha que l'Amour eſt vn enfant honteux!

Haut.

La REINE.

Tu cognoiſt l'Eſpagnol dont i'ay ſauué la vie.
Son merite (Cleonte) a mon ame rauie.

CLEONTE.

Voſtre cœur eſt trop noble, & dement voſtre voix,

La REINE.

Ha mon cœur n'eſt plus libre, il dépend de ſes loix.

CLEONTE.

Ha Dieux! quelle infortune à la noſtre eſt pareille?
M'eſt-il icy permis de croire mon oreille?
Que mes vœux ſoient deceuz? & qu'vn vil eſtran-
ger,
Doiue deſſous ſes loix nos fortunes ranger!

La REINE.

Vn qui peut eſperer l'Infante de Sicile,
Eſtimez-vous ſa gloire & ſa naiſſance vile?

CLEONTE.

Peignez-le glorieux entre tous les mortels,
Figurez ſa vertu digne de mille autels,
Treuuez en ſon eſprit des qualitez extrémes,
Pour le bien éleuer abaiſſez les Dieux meſmes,
Faites-le ſur la terre vnique de ſon rang,
Entre vos bras le mien luy percera le flanc,
C'eſt trop eſtre vous meſme, à vous meſme enne-mie,
Ce fer exemptera vous & nous d'infamie.

La REINE.

Deſeſpere, deteſte, eleue mont ſur mont,
Vn myrthe toutefois couronnera ſon front;
Mais ſimple, laiſſes-tu cette iniure impunie,
De tes propres ſujets ſouffrir la tyrannie!
Sus qui contentera mon eſprit irrité?
Qui le veut immoler à mon authorité?
Courez, aſſaſſinez l'ennemy de ma ioye,
Qu'en ſon coulpable ſang ma cholere ſe noye.



ACTE CINQVIESME.

SCENE I.

La REINE, FILEMON.

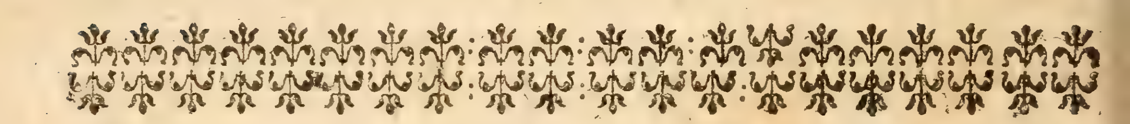
La REYNE.

TV cognois l'Espagnol, plus de discours sont vains,
Porte secrettement cette lettre en ses mains. Filemō sort.

La REYNE seule auec deux gardes continuë.

Quelque effort qu'on oppose à mon affection,
Ce soir terminera ma chaste intention,
Quand la nuict couurira les Cieux d'vn voile sombre
Clorimand introduit en faueur de cette ombre,
Apprendre de quelle ame il a receu des vœux,
Et rangera la sienne au dessein que ie veux.
Arrousez tout d'odeurs, iettez par tout de l'ambre,

Ie reçoy cette nuict vostre Prince en ma chambre
Attendant que l'hymen vnisse nos desirs,
Ie prepare à ses vœux mille innocents plaisirs;
Ie ne veux espagner ny raison, ny carresse
A le rendre sensible à l'ardeur qui me presse:
Mais de nos passions iamais ne rougira,
La Deesse des nuicts qui nous éclairera,
Voyant en ces transports mon honneur sans iniure,
Elle me cedera la qualité de pure,
Elle est plus indulgente au garçon qui luy plaist,
Et le voit autrement, toute chaste qu'elle est.



SCENE II.

ALFONCE Roy de Sicile, CLEONIS, FILEMON.
ALFONCE & CLEONIS seuls.

ALFONCE.

QVel effect de l'amour à celuy-cy ressemble
Ie suis le confident, & l'Amant tout ensemble,
Ie cache en ses habits la qualité de Roy,
Et moy mesme, ie suis Ambassadeur pour moy.

CLEONIS.

Vous auez preferé vos yeux à ceux d'vn autre,
Mais, Sire, aprés cela, quel dessein est le vostre?

LE ROY.

D'attendre sa réponse, & de paroistre en Roy,
Si i'obtiens le bon-heur de viure sous sa loy,
Si le sacré lien d'vn heureux mariage
Doit ioindre ma fortune aux douceurs de son âge.

FILEMON entre & dit au Roy.

Monsieur, vous puis-ie dire vn mot secrettement?
La Reyne m'a chargé de ce commandement.

LE ROY.

Laisse moy luy parler. Que m'en dois-ie promettre?
Et qu'a-t'elle ordonné?

FILEMON.

Consultez cette lettre,
Ne pleignez point les vœux que vostre Prince a faits,
I'espere que bien tost ils seront satisfaits.

LE ROY luy donne vn diamant.

Ie voudrois pour ces mots aussi te satisfaire,

Cette bague precede vn plus digne salaire.

FILEMON.

Ie l'aymeray, Monsieur, auecque passion,
Il s'en va *Comme vn gage eternel de vostre affection.*

Le ROY appellant Cleonis.

Qu'apprendra ce papier ô ma pudique enuie?
Luy dois-ie des baisers? m'anonce-t'il la vie?
Reuien cher Cleonis, ie te croy trop discret;
Voy ce que ie reçoys de la part de la Reyne,
Et croy que sur ses vœux mon ame est souueraine.

CLEONIS.

Vous procure le Ciel de ses rares beautez,
Tout le contentement que vous en souhaittez.

Le ROY lit la lettre.

Au Gentil Espagnol.

contenu de la lettre. *Renonçons au déguisement,*
Et leuons le masque à la feinte,
Traittons l'amour ouuertement,
Cher Espagnol, ie suis atteinte,
Ie cognois vos vertus, ie sçay vostre naissance,
Mon cœur est surmonté,
Et ie mets sous vostre puissance,
Ma fortune, & ma volonté.

Quand

Quand la nuict voilera les Cieux,
Venez apprendre de ma bouche,
Combien, malgré vos enuieux,
Vostre insigne vertu me touche;
Ils dressent vne embusche à vostre belle vie;
Euitez ces ialoux;
Malgré leur haine, & leur enuie,
Ie vous ayme, Helene est à vous.

Le ROY continuë.

Me pouuois-ie du Ciel tant de bon-heur promettre
A genoux Cleonis, adorons cette lettre,
Puisque ces belles mains ont tracé cét écrit,
Baise-le mille fois, contente mon esprit.
Dieux! que ie crains beaucoup en cét excez de ioye,
Si quelque mal leger, vostre main ne m'enuoye,
Qui temperant vn peu l'aise que ie ressens,
D'vne extréme infortune affranchisse mes sens;
Cogneu, chery, mandé, d'vne beauté diuine;
Ha mettez dans ces fleurs pour le moins vne épine:
Car on doit redouter vn malheureux succez,
Lors que vous presentez vos faueurs dans l'excés.
Qui peut auoir appris ma naissance à la Reyne,
Ce poinct (cher Cleonis) met mon esprit en peine.

CLEONIS.

Quelque habit, quelque nō que vous ayez cherché,

Sire, l'éclat des Rois ne peut estre caché,
Quelque amas de vapeurs que Phœbus puisse faire,
On s'apperçoit tousiours qu'il est sur l'hemisphere,
Dessus le front d'vn Roy, le Ciel graue son nom,
Il peut changer d'habits, mais de visage nom.

LE ROY.

Estends heureuse nuict tes ombrageuses toilles,
Laisse en nostre faueur paroistre tes Estoilles,
Veille au sommeil bien tost les hommes disposer,
Et pour le repos d'vn, faits les tous reposer,

SCENE III.

ADRASTE, CLEONTE.

ADRASTE.

PLus tu me veux guerir, & plus mon mal empire,
Il a dessus mon ame vn souuerain Empire,
Cleonte, il est trop vray, tout espoir m'est osté,
Elle a trahy mes feux l'infidelle beauté.
I'esperois, quand i'ay veu ma perte si certaine,
Que mon esloignement allegeroit ma peine,
Mais que cette esperance a mon esprit deceu!
Et qu'on fuit vainement quand le coup est receu.
Il sembloit, que changeant l'allure coûtumiere,
Mon cheual marchast moins en auant, qu'en arriere,
Qu'il craignist d'auancer, & que cét animal
Moins leger qu'elle n'est fust sensible à mon mal.
Enfin, tu me tenois, ma honte, & mon courage,
Ont contre mon espoir diuerty mon voyage,
Me voicy de retour; & ce vil étranger,
Si ce fer m'est propice, ira seul voyager;

Tu sçais en quel endroit ; en ces Royaumes sombres,
Ou si l'on fait l'amour, on ne la fait qu'aux ombres,

CLEONTE.

Que ie prend sans raison le soing de vous ayder.
Et qu'il est malaysé de vous persuader.
Perdés cette croyance, épargnés Isabelle,
La Reyne l'idolatre, il n'est aymé que d'elle
Viuez, viuez content, de tous les amoureux,
N'en plaignez point que moy, ie suis seul malheureux,
Il est vray que luy mesme ignore sa maistresse,
Ne sçay pas qui l'adore, & qui luy fait caresse,
Pensant entretenir Isabelle les nuicts,
La Reyne ; cher amy, luy conte ses ennuys.

ADRASTE.

Deliurez vostre esprit de cette frenaisie,
Cette croyance naist de vostre ialousie.

CLEONTE.

Ha! vous gardez long-temps ces doutes superflus,
La hayne l'aduoüant, que desirez-vous plus?
Elle a trop clairement cette amour découuerte,
Helas! ma propre bouche a prononcé ma perte,
Est-il quelque malheur à celuy-cy pareil,

Elle

Elle a pour me trahir imploré mon conseil;
I'ay fait (voyant son ame à moy seul asseruie,)
Parler ma propre voix, contre ma propre vie,
Elle a receu de moy le conseil de choisir,
Vn époux qui ne fust son pareil qu'en desir,
Dont l'amour fust égal à son ardeur extréme,
Ainsi i'ay prononcé ma sentence moy mesme,
Son cœur s'est declaré pour ce vil étranger,
Sous vne loy commune hymen les va ranger,
Et cette mesme nuict il repose en sa couche,
Si la compassion de mon mal ne vous touche,
Si vostre bras ne m'ayde au dessein que i'ay faict
De rendre par sa mort mon esprit satisfaict.

ADRASTE.

Isabelle innocente! & que seul ie luy plaise!
Qu'as-tu dit? quel bonheur est pareil à mon aise?
Ha ne t'oppose point au bien de nos amours,
Que ie ruinerois en t'offrant du secours,
La faueur de la Reyne, estant si necessaire
A ma pudique ardeur, ie n'ose luy déplaire;
Mille pourront seruir ton esprit irrité,
Ne me fait point mourir, m'ayant ressuscité.
En tout autre suiet, vse de mon épée,
Elle n'est pas plutost requise, qu'occupée,
Adieu, tu m'as tiray de si profonds ennuys,

Qu'à peine ie me sents en l'état où ie suis.

Il s'en va

CLEONTE seul.

O le parfaict amy ! l'inuincible courage!
Mais, sans doute, viuoit sous ce mesme visage;
Sa lame est de valeur, s'il en est sous les Cieux,
Il n'en vse iamais pour la confirmer mieux;
Mais toy, tu parois lâche, & tu deusse Cleonte,
En son infame sang auoir noyé sa honte,
Le veritable amy, tout interest soumis,
S'offre les yeux bandez à seruir ses amys.
Mais que m'eust son trèpas apporté d'allegeance,
Vn plus sensible affront appelle ma vengeance.
Que mes meilleurs amys me manquent de secours,
Que ie treuue leurs cœurs à ma priere sourds,
Ma main seule (toute autre en vain solicitée)
Prouuera ce que peut vne amour irritée.

SCENE IV.

ISABELLE, ADRASTE.

ISABELLE seule à sa porte.

ENfin nous approchons de cette heureuse nuict, La Nuict.
Le monde se retire, on n'entends plus de bruit;
Et le Soleil suiuant ses routes ordinaires,
Cede nostre Hemisphere aux moindres luminaires;
Que ce bel étranger est long-temps à venir,
Que de tristes pensers viennent m'entretenir!
Auiez-vous donc mes soins, pour ce soir reseruée
La fleur, que vous auez si long-temps conseruée,
Ce que vingt ans entiers ont fait meurir de fruict,
Sera-t'il seulement la moisson d'vne nuict?
Mais qui n'aymeroit pas ce vainqueur de mon ame?
Comment le peut-on voir sans estre tout de flâme?
La Reyne le fiant sur ma fidelité,
Auoit mal recogneu ce que peut sa beauté,
Se ioüant de l'amour par cette confidence,
Ce Dieu deuoit-il pas punir son imprudence?
Il la punit aussi, Clorimand est à moy,

Et ce ſoir meſme Hymen nous vnit ſous ſa loy;
Qu'Adraſte maintenant cherche ailleurs ſa fortune
Son amour deſormais me ſeroit importune,
Il m'a par ſon humeur procuré cét époux,
Ie l'ayme ſeulement d'auoir eſté ialoux.

ADRASTE.

Adraſte arriue dans la Nuict.

Adraſte encore heureux! Iſabelle innocente!
Ha Dieu de nos eſprits, que ta force eſt puiſſante!
Adraſte, va reuoir cette rare beauté
Et demande pardon de ta credulité.
Si mon œil n'eſt deceu dans vn endroit ſi ſombre,
Ie l'auiſe à ſa porte au trauers de cette ombre.

ISABELLE.

Eſt-tu là Clorimand? eſt-ce toy mon ſoucy?
Que tu me faits languir.

ADRASTE.

Dieux! qu'entenday-ie icy,
Mais plutoſt qu'attend elle? Ha Cleonte, ha perfide!
Auois tu pris conſeil de cette ame homicide,
M'as-tu fait eſperer pour ma confuſion,
Mais diſſimule, Adraſte, & prend l'occaſion.

ISABELLE.

ISABELLE.

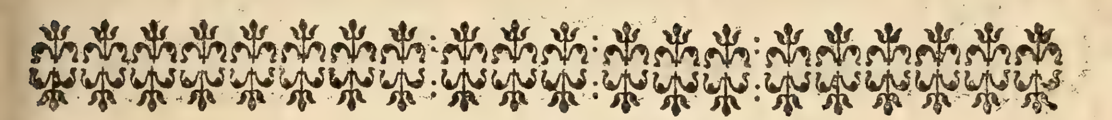
Est-ce pas Clorimand?

ADRASTE.

Tu me voys ma Deesse.

ISABELLE.

Vrayment, i'allois r'entrer, pour punir ta paresse.



SCENE V.

CLORIMAND, LYSIS.

CLORIMAND.

SVr le poinct d'obtenir cette possession,
Toute chose conspire à mon intention;
Puisque cette visite est si fauorisée,
Ie croy, que de là haut elle est authorisée,
Que ie treuue ce soir le Ciel officieux!
C'est en nostre faueur, qu'il a fermé les yeux;
Comme on les voit fermer quelquefois à la mere,
Qui voit, que son enfant redoute sa cholere,
Et qu'il n'ose approcher d'vn fruict qu'il veut auoir,

Tandis qu'elle est presente, & qu'elle le peut voir.
H a l'agreable fruict que mon ame desire!
Et qu'on m'outrageroit, voulant me l'interdire!
Mais qu'ay-ie à redouter, si mes vœux sont receus?
Si ma belle a donné l'oracle là dessus;
Elle m'accusera de beaucoup de paresse,
Et m'en fera sans doute vn peu moins de carresse;
Ie voy qu'il est plus tard, que ie ne pensois pas,
Le Roy & Cleo. viennét à la porte de la Reyne. *Mais qui sont ceux, Lysis, qui viennent sur nos pas?*
Cachons-nous en ce lieu.

LE ROY parlant bas.

Dieux! que i'estois en peine,
Comment ie treuuerois la porte de la Reyne;
Il suffit Cleonis, puisque nous y voicy,
Cleonis s'en va. *Sans m'attendre & sans bruict retire toy d'icy;*
Heureux entre tous ceux qui viuent, & vescurẽt
Qui le sont maintenant, & qui iamais le furent,
Heureux Ambassadeur, heureuse affection,
Et plus heureux loyer de ma legation;
Que les Ambassadeurs cheriroient leur fortune,
Si pareille faueur à tout estoit commune.

CLORIMAND dis tout bas à Lysis.

Lysis, c'est l'Espagnol qu'on dit depuis deux iours
Estre icy pour Alfonce; escoutons ses discours.

LE ROY.

Vn ſi puiſſant reſpect à mon amour preſide,
Que ie n'oze frapper, tant mon ame eſt timide;
Mais ne venant icy que ſur ſon mandement,
Qu'en puis-ie receuoir, qu'vn heureux traicte-
ment?

CLEONTE.

Es-tu cét Eſpagnol? que veux-tu? qui t'ameine? Cleõte auec autres l'épée à la main vient.
Parle, donnons, c'eſt luy, ne ſoyons plus en peine.

LE ROY ſe deffendant.

Ouy ie ſuis Eſpagnol, mais ce diſcours eſt vain,
Et tu le vas aſſez apprendre de ma main.

CLORIMAND & Lyſis l'épée nuë.

A moy, traiſtres à moy, c'eſt trop peu de courage,
Que d'attaquer vn ſeul auec cét aduantage.
Quoy qu'encor le ſuccez ſoit bien loin de vos vœux, Là Ils ſe battent tous.
Et qu'eſtant Eſpagnol il en vaille bien deux.

CLEONTE, fuyant.

D'autres l'auront ſuiuy, qui ſont cachez dans
l'ombre,
Amys, retirons-nous, il faut ceder au nombre.

CLORIMAND les prenant pour des voleurs.

Fuyez, fuyez voleurs, un iuste chastiment,
Vos pareils sont adroicts, mais des pieds seulement.
C'est où vous asseurez vos ames criminelles,
Tousiours vos lâchetez vous attachent des aisles,
Ainsi pour vous punir, vos courages sont vains,
Car vous volez des pieds ayant volé des mains.
Que ie treuue ce soir la fortune propice!
Mais que i'apprenne à qui i'ay rendu cét office?

LE ROY.

Aux noms d'Ambassadeur, & d'Espagnol, iugez
Qui vous parle en ces lieux, & qui vous obligez;
Et si vous desirez contenter mon enuie,
Que i'apprenne à mon tour, à qui ie doy la vie.

CLORIMAND.

Clorimand est mon nom.

LE ROY.

Ha Dieux! qu'ay-ie entendu?
Qui deuoit m'attaquer m'auroit-il deffendu?
Que fait pour vos amis vn si noble courage,
S'il est propice à ceux qui vous ont fait outrage?
Donnez-vous du secours à qui vous a trahy.

CLO-

CLORIMAND.

Ha Ciel! qu'à ce discours ie demeure esbahy!
O Dieux! ô Clorimand, le plus heureux des hommes!
De rencontrer son Prince au seiour ou nous sommes,
Hé! quelle occasion vous ameine en ces lieux?
Sire, excusez icy mon desir curieux?

Le ROY

Combien, pour rendre hommage aux beautez de la terre,
De Dieux sont descendus d'où se faict le tonnerre,
Que ne peut pas l'Amour sur de ieunes esprits,
Clorimand, c'est l'autheur du conseil que i'ay pris.
Ne iuge point, amy, ce voyage impossible,
On ne me iuge pas auoir l'ame sensible;
Mais ie suis découuert par le Dieu que ie suys,
La Reyne me cognoist, elle a sçeu qui ie suis.
Vne ardeur mutuelle enflame sa pensée,
Elle offre du remede à mon ame blessée,
Elle veut cette nuict alleger mon soucy,
Et c'est l'occasion qui m'a conduit icy.

CLORIMAND.

Pareille occasion dans le Palais m'ameine,

Vne Dame a promis de ſoulager ma peine,
Elle a deſſus mon cœur vn empire abſolu,
Ce ſoir conſommera noſtre hymen reſolu.

LE ROY.

Puiſſions nous viure heureux, & que les deſtinées,
Filent à nos amours vn long ſiecle d'années;
Mais tu ſçays le danger dont ton bras m'a tiré,
Par là noſtre entretien doit eſtre differé.
La Reine vient à la porte auec Pilemé. *Adieu, ſuy Clorimar ! ton amoureuſe enuie;*
La Reyne eſt à la porte.

LA REINE.

Eſt-ce pas toy ma vie?

LE ROY.

Ie la viens receuoir de vos rares appas.

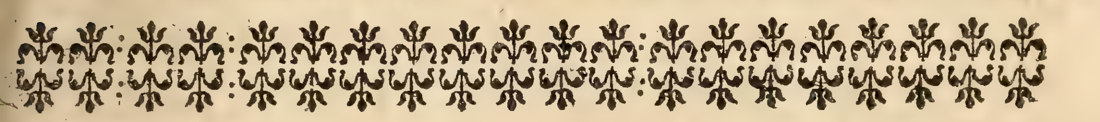
LA REYNE.

Il entre. Elle cōtinue. *Suy Filemon là haut, i'y monte de ce pas.*
Que l'Enfer deſormais s'oppoſe à mon attente,
Elle entre. *Clorimand eſt à moy, mon amour eſt contente.*

CLORIMAND.

Clorimand eſt à moy? Dieux qu'entenday-ie icy?
Ses amoureux tranſports la font parler ainſi,

Elle veut dire Alfonce, & ie ſuis temeraire,
Si i'ay l'opinion ſeulement de luy plaire.
Mais ſoient quelques voleurs, ou quelque Amant ialoux,
I'entends du monde encor, Lyſis retirons-nous.



SCENE VI. & derniere.

CLEONTE, CLEONARD, & autres qui les accompagnent.

CLEONTE.

HElas! il eſt trop vray, qu'en cette nuict fatale,
Il languit dans les bras de cette deſloyale
Que de tous mes eſpoirs, cét innoble étranger,
Me laiſſe ſeulement celuy de me venger.
Si le reſſentiment de mon affront vous touche,
Allons aſſaſſiner ce riual en ſa couche,
Sacrifiez, amis, les iours de Clorimand,
Aux ſenſibles tranſports d'vn furieux Amant,
Donnons, frappons, forçons l'obſtacle de ces portes,
Cruels, teſmoignez moy des paſſions plus fortes;
Prettez voſtre ſecours à ce cœur irrité,

Et ne me manquez pas en cette extremité.

ISABELLE, à la feneſtre.

Que cherchent en ces lieux ces ames indiſcrettes?
Vous eſueillez la Reyne, à ce bruict que vous faites.

CLEONTE.

Pût-elle repoſer d'vn ſommeil eternel,
Ha que tu cognois mal cét eſprit criminel,
La rendant au cercueil pour iamais endormie
Qu'on ſauueroit nos iours d'vne étrange infamie.
Ce Clorimand languit en ſon perfide ſein,
Iuge par ce diſcours quel eſt noſtre deſſein.

ISABELLE.

Laiſſes-tu iuſte Ciel leur offence impunie?
Et n'eſt-tu pas ſenſible à cette calomnie?
Traiſtre, oſte Clorimand de ton eſprit ialoux,
Pourquoy viens-tu cruel outrager mon époux
Comment eſtant icy ſeroit-il chez la Reyne,
Mais deſcends Clorimand, & les tire de peine.

CLORIMAND caché dit tout bas.

Ha! que tout eſt contraire à mes chaſtes faueurs!
Dieux! quand finirez vous ce Dedale d'erreurs!

Lyſis,

Lysis, puis-ie estre icy, chez elle, & chez la Reyne;
Helas, quel Iupiter baise mon Alcumene.

LYSIS tout bas aussi.

Que ne vous dresse-t'on des autels, comme aux Dieux,
Si comme ces esprits vous estes en tous lieux.

ADRASTE descendu auec Isabelle dit à Cleonte.

Ie doy bien pardonner à vostre ialousie,
Puis qu'vn mesme transport trouble ma fantaisie,
Celuy, dont vous auiez asseuré le repos
Est deuant vous Cleonte, & vous tient ces propos,
C'est moy, ie suis Adraste.

CLORIMAND.

Ha parolle importune!

ADRASTE.

Et qui doy mon bon-heur à la seule fortune,
Ma Deesse attendoit cét Espagnol icy,
I'ay pris l'occasion, mes vœux ont reüssi.

CLORIMAND.

Amant, non plus aymé! quelle perte fatale,

Quelle estrange infortune à la tienne est égale.

ISABELLE.

Helas! que dois-ie croire, Adraste, est-ce donc vous?
Quelle rage est pareille à mon iuste courroux?
De quel effect sera ma passion suiuie?
Dieux! vengez cette iniure, ou me priuez de vie.

ADRASTE

Mon cœur suis-ie coupable, & dois-ie estre blasmé
Pour auoir recueilly le fruict que i'ay semé?
Si de son propre bien la moisson est vn crime,
A qui donc, ma Deesse, est-elle legitime?
Et qui merite mieux de viure sous vos loix,
Quand la main d'vn Dieu mesme en auroit fait le choix.

ISABELLE

Quelque nouuel obiet qui mon ame entretienne;
Il le faut; mon honneur m'oblige d'estre sienne;
Le Ciel deuoit le prix à sa fidelité;
Là ils se baisent. *Helas que diras-tu de ma legereté?*

CLEONTE.

Enfin, nommerez-vous ma plainte vne iniustice?
Voulez-vous plus long-temps differer son supplice,

Et vous estant offerts à soulager mon mal,
Quand rougiront vos mains du sang de mon riual?

CLEONARD.

A quoy nous veut Cleonte obliger vostre hayne,
Aprés tout, nous deuons du respect à la Reyne.

La REYNE sort à la porte, & dit.

Perfides ennemys du repos de mes iours
Combien seront les Dieux à ma priere sourds?
Et quand lanceront-ils en faueur de mes flâmes,
Celles de leur courroux sur vos coupables ames.
Mais pourquoy recourir à leur diuinité?
Qu'ay-ie à solliciter, que mon authorité?
Sans de ses vains discours ennuyer leurs oreilles,
De quoy ne peuuent pas disposer mes pareilles?
Ouy, Clorimand est mien, ouy Clorimand est Roy,
Il a rangé mon cœur, & Naples sous sa loy,
Vous n'y consentez pas, & le Ciel le desire,
Qui doit dessus mes vœux auoir le plus d'empire?
Mon sort releue-t'il de vos esprits ialoux?
Deuois-ie de vos mains receuoir vn époux?

CLORIMAND.

Lysis, qu'à-t'elle dit? que ce discours m'estonne!
Ie suis mary sans femme, & Prince sans couronne!

LYSIS, se frottant les yeux.

Dieux! que de songes vains me viennent trauailler!

Ie dors asseurément, & ie pense veiller.

CLEONTE.

Simples, nous redoutons ces menaces friuolles?
Nos bras sont abatus par de vaines paroles?
Assassinons ce traistre, en son lict, en son sein,
Entrons, donnons, rompons, suiuons nostre dessein.

CLEONARD.

Reprimez la fureur qui vostre ame possede,
Et vous monstrez plus ferme en ce mal sans remede,

LA REYNE.

Sans plus reïterer d'inutiles deuis,
Croyez que m'obeyr est le meilleur aduis,
Laissez par le deuoir regir vostre courage,
Cherissez Clorimand, & luy rendez hommage;
Descends, diuin obiect, de mes chastes desirs,
Enfin leur passion s'accorde à mes plaisirs,
Enfin, cher Clorimand, ma volonté plus forte.

LE ROY vient auec Filemon, & dit.

Qui pensez-vous, Madame, appeller de la sorte?
Ignorez-vous mon nom, ces armes & ces bruits
Vous font-ils ma Deesse ignorer qui ie suis?

LA REYNE.

Ha mes vœux sont trahis! traistre quelle impudence

T'a

T'a fait ſous vn faux nom deceuoir ma prudence,

LE ROY.

Venu deſſus l'écrit qu'apporta Filemon,
Ie n'ay point eu deſſein de vous cacher mon nom,
Ie n'ay ny trahiſon, ny ſurpriſe conceuë,
Et voila de qui i'ay voſtre lettre receuë.

FILEMON. Mõtrát Filemõ.

La memoire, Madame, au beſoin vous deçoit,
C'eſt à cét Eſpagnol que l'écrit s'adreſſoit.

LA REINE.

Helas! pour quel affront le ciel m'a-t'il fait naiſtre,
Qu'on ne differe plus, aſſaſſinez ce traiſtre;
Eſtimois-tu ſi mal de ma pudique ardeur,
Qu'elle quittaſt le Roy pour ſon Ambaſſadeur?

CLORIMAND.

Tournez, icy cruels vos yeux, & vos épées,
Las! à quoy penſez-vous qu'elles ſoient occupées?
La nature inhumains par vn ſecret effroy,
Ne vous dit-elle point que vous tuez vn Roy?
De quel ſang voſtre main ſeroit-elle tachée,
Dieux! tant de Maieſté peut-elle eſtre cachée?
Et ne ſçauez-vous pas, qu'en ce déguiſement
Il eſt venu flatter ſon amoureux tourment?

Clorimãd & Lyſis viennét deffende le Roy, qu'on veut tuer.

Que son ame languit pour les yeux de la Reyne:
Cruels pour tant d'amour, luy doit-on tant de haine?
Ie suis ce Clorimand, grande Reyne, c'est moy,
Plus aymé, toutefois moins heureux que le Roy,
De vos chastes faueurs ce Prince seul est digne,
Mon sort est au dessous de ce bon-heur insigne,
Honorez sa vertu par des vœux infinis,
C'est de la main du ciel, que vous estes vnis.

La REINE.

Ha c'est trop, grand Monarque, abbaisser vostre
gloire,
Et ces faux vestemens: mais Dieux, le dois-ie croire,
Si mon bō-heur n'est faux, & si c'est vous grād Roy,
Ie iure à vos desirs vne immuable foy.

LE ROY.

Pour obtenir, Madame, vne faueur si grande,
C'est peu, que de mes loix la Sicile dépende,
Et pour mieux meriter l'honneur de vous seruir,
Ie veux tout l'Vniuers sous mon Sceptre asseruir.

ISABELLE.

Quel heur inesperé! quelles metamorphorses,
Que cette obscure nuict, fait voir de belles choses!
Pardonnez Clorimand à mon esprit deceu,
Ce que ie vous donnois Adraste l'a receu.

CLORIMAND

En ces rares faueurs que le ciel vous enuoye
Mon ſuiet ne doit point trauerſer voſtre ioye,
Il eſt vray que mon cœur idolatroit vos yeux,
Mais ie n'ay pas deſſein de reſiſter aux Cieux.

LA REYNE.

Iſabelle, eſt-ce vous?

ISABELLE.

Vous m'entendez, Madame;
Adraſte me poſſede, il a ſurpris mon ame,
Authoriſez l'Hymen qui doit ioindre nos iours.

LA REYNE.

Ouy ie ſuis indulgente à vos ieunes amours,
Et pour combler enfin nos voluptez diuines
Ie vous promets Cleonte vne de mes couſines,
Vous ſçauez qu'Hliante a des traits aſſez doux,
C'eſt d'elle deſormais qu'il faut eſtre ialoux.

CLEONTE répond froidement.

Madame, puis qu'ainſi la fortune en diſpoſe,
Sur ſes aueugles ſoins mon eſpoir ſe repoſe.

Le ROY parlant à Clorimand.

Il reſte de treuuer vne chaſte beauté

A qui m'a conserué le bien de la clarté,
Recognoy Clorimand à quel poinct ie t'honore,
Ma sœur te pleut iadis, te plaira-t'elle encore.

CLORIMAND.

A ce diuin obiect, que vous auez nommé
Mes derniers feux sont morts, mõ premier r'allumé,
Faisant cette beauté maistresse de ma vie,
Ie verray mes plaisirs égaler mon enuie.

LA REINE.

Puis qu'en fin tous nos maux se sont esuanouïs,
Que l'amour nous promet des plaisirs inouys,
Retournons en nos licts attendre la iournée,
Qui doit serrer ses nœuds de ce triple Hymenée;
Où tout sera permis à nos intentions,
Et qui consommera nos chastes passions.

FIN.

LA CELIANE TRAGI-COMEDIE DE ROTROV.



A PARIS,

Chez TOVSSAINCT QVINET, au Palais dans la petite ſalle, ſous la montée de la Cour des Aydes.

M. D C. XXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A MADAME;
MADAME
LA MARQVISE
DE PESE.



ADAME,

Ce n'eſt pas icy le preſent dont ie m'eſtois obligé, & ie deurois au lieu de cette Comedie vous enuoyer cét immortel ouurage dont

vous ſerez la matiere. Veu que des l'abord que j'eus l'honneur de vous faire la reuerence la premiere fois, les merueilles que ie vis en voſtre viſage, m'impoſerent vne ſecrette loy de les publier, & de faire d'elles vn de ces tableaux parlants, où les Dames voyent ce qu'elles ſont, bien mieux que dans leurs miroüers; Mais, MADAME, il y a bien loin des grands deſſeins à l'execution, ie me ſerois deſià acquitté de cette debte enuers vne moindre beauté que la voſtre: mais il faut que les loüanges ſoient proportionnées à leurs ſujets, & ie ne ſçay point de parolles ſi belles que

vous ; peut-eſtre que le temps & l'eſtude m'en apprendront : Et en attendant (MADAME) prenez la peine de vous diuertir auec ma Celiane, & de iuger par elle, ſi ie dois eſperer de reüſſir à ce grand poëme, où ie veux dire auſſi eloquemment à toute la France, ce que vous eſtes, que veritablement ie vous vays dire icy que ie ſuis,

MADAME,

Voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſeruiteur,

ROTROV.

PRIVILEGE DV ROY.



OVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre, à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistre des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans; & autres nos Iusticiers, & Officiers qu'il appartiendra, salut. Nostre bien amé TOVSSAINCT QVINET marchand Libraire, nous a fait remonstrer qu'il desiroit faire imprimer deux liures, intitulez, *La Celiane, Tragi-Comedie du sieur de Rotrou: L'autre, Celine, ou les Freres Riuaux*, ce qu'il ne peut faire sans auoir sur ce nos Lettres humblement requerant icelles: A ces causes, desirant fauorablement traicter ledit exposant, Nous luy auons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer, vendre & debiter lesdits liures en tous les lieux & terres de nostre obeyssance, par tels Imprimeurs, en telles marges & caracteres, & autant de fois qu'il voudra durant le temps & espace de neuf ans entiers & accomplis, à compter du iour qu'il sera acheué d'imprimer. Faisant deffences à tous Imprimeurs, Libraires & autres de quelques conditions qu'ils soient tant estrangers, que de nostre Royaume, d'imprimer, vendre ny distribuer en aucun endroit d'iceluy lesdits liures sans le consentement de l'exposant, ou de ceux qui auront droit de luy en vertu des presentes, ny mesme d'en prendre le titre ou les contrefaire en telles sortes & maniere que ce soit soubs couleur de fauce marge ou autre déguisement, sur peine aux contreuenans de trois mil liures d'amende, appliquable vn tiers à nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'exposant, de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous les despens dommages & interests, Mesmes si aucuns Libraires & Imprimeurs de nostre Royaume, ou estrangers trafiquans en iceluy estoient trouuez saisis des exemplaires contrefaits, Nous voulons qu'ils soyent condamnez en pareils amendes que s'il les auoient imprimez: A condition qu'il sera mis deux exemplaires desdits liures dans nostre Bibliotheque publique, & vn autre en celle de nostre tres-

cher & feal le sieur Seguier, Cheualier, Chancelier de France, auant que pouuoir exposer lesdits liures en vente, à peine de nullité des presentes : Du contenu desquelles nous voulons & vous mandons, que vous fassiez iouyr & vser plainement & paisiblement ledit exposant, ou ceux qui auront charge de luy, faisant cesser tous troubles & empeschemens si aucuns leur estoit donné. Voulons aussi qu'en mettant au commencement où à la fin dudit liure vn extraict des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée comme à l'original. Mandons en outre au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution des presentes tous exploicts necessaires: Car tel est nostre plaisir, nonobstant clameur de haro, chartre normande, prise à partie, & lettres à ce contraires. Donné à Paris le vingt-septiesme iour de Ianuier, l'an de grace mil six cents trente sept. Et de nostre regne le vingt-septiesme.

Par le Roy en son Conseil,

DEMONCEAVX.

Et sellé du grand seau de cire jaune.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 13. Feurier 1637.

Les exemplaires ont esté fournis.



ACTEVRS

FLORIMANT,	Amoureux de Celiane.
PAMPHILE,	Amoureux de Nise.
NISE,	
CELIANE,	
PHILIDOR,	Amoureux de Celiane.
IVLIE,	Amoureuse de Philidor.
LA NOVRRICE.	





LA CELIANE. TRAGICOMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

FLORIMANT. PAMPHILE.

FLORIMANT.

IL est bien mal-ayſé, ſuiuant l'ordre des choſes,
Qu'on ne treuue vne eſpine entre beaucoup de roſes :
Et que le plus heureux s'eſtime ſi content,
Qu'il n'ait quelque ſujet de ne l'eſtre pas tant.

De quel œil, cher amy, vis-je vostre arriuée,
Est-il quelque douceur que ie n'aye éprouuée?
Et iadis ce mortel, qui logea le Soleil,
Eut-il quelque plaisir à mon plaisir pareil?
Malgré les crüautez d'vne ingrate maistresse,
De ce cœur amoureux ie bannis la tristesse.
De ce teint la palleur, & les pleurs de ces yeux:
Enfin ie chassay tout, pour vous receuoir mieux.
Nous paroißions tous deux les plus heureux du monde,
Et nostre volupté n'auoit point de seconde.
Elle en a maintenant, & ie voy que le Ciel
Veut parmy ces douceurs mesler vn peu de fiel.
Il change depuis peu vostre humeur ordinaire,
Et depuis quelques iours elle est plus solitaire.
Ce teint n'est plus si vif, ny cet œil si ioyeux.
En vn mot vous treuuez ce sejour ennuyeux.
Mais sans estre fasché de ma bonne fortune,
Vous ne sçauriez treuuer cette terre importune.

PAMPHILE.

Il faut tout auoüer, que n'auoueray-je pas
A ceux que i'ay promis d'aymer iusqu'au trespas?
Monsieur, l'esloignement d'vne beauté que i'ayme,
Mesle vn peu de tristesse à mon bonheur extréme:
Et ne condamnez point la peine que ie sens,
Puis qu'elle est ordinaire aux amoureux absens.
Tout ce qu'on voit de beau dans le teint de l'aurore,

Le Soleil comme il est sur le riuage More,
L'amante d'Adonis, & celle des Zephirs;
Tout cela ne vaut pas l'objet de mes soupirs.
Iugez de quels attraits cette belle est pourueuë,
Vous me voyez pourtant, & i'ay quitté sa veuë.
Vne autre m'estimoit, dont i'abhorrois les fers,
Et m'a rendu suspect à celle que ie sers.
L'importune feignoit d'asseruir ma franchise,
Qui n'a iamais cedé qu'aux doux charmes de Nise.
Cet agreable objet de mon affection,
M'a depuis tesmoigné quelque alteration.
Ie voyois ses soupçons dépeints sur son visage,
Et pour l'en diuertir i'entrepris ce voyage.
Ie ne vanteray point vostre ardente amitié,
Nestor, pour son amy, n'en eut pas la moitié.
Et ie suis trop heureux si dans cette visite,
I'ay l'honneur de prouuer comme ie vous imite,
Et de vous tesmoigner le dessein que i'en fais,
Par les plus grands efforts qu'vn esprit fit iamais.
Quoy que l'on nous raconte, & qu'on se persuade,
I'effaceray les noms d'Oreste, & de Pilade.

FLORIMANT.

Adieu, ie vay treuuer l'objet de mon soucy,
Vous craignez d'estre seul, & ie vous mets icy.

PAMPHILE.

Que la mesme faueur ne m'est-elle permise?

Que n'ay-je vn ſeul inſtant de l'entretien de Niſe?
Adieu, ie vais reſuer ſur vn objet ſi doux,
Et dans vne heure au plus ie retourne chez vous.

SCENE II.

PAMPHILE. NISE.

PAMPHILE ſeul, couché dans vn bois, s'éueille au chant des roſſignols.

Petits habitans de ces bois,
Teſmoins de ma longue triſteſſe,
Les charmes de vos belles voix
Augmentent le mal qui me bleſſe;
Employez ces diuins accords
A plaindre la triſte auanture,
Qui miſt des plumes ſur vos corps,
Et vous fiſt changer de nature.
Vous, qu'amour ne faict plus, ny gemir, ny pleurer,
Souſpirez de regret de ne plus ſouſpirer.

L'eſpoir entretient les amans,
Et les flatte auec tant de charmes,
Que vos plus doux contentemens
Sont plus ennuyeux que nos larmes:
Quoy que nos eſprits affligez

Tesmoignent de viues atteintes,
En souffrant ils sont obligez
Au sujet qui cause leurs plaintes.
Et leur melancholie a de certains appas,
Qu'en ses plus doux transports la volupté n'a pas.

Puissant demon de l'amitié,
Que les cœurs ont tort qui te craignent;
Que leur repos fait de pitié,
Que nous plaignons ceux qui nous plaignent;
Que dans les assauts amoureux
On gaigne à se laisser atteindre,
Les vaincus sont les plus heureux,
Et les vaincueurs les plus à plaindre.
Tu forces nos esprits auec des traits si doux,
Que c'est craindre son bien, que de craindre tes
coups.

Tu fais paroistre nos douleurs
Dans les choses qui n'ont point d'ame,
L'air comme nous verse des pleurs
Et les cailloux, font de la flame.
Echo, par vn triste propos,
Nous entretient de son martyre,
Le Ciel n'a iamais de repos,
L'eau se plaint, & le vent soûpire:
La terre comme nous se range à ce dessein,
Et presente des fruicts à qui luy fend le sein.

Que le ſort d'vn amant eſt doux,
Quand de beaux yeux l'ont faict malade;
Qu'il eſtime les Dieux ialoux,
S'il obtient le bien d'vne œillade,
Qu'il eſt content d'eſtre deffaict.
Qu'il a de vœux pour qui le bleſſe,
Qu'il voit d'vn eſprit ſatisfaict
Ses bleſſures & ſa foibleſſe:
Qu'en ſa perte, ſon cœur trouue vn eſtat heureux,
Et qu'il ſeroit faſché d'eſtre plus genereux.

Si dans les ſteriles ferueurs
Il ſerre les fers, & les dore:
Que fait-il, lors que les faueurs
Luy donnent l'object qu'il adore?
Quel inſenſé voudroit guerir
De l'aymable ardeur qui le preſſe,
Et ne ſe plairoit à mourir
Entre les bras de ſa maiſtreſſe?
Ha dieux! qui de vous tous gouſte vn contētement,
Preferable au plaiſir d'en parler ſeulement?

Il ſe rendort. *Mais d'vn heureux repos le Ciel me fauoriſe;*
Agreable ſommeil entretiens moy de Niſe.

NISE arriue pres du bois, ſans voir Pamphile qu'elle cherche.

Donc i'ayme encor ces faux attraits,
I'adore des yeux infideles,

C'est pour moi seulement que l'amour n'a point d'ailes,
Et que la mort n'a point de traits.

Fay, que dans l'horreur de ces lieux,
Le trespas termine mes peines,
Et sollicite (amour) à m'épuiser les veines,
Celuy qui m'épuise les yeux.

Aueugle tyran de nos sens,
Quelles cruautez sont capables
D'assouuir ta vengeance & punir les coupables,
Si tu punis les innocens?

Que tes loix ont de faux appas,
Qu'iniustement on les adore,
Faux dieu te peux-tu plaire en l'ame qui t'abhorre,
Et viure où l'on ne t'aime pas?

Laisse en fin regner ma raison,
Porte le venin que tu caches,
Dans ces cœurs orgueilleux, ou dãs ces ames lâches,
Qui ne viuent que de poison.

Espargne, ou redouble tes coups,
Augmente, ou fais cesser ma flame:
Sors de ce cœur malade, ou fais sortir mon ame,
Sois moy plus cruel, ou plus doux.

Elle continuë

Quels dieux à ma priere allegeront mes peines,
Si celles, que i'adresse à moy mesme sont vaines,
Mes transports à mes mains ont cēt fois eu recours,
Et cent fois elles m'ont refusé du secours.
Apres l'effort qui m'a l'esperance rauie,
Helas! ie me hay bien, d'aymer encor la vie.
N'auez-vous point mes yeux assez versé de pleurs?
Et mon teint languissant a-t'il encor des fleurs?
En l'estat où ie suis ay-je droict de me plaindre,
D'vn feu que i'entretiens, & que ie puis esteindre?
Simple, que de ce fer i'espere vainement,
Percer vn iour le cœur de ce perfide amant.
Ce cœur, en qui iamais n'a regné la constance,
Que tous objects nouueaux trouuēt sans resistance.
Esclaue d'autant d'yeux qu'il en a veu d'ouuerts,
Et qu'vne heure fait viure en mille endroits diuers.
Iray-je pour punir ses passions traistresses,
Le chercher dans le sein de toutes ses maistresses?
Ha, que profiteroy-je en ces pas superflus?
Mille me l'ont osté, qui ne l'ont desia plus.
Mille que cet ingrat a trahy de ses feintes,
Pour vn mesme sujet poussent de mesmes plaintes.

Elle tire son espée. Pamphile esueillé, voit Nise, sans la cognoistre.

Non c'est trop consulter en ce lâche entretien,
Laisse viure son cœur, Nise, & punis le tien.
Punis cet imprudent, ou plutost le deliure
Des honteuses fureurs, où l'amour le faict viure.
Que son repos succede à tant d'ennuys soufferts,
Et par ce fer heureux, tire le de ses fers.

PAMPHI-

PAMPHILE la retenant.

Quelle fureur vous porte à ce honteux outrage,
Se seruir contre soy de son propre courage,
Employer contre vous ces efforts inhumains,
Sur le cours de vos ans faire attenter vos mains?
Telle action dement cette façon guerriere,
Donnez vn peu de temps au moins à ma priere.

NISE recognoissant Pamphile.

Iustes Dieux! c'est Pamphile, ouy ie suis ton dessein:
Mais ce temps seruira pour te percer le sein.
L'obstacle que ton bras a mis à mon enuie,
En prolongeant mes iours accourcira ta vie.

PAMPHILE ne la recognoissant pas.

Ouy, si ie ne calmois tes efforts insensez,
Dieux! quel estrange sort a tes esprits blessez?

NISE.

Celuy qui fit mon cœur esclaue de tes charmes;
A qui pour me blesser ton œil presta des armes.

PAMPHILE.

A ces mots ie ne puis que respondre, sinon
Que tu te plains d'vn homme ignorant de ton nom.

NISE.

Ton œil (perfide autheur de mon cruel martyre)
Le lira ſur ton ſein où ie le vais eſcrire.

PAMPHILE.

Si touſiours ton orgueil te faict parler ainſi,
Le bras qui t'a ſeruy, te pourroit nuire auſsi.

NISE.

En telle occaſion, dont la fin eſt douteuſe,
Le ſilence eſt loüable, & la vie eſt honteuſe.

PAMPHILE.

Si le ſilence (amy) te plaiſt iuſqu'à ce point,
Il te faut enuoyer où l'on ne parle point.

NISE bleſſée tombant à terre.

Ha! que ie doy de vœux à cette heureuſe lame?
Qu'auec vn doux effort ſa pointe m'oſte l'ame!
Vy content beau guerrier, mes importuns attraits
En cet heureux treſpas vōt perdre tous leurs traits.
Treſpas qu'auec ſujet, vniquement ie priſe,
Puiſqu'il eſt vn preſent de Pamphile à ſa Niſe.

PAMPHILE recognoiſſant ſa maiſtreſſe, & l'eſpée luy tombant des mains.

Charmes, qui deceuez mon oreille & mes yeux,
Qui me parlez de Niſe, en l'horreur de ces lieux:
Ceſſez vaines erreurs de me former l'image
De celle à qui ie rends vn eternel hommage.
N'accuſez point icy mon courage vaincœur,
D'auoir éteint les yeux qui m'embrazent le cœur.
Cieux! enfers! elemens! quel ſort me repreſente,
Le port, le teint, la voix, & l'œil de mon amante.
Ha! Ciel ta preuoyance a d'inſignes defauts,
Et ton ſoin n'eſt pas vray ſi mon crime n'eſt faux.
Tu ſçais cõbien l'ardeur qui nous conioinct eſt pure,
Tu ſçais, iniuſte Ciel, que mon amour me dure,
Que mon cœur a des vœux pour ſes moindres appas,
En fin tu ſçais qu'il bruſle, ou tu ne le vois pas.
Et toutesfois cruel, cette ſanglante lame,
A tes yeux a percé le beau ſein de ma dame.
Inutiles diſcours, adorable beauté,
De quelle mort veux-tu punir ma cruauté?
Quel effort m'ouurira le tenebreux empire?
Où ta iuſte fureur veut-elle que i'expire?
Si deſia ta belle ame habite dans le Ciel,
Fay-le ietter ſur moy tout ce qu'il a de fiel.
Que ta plainte le touche & le faſſe reſoudre.
A n'auoir que pour moy l'vſage de la foudre
Qu'il faſſe en ta faueur par des ſoings eternels,

Renaistre, & remourir, ces membres criminels.
Qu'amour ne vante plus sa grandeur souueraine,
Toute sa dignité meurt auecque ma Reyne.
Le coup dont i'ay soüillé ses innocens attraits,
A rompu tous ses fers, & brisé tous ses traits.
Desia ce Dieu preside aux infernales riues,
Son pouuoir ne fait plus que des ombres captiues.
Mais! ô foibles discours, entretiens superflus,
Que seruent ces regrets si Nise ne vit plus.
Mon Ange, mon soucy, cher Soleil que i'adore,
Tu ne peux estre éteint, puis que ie brusle encore.

NISE sortie d'euanoüissement.

Traistre, perds le soucy de prolonger mon sort,
Et ne mets point d'obstacle aux faueurs de la mort.
Ne me fay plus l'obiect de tes feintes traistresses,
Resiouis de ce coup tes nouuelles maistresses.
Ie quitte sans regret la lumiere du iour,
Si ma perte te sert à gaigner leur amour.

PAMPHILE.

Si de la veuë encor ce beau corps a l'vsage,
Madame, ouurez les yeux sur mon triste visage:
C'est Pamphile qui pleure, & meurt à vos genoux,
Que vous faites l'obiect de vos soupçons ialoux.
Vous accusez Pamphile homicide inhumaine.
Ha pardonnez ces mots à l'excez de ma peine.
Mes plus fermes efforts sont vains en ces douleurs,

Et ma voix cede icy ſon office à mes pleurs.

NISE

Depuis qu'il t'a fallu vaincre de ſi beaux charmes,
Amour t'a bien inſtruit de l'vſage des larmes.
Mais que ton cœur dément tes yeux & tes propos,
Et que tous mes ſoupçons troublent peu ton repos.

PAMPHILE donne vn poignard à Niſe.

Si ma fidelité vous eſt ſi peu cogneuë,
Faictes la par ce fer paroiſtre toute nuë.
Cruelle, ouurez le ſein où vous croyez caché,
L'autheur de vos ſoupirs & d'vn ſi noir peché.
Niſe, ce malheureux qui s'offre ſans defenſe,
Souhaitte que ſa mort prouue ſon innocence.
Madame conſultez ſeulement ces ruiſſeaux,
Iugez de vos attraits ſur le front de ces eaux.
Entretenez cette onde, & n'apprenez que d'elle,
Si quand on vous a veuë on peut eſtre infidelle.
Vous verrez cet inſtable, & perfide element,
A vos moindres regards calmer ſon mouuement.
Ses froideurs cederont au plus beau feu du monde,
Pour la ſeconde fois amour naiſtra dans l'onde.
Quel autre ayant languy ſur les fleurs de ce ſein,
Pourroit eſtre diſtraict de ſon premier deſſein,
Et trouueroit ailleurs des beautez preferables
Aux celeſtes attraits de vos yeux adorables?
Ha! Niſe, ſi le Ciel vous auoit vn moment

Faict prendre nostre ſexe & nostre ſentiment:
Et que l'aueugle enfant qui ſous ſes loix nous range,
Vous euſt offert le choix ou de Niſe, ou d'vn Ange:
Que Niſe auroit bien-toſt vos eſprits aſſeruis!
Qu'vn aymable tranſport tiendroit vos ſens rauis.
Vous cognoiſtriez alors ſi ma conſtance eſt vraye,
Si vos yeux peuuent faire vne legere playe,
Et ſi le changement a des charmes aſſez,
Pour guerir les eſprits que vous auez bleſſez.

NISE.

Les appas de ta voix me peuuent bien contraindre,
D'auoüer ton merite, & que tu ſçais bien feindre:
Mais vn ſujet t'arreſte en ce bord eſtranger,
Qui prouue bien außi que tu ſçais bien changer.

PAMPHILE.

Cruelle, qu'eſperay-je en ma iuſte defenſe?
Puiſque de mes raiſons vous faites mon offenſe.
Puiſque vous employez pour accuſer mes ſens,
Le ſeul moyen qu'ils ont de paroiſtre innocens.
Vous ſçauez que mes yeux moins que mõ infortune,
Feirent naiſtre en Beliſe vne flame importune.
Et le Ciel eſt teſmoin, que iamais ſes tranſports
N'ont eu ſur mon eſprit que de foibles efforts.
Toutesfois, i'entendis que ſon ame eſtoit vaine,
Iuſqu'au point d'aſſeurer que ie flattois ſa peine,
Meſme que de l'eſpoir d'vn glorieux ſuccez,

Son cœur entretenoit ses amoureux accez,
Et que sa vaine humeur en cette frenesie,
Receuoit pour faueur la moindre courtoisie.
Nise auoüez ce point, vostre credulité
Vous fit mal estimer de ma fidelité.
Et quelque paßion que l'on vous eust iurée,
Ie vis trop clairement vostre humeur alterée.
Ha! que la feinte est vaine en vn esprit ialoux!
Vos yeux ne luisoient plus auec des traits si doux.
Vos sens qui ne pouuoient forcer vos resueries,
Ne semoient plus d'appas à mes douces furies.
Ie ne vous voyois plus le visage si sain,
Vn linge plus serré me cachoit ce beau sein.
Vn voile iniurieux couuroit ces tresses blondes,
Vous n'auiez plus le soin de les friser en ondes.
I'enduray toutefois ce sensible tourment,
Et ie ne m'en plaignis que des yeux seulement.
En fin ie resolus pour calmer cet orage,
De donner quelques mois au plaisir d'vn voyage.
Plaisir si separé de vostre œil mon vaincœur,
Quelque contentement me peut toucher le cœur.
Ma voix ne vous osa proposer ma sortie,
Que vostre authorité poßible eust diuertie.
En ces lieux estrangers mes pensers les plus doux
Ont esté seulement ceux qui parloient de vous.
I'ay tousiours dans le sein vostre image gardée.
I'ay tousiours eu des vœux pour cette belle idée.
Si tes yeux (iuste Ciel) m'ont veu changer de fers,

Pour me punir aſſez, fay de nouueaux enfers.

NISE.

Ta Niſe, cher Pamphile, eſt enfin ſatisfaite,
Pardonne aux vifs accez d'vne humeur indiſcrette,
D'vne humeur trop credule aux cõſeils d'vn enfant:
Et de qui ton eſprit eſt enfin triomphant.
Tu recognois icy, cher autheur de ma peine,
Vn effect d'amitié deſſous vn front de haine.
Et ſi tu dois te plaindre, accuſe mon amour,
Du deſſein que i'auois de te priuer du iour.
Mais ſortons de ces lieux, que dans cette foibleſſe,
Ce qui me reſte encor de vigueur ne me laiſſe,
Oppoſe ton courage à ces ruiſſeaux de pleurs.
Et fay que ie treſpaſſe ailleurs que ſur ces fleurs.

PAMPHILE.

Excuſe, mon ſoucy, la douleur qui me bleſſe,
Qui ne m'a pas permis de preuoir ta foibleſſe,
Et qui m'a faict donner à mon propre ſecours,
Le temps que ie deuois à conſeruer tes iours.
Le lieu de Florimant eſt au bout de la plaine,
Que tu trauerſeras auecque peu de peine.
Appuye icy ta main, dieux, qu'auez vous permis?
Et rencontrant mon bien, quel mal ay-je commis?

SCENE III.

FLORIMANT Gentil-homme de Crete.

PHILIDOR Gentil-homme de Cypre.

FLORIMANT seul.

Les faueurs ont en fin mes chaiſnes reſſerrées,
Amour n'a plus pour moy que des fleches dorées,
Mes transports ne ſont plus des objets de pitié,
Celiane eſt ſenſible à ma longue amitié.
D'vne pareille ardeur ſa belle ame ſoûpire,
Et d'vn heureux eſpoir entretient mon martyre.
Ses froideurs me laſſoient, & deſia ma raiſon
Conſeilloit à mon cœur de rompre ſa priſon.
Le repos me tentoit auec de ſi beaux charmes,
Que mes yeux rougiſſoient d'auoir ietté des larmes.
Mes feux s'alentiſſoient, mes fers eſtoient vſez,
Et i'eſpargnois mes vœux tant de fois refuſez.
Deſia la liberté me paroiſſoit ſi belle,
Que ie n'eſtimois plus le titre de fidelle;
Lors que (ſans l'eſperer) ſon courage changé,
A plus qu'auparauant mon eſprit engagé.
Que ma priſon me plaiſt depuis que ma geoliere
La cherit, & s'y rend auec moy priſonniere.

Depuis qu'à mesme autel elle a ses vœux offerts,
Et que ses belles mains portent de mesmes fers.

PHILIDOR surprenant Florimant.

Apres vn siecle entier de poursuites si vaines,
Celiane peut-elle encore vous toucher,
Demandez-vous à ce rocher,
Se celuy qui vous blesse allegera vos peines?

FLORIMANT.

Ce soing n'est plus celuy qui mon ame importune,
Mais en voyant sortir ce liquide element,
Ie luy demandois seulement,
S'il commence à pleurer depuis vostre infortune.

PHILIDOR

Ie croy que la beauté, dont nous aymons les charmes,
Nous oste egalement les sujets d'esperer,
Et ceux que mon sort fait pleurer,
Ne sont pas vos amis, ou vous doiuent des larmes.

FLORIMANT.

Qu'ils plaignent à souhait ma douce resuerie,
Philidor, leur pitié ne faict pas nos malheurs:
Que tout le monde fonde en pleurs,
Pourueu que seulement Celiane me rie.

PHILIDOR.

Iugez par la hauteur combien durent ces chesnes,
Vostre amitié pourroit durer plus longuement,
Auant qu'vn regard seulement,
Vous fist imaginer qu'elle estime vos chaisnes.

FLORIMANT.

Le tẽps vous l'apprẽdra par des preuues plus fortes,
Donnez-vous seulement la peine de la voir,
Elle fera sur vostre espoir,
Ce que l'Hyuer a faict dessus ces fueilles mortes.

PHILIDOR.

A quelques animaux l'air sert de nourriture,
Aucuns ont veu d'odeurs certain peuple viuant,
Le Soleil se repaist de vent,
Amy, ie vous croy tous d'vne mesme nature.

FLORIMANT.

Echo ne peut flechir l'amant qu'elle importune,
La terre nous paroist tousiours en mesme point,
Les ondes ne reposent point,
Amy, ie vous croy tous d'vne mesme fortune.

PHILIDOR.

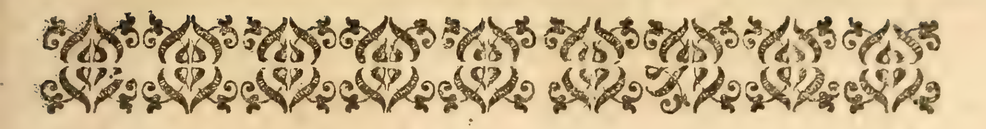
Il est vray que ses yeux refusent mon hommage,

Que ſon cœur eſt de marbre, auſsi biẽ q; ſon ſein
Et que ſi le mien eſtoit ſain,
Il ſongeroit plutoſt à prier ſon image.

FLORIMANT.

Quoy qu'on doiue ſouffrir pour de ſi belles choſes,
Amy, ie ſuis attaint de te voir tourmenté,
Et vais ſaluer ta ſanté,
D'vne fois de Nectar ſur ſa bouche de roſes.



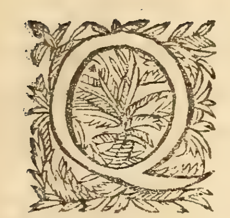


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLORIMANT. CELIANE.

FLORIMANT.



Velque effort si puissant que fasse mon deuoir,
Ie ne puis ma deesse, estre froid & te voir,
Il faut (quelque respect que ta rigueur m'oppose)
Que mon ame, aux enfers, ou sur ton sein repose;
Qui pourroit s'abstenir en des accez pareils?
Quoy veux-tu que ie tremble auprez de deux Soleils?
Tu sçais que i'ay semé trop de pas & de peines,
Que ie ne doy plus voir mes esperances vaines.
Tu vois comme ie brusle, & tu sçais mon soucy,
Que si ton cœur est iuste, il faut qu'il brusle aussi.
Donc soulageons vn peu nostre commune flame,
Laisse dessus ta bouche éuanoüir mon ame,
Et ne t'oppose plus aux innocens plaisirs,

En la baisant.

Que tes chastes beautez doiuent à mes desirs.
Delicieux transports! ma Princesse! mon ange!
Ha! qu'icy mon amour heureusement se vange?
Et que cette licence, apres tes longs mespris,
Donne à mes passions vn agreable prix.
Roßignols, à l'aspect de ces charmes visibles,
Tesmoignez que vos cœurs sont encores sensibles.
C'est de nous, que vos chants doiuent prendre des loix,
Et vous estes sans yeux, si vous estes sans voix.
Ne craignez point icy l'embusche de Teree,
Son destin doit auoir vostre ame r'asseuree:
Apres son lâche effort, les dieux vous furent dous,
Et ce lascif n'est plus qu'vn oyseau comme vous.

CELIANE.

Ie crains de ces discours vne triste aduenture.

FLORIMANT.

He quoy?

CELIANE.

Qu'aymant leur voix, vous n'aymiez leur nature,
Et qu'icy ma bonté ne me fasse obliger
Vn naturel, comme eux, peu sensible & leger.

FLORIMANT.

Quoy, vous suiuez du Ciel la fâcheuse coustume,

Qui ne donne iamais de miel ſans amertume.
Vous meſiez de l'Abſinthe aux douceurs que ie ſens,
Vn meſme inſtant eſt doux, & cruel à mes ſens.
Qui vous faict outrager vne amitié ſi ſaincte?
Et ſur quoy fondez-vous cette ialouſe crainte?
Mauuaiſe, vous pourriez ſi long-temps m'affliger,
Que veritablement ie deuiendrois leger:
Que mon ame pourroit chez les ombres deſcendre,
Et ne laiſſeroit plus en ces lieux que ma cendre.

CELIANE.

Quand on oſte à l'amour tout ſujet de vieillir,
Que les moindres faueurs ſont encores à cueillir,
Qu'on laiſſe vn ieune eſprit dans ſon inquietude,
Qu'on feint de ne pas voir meſme ſa ſeruitude,
Qu'vne dame répond de regards ſeulement,
Et qu'elle paroiſt ſaine au milieu du tourment:
Lors ſa beauté peut tout ſur vne ame amoureuſe,
Elle eſt plus abſoluë, eſtant plus rigoureuſe,
La faict mieux approcher en s'en feignant plus loing,
Et la conſerue mieux en ayant moins de ſoing.
Mais quand nos paßions flattent voſtre martyre,
Qu'à vos ieunes deſirs nous donnons plus d'empire,
Que nous ne traictons plus voſtre amour en enfant,
Et que de noſtre cœur le voſtre eſt triomphant;

Cette premiere ardeur beaucoup moins vous tourmente,
Vostre flame decroist, lors que la nostre augmente:
Vos liens ne sont plus si serrez que deuant,
Et pour vous trop donner, nous vous perdons souuent.

FLORIMANT.

Mon tout, si ta beauté ne veut plus que ie viue,
Sois encor vn moment dans cette humeur craintiue,
Prolonge d'vn instant ces fâcheux entretiens,
Cruelle, & mes desirs obeïront aux tiens.
Ha! si tu crois mon cœur de ce crime capable,
Ordonne luy sa peine, auant qu'il soit coupable:
Que seul ie sois l'object des plus cruels tourmens,
Que peuuent redouter les parjures amans;
Qu'vn chastiment cruel preuienne mon offence,
Defends moy de te voir auec tant de licence.
Estouffe mon espoir, accorde à mes riuaux,
Le fruict que ta beauté doit à mes longs trauaux.
Au moins en ce malheur, mon ame languissante
Tiendra de toy, le bien de mourir innocente.

CELIANE.

Ha pardon, mon soucy, ton esprit amoureux
Tiendra plutost de moy le bien de viure heureux:
Tu ne dois plus douter, si mon ame est attainte,

Iuge

Iuge de mon amour, par l'excés de ma crainte;
Si i'ay failly, tes yeux ont causé mon peché,
Et si ie t'aymois moins, ie t'aurois moins fasché.

FLORIMANT.

Non non, l'amour m'oblige à punir ta malice,
N'espere pas ainsi t'affranchir du supplice;
Toutesfois (iuge icy de mon affection)
I'en veux laisser le genre à ton election.
Ordonne vn chastiment toy-mesme à ton offence,
Ayant fait le peché, faicts aussi la sentence,
Voy si les moins cruels te traicteroient ainsi;
Ton cœur est criminel, qu'il soit le iuge aussi.

CELIANE.

De moins cruels que toy, m'ordonneroient ma peine,
Et ne me rendroient pas à moy-mesme inhumaine;
T'auray-ie contenté si ie t'offre des fleurs?
Seras-tu satisfaict, si ie répands des pleurs?
Est-ce assés me punir de t'appeler mon ame,
Ou seras-tu content d'vn regard tout de flame;
Ie lis, à voir tes yeux sur ma bouche attachés,
Qu'ils voudroient bien punir, ce qui les a fâchés,
I'y consens vange-toy sur cette criminelle.

FLORIMANT, en la baisant.

Qui ne peut estre, ô Dieux! ma vengeance eternelle?
Adorable sujet de mes chastes amours,
Pour te laisser punir, offence moy tousiours.

CELIANE.

Ie ſuis d'vn naturel ſi ſoigneux de ton aiſe,
Que ie ne puis ſouffrir, que le Soleil me baiſe;
Aduançons dans ce bois, & parmy ces ormeaux;
Cherchons, pour nous couurir, de plus épois rameaux,
Où rien ne vienne plus trauerſer noſtre ioye,
Où nous n'ayons plus rien que l'Amour qui nous voye.

SCENE II.

NISE, au lict.

PAMPHILE.

MEs ſoings vous ont guerie, & par l'humaine loy,
Voſtre beauté me doit ce qu'elle tient de moy:
Voſtre corps eſtant ſain, vous ſeriés inhumaine,
Si vous ne ſouhaittiez, que mon ame fuſt ſaine;
Donc, ne preſentez plus d'obſtacles à mes ſens,
Et ſoulagés l'ardeur de mes feux innocens.

NISE.

Puiſque les doux liens d'vn heureux mariage,
Vont joindre à ton deſtin ma fortune, & mon aage
Que puis-ie refuſer pour gage de ma foy,
Si par la loy d'amour ie ne ſuis plus à moy?

PAMPHILE.

Ha propos qui me charme! ombre, amour, solitude,
Tesmoings du prix qu'on donne à mon inquietude,
Qui voyés, quel bon-heur succede à mes regrets,
Ne publiés iamais ces amoureux secrets,
Et nous soyés beau lieux plus fideles encore,
Que ceux où va languir Cephale auec l'Aurore.
Que dois-ie icy choisir, puissant maistre des Dieux,
De la bouche, du sein, de la jouë, ou des yeux?
Que dois-je preferer de tant de belles choses;
Si i'ayme les œillets, & les lys, & les roses?
Ma levre est suspenduë, en cette égalité,
Et l'abondance, icy cause ma pauureté.
Mais cette belle bouche a terminé ma peine,
Quel sujet tient encor mon ardeur incertaine?
Qui ne sçait (puis qu'elle a diuerti mon trespas)
Que mes premiers baisers sont deubs à ses appas?
Cher objet de mes veux, mon Ange, ma Princesse?
Ha! mon ame s'egare en ces fleurs que ie presse!

Il se tient la bouche sur son sein.

NISE.

Qu'vn esprit, cher amant, sent bien d'autre plaisirs,
Quand la seule vertu fait naistre ses desirs!
En baisant ces cheueux, tu n'as qu'vn aduantage
Qu'vne toile insensible auecque toy partage.
Croys-tu touchant ce corps alleger ton soucy?
Ce bon-heur est commun à mes habits aussy;

Tous ces plaisirs sont faux, si la beauté de l'ame,
N'est le premier objet de l'amoureuse flame;
Quand l'esprit s'est acquis de bonnes qualitez,
C'est à luy seulement qu'on doit ses libertez:
Comme il est sans deffauts, nos amitiés sont telles:
Comme il est immortel, elles sont immortelles;
Qui sçait ranger ses vœux aux loix de la raison,
Ne porte point de fers, & n'a point de prison:
Son esprit innocent, ne sçait point d'artifices,
Il ignore les mots de feux, & de supplices:
Ses yeux ne iettent point, ny de flame, ny d'eau,
L'amour n'a point chés luy d'aisles, ny de bandeau,
Son cœur est tousiours sain, sa flame tousiours douce,
Car ce Dieu n'a pour luy que des fleurs en sa trousse.

PAMPHILE, leuant sa teste de dessus le sein de Nise.

Que sagement tu sçais parmy ces voluptez,
Moderer les transports de mes sens enchantez,
Ton loüable entretien m'a conserué la vie,
Qu'en cette douce ardeur le plaisir m'eust rauie!
Mesme encor à l'aspect de ces charmans appas;
J'ignore si ie vis, ou si ie ne vis pas!

SCENE III.

FLORIM. PHILID. CELIANE, ſortent du bois.

FLORIMANT.

ENfin le Dieu du iour a permis à ſa ſeur,
D'eſtaler ſes appas aux yeux de ſon chaſſeur.
Il nous fait retirer les beaux rais de ſon frere,
Ne brillent plus du tout deſſus noſtre hemisfere,
Mais ſçachons le deſſein de ce faſcheux riual, Philidor paroiſt.
Qui ſans doute en ces lieux attend vn coup fatal,
Et dont les vains deſirs ſe repaiſſent encore
De l'eſpoir d'agreer aux beaux yeux que i'adore.

PHILIDOR.

Ie voy l'indigne objet qui preſide à mon ſort ;
Que mon eſprit malade endure à cét abord !
Que fait mon beau Soleil ſi tard en cette plaine ?

CELIANE.

I'y plaignois les amans dont l'eſperance eſt vaine.

PHILIDOR.

N'auois-ie point de part en ce triſte diſcours ?

CELIANE.

Tant, que ie veux enfin vous donner du ſecours.

PHILIDOR.

Comment propoſés vous de guerir ma foibleſſe?

CELIANE.

En fuyant voſtre abord, puiſque le mien vous bleſſe.

PHILIDOR.

Ce cœur n'eſt point encor ſenſible à mes ſoupirs.

CELIANE.

Auſsi peu, que ce bois l'eſt à ceux des Zephyrs.

PHILIDOR.

Et Florimant eſt cher à vos yeux, qu'il adore?

CELIANE.

Autant comme Zephyr l'eſt aux filles de Flore.

PHILIDOR.

Euſt-on creu qu'vn bel œil s'abuſaſt quelque-fois?

FLORIMANT, prend la parole.

Le ſien ne fut iamais plus iuſte qu'en ce chois.

PHILIDOR.

Non depuis que ta feinte a ſon ame occupée.

FLORIMANT.

Depuis qu'elle a cogneu ma flame, & mon eſpée,
Et lors que par ta mort elle en aura iugé,
Elle en ſera plus ſeure, & ie ſeray vangé.

Ils se battent.

PAMPHILE, arriue qui les separe, & dit.

Si dessus vos esprits ma priere est sans charmes,
Au trauers de ce corps faictes voye à vos armes;
Ha! laisse cher amy, ceder ta paßion parlant à Florimant.
Au respect, que tu dois à nostre affection,
Et vous, pour euiter le tiltre de barbare, parlant à philidor.
Reuerés les attraits d'vne beauté si rare.

PHILIDOR, s'en allant.

Que vous sert d'opposer ces inutiles soings,
Nos armées quelque iour se verront sans tesmoings;
Et ma iuste colere, en rage conuertie, Ils s'en va.
Peut estre differée, & non pas diuertie.

PAMPHILE, parlant à Florimant.

I'ay sçeu des bruicts communs qu'on entend à la Cour,
Que vos inimitiés sont des effets d'amour;
Celiane est le prix qui fait vostre querelle,
Et qu'vn mesme destin vous fait brusler pour elle.

FLORIMANT.

Depuis que l'œil du iour a cogneu des guerriers,
Qu'on prefere à son sang la gloire des lauriers,
Depuis qu'aux beaux exploicts l'honneur ouurit la source,
Et qu'il faict trauerser de l'Afrique sous l'Ourse,
A-t'on veu, cher amy, nos desseins furieux
Animés par l'espoir d'vn prix si glorieux?

Et quoy que la victoire ayt promis à nos testes,
Auons nous eu pour but de si belles conquestes?

PAMPHILE.

Il est vray qu'au pouuoir de sa rare beauté,
Le plus ambitieux rendroit sa liberté,
Et que lors qu'vn amant adore vn beau visage,
Comme il luy doit son cœur, il luy doit son courage.
Mais puisqu'à ce combat elle ne consent pas,
Que le bruict de vos coups faict pallir ses appas,
Et que son cœur blessé, vous fait assez paroistre
Le regret de vous voir dans le peril de l'estre,
Elle doit de ce bras les efforts limiter,
Et pouuant l'employer, a droit de l'arrester:
Mais admirés Monsieur, le bon-heur de ma vie,
Celle qui sous ses loix tient mon ame asseruie,
Nise est:

FLORIMANT.

Elle est:

PAMPHILE.

Chez vous?

FLORIMANT.

O doux rauissement!

PAMPHILE.

Ie vous conteray tout, courons-y seulement.

Fin du II. Acte.

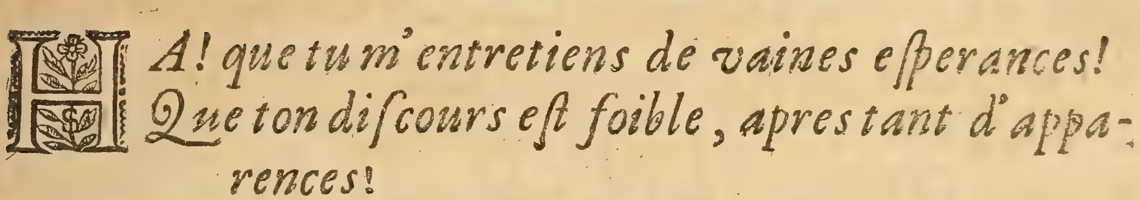
ACTE III.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

CELIANE, LA NOVRRICE.

CELIANE.



HA! que tu m'entretiens de vaines esperances!
Que ton discours est foible, apres tant d'appa-
rences!
Nourrice, il est trop vray, le nom de Florimant,
Est le nom d'vn perfide, & d'vn ingrat amant;
Ha! que ce changement fit bien voir sa deffaitte!
Sa bouche s'entr'ouurit, & demeura muette.
D'abord il ne pouuoit supporter ses appas;
Sans couleur, & sans geste, il recula deux pas.
Apres ce long respect, on oyt cet infidelle
Begayant, proferer trois fois le nom de belle.
Mais à quelques efforts que sa voix eust recours,
Il se teût, & ne peût acheuer son discours;
Tant que nous pûsmes voir cette ieune effrontee,
Il eut tousiours la veuë en ses yeux arrestee,
Et ses timides bras, qu'il approchoit des siens,
Sembloient se presenter à de nouueaux liens.

Que mon occasion luy donnoit peu de peine;
Et qu'à le retenir ma presence estoit vaine;
Nise auoit trop d'appas, & dans ce changement,
Ie n'eus pas la faueur d'vn regard seulement;
Depuis ce iour fatal, on voit en son visage
Des signes trop certains de son nouueau seruage.

LA NOVRRICE.

Ie ne puis conceuoir cette desvnion,
Ie croy, que tout ce mal n'est qu'en l'opinion;
Et qu'vn iour vous sçaurés, que vos jalouses craintes,
Vous ont d'vn faux pinceau ses actions depeintes,
Que le Ciel benira vos chastes amitiés,
Et qu'vn heureux hymen ioindra vos deux moitiés.

CELIANE.

Quelque si bon moyen, que ta prudence essaye,
Tu ne sçaurois guerir cette incurable playe,
I'ay perdu tout l'espoir, qui me flattoit iadis,
I'ay par trop de faueurs ses esprits refroidis,
Et le mesme moyen, dont mon ame craintiue,
Pensoit le conseruer, est celuy qui m'en priue.

SCENE II.

FLORIMANT, PAMPHILE.
CELIANE.

FLORIMANT, seul.

INGRAT amy, volage amant,
Qui t'es rendu si laschement
Aux traits de ce nouueau martyre ;
Auec qui peux-tu soûpirer ?
Ha ! qu'il est honteux de le dire,
Et sensible de l'endurer !

Si dans ce tourment sans pareil,
I'ose importuner le Soleil
D'approuuer ma nouuelle flame,
Ce Dieu rira de mes discours,
Et me respondra, que son ame
Est plus legere, que son cours.

Si ie me descouure à sa sœur,
Elle dira, que son chasseur
Souffre encor ses premieres peines,
Et l'aurore oyant mon tourment,
Vanteroit les premieres chaisnes
Que porte encore son amant.

En vain mes soûpirs, & mes pleurs
Voudroient faire à ces belles fleurs
Approuuer mon nouueau seruage,
Elles m'apprendroient que le vent,
(Quoy qu'on en die) est moins volage,
Et ne change pas si souuent.
Si les rochers sçauent mes maux,
Echo rira de mes trauaux,
Jamais vn si honteux caprice
N'a terni mon affection,
Et la memoire de Narcisse
Plaist encore à sa paßion.
Mais que mon esprit vainement
S'entretient sur ce changement,
Qu'on le blasme, ou qu'on l'authorise,
Le Dieu des Dieux est mon vainqueur,
Et celuy, qui n'ayme pas Nise
N'a point d'yeux, ou n'a point de cœur.

Il continuë.

Ouy, mais tant de sermens, dont ton ame profane,
A lâchement deçeu l'esprit de Celiane,
Et les siens mutuels, ne condannent-ils pas
L'iniure, que tu faits à ses chastes appas?
Les Dieux ne sont-ils plus maistres de ces tempestes,
Dont ils ont foudroyé tant de coupables testes?
Peuuent-ils approuuer de te voir en ce poinct?
Et t'y souffriront ils, s'ils ne l'approuuent point?

Et mesme, quand le Ciel auoüeroit ton offence,
Que Nise s'offriroit à tes vœux sans deffence, Pamphile, arriue, & l'entend sans se faire voir.
Qu'elle oubliroit Pamphile, & que cette beauté
Se donneroit pour prix de ta desloyauté:
Traistre, aurois-tu le cœur si lâche, & si barbare
Que de souïller l'eclat d'vne amitié si rare,
Que d'ozer assouuir ta sale passion
Des faueurs qu'elle doit à son affection?
Pourrois-tu voir payer ses flames de fumées,
Et voudrois-tu cueillir les fleurs qu'il a semées?
Celestes qui voyés quel charme m'a seduit,
Qui sçaués l'infortune où ie me voy reduit,
Que ma nouuelle ardeur ne fut point volontaire,
Et que mon foible esprit tâche de s'en distraire,
Trauersés iustes Dieux mes coupables desseins,
Faictes naistre en mō cœur des mouuemēs plus saincts,
Ou si l'astre ennemy, qui gouuerne ma vie,
Me procure la fin de ma brutale enuie,
Entre les doux accés de ce contentement,
Et ceux de mon trespas, ne mettés qu'vn moment:
Que le mesme linçeul, où mon amour impure
Esteindra son ardeur, serue à ma sepulture,
Et qu'on braue au dessus; voicy le mouuement
D'vn amy detestable, & d'vn perfide amant.

PAMPHILE, sans se faire voir.

Ciel au point que ie croy que ton courous s'appaise,

De quelle cruauté trauerſes tu mon ayſe!

FLORIMANT.

Mais romps, infortuné, ces faſcheux entretiens;
Il t'eſt facile encor de rompre tes liens,
D'euiter ces mal-heurs, & de rendre ton ame
A l'aymable ſujet de ta premiere flame;
Eſtouffe la fureur de ce brazier naiſſant,
Que ce meſme brazier ne t'etouffe en croiſſant;
Celiane te rit, t'ayme, te fauoriſe,
Et ton abord poßible eſt odieux à Niſe.
Qui te faict inſenſé negliger des moiſſons,
Pour aller ſans eſpoir ſemer ſur des glaçons?
Ha penſers importuns! faux titre de fidelle,
Niſe a charmé ce cœur, ne me parlés que d'elle,
Vains reſpects d'amitié, folle crainte des Dieux,
Ie ris de vos conſeils, les amants n'ont point d'yeux.

PAMPHILE.

En cette occaſion, ciel, enfer, deſtinee,
A quoy ſe portera mon ame infortunee?

FLORIMANT.

Enfin que reſoudray-ie en l'eſtat où ie ſuis?
Quel remede aſſez prompt finira mes ennuis?

PAMPHILE, ſe monſtrant à ſon amy.

Celuy, que l'amitié qui regit ma penſee
M'ordonne d'apporter à voſtre ame bleſſee,

Et qui vous doit prouuer la candeur de ma foy ;
En vous cedant vn bien, qui n'estoit deub qu'à moy.
Quittés ce vain respect qui vostre ame importune,
Establissez vostre heur dessus mon infortune ;
Adorez Florimant, ce miracle vainqueur,
Dont les chastes attraits vous ont touché le cœur.
Suiués ce beau dessein, que le mien authorise,
N'ayez plus de soupirs ny de vœux, que pour Nise,
Et croyez que ce cœur tiendra plus cherement
D'estre parfaict amy, que d'estre heureux amant.

FLORIMANT.

Quels enuieux demons ont trahy mes pensees ?
Et vous ont laissé voir mes flames insensees ?
Quelle fatalité vous cachoit en ces lieux,
Au poinct que ie croyois n'estre veu, que des Cieux ?
Et bien vous cognoissez par mon nouueau seruage,
Que de tous les amants ie suis le plus volage,
Que i'ay terni l'éclat d'vne saincte amitié,
Que ie merite plus d'horreur, que de pitié ;
Oüy, ce mal-heur me rend de vos vœux incapable,
Si vous m'aymez encor, vous aymez vn coupable,
Le plus digne de mort, & le plus odieux
Qui iamais ayt senti la cholere des Dieux ;
Mais cessant de m'aymer, conseruez cette estime,
Que ie sçay recognoistre, & detester mon crime,
Et que le detestant, ce cœur, qu'il a noircy Tirant vn poignard.
A du courage assés pour se punir aussi.

Il est retenu par Pamphile, & continuë.

Voulés vous conſeruer, par cette reſiſtance,
La meſme ingratitude, & la meſme inconſtance?
Qui tâche à diuertir le iuſte chaſtiment,
Que merite vn coupable, il peche également.
Les ſoings que vous prenés de ſauuer vn parjure
Vous rendent partiſan de voſtre propre injure.

PAMPHILE.

Si nos cœurs ſont vnis d'vn accord ſi parfaict,
Vous n'en pouuez icy refuſer vn effect,
Calmés ces mouuemens, & conſerués la vie
A qui ſe l'osteroit, vous la voyant rauie.
Viuez, poſſedez Niſe, & ne refuſez pas
Le preſent que mon cœur vous fait de ſes appas;
Pour vous la procurer, i'employeray cette bouche,
Rien ne la peut toucher, ſi ma voix ne la touche;
Son ame, & mes diſcours, auront peu de douceur,
Si dans peu, ie n'en faicts Florimant poſſeſſeur; (mes,
Pour la perdre, mes ſoings prendront les meſmes ar-
Qu'ils prirent autrefois pour m'acquerir ſes charmes,
Auec les meſmes pleurs qui vainquirent ſon cœur,
Ie la rendray traitable à voſtre eſprit vainqueur;
Si vos diuins regards, ne trouuent point de nuë,
Vous voyés, immortels, mon ame toute nuë,
Employés vos efforts à ma punition
Si ma voix eſt contraire à mon intention.

FLORI-

FLORIMANT.

Que ta rare vertu me charme, & me transporte!
Et que l'objet est vil d'vne amitié si forte!
Cessez de nous vanter, vaines antiquitez,
Les beaux fers, qui iadis ont des cœurs arrestez;
Les autheurs nous ont feint ces exemples notables,
Icy la verité faict ce qu'ont dit les fables.
Amy, seul estimable entre tous les amys;
Tu vois à ton desir mon courage remis:
De toy seul desormais ses actions dependent.
Quoy que tes volontez ordonnent, ou deffendent.

PAMPHILE.

Donc laissez reposer vos soings sur mon soucy;
Et permettez que seul i'attende Nise icy; Florimant s'en va.
Tout autre esprouuera ce dessein peu facile;
Si mon affection ne vous la rend docile.

Il continuë, estant seul.

Astres iniurieux, qui gouuernez mon sort,
Faites vous mon dessein complice de ma mort?
De tãt d'autres moyẽs, qui pouuoiẽt m'oster l'ame;
Choisissez vous ma main pour acheuer ma trame?
M'obligez-vous cruels au soing de rechercher
Commẽt ie pourray perdre vn bien qui m'est si cher?
Faut-il donc que mon œil employe à ma ruine.
Les pleurs, dont il acquit cette beauté diuine?
Ayant causé ses feux, les faut-il amortir?
Ayant fait son amour, l'en dois-je diuertir?

Verray-ie triomfer vn autre de ma prise?
Et dois-ie d'auantage à Florimant qu'à Nise?
Mais pour me repentir me deuois-ie engager?
Ma promesse m'oblige à me desobliger.
Nise arriue. *Ie le voy mon Soleil, (si rien me peut permettre,*
D'appeler mien le bien, que ie viens de promettre.

NISE, tendant les bras à Pamphile.

Quelle fâcheuse humeur entretient mon amant;
Et pourquoy n'ẽ reçois-ie vn acceuil plus charmãt?
Pourquoy ne vient-il pas sur ma bouche innocente
Laisser éuanoüir son ame languissante?
Mauuais, si vos froideurs vous durẽt plus lõg-tẽps,
Et si vous differez le baiser que i'attends,
Quelque iour, mon humeur, à son tour inhumaine,
Vous traictera de mesme, en vne mesme peine.

PAMPHILE.

Vous auez assez leu dans mes douces ferueurs,
Que ie n'estime rien au prix de vos faueurs,
Que vos moindres regards ont eleué ma vie
En vn point, où ie croy qu'vn Dieu me porte enuie;
Vn seul de vos baisers charme tous mes esprits,
Et ie ne songe plus au Nectar sans mespris:
Mais souffrez, que mon ame, esclaue de la vostre,
Les prenne desormais par la bouche d'vn autre;
D'vn amy sans exemple, & que ie tiens si cher,
Que par luy, ie croiray vous voir, & vous toucher.

L'Hymen, qui vous doit rendre à ses desirs facile,
En vous ioignãt à luy ne vous ioint qu'à Pãphile,
Qu'à ce mesme Pamphile, ou vos yeux innocens.

Voyant Nise estonnee.

Mais Dieux quel changemẽt altere ainsi vos sens?
Si vous trouuez ma voix à vos vœux si contraire,
Ostez moy le moyen de vous iamais desplaire;
Punissez de ce fer l'autheur de vos tourmens,
Estouffez par ma mort la gloire des amans,
Et que i'aille en la nuit de l'infernale riue, (priue.
Plaindre les douces nuits dont mon malheur me

NISE.

Complice des assauts, que me liure le sort,
Puis-ie estre plus constante à l'arrest de ma mort?
Et veux-tu que ie monstre, en ce mal incurable,
Au Tyran qui me tuë vn œil plus fauorable?
Suis-ie point obligée à ton lâche dessein?
Riray-ie, en me voyant mettre le fer au sein?
Et puis-je, sans rougir, voir la façon hardie,
Dont tu viens à mes yeux monstrer ta perfidie?

PAMPHILE.

I'atteste ces esprits, pour qui la verité
De nos intentions n'a point d'obscurité,
Et qui sçauent l'estat de mes longues miseres,
Que iamais vos beautez ne me furent si cheres,
Que ie baise mes fers, que iamais la raison
Ne me conseilla moins de rompre ma prison,

Par le dessein fatal, dont ie vous importune,
Ie creuse mon tombeau, ie destruis ma fortune,
Ie me faits vn outrage, en ce funeste lieu,
Qu'à peine mon respect auroit souffert d'vn Dieu;
Moy-mesme ie me faits cette incurable playe,
Et ie suis l'ennemy le plus cruel que i'aye;
Mais la necessité m'ordonne ce tourment.
Ie prefere à mon bien celuy de Florimant,
Et quelque affection, qui menace ma vie,
Pour luy, ie la tiendrois heureusement rauie;
Toutefois ie viuray, si vous le conserués,
Payez à mon amy, ce que vous me deués,
Et qu'vn heureux Hymen entretienne la flame,
Que vos diuins attraits ont fait naistre en son ame.

NISE.

Ne croyez point mes yeux, à ce spectre mouuant,
A ce corps, seulement formé d'air, & de vent,
Et qui pour me tromper, emprunte la figure,
D'vn, qui partage encor, le beau feu que i'endure.
Cét agreable Amant trouue son mal trop doux,
Vn riual déplairoit à son esprit ialoux;
Deçoy, deçoy, fantôme vne ame plus facile;
Mon cœur ne peut douter de la foy de Pamphile.

PAMPHILE, tirant son espée.

Non, non, ie ne suis plus cét Amant fortuné,
Depuis qu'à te quitter les Dieux m'ont condamné:

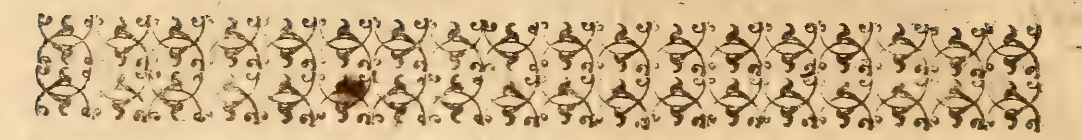
Et ie rends par ce coup leur cholere assouuie,
Toy, iuge par ma mort, si ie n'ay point de vie, Il se veut tüer.
Ne la differe point, où se fonde ta peur,
Si tu crois que ce corps ne soit que de vapeur?

NISE, en le retenant.

Cruel, qu'à mon respect ta rage se retienne,
Ou permets à ma main de preceder la tienne;
Inhumain, lâche autheur de tous mes desplaisirs,
Pamphile, oüy, mon cœur s'accorde à tes desirs;
Tu ne vois plus mon tout, mon ame suspenduë,
Ordonne à qui tu veux, la faueur qui t'est deuë,
Soûmets à ton amy ce miserable corps,
Et calme cher amant ces furieux efforts;
Qu'il dispose à souhait de ma franchise offerte,
(Mon cœur) ce desplaisir m'est plus doux, que ta perte.
Mon mal s'adoucira par ce contentement,
Que ie n'auray iamais refusé mon amant.

PAMPHILE.

Quels Dieux m'affranchiront du tiltre de barbare?
Comment recognoistray-ie vne faueur si rare?
Ne plains point mon tourment, adorable beauté,
Puisque mon mal ne vient, que de ma cruauté?
Possede Florimant, & qu'vn siecle de ioye
Preserue d'accidens vos deux trames de soye.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FLORIMANT, CELIANE.

CELIANE.

CE ne ſont pas les yeux de Niſe que tu vois,
Ingrat ne force point tes geſtes, ny ta vois,
Ce n'eſt pas mon ſujet, qui te rend ſolitaire,
Et ce n'eſt plus à moy, que tu taſches de plaire.
Mon pouuoir eſt trop foible à te contraindre tant,
Et tu faits trop languir la beauté qui t'attend.

FLORIMANT.

Quelle enuieux deſtin, homicide, inhumaine,
Vous peut rendre ſuſpecte vne foy ſi certaine?
Quelle humeur vous a fait reſoudre mon trépas?
Et quel ialoux ſoupçon, m'a changé ces appas?
Mes deuoirs vous ont deu rendre plus aſſeurée,
De la fidele ardeur, que ie vous ay iurée.

CELIANE.

Quoy ce que i'apperçeus, quand Nise te toucha,
Les agreables traits, qu'elle te decocha,
Le transport, qui parut en ton ame saisie,
Les vœux, que tu couurois du nom de courtoisie,
Les regards amoureux que ie te vis ietter,
La peine qu'on te veid souffrir à la quitter,
L'humeur, qui t'a depuis éloigné de ma veuë,
Cette alteration qu'à ton abord i'ay leuë,
Et ces froids entretiens prouuent-ils pas assez,
Que Nise a dans ton cœur mes appas effacez?

FLORIMANT.

Mon ame t'a paru sous vne fausse image,
Celiane est la seule à qui ie rends hommage,
Voyant mes actions de l'œil de la raison,
Tu ne te plaindrois pas de cette trahison.
Ie iure de tes yeux l'agreable lumiere,
Que ie conserue encor ma passion premiere,
Et que ton seul obiect causoit le doux soucy,
Dont l'aymable entretien me retenoit icy.
Ie songeois à tracer d'vn stile net & rare,
Ces innocens plaisirs dont tu n'es plus auare.
Le dessein d'exprimer comment ton œil me prit,
Estoit le doux ouurage où resuoit mon esprit:
Ie m'estois proposé de grauer sur ces chesnes,
La douceur de tes yeux, & celle de mes peines.

Puis i'eusse escrit au bas la candeur de ma foy,
Et qu'ils ont beaucoup moins de fermeté, que moy.
Que de foibles raisons t'ont formé cét ombrage!
Et qu'en ce changement ie me ferois d'outrage!
Ha! que tu iuges mal de mes plus doux souhaits!
Qu'à ton opinion moy-mesme ie me hays.

CELIANE.

Traistre, que tes pareils sçauẽt bien d'autres fein-(tes,
Quand ils veulẽt cacher leurs nouuelles atteintes!
Et que ton lâche esprit dont le crime est vainqueur,
Sçait bien faire ta voix complice de ton cœur!
Entretiens, entretiens tes nouuelles pensées,
Conte combien tes yeux ont de filles blessées,
Range encor d'autres cœurs sous le ioug de tes lois,
Et puis vante par tout tes glorieux exploicts. Elle s'en va.

FLORIMANT, seul, la voyant sortir.

Inhumaine beauté, quelle preuue assés forte
Te peut donc tesmoigner l'amour qui me trãsporte?
Reuien (belle homicide) & si par mon trespas,
Ie doy prouuer ma flame à tes chastes appas.
Mais la fuitte m'oblige, & me permet de taire,
Ce qu'aussi bien ses yeux ne me verroient pas faire.
Les doux attraits de Nise ont rauy mes esprits,
Mon cœur a pour obiet cét agreable prix:
Celiane y conserue vne foible puissance,
Et sa flame y mourut, quand l'autre y prit nais-(sance,

Mais

Mais toy, qui t'es chargé du ſoing de me guerir,
Amy, que ton rapport tarde à me ſecourir!
Que ie languis lõg-tẽps dãs le deſſein d'apprẽdre
Ce que Niſe me doit, ou permettre, ou deffendre!
Si ſon cœur eſt ſenſible à ma chaſte amitié,
Si ie dois eſperer ſa hayne, ou ſa pitié.
Ha! qu'il vient à propos iouyr de cét ombrage,
Auec le beau ſujet de mon nouueau ſeruage!

SCENE DEVXIESME.

FLORIMANT, PAMPHILE, NISE.

PAMPHILE, parlant à Florimant.

QVE cét aymable iour diſſipe tes ennuys,
Ce iour, qui te deſtine à tant d'heureuſes nuits,
Ce iour, qui t'a vaincu cette belle faroûche,
Et qui mettra ce ſoir vn Soleil dans ta couche.

FLORIMANT, parlant à Niſe.

Eſclaue de vos yeux, vn timide reſpect
Tient les miens abaiſſez à cét aymable aſpect,
Pareil à ces captifs, qu'on ne voit point paroiſtre,
L'œil, & le front ouuert à l'aſpect de leur maiſtre.
Qu'vne diuinité ſoit l'objet de mes vœux!
Que ſon Amant la range au deſſein que ie veux;

Ciel, qui l'eust esperé ! non mon ame confuse
Doute de ce bon-heur, & croit qu'on la refuse;
Que vostre belle humeur vient sous de faux attraits
Flatter vn mal-heureux que vous tûrés aprés !

NISE.

Non, non, ne doutés plus des faueurs asseurées,
Qu'à vostre affection Pamphile a procurées,
Puis qu'il vous donne vn prix, que l'amour a fait sien,
Et qu'il peut à son gré disposer de son bien.

PAMPHILE.

Vous offencés, cruel, l'amitié la plus nuë,
Que iamais dans vn cœur le Ciel ayt recogneuë,
Des vœux, que si souuent mõ ardeur vous a faicts
En ay-ie quelquefois retranché ces effects ?
Puis-je, estãt tout à vous, vous refuser Madame ?
Puis-je donner mon cœur, & retenir mon ame ?

FLORIMANT.

Quelque foy, que ie doiue à tes moindres propos,
Ie doute de me voir si prés de mon repos,
Et ie tiendray tousiours cette gloire incertaine;
Si Madame, d'vn mot ne me tire de peine;
M'asseurant de sa foy, qu'vn Hymen solemnel,
Aprés, entretiendra d'vn lien eternel.

NISE.

Puisqu'à vos passions le Ciel m'a destinée,
Que differons nous plus vn celebre Hymenée ?

Oüy, ce corps est à vous, & la mort seulement
A droit de trauerser vostre contentement.

FLORIMANT.

Doux arrest de ma vie!

PAMPHILE.

Et de mon infortune.

FLORIMANT.

Dieux! que vostre grandeur me seroit importune!
Que ma victoire est belle, & mon destin heureux,
De m'auoir faict époux aussi-tost qu'amoureux!
Mais Pãphile, vn remords que ton regard m'en-
Trauerse infiniment ces doux excés de ioye, (uoye
Ton œil triste, & mourãt prouue vn ennuy secret,
Tu ne me donne point ce tresor sans regret,
Et dans ce desplaisir dont ton ame est atteinte,
Ta voix me faict vne offre, & tes yeux vne plain-
Aussi ie t'obeïs auec peu de raison, (te,
Et mon ingratitude est sans comparaison.
Helas! dois-je souffrir, que mon sujet separe
Ce que le Ciel a ioint d'vne amitié si rare,
Vos souspirs éstouffez, adorable beauté,
Ne m'accusent, que trop de cette lascheté.
Il est vray que i'offence vne amour trop parfaite,
J'auouë, heureux amants vostre plainte secrete.
Sur ce cœur criminel elle obtient son effect;
Et le traistre renonce au dessein qu'il a faict:

Que de nouueaux sermens reünissent vos ames.
Ie ne m'oppose plus à vos fideles flames.
Et puisque ie dois prendre, ou Nise, ou le tombeau,
J'epouse le dernier, & ie le treuue beau.
Le noir frõt de la mort, à mes yeux a des charmes,
Adieu, viués heureux, ne versés plus de larmes,
Sans crime desormais ie ne puis voir le iour,
Souffrez, que l'amitié triomphe de l'amour.

PAMPHILE, le retient.

Las! permets à nos pleurs de moüiller nos visages,
Nostre amour rend par eux ses derniers tesmoignages
Ce dieu receut dans l'eau l'estre, & le sentiment;
Souffre qu'il meure aussi dans le mesme element.
Il est mort pour Pamphile, & ces dernieres larmes,
Me võt rẽdre ce Dieu sãs pouuoir, & sans armes,
C'est fait, ie n'ayme plus.

NISE.

Ha! cruel, que dy-tu

PAMPHILE.

Qu'autant qu'il est permis de cherir la vertu.

FLORIMANT.

Nise employez pour luy vos redoutables charmes,
Se deffendant si mal, prenez pour luy les armes.
Sous quelle estroitte loy me veut-il engager?
Que ie sois obligé de le desobliger?

Pour l'heur de posseder ce visage adorable,
Pamphile, mon trespas, est-il considerable?
C'est peu que de ma mort: pour vn si digne objet,
Troye a bruslé iadis pour vn moindre sujet;
Pren le fruict de tes vœux, que le Ciel autorise.

PAMPHILE.

Ils seront accomplis, si tu possedes Nise.

FLORIMANT.

Conserue toy ton bien.

PAMPHILE.

Ne le refuse point.

FLORIMANT.

Ha! quels riuaux, Amour, s'ayment iusqu'à ce point?
Oüy, ie l'accepteray de ta main fauorable

PAMPHILE.

Ce discours me contente.

NISE.

Et me rend miserable.

SCENE TROISIESME.

CELIANE, deguiſée en Iardiniere tenant vn panier de fleurs.

IAlouſe frenaiſie, où portes-tu les Dames,
Depuis que ton poiſon s'empare de leurs ames?
Quels eſtranges moyens leurs fais-tu conceuoir,
Pour cognoiſtre le mal qu'elles craignent de voir?
Qu'il me ſeroit ayſé de ſortir de miſere,
Si le Ciel m'auoit fait vne ame plus legere!
On ne me verroit pas le ſein moüillé de pleurs
En ce ruſtique habit aller vendre des fleurs;
Le ſoucy d'eſpier ſi l'ingrat m'a changee,
Ne m'euſt pas ayſément à ce deſſein rangee;
En ce prochain logis, cét infidele amant
Entretient tous les iours ſa ioye, & mon tourmẽt.
Là de mille faueurs ſa nouuelle maiſtreſſe
Flatte les paßions de cette ame traiſtreſſe;
Quelque ſoing qu'il employe à couurir ce deſſein,
Il ne me peut oſter cette crainte du ſein,
Et ie verray bien-toſt, par cette feinte ayſée,
Que ſon humeur eſt plus que mon corps deſguiſée.

PHILIDOR la rencontre.

Voyons ces belles fleurs, quelle peur t'a ſurpris?
On ne veut pas, amy, te fruſtrer de leur prix.

CELIANE.

Ha Dieux! c'est Filidor, pleust au Ciel, que leur perte
M'affranchist du regret, de me voir decouuerte.

FILIDOR.

Lys, où le Ciel a peint mes desirs innocents,
Soucis, qui figurez les ennuys que ie sents,
Oeillets qui me peignez le beau teint de Madame,
Roses, qui faites voir la couleur de ma flame.

CELIANE.

Tout ce discours, Monsieur, vaut moins que vostre argent,
Mon pere veut sur tout, que ie sois diligent.

FILIDOR.

N'epargne à mon sujet ny le temps, ny la peine,
La recompense, amy, ne t'est que trop certaine,
Dieux, que ie voy d'appas dessus ce teint vermeil!
Et qu'il a de rapport au teint de mon Soleil!
Ses yeux, sa mesme voix, son geste, sa parole.

CELIANE.

Au lieu de prolonger cet entretien friuole;
Payez moy ces bouquets, si fraischement cueillis,
Voyez-vous de ces fleurs vos iardins embellis?

FILIDOR la recognoist.

Au moins tu les soumets aux œillets de ta ioüe,
Sur qui tousiours la Grace, auec l'Amour se ioüe;

Et pour qui ie promets ce que i'ay de plus cher,
Si i'obtiens ſeulement le bien de les toucher.
Tu me cognois mon cœur, & ma perſeuerance
A merité les fleurs d'vne heureuſe eſperance.

CELIANE.

Le temps me preſſe, adieu, quelque iour Flori-
Te dira le ſujet de ce déguiſement ; [mant
Ou ſi tu veux tout ſeul acheuer ta harangue,
Cette fleur te fera l'office de ma langue.

Elle luy donne vn ſoucy, & s'en va.

PHILIDOR, ſeul.

Au lieu d'auoir rendu mon tourment adoucy,
Elle s'enfuit l'ingrate, & me laiſſe vn ſoucy.
Dõc ie tiens tout le prix de mes longues pourſuites,
Des ſoucis, sõt les fleurs, que ma peine a produites.
Elle rit de ma flame, & tant de cruauté
Ne me faict pas quitter cette ingrate beauté ?
Tu ne peux Filidor ſupporter cét outrage,
Elle a plus de rigueur, que tu n'as de courage ;
Eteints, cruel, eteints, ces inutiles feux,
Ne verſe plus de pleurs, ne pouſſe plus de vœux,
Suiuant encor la loy de cette ame intraitable ;
Toy-meſme, tu ſerois de ton malheur coupable.
La vertu de garder vne immuable foy,
Apres tant de rigueur ſeroit vn vice en toy.

Eſtouffe

Eſtouffe ce brazier; qu'vn autre eſprit te flatte;
Et perds le ſoin honteux d'adorer vne ingrate.
O friuole diſcours, que ie parle ayſement;
Mais que i'aurois de peine à guerir ce tourment,
Qu'vn remede eſt ayſé, dans l'eſprit d'vn malade,
Et que facilement il ſe le perſuade;
Mais lors que l'abuſé trauaille à ſa ſanté,
Qu'il y remarque peu, cette facilité;
Depuis que cét enfant, qui regit tout le monde,
Faict reuerer ſes loix ſur la terre, & ſur l'onde.
Depuis que tant de cœurs ſouſpirent dans ſes fers,
Quel amãt a ſouffert les maux, que i'ay ſoufferts.
Il eſt conſtant auſſi; qu'entre toutes les Dames,
Celiane a fourny, ſes plus ardentes flames,
Et les traits, les plus forts, & les plus acerés,
Que ce ſuperbe Dieu, nous ayt iamais tirés.
On ſe propoſe en vain d'oublier cette belle,
Depuis qu'on l'a cogneuë, il faut eſtre fidelle,
Les cœurs qu'elle a bleſſés, craignent leur gueriſon,
Oſtant les libertés, elle oſte la raiſon.

IVLIE l'aborde & luy dit.

Ie te ſurprends encor, en ta melancholie;

FILIDOR.

La cauſe en donne encor, agreable Iulie.
Ie bruſle, & pour loyer d'vn brazier ſi cuiſant,
Je n'ay que cette fleur, dont ie te fay preſent.

IVLIE la prend, & la rompt.

Ie la prends de ta main.

FILIDOR.

Tu la romps, dédaigneuse.

IVLIE.

Pource qu'elle est contraire à mõ humeur ioyeuse.
M'as-tu veuë autrefois conseruer vn soucy?
Que tu serois content, si tu viuois ainsi!
Veux-tu ioindre les noms d'heureux, & de fidelle,
Il faut, que mon humeur te serue de modelle.
Je sens bien que tes yeux attirent mon desir,
Ie ne te vois iamais, sans beaucoup de plaisir,[me,
Je ne sçay point d'objets, qui me plaisent demes-
Et si c'est là t'aymer, ie confesse que i'ayme;
Mais, auec cette amour, ie ris de tes desdains,
Mon cœur n'est point sensible aux traits d'où tu te
Il a fort peu changé depuis que ie t'honore,(plains.
I'oserois bien iurer, qu'il est entier encore;
Ie ne sẽts point d'ardeur qu'il ne souffre aysémẽt,
Ie ne cours point à l'eau pour cét embrasement.
Que ie sois libre, ou non, mes fers sont inuisibles,
Et ie ne les hay point, s'ils ne sont point nuisibles.
Ie ne consulte point les rochers d'alentour,
Ie ne verse des pleurs, ny la nuict, ny le iour.
Tu sçais bien Filidor, si i'en suis solitaire,
Alors que tu me fuis, tu vois si ie m'altaire.

Ie voy d'vn œil égal ton mespris apparant,
Fuy moy, recherche moy, tout m'est indifferent:
Les yeux de Celiane ont ton ame touchee,
C'est l'objet de tes vœux, ie n'en suis point fâchee.
Si tu ne possedois de si charmans appas,
Ie suiurois ton humeur, & ne t'aymerois pas.

FILIDOR.

Ie n'ay point resolu d'oster rien à ta gloire:
Ce que ie ne crois plus, vn autre le peut croire.
Ie t'estimois iadis le Phenix de ces lieux,
Mais ie ne te vois plus auec les mesmes yeux.
Helas! quoy que i'accorde, ou que ie desauoüe,
Il doit peu t'importer qu'vn aueugle te loüe.
Comment puis-je asseurer, si quelque objet est beau,
Puisque ie ne vois rien qu'au trauers d'vn bandeau?

IVLIE.

Tu retombes tousiours dans ton erreur premiere,
Quel bandeau te rauit le bien de la lumiere?
Mais c'est trop Filidor, choquer ton sentiment,
Et i'offre du secours à ton aueuglement;
Appuye icy ta main, n'espargne point ma peine,
Trauersons à pas lents cette inegale pleine,
Souffre que de ces eaux ie destourne tes pas,
Euite ces buissons que tu n'apperçois pas.
O Dieux! le bel aueugle, & qu'il est peu timide,
De marcher en ces lieux sans baston, & sãs guide!

FILIDOR.

Ne m'importune plus de ces propos railleurs ;
Va Julie exercer ta belle humeur ailleurs,
Que de foibles ſoucys ta paßion t'apporte,
Et que c'eſt mal aymer, que d'aymer de la ſorte ;
Tu ris de mon mal-heur, mais poßible dans peu
Ton cœur eſprouuera, ſi l'amour eſt vn ieu.
Adieu, fuy ce tyran, euite ſes atteintes,
Et crain qu'vn iour tes ris ne ſe tournẽt en plain-tes.

Il s'en va

IVLIE.

Garde de t'égarer en ces lieux d'alentour.

FILIDOR, s'en alant.

Et toy, crain de tomber dans les pieges d'Amour.

IVLIE ſeule.

En l'eſtat où ie ſuis, que cette crainte eſt vaine,
Et que ie veux en vain dißimuler ma peine ;
C'eſt vn foible moyen enuers cét inconſtant,
Que de me plaindre peu lors que ie ſouffre tant.
Il tient pour verités des termes ſi friuoles,
Il penſe que mon cœur s'accorde à mes paroles.
Et l'ingrat ne ſçait pas, qu'en l'art de bien aymer,
On ne ioint ces froideurs, qu'à deſſein d'enflãmer ;
I'eſperois l'emouuoir, paroiſſant moins eſmeuë,
Et ie ne luy parlois, que pour n'eſtre pas creuë ;
Mais qu'ay-ie fait helas qu'augmẽter ſes glaçõs!
Ie ſçay bien mal, Amour, pratiquer tes leçons.

SCENE QVATRIESME.

NISE tenant du poiſon en vne chambre.

SI iuſques à ce point le Ciel me fauoriſe,
Que tu n'ays preuenu l'intention de Niſe,
Pardonne moy Pamphile, & ne t'offence pas,
Du deſſein qui me faict recourir au treſpas.
M'aymant, tu ne dois pas aymer mon infortune,
La mort m'eſt fauorable, & la vie importune,
Ie viuois ſeulement, pour viure ſous ta loy
Mon cœur, ie ne puis eſtre, & n'eſtre pas à toy.
Quand cét heureux poiſon m'aura la vie éteinte,
N'accuſe point le Ciel, ne pouſſe point de plainte,
Tes pleurs ne rendroient pas mes manes ſatisfaicts.
Et mon affection veut de plus beaux effets.
De ce qui reſtera de ce fatal breuuage,
Acheue, comme moy ta vie, & ton ſeruage.
Puis qu'vne meſme ardeur a conioint noſtre ſort,
Fuyons ſa cruauté par vne meſme mort.
Que par meſme ſentier, nos ames diuiſees,
Aillent ſe reünir aux bords des Elizees.
Alors la mienne veufue, & de corps, & d'eſpoux,
Engagera ſa foy ſous des liens plus doux.

En l'agreable nuict de ces campagnes ſombres,
Vne amour eternelle vnira nos deux ombres!
Alors tu me pourras entiere poſſeder:
Tu n'auras plus d'amy, qui t'oblige à ceder.
Nos communs deſplaiſirs ne ſeront plus qu'vn ſonge:
Mais on a merité le mal qu'on ſe prolonge.
Niſe ayant le moyen de ſortir de tourment,
Et craignant d'en vſer tu ſouffrss iuſtement.
Breuuage ſauoureux, mon vnique remede,
Ie te prefere au vin que verſe Ganimede,
Et quoy que le Nectar eterniſe les Dieux,
En me priuant du iour, tu m'es plus precieux.

SCENE CINQVIESME.

IVLIE, ſurprend Niſe.
Et luy arreſtant le bras, dit.

Dieux! que viens-ie d'entendre?

NISE.

O ſurpriſe importune!

IVLIE.

Niſe, qu'eſperez vous?

NISE.

Finir mon imfortune.

Que la pitié vous touche en l'estat où ie suis,
Et ne prolongez point le cours de mes ennuys.
Ay-ie trop peu souffert, pour comble de misere?
Dieux! faut-il que la sœur soit complice du frere?
Que l'vn soit le suiet de mon cruel tourment;
Et que l'autre s'oppose à mon allegement?

IVLIE, laissant tomber le verre.

Ha Nise, consultez cette rare prudence
Que tant de beaux effects ont mise en euidence,
Consultés la raison, dont iamais les conseils
N'ont porté les esprits à des desseins pareils,
Et quoy? Nise se rend, ce grand courage cede,
Elle cherche la mort, & manque de remede.
Nise qui peut guerir par vn mot seulement,
Disant, i'ayme Pamphile, & ie hay Florimant,
Quelque trespas futur, que mon frere vous conte,
Auec quelques efforts, que l'ennuy le surmonte,
Ne l'imaginez pas au rang de ces transis,
Qui rendēt par leur mort leurs tourmēts adoucis.
Ses maux ne sōt pas tels, que deux mots de tristesse
Ne soiēt l'vnique effect du tourmēt qui me blesse.
De quelque desespoir qu'il paroisse agité,
Croyez que de ce temps il sera limité.

NISE.

Ha! que vous me tenez vn discours inutile.
Dans le dessein que i'ay de contenter Pamphile,

Sa fidele amitié me donne à Florimant,
Et ie dois obeïr à cet ingrat amant.

IVLIE.

Et vous cherchez la mort.

NISE.

Oüy, par la seule crainte,
De ne pouuoir souffrir cette iniuste contrainte,
Et de n'obtenir pas de mon cruel ennuy,
Le bien de faire voir, que ie peux tout pour luy.

IVLIE.

Dieux les plaisãts effets dõt vostre cœur se pique,
C'est bien traiter l'amour à la façon antique.
Ces transports estoient bons aux amans de jadis,
Par aucun accident ils n'estoient refroidis.
Et dans leurs paßions, ils faisoient des folies,
Qu'on n'authorise plus, en nos melancholies.
Nous voyons auiourd'huy ces abus consommés,
Nous aymons seulement à dessein d'estre aymés.
Ailleurs qu'ẽ ces deux points l'amour est sans puissance,
Et ne peut qu'exiger de nostre obeïssance.
Ce Pamphile, sans droict vous cause tant d'ennuy
Et pouuant tout pour soy, ne peut rien pour autruy.
Quel est ce païsan?

CELIANE deguisée, entre.

Ces fleurs vous plairont elles?
Iamais cette saison n'en fist voir de si belles.

NISE.

NISE.

Que veut cét importun?

CELIANE.

Voyez quelle ſcience
A de toutes ces fleurs composé l'alliance,
Puis-je offrir à vos yeux des bouquets moins flet-trix?
Mais la couleur eſt peu, leur odeur fait leur prix.

IVLIE.

C'eſt Celiane, ô Dieux! que mon ame eſt rauie!

CELIANE

La crainte de leur prix vous en oſte l'enuie,
Mais Madame.

IVLIE.

Ce port, ces yeux m'en ſont teſmoins.

CELIANE.

Elles meritent bien vne offre, pour le moins.
Helas, ignorez vous.

IVLIE.

Que d'ennuy la ſurmonte!

CELIANE.

Que ce qui m'appartient ſe donne à ſi bon conte,
Et de quelque valeur, que puiſſe eſtre mon bien,
En poſſedés vous pas, qui ne vous couſte rien?

NISE.

Que dit cét insensé?

CELIANE.

Que ces lys, & ces roses
Emporteroient le prix sur les plus belles choses;

IVLIE.

Nise la mécognoist, que ce plaisir est doux!
C'est trop dißimuler, Celiane c'est vous.

NISE.

C'est Celiane, ô Dieux!

CELIANE.

Ie cognois cette belle,
Et ce reste de fleurs est reserué pour elle.

NISE.

Non, non, ne feignez plus, ie cognois le tourment
Qui vous a faict resoudre à ce deguisement.
L'Amour a sur vostre ame vn souuerain Empire,
Et ce que vous craignez est ce que ie desire.
Vn mesme objet s'oppose à nos felicitez,
Ie souhaitte sa perte, & vous la redoutez.

CELIANE.

Ie dißimule en vain.

IVLIE.

Qu'elle est bien deguisée!

CELIANE.

Vous croyant abuſer, ie me ſuis abuſee;
Mais que vous prenez mal ce diuertiſſement,
Où le plaiſir me porte, & non pas le tourment.
Madame, ſur mon cœur l'amour n'a plus d'Em-
Rien ne m'ameine icy, que le deſſein de rire. (pire,
Poſſedez Florimant, ne le poſſedez pas,
C'eſt vn foible ſujet pour attirer mes pas.

IVLIE.

Elle ayme cét ingrat, quoy qu'elle diſsimule,
Et ie doy du remede au feu dont elle bruſle;
Conduy mes vœux Amour, & me voy faire vn
Où ce déguiſement me ſeruira beaucoup; (coup;
Vous nous celez en vain voſtre amoureux mar-
tyre, pire,
L'Amour doit eſtre encor en vn cœur qui ſouf-
Madame vous ſouffrez pour cét ingrat Amant,
C'eſt l'vnique ſujet de ce déguiſement.
Mais faiſons-le bruſler de ſa premiere flame,
Ie me charge du ſoin de vous rendre ſon ame.
Florimant ſera voſtre, & les meſmes moyens
Remettront cette belle en ſes premiers liens.

CELIANE.

Pour ſon occaſion diſpoſez de ma vie,
Mais l'Amour deſormais touche peu mon enuie,

La perte d'vn ingrat me cause peu d'ennuis,
Ie n'aymay iamais moins, qu'en l'estat où ie suis.

IVLIE.

Qu'elle sent de contrainte en son amour extréme!
Combien elle a de peine à confesser qu'elle ayme!
Suiuez moy seulement, & n'esperez pas moins;
Qu'vn repos éternel de mes fideles soins

Fin du 4. Acte.





ACTE V.

SCENE PREMJERE.

FLORIMANT seul.



VE ie benis (Amour) la douce violence,
Dont tes aymables traits ont forcé ma deffence!
Et que ie me repens de tous les vains propos,
Dont mon cœur t'accusoit de troubler son repos.
Non, tu n'és point l'autheur de ces cruelles flames;
Ce poison des esprits, ce tyran de nos ames;
Cét ennemy des cœurs ny cét enfant sans yeux,
Qui trouble le repos des hommes, & des Dieux!
Si tu couures de fiel les fleches de ta trousse,
C'est pour nous rendre apres nostre flame plus douce,
Et l'espoir seulement, qui rauit mes esprits,
Apres vn peu de maux, m'est vn trop digne pris.

SCENE DEVXIESME.

IVLIE, FLORIMANT.

IVLIE.

M*ON frere n'eſt pas ſeul.*

FLORIMANT.

Ma douce inquietude,
Entretien mon eſprit en cette ſolitude.
Ie treuue en mes penſers vn plaiſir ſi parfaict,
Que ie doute, ma ſœur, qu'il ſoit tel en l'effect.
N'eſtimeras-tu pas ma gloire ſans ſeconde,
Quand ie poſſederay ce miracle du monde?

IVLIE.

Mais plutoſt le bon-heur d'accomplir vos deſirs,
Seroit le plus cruel de tous vos deſplaiſirs.
Vous cherchez noſtre honte en cette iouïſſance;
Quelle alteration! mon diſcours vous offence?

FLORIMANT.

Qui t'oblige cruele, à me parler ainſi?

IVLIE.

Adieu.

FLORIMANT.

Non, non, acheue & m'oste de soucy;
Ne laisse point de trouble à mon ame incertaine.

IVLIE.

Ie vous affligerois, en vous tirant de peine.

FLORIMANT.

Qui me peut trauerser, en ce bien sans pareil?
Treuues-tu quelque tache en ce diuin Soleil?
Peut-elle apprehender vn propos qui l'offence?
Et qu'on ne pust tenir de la mesme innocence?

IVLIE.

Helas! que l'apparence est vn miroüer bien faux.

FLORIMANT.

As-tu dans son bonneur trouué quelque defaux?
Pamphile en parle-t'il, & cét amy fidelle
Te peut-il rien vanter qu'il ayt obtenu d'elle?

IVLIE.

Il auroit obtenu ce qu'il a merité,
Et ie pardonnerois à leur égalité.
Mais qu'vn vil païsan

FLORIMANT.

Comment poſſede Niſe?

IVLIE.

Vous croirez ce diſcours, ſi voſtre œil l'authoriſe;
Suiuez moy ſeulement.

FLORIMANT.

O Dieux! que me dis-tu?

IVLIE.

Vous verrez des ſujets de vanter ſa vertu.

SCENE TROISIESME.

NISE, CELIANE en jardinier.

Dans vne chambre fermée.

CELIANE.

LAS! ſi tu fus iamais à nos deſſeins proſpere,
Amour, accorde moy le ſuccés que i'eſpere,
Si quelquefois vn cœur te touche en ſouſpirant,
Tire noſtre bon-heur de ce mal apparant;
Niſe, n'eſpargnons rien en cette heureuſe feinte,
Il faut qu'en nos diſcours, noſtre amour ſoit depeinte,
Eſperons en Iulie, & ſuiuons ſon conſeil,
Qui peut ſeul diuertir vn mal-heur ſans pareil;
I'entends deſia du bruit.

Iulie.

Iulie, & Florimant viennent escouter à la porte.

FLORIMANT.

Qu'elle se laisse atteindre,
Aux vœux d'vn païsan!

CELIANE.

Sûs commençons de feindre.
Que ie merite peu vos inclinations,
Veu l'inegalité de nos conditions;
Je n'adressois mes vœux, qu'à de simples Bergeres,
Quãd le Ciel me cachoit vos beautés Estrangeres,
I'auois en leurs faueurs mes desirs limités,
Encor, assez souuent ils estoient reiettés,
I'aymois sans esperance, & leur humeur farouche
M'accordoit rarement vn baiser de leur bouche.
Auiourd'huy, ie possede vn miracle d'Amour,
L'objet le plus charmant qui respire le iour.
A qui ie ne dois rien, que de l'obeïssance,
Et dont mon amour seule égale la naissance.

FLORIMANT tout bas.

O Dieux!

NISE.

Par ce discours, tant de fois repeté,
Tu ne faits qu'vn reproche à mon honnesteté:

Il est vray, que ie suis d'vne humeur trop facile,
Ie suis coupable, autant que ta naissance est vile.
I'ayme au lieu le plus bas, que ie pouuois aymer,
Des Princes, par mes yeux se sōt laissés charmer:
Mais vn aueugle enfant me brusle de tes flames,
Sans égard son pouuoir dispose de nos ames.
Il m'a reduite au poinct de ne changer iamais,
Et d'arrester en toy, tous les vœux que ie faits.
I'espouse Florimant; mais ce froid Hymenée,
N'est qu'vne couuerture, à ton bien destinée.
Ce nom ne seruira qu'à couurir nos plaisirs,
Que nous rendrons tousiours égaux à nos desirs.

FLORIMANT.

Tu mentiras lasciue.

IVLIE.

Escoutons.

CELIANE.

O merueille!
A qui iamais l'Amour n'en fist vne pareille.
Que ie suis au dessous de cét excez d'honneur?
Dieux! que n'est mon merite égal à mon bon-heur?
Mais i'ay trop asseuré mes fideles seruices,
Ma bouche, maintenant, veut d'autres exercices,
Sa violente ardeur ne se peut contenir,
Ie sçay mieux vous baiser, que vous entretenir.

Elles se baisent.

Agreables transports, dont mon ame est rauie,
Ha! qui dans vos plaisirs conserueroit la vie?

FLORIMANT.

O signes trop certains du mal-heur de mes iours!
Esteignons dans leur sang leurs lasciues amours.

IVLIE le tirant loin de la porte.

Cherchez, cherchez, Pãphile, & differés mõ frere,
Ces violents efforts d'vne iuste cholere;
Non pour luy conseruer cét objet odieux,
Qui doit estre abhorré de la terre, & des Cieux.
Mais pour le diuertir par vn soing fauorable,
Du funeste conseil de son sort desplorable.
Il consulte en ces bois sur la fin de ses iours,
Si desià ce cruel n'en a borné le cours.
Las! i'ay trop recogneu sa paßion secrete,
Le present qu'il vous fit est vn don qu'il regrete.
Destournez son trespas, faisãt ses yeux tesmoins
De l'infidelité qu'il soupçonne le moins.

FLORIMANT.

Dieux! qu'vn prompt changement renuerse toutes choses,
Et que ie suis confus, en ces metamorphoses!

IVLIE.

Mais la neceßité d'aller à son secours,
Vous doit faire espargner le temps & le discours.

FLORIMANT.

Atten nous en ce lieu. Il s'en va.

IVLIE entre dans la Chambre,

La feinte est bien conduite,
Daigne, Dieu des Amans, fauoriser la suite.
Ce diuertissement ne se peut trop priser; à Celiane.
Qui t'a si bien instruite en l'art de courtiser.
Mille fois ma franchise à ta vois s'est renduë,
Et ie brusle d'Amour de t'auoir entenduë.

CELIANE la baisant.

C'est gausser à propos; mais peu de païsans,
Sans me vanter beaucoup, sont si bons courtisans.

NISE, les voyant se baiser.

Dieux! quelle affection est pareille à la nostre;
Mon amant à mes yeux en caresser vne autre;
La baiser, l'embrasser; infidele, inconstant,
Hé quoy ta paßion n'a duré qu'vn instant;
Et vous qui vous offrez à cét amant volage,
Me croyez-vous d'humeur à souffrir cét outrage?

CELIANE.

Ie me resous plustost à l'infidelité,
Que de rien refuser d'vne telle beauté;
Nise accordez ce point à l'ardeur qui me presse,
Que vous estãt ma femme, elle soit ma maistresse,

C'est l'ordinaire humeur des hommes de ce temps,
Quand ils n'en ont que deux, ils sont assés constãs.

IVLIE.

Madame, reiettez cét Amant infidelle, à Nise.
Et vous, il faut tascher de flechir cette belle, à Celiane.
Prenez en ma faueur ce diuertissement,
Cette feinte est requise à mon contentement.
I'apperçoy Filidor, dont la triste pensée,
Pourra changer d'objet, vous croyant insensée.
Cét infidelle Amant m'est plus cher que le iour,
Et vous pouuez ainsi me rendre son amour.

CELIANE.

Que Nise seulement seconde ma folie,
Ie feray toute chose en faueur de Iulie.

SCENE CINQUIESME.

FILIDOR, IVLIE, NISE, CELIANE.

FILIDOR esloigné.

ENfin ie sens vn peu refroidir mes esprits,
Il est trop mal-aysé de souffrir ses mespris,
I'ay languy trop long-temps pour cette ame intrai-
ctable,
Iulie est d'vne humeur qui la rend plus aymable.
Et ce tresor acquis a de puissans appas,
Pour me faire oublier celuy que ie n'ay pas.

IVLIE va au deuant de luy.

Que par vn foible effort nostre raison se change,
Filidor, sçauez vous cét accident estrange?

FILIDOR.

I'ay peine à conceuoir quel accident tu dis,
Si ce n'est que mes vœux sont beaucoup refroidis,
Et que cette beauté si sourde à ma priere, monstrant Celiane.
Laisse rentrer mon cœur en sa prison premiere.
Quelques rares attraits qu'elle tienne des Cieux,
Ceux de ta belle humeur vallent ceux de tes yeux.
Il me souuient encor de nostre Amour passée,
Et i'ay quelque regret de t'auoir offencée.

IVLIE.

Tu croy que ce discours m'oblige infiniment,
Et que l'Amour me cause vn sensible tourment.
Non, non, que cét objet occupe ta pensee,
Adore constamment cette fille insensee.

FILIDOR.

Que me dis-tu Iulie?

IVLIE, elle le meine dans la chambre.

Approche seulement,
Et voy cette Maistresse, ou plustost cét Amant.
Vne ialouse humeur l'a mise en cette sorte,
Crain bien de t'engager dans vne Amour si forte.

CELIANE, à Nise.

Merueille de ces lieux, doux charme des esprits!
Quelle soumission peut changer tes mespris?
Quel effect merueilleux d'vne ardeur sans seconde,
Te peut rendre euident le plus beau feu du monde?
Oblige mon courage aux plus sanglants hazards,
Qu'on ayt iamais courus sous les drapeaux de Mars,
Quelques difficultez, où ton desir m'engage,
Croy que ce vil habit couure vn noble courage.
En ton nom, ie puis tout; & sans temerité,
J'affronterois la mort pour seruir ta beauté.

NISE.

Voyez quelle manie a ſa raiſon troublee
Et le ſenſible ennuy dont ſon ame eſt comblee ;
La ſeule ialouſie a cauſé ſon tourment,
Elle prie, elle pleure, et me parle en Amant.

CELIANE.

Donc mes ſouſpirs ſont vains.

NISE.

Ie plains ton infortune,
Mais que puis-je reſpondre à ta plainte importune ?

CELIANE.

Reſponds moy ſeulement, inhumaine beauté,
Que tu ſeras ſenſible à ma fidelité.
Souffre, que cent baiſers pris ſur ta belle bouche,
M'aſſeurent auiourd'huy que mon amour te tou-che.
Voy d'vn œil fauorable vn mal-heureux Amant,
Dont ta ſeule bonté peut finir le tourment.

FILIDOR.

Dieux ! ſi i'offre des vœux à cette ame inſenſée,
(Apres ce que ie voy) que la mienne eſt bleſſée.

CELIANE.

Si rien ne peut flechir ce courage inhumain,

I'implore

I'implore au moins l'hõneur de mourir de ta main
Acheue les rigueurs de mon ſort lamentable,
Vne ſi belle mort ne m'eſt point redoutable:
Seulement, quand ta main m'aura percé le flanc,
Verſe vne goute d'eau, pour vn fleuue de ſang,
L'eſpoir d'eſtre pleuré des plus beaux yeux du monde,
Faict qu'au poinct de mourir ma ioye eſt ſans ſeconde,
Accorde à mes deſirs, cette felicité;
Quoy rien de tes faueurs? rien de ta cruauté?
Le temps me vangera, cruelle dédaigneuſe,
Et le Ciel punira ton humeur orgueilleuſe.
Helas! que i'ay ſouffert d'inutiles douleurs,
Elle eſt ſourde à ma plainte, & ſe rit de mes pleurs.

NISE.

Que vous puis-je accorder? & qui croyez vous eſtre?

CELIANE.

Le plus fidelle amant, que le Ciel ayt fait naiſtre,
Dont vous deußiez priſer l'inſigne affection,
Et qui merite bien voſtre inclination.

NISE.

Et bien parfaict amant, eſt-ce aſſés? ie vous ayme,
Et ne refuſe rien à voſtre amour extreſme:
Ie veux à vos douleurs apporter du ſecours.

CELIANE.

Donc que mille baiſers confirment ce diſcours.

NISE.

De qui n'en obtiendroit cette bouche vermeille?
Baisés moy, i'y consents.

CELIANE.

O faueur sans pareille!
Amant le plus heureux qui respire en ces lieux,
Que tu vois maintenant ton destin glorieux!

IVLIE.

Qu'en dis-tu Filidor?

FILIDOR.

Que tu plains sa folie!

IVLIE.

Et que tu faits estat de l'humeur de Iulie!
Iamais la ialousie en mon cœur n'a regné,
Ma raison s'est tousiours son vsage espargné,
Et tu peux bien ailleurs engager ta franchise,
Sans me mettre en l'estat où Florimant l'a mise.

FILIDOR.

Ie retourne Iulie à mes vœux anciens,
Et presente les bras à mes premiers liens; (uie,
Sous ses premiers vainqueurs mon ame est asser-
Et ie n'ay point dessein de changer de ma vie;
Respirons à iamais sous vne mesme loy,
Et reçoy ce baiser pour gage de ma foy.

IVLIE le retirant.

Corrigez Filidor, cette humeur indiſcrete,
Et portez vos baiſers à qui ie les ſouhaitte.
Ne m'obligez pas tant, c'eſt prendre trop de ſoin,
Et ie vous en prieray quand i'en auray beſoin,
Cherchez vn autre objet à voſtre reſuerie,
Vous reuenez trop tard, & mon ame eſt guerie,
Qu'vne beauté plus rare ayt voſtre affection,
Vous forcez trop pour moy, voſtre inclination.

FILIDOR.

Ces diſcours me ſont deubs, & cette reſiſtance
Eſt la punition de mon peu de conſtance.
Mais bien-toſt ce meſpris doit eſtre limité,
Ie ne ſuis pas d'humeur d'eſtre tant abuſé.

IVLIE.

Ny moy d'humeur außi, d'eſtre beaucoup preſſee,
Mon inclination ne peut eſtre forcee.
Si c'eſt vous rebuter,

NISE.

O plaiſirs plein d'appas!

IVLIE.

Ne vous preſentez point, vous ne le ſerez pas,

FILIDOR.

Mauuaiſe, vous riez: mais ce diſcours m'offence.

IVLIE.

Oüy, ie ris, & riant ie dis ce que ie penſe.

FILIDOR.

Si cette froide humeur vous duroit bien lõg-temps,
Ie sçay bien le moyen d'estre tous deux contens.

IVLIE.

Et quel?

FILIDOR.

Que vous m'ostiés tout sujet d'esperance,
Et que ie vous imite en cette indifference;
C'est l'vnique moyen de viure sans soucy.

IVLIE.

I'y consents Filidor.

FILIDOR.

Et i'y consents aussi;

IVLIE.

Adieu, vy bien-heureux!

FILIDOR s'en allant.

Adieu viuez contente.

IVLIE.

O le parfaict amant! que l'amour le tourmente.
Filidor; Filidor, mon cœur reuiens icy.

FILIDOR reuenant.

Que voulez-vous?

IVLIE.

Et quoy, tu faicts l'amour ainsi?

FILIDOR.

Ie ne suy qu'vne loy que vous mesme auez faicte.

IVLIE.

Ha! mes yeux t'ont prouué ma paßion ſecrete,
Quãd ma bouche feignoit, mõ cœur eſtoit ſãs fard,
Mais ie parle d'aymer à qui n'en ſçait pas l'art.
I'ayme, i'ayme cruel, & ton ame ſi dure
Eſt l'vnique ſujet du tourment que i'endure,
Je perds le ſouuenir de tes meſpris paſſez,
Et ces ardens baiſers te le monſtrent aſſez.

FILIDOR.

Ha Dieux! que ces faueurs reſchauffẽt mõ enuie,
Diſpoſez de mon cœur, diſpoſez de ma vie;
Trop de bon-heur ſuccede aux maux que i'ay souf-
Iamais le changement ne briſera mes fers. (ferts,

IVLIE.

C'eſt aſſez mon ſoucy, maintenant pren la peine,
D'aller chercher Pamphile, au long de cette pleine,
Ce deſplorable amant veut acheuer ſon ſort,
Vn ſecret deſeſpoir luy faict chercher la mort;
Diuerty ſon deſſein, il eſt: ſuy cette voye.

Il s'en va.

Jl ne le peut treuuer aux lieux où ie l'enuoye,
Pamphile eſt dans le bois, & Florimant außi,
Tout mon deſſein eſtoit de l'eſcarter d'icy.
Cette agreable feinte heureuſement ſuccede,
Et voſtre maladie eſt proche du remede.

La chambre ſe ferme.

PAMPHILE seul dans le bois assis.

Acquite des deuoirs qu'exigoit l'amitié.
Pamphile sur toy mesme exerce ta pitié,
Que ta raison, par qui ton amy sort de peine;
Ne perde pas pour toy la qualité d'humaine.
Bel astre des saisons, qui sçais combien d'ennuis
Vont enuoyer mon ame aux eternelles nuits:
S'il te souuient encor des amoureuses flames,
Par qui ton sort fut ioint au destin de nos ames,
Et si tu sçais combien on souffre de trespas,
Alors qu'on ayme bien, & qu'on ne iouït pas;
Voy d'vn visage égal la fin de ma fortune,
Puisque ie m'affranchis de mille morts, par vne:
L'amour qui te fit donc n'a pour moy que du fiel,
Autrefois ses faueurs tont faict quitter le Ciel,
Et ce Dieu se plaist tant à me liurer la guerre,
Qu'auiourd'huy sa rigueur me faict quitter la terre.

Florimant vient, & l'escoute sans se faire voir.

Nise est à Florimant, tout espoir m'est osté,
Differer mon trespas, c'est vne lascheté,
Encor parmy l'horreur de ce dessein funeste,
Et parmy tant de maux, quelque plaisir me reste,
Que ie me seruiray pour me percer le flanc,
Du fer, que ma Deesse a vangé de son sang.
Ayant osé couper ses delicats veines.
Que tu m'obligerois de terminer mes peines!

Tu sçais desia l'endroit, que tu dois trauerser,
Tu me donnas au cœur, quand tu l'osas blesser.
Mais ie crains que ce fer contraire à mon enuie,
Au lieu de m'acheuer ne prolonge ma vie;
Et que le sang diuin dont ie le voy taché
M'empesche de mourir, quand il m'auoit touché.
Inutiles discours! lasches tu deliberes,
Tu crains plus (cœur abject) la mort que tes mi-
seres.
Dans le gouffre d'ennuis où le sort t'a ietté,
Redouter le trespas, c'est l'auoir merité.
Ouurons, ouurons ce flanc, & que chacun y lise
Le pouuoir de l'amour, & des beaux yeux de Nise,

FLORIMANT l'arreste, & dit.

Hé quoy! tu perds le temps à de si vains regrets,
Tandis que ta maistresse esteint ses feux secrets,
Tu conçois des desseins contre ta propre vie,
Alors qu'elle amortit son amoureuse enuie.

PAMPHILE.

En vain cette surprise a mon bras arresté,
Posséde cher amy, cette chaste beauté,
Et ne me deffends point de chercher ce que i'ayme,
Le iour t'est agreable, & la mort m'est de mesme.

FLORIMANT.

O la chaste beauté! l'obiect de nostre amour

Eſt l'objet le plus ſainct qui reſpire le iour.
Si le crime eſt priſable, & ſi c'eſt innocence
Qu'auoir permis cent fois la derniere licence.
A l'homme le plus vil qui reſpire en ces lieux,
Et qui iamais ayt veu la lumiere des Cieux!

PAMPHILE.

Eſpargne la vertu dont le Ciel l'a pourueuë,
Que me dis-tu cruel?

FLORIMANT.

Ce que ma dit ma veuë,
Suy, ſuy moy ſeulement, tes yeux ſeront teſmoins
Du viſible forfaict que tu croirois le moins;
Je rends à tes deſirs cette chaſte Diane,
Et ie n'aſpire plus qu'aux vœux de Celiane.

PAMPHILE.

Dieux que viens-ie d'entendre!

FLORIMANT.

Haſtons nous, ſuy mes pas.

PAMPHILE.

Pourquoy, faſcheux rapport, preuiens-tu mon treſpas?

SCENE

SCENE DERNIERE.

NISE, IVLIE, CELIANE dans la chambre.

IVLIE.

IL eſt temps d'acheuer ces agreables feintes,
Qui finiront auſsi vos ſouſpirs, & vos plaintes,
Quand ils viendront enſemble eſcouter vos diſ-
cours;
Que de nouueaux ſermẽts teſmoignẽt les amours.
Si toſt qu'vn peu de bruit vous frappera l'oreille;
Commencez d'exprimer vne ardeur ſans pareille.
Adieu, ſi ie les treuue en ces lieux d'alentour,
Je voy conter merueille, & haſter leur retour.

Elle s'en va.

NISE.

Que mõ eſpoir eſt foible, & que ma crainte eſt grã-
Que d'vn mal apparẽt tout noſtre biẽ depẽde! (de,
Sur la forme d'vn crime eſtablir ſon bon-heur,
Faire pour ſon repos ſoupçonner ſon honneur;
Helas! dois-je eſperer vne agreable yſſuë,
De cette inuention que nous auons conçeuë?

CELIANE.

Quelque apprehenſion qui nous puiſſe aſſaillir,
Vn Dieu nous conſeillant, nous ne ſçaurions faillir.

FLORIMANT.

Approchons nous ſans bruict.

Ils vien-nent tous deux auec Iulie.

CELIANE.

Ils ſont tous à la porte,
Commençons.

NISE.

Oublierois-ie vne amitié ſi forte?
Et quoy qu'on attribuë au celeſte pouuoir,
Me peut-il empeſcher les moyens de te voir?
I'obligeray touſiours tes fidelles promeſſes,
Des meſmes priuautez, & des meſmes careſſes;
Touſiours nous nagerons en des mers de plaiſirs,
Touſiours nos voluptez paſſeront nos deſirs:
Iamais nos paßions ne ſeront refroidies,
Iamais de changements, iamais de perfidies;
Florimant ne pourra poſſeder, que le corps.
Tu poſſederas tout auecques moins d'efforts,
Ta preſence m'eſt douce, & la ſienne ennuyeuſe,
Le iour me ſera cher, & la nuict odieuſe.

PAMPHILE tout bas.

Que de brutalité ſous des traits innocens!
Dois-ie de la croyance au rapport de mes ſens?

CELIANE baiſant Niſe.

C'eſtoit par vn deſtin egalement propice:
Qu'vn Berger captiuoit la Deeſſe d'Erice;

Qu'vn Medor sans renom possedoit les beautés,
Dont ses fameux riuaux ont esté reiettés,
Et que tous les matins sur le riuage More,
Vn chasseur languissoit dans les bras de l'Aurore.
Mais desià ces beaux yeux reschauffent mes desirs;
Baisons nous mille fois, ie meurs en ces plaisirs.

FLORIMANT.

En ce ressentiment, c'est trop de retenuë,
L'iniure qu'il nous faict nous est assés connuë; Frappât contre la porte.
Rompons, brisons la porte.

CELIANE se leue.

Ha Dieux! qu'ay-ie entendu?

NISE en riant.

Cache toy mon soucy.

FLORIMANT les voyant au trauers la porte.

Voyez comme esperdu
Pour éuiter l'effect de ma iuste furie,
Le traistre s'est caché sous la tapisserie;
Brisons, qu'attendons nous, en cette paßion?

NISE ouure, & luy dit.

D'où vous prouient Monsieur, tant d'alteration?

FLORIMANT.

Quoy tousiours solitaire, & tousiours si pensiue?

NISE.

Ie m'entretiens icy du bon-heur qui m'arriue,
Et mon penser preuient de souhaits infinis
L'agreable moment où nous serons vnis.

FLORIMANT.

Oüy, tu le cheris fort, ce moment fauorable,
Car ma possession t'est fort considerable;
Tu n'adresses qu'à moy tous les vœux que tu faits,
Et ie puis rendre seul, tes desirs satisfaits.
I'ay fort touché ton cœur; & sans doute il ne pense,
Qu'à faire en ma faueur des efforts de constance.
Cette fidelité ne se peut violer,
En vain tout l'vniuers la voudroit esbranler:
Et ie croy que iamais la vefue de Sichee,
Ne fut pour vn Troyen si viuement touchee.
Qu'ay-je pour meriter cette inclination?
Peux tu bien subsister en tant de passion?
Que l'Amour est puissãt dãs le cœur d'vne Dame!
Le tien estouffera de l'ardeur qui l'enflamme;
Modere ces transports, ma lumiere, mes yeux,
Et ne m'ayme pas tant, pour te conseruer mieux.
O le fidelle object!

IVLIE tout bas.

O l'agreable ruſe!

NISE.

Oüy fidele, & bien plus que celuy qui m'accuſe.
Ma conſtãce, Monſieur, n'a que trop de teſmoins.

FLORIMANT.

O qu'elle en eſt remplie, Artemiſe en eut moins.
Iamais vn païſan n'a ſon ame bleſſee,
Et iamais à nos yeux il ne l'a careſſee.
Ie vous rends cher amy, cét aymable treſor,
Il ne me touche plus, & vous l'aymez encor.
Adorez conſtamment cette rare merueille,
Dont la fidelité n'eut iamais de pareille.
Vn ſecret repentir me rend mes premiers fers,
Celiane eſt ſenſible aux maux, que i'ay ſoufferts.

PAMPHILE.

Ne me propoſez plus de ſeruir cette belle,
Elle eſt deuë à l'amant qui meurt d'amour pour elle,
Deſia ce beau mignon, ſon cœur, & ſon eſpoir,
Eſt priué trop long-temps du bon-heur de la voir.
Prions-le de paroiſtre:

il va leuer la tapiſſerie.

NISE.

O Dieux! ie ſuis perduë.

FLORIMANT prenant Celiane.

Vien traiſtre receuoir la faueur qui t'eſt deuë,
Meurs aux pieds de ta vie, & va traiter l'amour.

CELIANE.

Oüy ie perds ſans regret la lumiere du iour.

FLORIMANT.

O Dieux! c'eſt Celiane.

Le fer luy tombe des mains.

CELIANE.

Adiouſte, ame perfide,
A cette qualité le tiltre d'homicide,
Exerce ſur mon cœur ton courage inhumain,
Ton œil l'a bien percé, perce-le de ta main.
Ne pouuant qu'obtenir de ce cruel courage,
Qu'il me donne la mort, s'il ne peut dauantage,
Ie vy pour eſtre tienne, & ne le pouuant pas,
Qu'au moins de ta faueur ie tienne le treſpas.

FLORIMANT.

Dieux! que i'en ſuis touché! que ſa voix a de char- (mes!
Ceſſe de ſoupirer, eſpargne moy des larmes,
Et ſouffre qu'à tes pieds, adorable beauté,
I'implore le pardon de ma legereté,
D'autres n'ōt plus ſur moy qu'vn pouuoir inutile,
Ie ne m'oppoſe plus au deſſein de Pamphile,
Et ie veux deſormais t'aymer ſi conſtamment,
Que rien n'eſgalera noſtre contentement;

IVLIE.

O Dieux! l'heureux effect!

CELIANE.

Auec quelles carresses
Puis-je recompenser de si douces promesses?
Et toy qui m'as porté à cette inuention,
Que ie suis obligee à ton affection!

IVLIE parlant à Pamphile, & à Florimant.

Voyez si mon esprit merite des loüanges,
Estant le seul autheur de ces effects estranges,
Celiane espioit sous ces faux vestemens,
Si Nise estoit l'obiect, qui causoit vos tourmens;
Et la recognoissant, i'ay conceu cette feinte.
Pour bannir d'entre nous la tristesse, & la plainte.
Le Ciel a tellement fauorisé mes vœux,
Que riẽ n'est plus cõtraire au bõ-heur que ie veux,
Leurs crimes supposez, & leurs feintes caresses,
Donnẽt à trois amãs leurs premieres maistresses.

PAMPHILE à Nise.

Heureuse inuention! mais que m'ordonnes-tu,
M'ayant veu (cher amant) soupçonner ta vertu?
I'aurois trop peu de pleurs, pour lauer cette offence,
Si mon seul repentir seruoit à ma deffence;
Mais tu m'as obligé toy-mesme à t'offencer,
Et tu m'as faict faillir pour me recompenser.

NISE.

Banniſſons, cher amant, toute melancholie:
Et rendons mille vœux à l'eſprit de Julie.

FILIDOR vient & dit à Iulie.

Je ne le treuue point;

IVLIE.

Le voicy de retour;
Admire Filidor les effets de l'Amour,
Tu promets de m'aymer, cét amant eſt à Niſe,
Mon frere à Celiane a rendu ſa franchiſe,
Elle a par ce bon-heur recouuert ſa raiſon,
Si bien que noſtre ioye eſt ſans comparaiſon.
Et nous voyant vnis par ces trois mariages,
Rien ne peut trauerſer la douceur de nos âges.

FILIDOR.

Dieux! quel miracle Amour fait paroiſtre en ce lieu,
Que ie ſuis eſtonné du pouuoir de ce Dieu!
Nous deuons en ces lieux, pour ce triple myſtere,
Luy faire autãt d'Autels qu'il en a dans Cythere,
Et rendre ſa bonté ſi celebre aux Neueux.
Que les plus froids vn iour l'importunẽt de vœux.

FIN.



